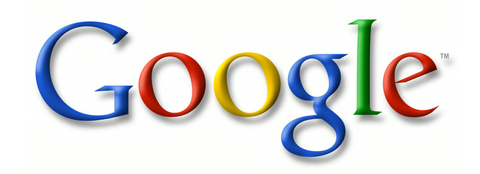
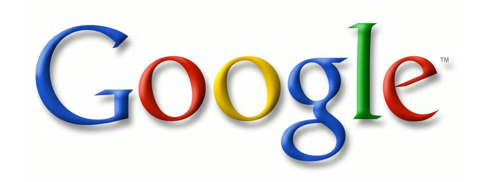

Google






VE
RI
TAS



CHARLES EXPILLY

LE BRÉSIL TEL QU'IL EST

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
CHARLIEU ET HUILLERY, LIBRAIRES-ÉDITEURS
10, RUE GIT-LE-CŒUR, 10

1863

LE BRÉSIL

TEL QU'IL EST

OUVRAGES PARUS DU MÊME AUTEUR :

Le Pirate noir.	1 vol. in-18
Adam de Craponne.	1 vol. in-18
Grande Dame et Lorette.	1 vol. in-18
Les Filles de Mahomet.	1 vol. in-18
Les Dentelles du Diable.	1 vol. in-18

Sous presse :

Les Femmes du Brésil.	1 vol. in-18
La Cabra d'or.	1 vol. in-18

Pour paraître prochainement :

Les Martyrs de la civilisation.	2 vol. in-18
Histoire anecdotique du Brésil.	2 vol. in-18
Le Testament du capitaine Cayol (mœurs esclavagistes	1 vol. in-18

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LE BRÉSIL

TEL QU'IL EST

PAR

CHARLES EXPILLY

DEUXIÈME ÉDITION

> No Brazil o systema representativo está uma mystificação... a educação publica está pessima... o paiz está desmoralizado.
> (Discours du senhor Moura. — Séance des Députés du 3 octobre 1857.)



PARIS
CHARLIEU ET HUILLERY, LIBRAIRES-ÉDITEURS
10, RUE GÎT-LE-CŒUR, 10

1863

DEDICACE

A MADAME EUGÉNIE DAUPHIN.

MADAME,

A vous, dont la piété filiale a prêté de nouveaux charmes à la figure sublime de l'Antigone antique, je dédie ce livre sur le Brésil.

Vous avez été l'amie de ma mère, Madame.

Plus que bien d'autres vous étiez en position d'apprécier les douloureuses circonstances au milieu desquelles cette vie de dévoûment et de sacrifices infinis s'est éteinte; plus que bien d'autres encore vous savez si, aujourd'hui, revenant parmi nous, les occasions de souffrir pour les siens lui seraient épargnées.

Voilà pourquoi, passant, il y a trois mois, comme un étranger, dans la ville où ont vécu, où reposent, dans l'éternel sommeil, tous ceux qui m'ont aimé, j'ai eu l'idée de rattacher à votre nom le souvenir de ma mère.

C'était le jour où je devais retourner à Paris, vous ne l'avez pas oublié.

Je revenais de prier — comme je m'en suis fait une douce habitude, chaque fois que les hasards d'une existence tourmentée me ramènent au lieu de ma naissance, — sur la pierre modeste qui recouvre les restes de ma famille.

La vue de cette pierre, plus nue, plus froide que de coutume, et couverte d'une couche épaisse de poussière, me serra le cœur, comme l'aurait fait le spectacle d'une abominable profanation.

Je ne retrouvai même plus, à côté du marbre funèbre, la plante de mauve sauvage où j'avais cueilli, dans mes précédents pèlerinages — pour les emporter pieusement avec moi, — des fleurs qui conservaient comme un précieux parfum de l'âme de mes chers absents.

Ces ravages accomplis — sans obstacle, — par le temps, m'avaient d'autant plus impressionné, qu'ils offraient un contraste navrant avec l'état des tombes voisines, celle de votre mère, surtout, ornée de fleurs, d'emblèmes délicats, de gages sans cesse renouvelés d'une inépuisable et tendre sollicitude.

Vous avez essayé de me consoler alors.

Oh! vous avez bien raison, Madame : on puise un enseignement redoutable dans le culte ou dans l'oubli dont les morts sont l'objet.

C'est en restant en constante communication avec ceux qu'on a perdus, que l'âme, dégagée de tout mobile grossier, de toute préoccupation mesquine ou vile, s'épure chaque jour, jusqu'à ce qu'elle plane enfin souverainement dans les régions supérieures du dévoûment et de l'amour.

Ceux-là seuls qui vivent avec les morts, éprouvent une invincible horreur pour le mensonge; ils comprennent et pratiquent la justice — une autre justice que celle du code, — et ils sont capables d'aimer les vivants.

Ceux-là, au contraire, qui chassent de leur cœur la mémoire des morts, rompent fatalement avec les généreuses, avec les fécondes traditions de la famille, partant, ils brisent le lien sacré qui devrait unir le passé au présent, le présent à l'avenir. En même temps qu'ils ferment les yeux à la lumière éclatante que projette, sur le chemin à parcourir, le

souvenir des vertus des ancêtres, ils bouchent aussi leurs oreilles aux voix plaintives, irritées parfois, qui sortent de la tombe. Ceux-là, enfin, renient, dans un stupide orgueil ou dans un endurcissement impie, toute solidarité fraternelle; ils déclarent vouloir désormais marcher seuls dans la vie, sans autre guide, sans autre conseiller que l'ÉGOÏSME — ce vice qui résume tous les vices.

Vos sympathiques paroles ont versé du baume sur ma blessure, si elles n'ont pu la cicatriser entièrement.

L'ombre de ma mère, celle de la vôtre, Madame, assistaient ce jour-là encore à notre entretien.

Aussi, est-ce avec un sentiment d'affection pieuse, filiale, que je place ce livre sous la protection de votre raison élevée, de votre esprit distingué et fier, de votre âme sensible et délicate.

Aucune recommandation ne peut m'être plus favorable auprès du public éclairé dont je sollicite les suffrages.

Paris, juin 1862.

CHARLES EXPILLY.

PRÉFACE

Ce titre : *Le Brésil, tel qu'il est*, paraîtra, peut-être, prétentieux à quelques lecteurs. Je demande la permission de le justifier, ce qui, je l'espère, ne sera pas bien difficile.

Un grand nombre d'ouvrages ont été publiés sur ce pays, parmi lesquels je citerai les relations : du prince Maximilien de Wied Neuwied (1), de Lindley (2), du docteur Walsh (3), de Freycinet (4) d'Auguste de Saint-Hilaire (5) et de John Armitage (6).

Ces messieurs — voyageurs officiels ou touristes princiers, — défrayés par leur gouvernement, accueillis par l'empereur Dom Pedro et ses ministres, recommandés aux présidents des provinces, vivant dès lors au sein de l'abondance, au milieu du luxe et des honneurs, ont pu ne

(1) *Voyage au Brésil*, traduction de M. Eyriè.
(2) *Voyage au Brésil.*
(3) *Notices of Brazil.*
(4) *Voyage autour du monde.*
(5) *Voyage dans l'intérieur du Brésil.*
(6) *Historia of Brazil.*

rencontrer dans leurs excursions que des sujets d'admiration. Cela s'explique tout naturellement : ils n'ont vu le Brésil que d'un côté, et c'est du beau.

Ces messieurs ont habité des appartements bien aérés ; ils ont bu frais par vingt-huit degrés Réaumur; ils ont dîné aussi bien qu'à Paris ou à Londres, avec des convives, aimables toujours, et quelquefois distingués ; ils ne sont sortis qu'en voiture ou en chaise à porteurs ; ils n'ont vu parmi leurs serviteurs que des visages riants. Et vous voulez qu'ils vous parlent d'une chaleur torréfiante qu'aucune pluie ne parvient à calmer, de l'ignorance abjecte des masses, de l'orgueil démesuré des blancs, des mœurs peu évangéliques du clergé, et même des effets désastreux de l'esclavage !

Allons donc ! Cela n'est pas possible.

Les voyageurs de cet ordre ignorent jusqu'aux véritables conditions de l'existence au *Brésil;* ils ne peuvent apprécier, par conséquent, les luttes acharnées, périlleuses, incessantes, que, pour vivre, il faut y soutenir, tant contre les hommes que contre les animaux, et contre un climat que M. Ferdinand Denis ne craint pas d'appeler : *privilégié*. Nécessairement pour eux, le Brésil n'est pas la patrie des barates, des cankerlats, des surucucus, des chiques, des araignées noires, des scorpions, des mille-pieds, des crapauds cornus, des fourmis voyageuses, et de ces terribles coupilhos (1), qui s'attaquent à tout : —

(1) *Coupilho,* fourmi blanche, une des plaies de ce pays. J'ai eu deux malles de livres traversés en tous sens par ces rongeurs impitoyables. Une nuit leur suffit pour avoir raison d'une bibliothèque

livres, malles, meubles, vêtements, etc., etc., et qui ont raison de tout en quelques heures.

Ils n'ont rencontré — on y avait mis bon ordre — ni crabes bleus, ni coupilhos dans leur salon, ni fourmis voyageuses dans leur chambre à coucher, ni serpent *corail* dans leur jardin, et le bruit des exécutions sommaires parmi les noirs, n'est point parvenu jusqu'à eux.

Quelle est la conclusion à tirer de ce qui précède?

La conclusion, la voici :

Plus l'accueil a été charmant et empressé, plus facilement et sans y prendre garde la critique s'est laissée désarmer; tout naturellement aussi hommes et choses, paysages, institutions et mœurs ont perdu, devant elle, leur signification réelle et leurs véritables proportions.

Voilà pour les voyageurs officiels.

D'autres plumes, plus modernes, se sont occupées du Brésil; mais à part quelques esprits sérieux et pratiques — le docteur Heusser entr'autres, — qui se sont mis loyalement, bravement, à la recherche de la vérité,les écrivains dont il s'agit ne présentent qu'imparfaitement les garanties d'impartialité que le public est en droit d'exiger de ceux qui s'adressent à lui.

Quelques explications sont ici nécessaires :

Tous les lecteurs ne sont pas initiés aux efforts tentés par le gouvernement brésilien, chez différentes nations de l'Europe, pour détourner vers les côtes de l'Empire le courant de l'émigration du vieux continent. Ces efforts

sont provoqués par l'état désastreux où se trouve l'agriculture brésilienne, depuis l'application inexorable du bill Aberdeen. La traite étant radicalement supprimée, les noirs qui meurent ne peuvent plus être remplacés et forcément, fatalement, si l'Empire veut vivre, il faut qu'il substitue le travail libre au travail esclave.

L'appel adressé à l'émigration européenne par le Brésil découle d'un droit incontestable, du droit de légitime défense, bien que cependant — il n'est pas inutile de le constater, — les souffrances endurées par ce pays, ne soient que le résultat naturel d'une oppression impie, systématique, séculaire.

Ces souffrances sont grandes, sans doute ; mais, en fin de compte, elles ne représentent que le commencement d'une tardive expiation.

Le Brésil, aux abois, s'est donc adressé à tous les déshérités de l'Europe et leur a fait, pour les attirer vers lui, les promesses les plus séduisantes.

En Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, des publications subventionnées ont entrepris une active propagande; bientôt même les journaux et les revues ont été considérés comme des auxiliaires insuffisants, tant était grande l'impatience d'atteindre le but! Alors des compagnies se sont formées, dont les agents, parcourant les villages et les campagnes, ont exagéré encore les poétiques descriptions des plumes amies et ont présenté le Brésil *comme une sorte de paradis où l'on serait trop heureux d'obtenir son admission.*

Nous avons signalé ces manœuvres, qui ont nécessité

l'intervention de divers gouvernements (celle du gouvernement français entr'autres, à l'occasion de la tentative d'embauchage des ouvriers de Cherbourg), dans notre article de la *Revue Contemporaine* du 15 juillet 1858, intitulé : *De l'Émigration et de la Colonisation au Brésil.*

Mais c'est surtout en France qu'on aurait voulu rendre populaire l'émigration sur les terres brésiliennes.

A Paris, des négociations ont été entamées avec différents organes de la presse, dans le but avoué de combattre les impressions fâcheuses répandues par des relations qu'on déclarait *calomnieuses* au premier chef, et *hostiles* au Brésil. Un vaste plan avait été conçu, d'après lequel plusieurs journaux quotidiens et un plus grand nombre encore de feuilles à cinq centimes, devaient exalter sur tous les tons et sous toutes les formes que peut revêtir la pensée : la politique progressive du Brésil, la douceur de son climat, les mœurs hospitalières de ses habitants, les productions variées de son sol fertile, et, sinon les bienfaits, inappréciés en Europe, de l'esclavage, du moins l'état de bonheur parfait que procure aux noirs cette institution éminemment patriarchale. Il fallait enfin solliciter journellement les imaginations enthousiastes et les esprits aventureux, en vue d'un établissement sur le territoire de l'empire.

Cette patriotique combinaison demandait, il paraît, un peu plus d'argent qu'on avait à en dépenser ; aussi a-t-elle échoué à peu près complétement.

Un seul journal passe aujourd'hui à Paris pour avoir des relations intimes avec le Brésil officiel.

Les lecteurs de bonne foi auxquels je m'adresse commencent maintenant à comprendre la valeur exacte du titre de ce livre.

Je ne suis ni un prince ennuyé, à la recherche de distractions lointaines; ni un touriste millionnaire, ayant, au lieu de la passion des danseuses, la passion des voyages; ni un naturaliste pensionné par son gouvernement pour aller à la chasse des colibris; ni, surtout, un écrivain intéressé, soit à complaire à la diplomatie de l'Empire, soit à ménager les entrepreneurs d'émigration.

Je crois devoir enchâsser dans cette préface une petite anecdote qui n'est pas sans importance au point de vue des mœurs brésiliennes.

En décembre 1861, je me suis présenté à la légation du Brésil et j'ai fait remettre ma carte à M. Marquez Lisboa, ministre de S. M. Dom Pedro II.

Le but de ma visite était aussi simple qu'honorable.

Je désirais obtenir quelques renseignements sur certains sujets traités dans mes précédentes publications et dont la physionomie avait pu être modifiée depuis mon retour en Europe.

La *Casa Penitenciaria* est-elle terminée?

A-t-on renoncé à exhausser le sol, à Rio-de-Janeiro, d'après l'étrange procédé employé au *Campo d'Acclamação?* A-t-elle été rendue, enfin, cette loi sur les unions *entre protestants* et sur les *mariages mixtes*, réclamée par le député Octaviano au nom de la famille et de la religion, et promise par le Senhor Vasconcellos, organe autorisé du gouvernement?

Voilà, entr'autres choses, ce que je me proposais de demander au ministre de S. M. Brésilienne.

Certes, si une démarche implique la bonne foi et le désir d'être impartial, c'est celle-là assurément.

Eh bien! M. Marquez Lisboa n'a pas voulu, ou n'a pas pu, apprécier la loyauté de mon initiative. Devant son patriotisme farouche, j'étais un *ennemi* de son pays; en conséquence, il a refusé de lire la note que je lui présentais, et dont je venais de lui apprendre l'objet.

Je me suis retiré alors, mais en déplorant sincèrement que les véritables intérêts du Brésil fussent si mal compris.

J'avais cité, — dans un travail qui avait apparemment quelque importance, puisqu'il a été traduit en portugais et reproduit par une *Revue* de Rio-de-Janeiro, et à côté de considérations de diverses natures sur les causes d'insuccès que rencontre en Europe la propagande brésilienne, — un fait énorme, incroyable, qui était comme un audacieux défi jeté au progrès et à la civilisation.

« Une femme Kerch (le *Jornal do Commercio* l'appelle *Schopp) protestante*, mariée à un *protestant*, par un ministre de sa confession, a pu, du vivant de son mari, épouser un catholique, son amant, nommé Lima, et cette union scandaleuse, au lieu d'être considérée comme un acte effronté de bigamie, a été consacrée par l'autorité ecclésiastique de Rio, conformément aux canons du Concile de Trente. »

La presse brésilienne, il faut lui rendre cette justice, s'était émue. A la chambre des députés, les préoccupa-

tions avaient été vives sur les conséquences d'une pareille situation, et un passage du discours de la couronne donnait à entendre qu'on remédierait bientôt à l'état imparfait de la législation sur les mariages.

Le retentissement de l'affaire Kerch avait été grand en Europe. Les journaux protestants, armés de ce fait d'intolérance religieuse, avaient établi à leur manière le degré de civilisation auquel l'Empire sud-américain était arrivé.

Ai-je tort en croyant qu'il était d'une bonne politique de travailler à effacer la fâcheuse impression produite parmi nous par la solution étrange donnée aux coupables amours d'une épouse éhontée?

Celui-là même, qui, le premier, avait signalé cet acte abominable, d'abord dans le *Courrier de Paris* et ensuite dans la *Revue Contemporaine*, venait s'offrir à enregistrer la réparation accordée à la morale publique, à la famille, à la religion, si, en effet, cette réparation, promise après des débats solennels, avait été accordée.

Il me semble, suis-je dans l'erreur? que le représentant officiel du Brésil devait accueillir avec empressement, avec bonheur, l'occasion qui lui était offerte de réhabiliter la législation de son pays; il me semble que sa reconnaissance était due à l'écrivain consciencieux, qui, sans déserter le terrain de la vérité, était prêt cependant à remplacer le blâme par l'éloge et à guérir ainsi le mal que, dans sa légitime indignation, il avait pu faire au Brésil.

Attester, sous la garantie d'un nom peu suspect de

partialité en cette matière, que les étrangers et les protestants privés jusqu'alors d'une partie de leurs droits civils, trouveront désormais dans l'Empire une protection suffisante pour leur conscience, leur culte et leur famille, n'était-ce pas la meilleure réclame que le Brésil pût adresser à l'émigration européenne?

M. le représentant officiel de S. M. Dom Pedro II n'en a pas jugé ainsi.

Son accueil, strictement convenable, ne m'a point piqué, partant, il ne m'a pas inspiré de sentiments *hostiles* au Brésil. Il serait peu digne d'un écrivain sérieux de modifier, à cause d'un homme, son opinion sur un pays qu'il a déjà étudié. Je ne puis m'empêcher, toutefois, de représenter à M. Marquez Lisboa, avec toute la déférence que mérite sa qualité, qu'en étalant une susceptibilité aussi ombrageuse, il risque fort de ne donner qu'une idée fausse de l'aménité de mœurs que produit une civilisation avancée, et dès lors de ne pas gagner de nombreuses sympathies au Brésil.

Si une plume loyale mérite des égards de la part de ceux-là même qu'elle critique, d'un autre côté la politesse — cette politesse de bon goût qui préside aux rapports des hommes bien élevés, — n'a jamais nui à une cause.

Quant à moi qui ai la prétention d'être de mon siècle, je distingue entre le patriotisme et le chauvinisme, de même que je ne confonds pas l'orgueil avec la vanité.

Je respecterai toujours le patriotisme, à condition qu'il sera intelligent.

J'espère que mes lecteurs seront de cet avis.

Si ma plume n'est pas dévouée, du moins elle est impartiale; c'est là un titre sérieux à l'attention des hommes qui veulent qu'on leur dise la vérité sur le pays où on les a conduits.

J'ai vécu à Rio avec des travailleurs et comme un travailleur. J'ai donc mieux vu que tous les écrivains — officiels et officieux, — dont il vient d'être question, et mon appréciation (pourquoi une fausse modestie m'empêcherait-elle de le déclarer?) peindra mieux l'état réel des choses.

Mes relations suivies, et comme négociant et comme littérateur, avec des personnes appartenant à toutes les classes, me permettent d'examiner la société brésilienne jusque dans ses plus secrètes profondeurs. L'atelier et le salon, le marchand et l'homme de cour, le Portugais et le Brésilien — ces deux types si différents à tous égards! — le maître et l'esclave, me sont également connus.

Si mon récit est triste par moments; si les couleurs en sont quelquefois sombres, la faute en est aux faits produits par de vicieuses institutions.

Vous me pardonnerez ma franchise un peu brutale peut-être, esprits distingués, cœurs dévoués que j'ai rencontrés, heureusement, mon Dieu! sur la terre brésilienne.

Votre cordiale et confortable hospitalité, docteur Pacheco da Silva; votre intelligence élevée, constamment nourrie des meilleures traditions françaises et anglaises; l'affabilité élégante de votre charmante famille, ont été

pour moi un grand dédommagement des rudes épreuves qu'il m'a fallu traverser.

Vous vous rappelez de quelle oreille attentive je vous écoutais lorsque, dans votre enthousiasme patriotique, vous dérouliez devant moi, et dans un français des plus purs, le magnifique tableau des destinées réservées au Brésil.

« Pendant trois siècles, disiez-vous, les Portugais ont comprimé l'élan du génie national ; aussi, aujourd'hui, à une époque où le progrès a parcouru de si splendides étapes, arrivons-nous à peine à vivre de la vie des nations libres. Nous sommes encore un peuple neuf, il est vrai ; ce peuple, toutefois, ne demande qu'à marcher en avant, les yeux toujours tournés vers les deux phares lumineux que Dieu a placés au front de l'humanité : la France et l'Angleterre. Pour nous le passé est triste ; le présent poursuit sans relâche l'œuvre de transformation, — œuvre toujours lente et difficile ; mais combien l'avenir brille d'un pur éclat ! combien il rayonne à mes yeux charmés ! »

Et la prunelle étincelante du feu de l'inspiration, vous me montriez l'Amérique du sud pacifiée ; les républiques espagnoles se constituant sérieusement et formant une confédération qui faisait contre-poids aux États-Unis du nord ; les races espagnole et portugaise se posant en face de la race anglo-saxonne et le Brésil placé naturellement à la tête de cette ligue formidable.

Quel beau rêve ! docteur, quel beau rêve ! Et combien vous devez croire aujourd'hui, par le fait de notre expédition au Mexique, à sa prochaine réalisation !

Et moi, sans partager vos idées ambitieuses (je disais : vos *illusions* quelquefois), je vous communiquais mes impressions au sujet de ce peuple neuf, *povo novo*, comme vous l'appelez.

Je distingue, vous le savez, entre le Brésilien et le Portugais. Celui-ci, pour moi, n'a été grand que dans le passé, un passé fort éloigné déjà. Pendant sa longue domination sur votre pays, il s'est montré le symbole de la superstition, des préjugés mesquins, de l'oppression, de l'égoïsme, de l'immobilité, de l'ignorance, en un mot. Le second, au contraire, me représente l'activité, l'intelligence qui s'éveille et qui cherche sincèrement la vérité ; les nobles, les généreuses aspirations se manifestant au milieu de tâtonnements inévitables. Je ne suis que juste, en déclarant que, dans mon opinion, les travers et les vices des Brésiliens leur viennent des orgueilleux conquérants de leur belle patrie, et que leurs qualités leur appartiennent en propre.

Il est incontestable qu'ils subissent encore l'influence funeste d'un état de choses qui a disparu ; qu'ils n'ont pas entièrement repoussé les stupides préjugés, les erreurs ridicules et les traditions mauvaises qui leur ont été léguées. Pour celui qui les a étudiés consciencieusement, il est tout aussi évident qu'ils luttent avec courage, afin de sortir de la voie ténébreuse où ils se sont engagés, à la suite des oppresseurs. Le génie étroit, indolent, vaniteux de la vieille métropole a laissé son empreinte dans les mœurs et dans les institutions. Cela est vrai, et c'est ce génie malfaisant qui sert de but à mes

sarcasmes. Mais parmi les hommes qui dirigent l'opinion publique il en est beaucoup, et, à leur tête, je place le jeune Empereur Dom Pedro II, qui nourrissent la volonté ferme de se dégager des entraves du passé et de marcher avec le siècle. Ainsi que vous le déclarez en si bons termes, cher docteur, *ce peuple neuf poursuit l'œuvre de sa transformation, les yeux tournés vers la France et l'Angleterre — ces deux phares lumineux placés par Dieu au front de l'humanité.*

Vous me pardonnerez donc mes critiques, Senhor Pacheco da Silva, en faveur du sentiment qui les a inspirées. De plus, vous répondrez à ceux qui calomnieraient mes intentions en votre présence, qu'il n'est pas *l'ennemi du Brésil,* l'écrivain qui veut secouer l'apathie du Brésil, et qui le provoque franchement, durement, si vous voulez, mais justement, toujours, aux réformes réclamées par l'état de nos mœurs.

Et vous aussi vous me pardonnerez le ton vif, mais fidèle de mes tableaux, excellente femme que je ne désignerai ici que par son harmonieux prénom; vous, sacrifiée étant jeune fille, ainsi que votre sœur, par un père ignorant et égoïste, et enfermée dans le couvent d'*Ajuda.*

Pardonnez-moi donc, Dona Théodora, ou plutôt, *Maman Dor,* ainsi que nous vous appelions, et soyez bénie, malgré votre susceptibilité un peu farouche, pour les marques touchantes d'intérêt que vous avez prodiguées à ma compagne malade, et à mon enfant nouveau-né.

Mon esprit traverse souvent les mers; il vole vers

cette rue *do Hospicio* que vous habitez, spirituel docteur; et aussi vers cette petite maison du Versailles brésilien — San-Christovão, — où vous vivez avec votre vieille mère, Dona Theodora. Je ne pourrai jamais oublier ce pays, tant à cause des tribulations sans nombre, des cruelles déceptions, des souffrances inouïes que moi et les miens y avons endurées, qu'à cause de vous, natures délicates et choisies, et à cause de mon enfant et de sa mère qui y sont nées.

Je me rappellerai surtout, en pensant au Brésil, le bienveillant accueil que j'y ai reçu, et ma femme avec moi, de S. M. Dom Pedro II, chaque fois que nous avons été admis à l'honneur de l'entrenir. Le souvenir de cet accueil ne s'éteindra jamais en moi. Il m'impose de plus l'obligation, aujourd'hui que je publie la première partie de mes notes, de respecter rigoureusement la vérité des faits, de tenir compte des circonstances au milieu desquelles ils se sont produits, de ne point imiter, enfin, ces écrivains fantaisistes ou moroses qui, entraînés par leur imagination ou égarés par leur mauvaise humeur, se jettent dans une exagération qui ôte toute autorité à leur parole.

Ce devoir sera rempli.

Paris, juin 1862.

LE

BRÉSIL TEL QU'IL EST

CHAPITRE PREMIER

CE QUE DEVIENT AU BRÉSIL UN HOMME DE LETTRES.

Le noir assassin par horreur de l'assassinat.

Il fut un temps où j'étais bon, confiant, désintéressé.

Dans ce temps-là je nourrissais des illusions de toute sorte, à propos de l'amour, de l'amitié, de la famille, de... que sais-je encore?

Alors, je croyais sérieusement à la loyauté de la main qui serrait la mienne, à la sincérité d'une promesse, librement faite, en présence de Dieu qui nous voit et qui nous entend, à la sainteté des serments prononcés, la nuit, sur une tombe.

Niais que j'étais?

Cette foi naïve dans l'excellence du beau, du juste, de l'honnête, m'a coûté le tiers de mon patrimoine; et, s'il faut tout dire, cette perte, énorme, pourtant, dans ma position, n'a pu affaiblir chez moi le sentiment de l'honnête, du juste et du beau.

Que voulez-vous? Il y a des gens incorrigibles, et, on me l'a assez répété, je suis un de ceux-là.

Ma modeste fortune, ainsi considérablement diminuée

déjà, fut encore écornée par le démon charmant de la jeunesse, dont les sollicitations sont si puissantes, les paroles si douces et l'entrain si joyeux. Ce capricieux démon affectionne toutes les formes élégantes et coquettes. Tantôt il se métamorphose en cheval fringant et fier, en bahut savamment sculpté, en poignard mongol, en casse-tête indien, en coupe d'agate et de porphyre; tantôt il vous apparaît dans des salons meublés avec un luxe équivoque, au milieu de belles créatures au sourire effronté, sous les traits passionnés de la dame de pique; mais plus souvent encore il se change en jeune femme agaçante et rieuse, en vierge rêveuse et timide, suivant le cas.

Enlaçant alors sa proie enivrée, il l'entraîne à travers toutes les splendeurs d'un rêve délicieux, parmi les jouissances les plus absorbantes de la réalité, jusqu'au terme fatal de ces félicités sans nom, qui est la ruine et le désillusionnement.

Heureusement pour moi, mes yeux s'ouvrirent à temps. Je ne maudis pas ce séduisant fantôme, avec lequel je venais de parcourir tant de poétiques contrées; mais je dégageai ma main qu'il serrait dans la sienne et je m'éloignai de lui en poussant un soupir de regret.

Honte à ces esprits étroits ou méchants, qui éprouvent du bonheur à cracher sur l'objet de leurs anciennes adorations! Un reste de pudeur suffirait pour les garantir contre ces exécutions stupides. Une fleur retrouvée au fond d'un tiroir, un souvenir tapi au fond de leur conscience, devrait les avertir que rien n'est vil comme l'ingratitude. Il est vrai que rien n'est injuste, que rien n'est cruel comme l'impuissance.

Quant à moi, j'estime qu'il y a lâcheté à renier la religion du cœur et je reste convaincu qu'un homme ne manque à aucun de ses devoirs, parce que roses

et souvenirs du passé sont précieusement recueillis dans son âme, et qu'ils n'ont rien perdu de leurs parfums. Laissons les fruits à l'automne sans doute, mais conservons les fleurs au printemps, si nous voulons qu'il soit le printemps.

Vingt mille francs représentaient tout mon avoir, après mes adieux à mon gai compagnon. On ne vit pas à Paris avec 1,000 francs de rente. Voyons, que vais-je faire de cet argent? Je me rappelai à propos qu'un mien parent, garçon probe et intelligent, sobre et actif, mais absolument dénué de ressources, m'avait parlé d'une association entre nous. Je devais fournir le fonds social; son apport, à lui, était représenté par ses connaissances commerciales. Capital d'un côté, talent de l'autre, voilà sur quelles bases nous devions opérer. Cela me parut juste au dernier point. Je convins de tout avec mon jeune parent que j'appellerai Nausier, et en lui remettant ce que je possédais je lui dis :

— Va faire fortune au Brésil, puisque tu connais ce pays-là. Lorsque tu seras installé, tu me l'écriras et j'irai te rejoindre.

Le pauvre garçon partit les larmes aux yeux et en me serrant les mains. La veille encore, il n'aurait pas trouvé cent francs dans sa famille, et maintenant il se voyait à la tête d'une somme assez rondelette. L'avenir se dorait donc pour lui des plus belles couleurs. Il était sauvé je l'étais aussi, et j'avais fait du même coup un bon placement et une bonne action.

J'ai raconté ailleurs les péripéties de notre traversée. J'ai dit que cinq jours seulement après mon mariage je m'étais embarqué avec ma jeune femme que, dans le cours de ce récit j'appellerai Lison, pour le *pays privilégié*, style de voyageur, qu'on nomme le Brésil.

Nausier, que notre longue navigation avait effrayé,

prit un canot dès que notre navire eut été signalé, et vint nous chercher à bord.

Il nous conduisit immédiatement à l'hôtel Lafourcade, où un bon repas nous attendait.

Ce restaurant où l'on est servi à l'européenne, était encombré de visiteurs affamés. J'y retrouvai quelques-uns de mes compagnons de voyage ; nous nous mîmes à la même table.

Il était dit que j'entrerais en plein, aussitôt après avoir touché le sol américain, dans la vie brésilienne. Les mœurs et les usages du jeune empire s'offrirent à moi, pendant le dîner, avec leur physionomie propre, dans la personne d'un homme petit, court, ayant la figure en lame de couteau et qui portait des bagues aux doigts, au cou un lorgnon attaché à une chaîne d'or massif, et une épingle en diamant à la cravate. Cet homme doré, coquet, frisé, pincé, soutenait avec la personne qui lui faisait face une discussion bruyante et animée. Ils attirèrent bientôt notre attention par le bruit de leur voix et aussi par la nature du sujet qu'ils traitaient.

— Je vous dis, senhor, déclarait le petit homme aux bagues, au diamant et au lorgnon, que les nègres sont des brutes et qu'on ne peut en avoir raison qu'avec la chicote.

— Je ne disconviens pas que les nègres ne soient des brutes, répliquait son interlocuteur, qu'à son accent nous reconnûmes pour un Allemand ; mais qui les a abrutis, si ce n'est le régime brutal auquel ils sont soumis ?

— Ainsi vous approuvez l'acte horrible de Jesuino, senhor ? demanda le Brésilien.

— Je n'ai rien avancé de pareil, senhor. Je soutiens seulement que le maître de Jesuino s'est attiré, par sa cruauté sauvage, le traitement qui excite votre cour-

roux. Le nègre est un assassin, son maître est un lâche et un infâme.

— Tuer son senhor! un *nègre* tuer un *blanc!* mais c'est là un crime inouï. Jesuino l'a expié trop doucement par la corde; il aurait fallu l'écarteler, comme on le faisait autrefois en Europe pour les grands coupables, reprit le Brésilien.

— Convenez, senhor, que le maître de Jesuino était un être vil et méprisable?

— Senhor, c'était un blanc! riposta gravement l'Américain.

— Mais il y a des blancs qui valent moins que des noirs, senhor.

— Il n'y en a pas! observa le petit homme.

Un Virginien n'eût pas mieux dit.

— Ce sont les blancs qui mettent un couteau dans la main de leur esclave et qui lui ordonnent d'assassiner leur ennemi! Senhor, continua l'Allemand, le supplice de Jesuino est juste, puisqu'il a versé le sang; mais c'est un motif honorable qui l'a entraîné au meurtre; poussé à bout, outragé, fouetté par un maître stupide et lâche, il s'est révolté enfin contre une oppression impitoyable. On peut dire qu'il a assassiné pour ne pas être assassin, ainsi qu'il l'a, du reste, déclaré lui-même sur l'échafaud.

—Tuer son maître, senhor! tuer son maître! l'éventrer avec un couteau! Oh! c'est horrible! répéta le Brésilien.

— Voilà où conduit l'esclavage! observa froidement l'Allemand.

Cette conversation, que nous entendions parfaitement de notre place, piqua ma curiosité et celle de nos compagnons.

— Ces senhores parlent de l'exécution qui a eu lieu hier derrière le palais de l'empereur, dit Nausier, et qui a mis en émoi toute la ville.

— Un noir qui a plongé son couteau dans le ventre de son maître, à ce qu'il paraît ?

— Précisément ; et j'ajoute que le maître ne l'avait pas volé, répondit Nausier.

Sur nos instances, il souleva un coin du rideau qui abrite la vie intérieure dans les pays à esclaves.

A Rio-Grande do Sul vivait, séparée de son mari, une femme jeune encore, riche, coquette, du nom de Paulina Neiva. Sa fille, tendre fleur qui s'épanouissait à peine à la vie, avait quinze ans. Mercedes était aimée d'un capitaine au cabotage, Gomes Bardão, et répondait à la passion qu'elle avait inspirée. A chaque voyage qui le ramenait à Rio-Grande, Gomes, reçu par la mère, entretenait la jeune fille de son amour ; chaque fois qu'il quittait la ville, il emportait avec lui, plus enfoncé dans le sein, le trait qui l'avait percé. Il fut décidé que le capitaine, qui partait avec un chargement de carne secca pour Rio de Janeiro, se hâterait de se défaire de ses marchandises et qu'à son retour à Rio-Grande ses désirs seraient enfin comblés.

Gomes mit à la voile, le cœur inondé de joie, et après avoir reçu les tendres adieux de sa future épouse. Son séjour dans la capitale de l'empire se prolongea plus longtemps qu'il n'aurait cru ; il employa cette station forcée à acheter les cadeaux qu'il destinait à Mercedes. Il s'éloigna enfin, et sa barque prit la route du sud.

En abordant, après avoir confié son navire à un esclave fidèle et intelligent, nommé Jesuino, il se dirigea vers la demeure de dona Neiva. Comme le cœur lui battait en frappant à la porte de la maison ! Mais cette porte s'obstina à rester fermée. Inquiet, possédé par un funeste pressentiment, le capitaine interrogea le maître de l'habitation voisine. Il apprit que les senhoras Neiva avaient quitté la cidade depuis peu ; on croyait qu'elles

s'étaient retirées à Porto-Alegre, où la mère avait des propriétés.

— La jeune senhora paraissait bien triste, ajouta cet homme; au moment du départ ses yeux étaient rouges; on voyait bien qu'elle n'était pas heureuse et qu'elle passait ses jours à pleurer.

Vous devinez l'état où ces paroles mirent le capitaine au cabotage. Sans penser davantage à ses affaires de négoce, il poussa d'un trait jusqu'au logis d'un de ses amis d'enfance, nommé Affonso Sanavarro. Affonso, riche négociant de Rio-Grande, cultivait les dames Neiva et était favorablement accueilli par la mère de Mercedes. Il était impossible que leur départ fût ignoré du négociant, et même que celui-ci n'en connût pas la cause.

Affonso, troublé d'abord par la vue de son ami, se remit bientôt et le reçut avec un air de compassion.

— Je te plains, dit-il, mais tu n'es pas le plus malheureux. Mercedes... la senhora Neiva...

L'émotion l'empêcha d'achever.

— Qu'est-il arrivé? mon Dieu! Qu'est-il arrivé? s'écria Gomes.

Le négociant le quitta un instant; en revenant près du capitaine, il lui présenta un papier sur lequel celui-ci reconnut l'écriture de celle qu'il aimait.

— Lis, dit-il, et sois un homme!

Gomes prit le papier et le parcourut avec des yeux ardents. Un cri sauvage s'échappa de sa poitrine après cette lecture et il froissa avec rage la lettre dans ses mains.

Mercedes déclarait à son amant qu'elle n'était plus digne de lui et qu'elle quittait Rio-Grande pour aller cacher sa honte dans un lieu où elle fût inconnue.

— Mais est-ce possible! répétait le capitaine. Mer-

cedes coupable, fausse, infidèle, lorsqu'elle me jurait un amour éternel ! Mercedes me trompait, lorsqu'elle m'énivrait de ses regards, de ses sourires ! Mercedes en aimait un autre ! Cet ange n'était qu'un monstre de dissimulation, de ruse et d'hypocrisie ! Est-ce bien possible ?

L'écrit était dans ses mains ; il le parcourut de nouveau ; il le froissa, il le mordit, en proférant des imprécations et des menaces.

Affonso Sanavarro ne put lui donner que des explications incomplètes. Il ignorait le nom du séducteur de Mercedes. Dona Neiva lui avait confié ce secret de honte, en le chargeant de calmer le senhor Gomes ; la veille du départ, elle le fit appeler pour renouveler les instructions qu'elle lui laissait. Mercedes lui donna alors le papier qu'il vient de lui remettre. La jeune fille était triste, sans doute, mais elle ne paraissait pas accablée par le désespoir, ni bourrelée de remords. La pensée de sa faute et celle de la peine qu'elle allait causer au capitaine ne la possédaient pas entièrement. Une autre pensée, plus puissante, celle d'une passion partagée, soutenait son courage. Mercedes aimait follement ; protégé contre les défaillances et les mépris, son cœur puisait sa force dans les sentiments nouveaux qui le remplissaient exclusivement. Bref, la jeune fille avait rompu complètement avec les souvenirs du passé ; elle restait absorbée par les promesses de l'avenir, et le bonheur du présent l'empêchait de sentir et son ingratitude envers le capitaine et l'horreur de sa position.

— Oublie une perfide, acheva le négociant, et, comme elle, ouvre ton cœur à de nouvelles amours.

Gomes se retira sombre et taciturne. A partir de ce jour il n'y eut plus pour lui de plaisirs et de fêtes. Il vécut à son bord, nourrissant le vautour qui lui rongeait le sein.

Dans un de ses voyages à Rio-Grande, il apprit par la rumeur publique que son ami Affonso était allé à Porto-Alegre pour se marier. Il quitta la rade, cependant, sans avoir reçu d'autres nouvelles du négociant.

Un an après, les exigences de son commerce le ramenèrent dans la capitale de la province de San-Pedro. Là, on lui annonça que le senhor Affonso Sanavarro avait épousé Mercedes Neiva. Les bruits les plus singuliers circulaient à propos de ce mariage, qui cachait évidemment quelque mystère. Nul n'ignorait que la senhora Paulina recevait avec plaisir les visites d'Affonso. Par quel revirement subit le cœur du négociant s'était-il tourné vers Mercedes? Un enfant, gage de tendresse, était venu au monde six mois après la célébration du mariage, constatant ainsi que les deux jeunes gens s'aimaient depuis longtemps, et bien avant l'époque où la loi et la religion avaient légitimé leur amour. La senhora Paulina s'était calmée peu à peu; maintenant Mercedes et elle vivaient en parfaite intelligence, en apparence du moins, sous le même toit que le négociant, et dona Neiva n'avait pas de plus grand bonheur que de caresser l'enfant de son gendre.

D'aucuns ajoutaient, mais ceux-là étaient en petit nombre, que le bonheur de Mercedes laissait beaucoup à désirer, et qu'un chagrin rongeur pouvait seul expliquer la maigreur de la jeune femme et la mélancolie vague à laquelle elle s'abandonnait. — Si elle se trouvait heureuse, observaient-ils, Mercedes resterait plus souvent au logis et suivrait avec moins d'assiduité les offices.

Gomes se rappela le pressentiment qui l'avait déjà assailli, et se présenta à la demeure du négociant. Cette tentative fut vaine. Il lui fut déclaré que le senhor Affonso n'était pas au logis, et que les senhoras ne recevaient personne en son absence.

Le capitaine se mit aux aguets, aidé par son esclave Jesuino. — Un soir que Mercedes se rendait à l'église, son ancien amant s'offrit tout à coup à sa vue. La jeune épouse devint pâle, mais elle ne montra aucune frayeur; elle marcha résolument à lui au contraire.

— Mercedes! Mercedes! Enfin, je te retrouve! murmura la voix brisée du capitaine.

— Il y a longtemps que je vous attends, senhor, répondit Mercedes.

— Mercedes, tu m'as rendu bien malheureux! reprit Gomes, et cependant je n'ose t'accuser. Je devine quelque mystère horrible, quelque ténébreuse machination qui, en expliquant ta conduite, te justifiera à mes yeux.

— Regardez-moi, senhor, dit-elle. Ai-je l'air d'une femme heureuse?

Gomes la considéra avec attendrissement.

— Parle, parle! s'écria-t-il. Dis-moi tout; je veux tout savoir!

— Suivez-moi dans ce coin obscur, proféra Mercedes en montrant une chapelle noyée dans l'ombre.

Là, le capitaine eut enfin l'explication qu'il cherchait depuis près de deux ans. Un secret de honte et d'infamie lui fut dévoilé. Voici en deux mots ce qu'il apprit :

Le commerce d'Affonso et de dona Neiva était plus intime qu'on ne le croyait. Bientôt les suites de cette liaison ne purent plus se cacher. La mère de Mercedes était sous puissance de mari, et, bien que celui-ci vécût loin d'elle, dans l'île Ste-Catherine, il n'aurait pas manqué de venir punir l'épouse coupable, si le bruit de son déshonneur fût parvenu jusqu'à ses oreilles. Une combinaison infâme, inspirée par la peur, fut alors ourdie. Au lieu de rester fidèle au rôle de dévouement qu'impose la nature à toutes les mères, dona Neiva ne recula point

devant l'idée de protéger sa réputation aux dépens de celle de sa fille.

Nous ne dépeindrons pas l'indignation de Mercedes à la première ouverture qui lui fut faite de ce plan abominable. Elle résista courageusement d'abord et parla d'aller retrouver son père dans l'île Ste-Catherine.

— Tu veux donc qu'il me tue! s'écria la mère avec désespoir.

Touchée par ces paroles, Mercedes déclara qu'elle acceptait la honte pour elle et partant la ruine de ses espérances; qu'elle avouerait l'enfant, mais qu'elle refusait énergiquement d'épouser l'amant de dona Neiva.

Celle-ci trembla alors pour les jours de Mercedes. Elle dit combien son mari était susceptible et violent. Une réparation lui était due. Si l'amant de sa femme lui échappait, toute sa rage se tournerait contre le séducteur de sa fille. Il lui fallait à tout prix une victime. Un mariage pouvait prévenir, et un grand scandale et une terrible catastrophe. Ce mariage devait s'accomplir au plus tôt.

— Qu'ajouterai-je, senhor? dit en terminant Mercedes. Ma lettre, ma fuite à Porto-Alegre, mon union avec le senhor Affonso, vous sont maintenant expliqués. Épouse sans mari, mère sans enfant, poursuivie par votre souvenir, je traîne dans l'isolement et les larmes une existence flétrie à tout jamais. Ma mère est sauvée, ma mère est heureuse avec celui qu'elle aime; et moi je me consume à l'écart, languissante, découragée, soutenue seulement par la pensée de mon sacrifice. Mes illusions et mes espérances se sont évanouies. L'amour ne sourira plus à mes dix-sept ans; je vis et je suis morte; je respire et mon cœur ne bat plus; je ne suis plus qu'une ombre qui erre dans ce monde et qui va disparaître bientôt dans l'éternelle nuit!

Voilà mon histoire, senhor. Je vous ai livré le secret de ma mère ; mais je vous devais cette confidence. Vous avez souffert, vous aussi, et à certaines heures vous m'avez accusée. Maintenant vous êtes instruit, et vous ne me maudirez plus. Je puis mourir aujourd'hui.

Il est impossible de rendre l'état où se trouvait le capitaine pendant que Mercedes parlait. Le dévouement de la jeune fille amenait des larmes dans ses yeux. L'infâme combinaison de dona Neiva et de son amant excitait sa rage. Il tomba aux pieds de Mercedes et la supplia de fuir avec lui.

L'horizon est vaste devant eux et l'avenir se chargera de réparer les malheurs du passé. Isolés sur la barque qu'il commande, leur amour n'aura d'autre limite que le ciel et l'océan.

Mercedes n'hésita pas un instant.

— Jamais, répondit-elle, je ne souillerai le nom que j'ai reçu. Vierge, je suis mère, et ma réputation appartient à un enfant que mes flancs n'ont pas porté. J'accomplirai jusqu'au bout cet horrible sacrifice. Dieu me viendra en aide ! proféra-t-elle avec une résignation invincible.

Gomes attendit un mois à Rio-Grande le retour de son perfide ami. Le négociant ne parut pas ; il ne rentra chez lui qu'après le départ du capitaine et de sa barque.

A un autre voyage, Gomes essaya de revoir Mercedes, mais sans pouvoir y parvenir. Il s'abandonna tout entier alors au projet qu'il avait conçu de briser les fers de cette esclave blanche, en la rendant veuve. Il épia le négociant, le suivit un soir qu'il rentrait au logis, et se précipita sur lui un couteau à la main. Son bras s'abaissa sans frapper. Dans une autre occasion, l'arme s'échappa de ses doigts pendant que de grosses gouttes de sueur

perlaient sur son front et qu'un nuage passait devant ses yeux.

Pour tout dire en un mot, Gomes avait peur. La haine et l'amour, — ces deux mobiles si puissants sur les natures énergiques, — remplissaient son âme, et la vengeance l'effrayait. Phénomène étrange, inexplicable! cet homme aimait réellement Mercedes; il détestait cordialement son ennemi, et cet homme était un lâche!

Cette défaillance singulière était produite moins par une absence absolue de principes que par une constitution excessivement nerveuse. L'idée d'une vengeance sanglante n'épouvantait pas Gomes, et il tremblait au moment de se faire justice lui-même. Ce n'était pas une cause morale, l'horreur du crime, qui enchaînait sa volonté; c'était un effet purement physique qui retenait son bras armé du couteau.

Les lecteurs remarqueront que Nausier dans son récit, se mettait au point de vue du Brésilien ignorant et inculte. A ce point de vue, le duel, puni par la loi, est remplacé par la *vendetta*, c'est-à-dire par le guet apens.

Or, le capitaine ne se sentait pas la force de tuer le mari de Mercedes. Après la seconde tentative vaine qu'il essaya, il résolut de faire dépêcher Affonso par son esclave.

Jésuino refusa net de devenir assassin.

Gomes lui montra le négociant et lui ordonna impérieusement de lui plonger son couteau dans le cœur.

Le noir résista aux menaces, comme il avait résisté aux sollicitations et aux prières.

— Notre religion nous défend de verser le sang! répétait-il sans jamais varier dans ses réponses.

Ici commence pour le capitaine un rôle odieux, inique.

— Tu n'es pas l'esclave de la religion, mais le mien,

s'écria-t-il en éclatant, et tu n'as pas à raisonner mes actes. Ton corps comme ton âme m'appartient. J'ordonne à ton bras de frapper; qu'il frappe, sinon...

Le noir ne frappa point.

Alors la chicote de bacalhão laboura ses reins et y traça des sillons sanglants.

Quand le capitaine mit à la voile, Jesuino étendu dans l'entrepont ne pouvait faire usage de ses membres.

Ils arrivèrent à Rio-de-Janeiro et l'esclave demanda à son maître d'être vendu.

— Je te vendrai quand tu m'auras vengé, dit le capitaine.

Un soir qu'il traversait la cidade avec Jesuino, qui était à peu prés rétabli, un homme passa devant eux. C'était Affonso Sanavarro. Gomes reconnut aussitôt le négociant et, le montrant du doigt à son esclave :

— Le voilà, dit-il; débarrasse-moi de cet homme!

— Je suis esclave pour travailler à votre service, mais non pas pour assassiner, répondit le noir.

Le capitaine, cruel parce qu'il était lâche, retourna à son bord, et là, saisissant la chicote, il balafra la figure, les reins et la poitrine de Jesuino.

Celui-ci, que, dans son empressement stupide, Gomes avait négligé d'attacher, se rua sur lui, et lui enfonça son couteau dans le ventre.

Les débats de cette affaire produisirent une grande impression.

Jésuino fut condamné à mort. Toute la ville de Rio voulut assister au supplice de l'assassin. Les blancs lui montraient le poing; les noirs suivaient le hideux cortége dans un morne silence.

Jésuino a voulu haranguer ses compagnons de captivité et de misère. Sa contenance était calme, et son regard n'avait rien perdu de son intelligente expression.

— Frères, dit-il, je meurs pour avoir refusé d'être un assassin. Mon action vous profitera, je l'espère, et les blancs y regarderont à deux fois désormais, avant de commander des choses injustes ou criminelles. Si de temps à autre l'un de vous sacrifiait ainsi sa vie, nos maîtres seraient moins tentés de nous traiter comme des animaux immondes.

L'exécuteur l'empêcha de continuer, car une agitation sourde régnait déjà parmi les esclaves.

— Frères, souvenez-vous de Jésuino le Mina, s'écria le condamné.

Ce furent ses dernières paroles. Le bourreau s'empara de sa proie et le noir fut lancé dans l'éternité.

Pendant le cours de ce récit, le Brésilien, peu maître de lui, avait interrompu plusieurs fois Nausier, et témoigné, à différentes reprises, de son indignation et de sa colère. Le conteur n'avait pas tenu compte des haussements d'épaule, des exclamations furibondes, des grincements de dents du senhor. Il avait poursuivi sa narration au milieu des marques non équivoques de notre vif intérêt.

La dernière phrase venait d'être proférée, et nous frémissions encore d'indignation lorsque le Brésilien, qui ne cessait depuis un gros quart d'heure de se démener sur sa chaise, se leva brusquement et, s'élançant vers notre table :

— Senhores, s'écria-t-il, tout cela est faux, archifaux ! Cette histoire n'est qu'un conte infâme, inventé par les abolitionistes et les ennemis du Brésil.

L'Allemand essaya de calmer cette fureur patriotique, mais sans y parvenir. Se tournant alors vers nous :

— Messieurs, dit-il, avec un flegme tout germanique, vous ignorez absolument ce pays, n'est-il pas vrai ?

— Absolument, répondîmes-nous.

— Eh bien! reprit-il, je veux vous rendre un important service en quelques mots. Votre fortune, votre avenir, votre vie, messieurs, dépendent de la manière dont vous accueillerez le conseil que ma vieille expérience va vous donner.

Nous ouvrîmes de grands yeux et nous tendîmes l'oreille.

— Voyez l'état d'exaspération du senhor Mendes? Eh bien! ils sont tous les mêmes dans le Nouveau Monde, au nord comme au sud, aussi bien à l'est comme à l'ouest, comme au centre. Tous nourrissent une susceptibilité ombrageuse et farouche qui dénature les actions les plus simples, qui change en outrage les discours les plus inoffensifs et quelquefois les plus bienveillantes intentions. Ici, il faut avoir des yeux, mais ne rien voir; des oreilles, mais ne rien entendre. L'Amérique est l'arche sainte, le sacré tabernacle auquel nulle parole, nulle plume ne peut toucher sans commettre à l'instant un affreux sacrilége. On n'a pas le droit de signaler les travers de ses usages; les défauts de ses mœurs, non plus que les vices de ses institutions, sans appeler aussitôt sur sa tête un déluge de récriminations passionnées et même de brutaux démentis.

Cela est ainsi, messieurs. La jalousie aveugle des musulmans est dépassée. L'Amérique est une chaste épouse qui appartient aux seuls Américains. Soulever un coin du voile qui cache sa physionomie, c'est porter atteinte à son honneur et se rendre coupable d'une abominable profanation.

Ce sentiment d'un inintelligent patriotisme est poussé à l'excès au Brésil. Celui qui a le malheur de ne pas trouver toutes les senhoras spirituelles et élégantes; de se récrier contre la malpropreté des rues et des maisons,

l'ignorance des marchands de carne secca, les mœurs irrégulières du clergé, l'immoralité de l'esclavage et la vanité ridicule des fonctionnaires publics, recevra sur-le-champ l'épithète flétrissante qui vient de sortir de la bouche du senhor Mendes. — Celui-là est nécessairement un *ennemi du Brésil*, ni plus ni moins, et comme tel il mérite la corde.

Il y a quelques années un de vos compatriotes, un Français qui habite depuis longtemps Rio-de-Janeiro a été assez mal inspiré pour écrire un article sur le Brésil et l'envoyer à la *Revue des Deux-Mondes*, qui l'a inséré. Cet article n'était au fond qu'une peinture bienveillante, flattée même de la société brésilienne, mais il avait le tort — c'était un crime ! — de ne pas affirmer que tout était parfait et que le jeune empire est plus civilisé que la France et l'Angleterre.

L'écrivain a eu l'outrecuidance de glisser quelque part, entre deux phrases scélérates, que les *moças* (1) se *plaisaient beaucoup aux correspondances amoureuses*, qu'elles jouaient volontiers de la prunelle pendant les offices et qu'elles *transformaient ainsi la maison de Dieu en succursale de l'Opéra.* Il a eu beau demander grâce pour les *pauvres désœuvrées auxquelles l'éducation n'a pas enseigné d'autre passe-temps* (2), un *tolle* général s'est élevé à l'apparition de ce malencontreux article, et l'auteur a été signalé comme un des plus dangereux *ennemis du Brésil.* La haute société était émue au dernier point; on a prétendu que le conseil des ministres s'était assemblé et qu'on avait agité la question

(1) *Moço, moça,* jeune homme, jeune fille, libres. Le jeune esclave s'appelle *rapaz*, et si c'est une fille, *rapariga.*

(2) *L'Empire du Brésil et la Société brésilienne en 1850*, par M. Émile Adet, *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 15 mars 1851.

de répondre officiellement à cette diatribe calomnieuse. Il n'en a rien été pourtant et le correspondant de la revue parisienne a pu, pour cette fois, conserver ses deux oreilles.

Maintenant, messieurs, vous voilà prévenus. Ici, le progrès n'a plus rien à accomplir; vous avez le droit de louer tout indistinctement, mœurs et institutions, et jusqu'à l'esclavage. Donc que votre admiration ouvre ses ailes, on veut bien le lui permettre; mais gardez-vous de proférer une parole de blâme et surtout de laisser parfois éclater votre indignation. Pour votre règle, les blancs possèdent toutes les vertus et les noirs n'ont que des vices; demandez plutôt au senhor, ajouta-t-il en prenant son chapeau pour s'éloigner.

Je ne raconterai pas la figure bouleversée du Brésilien, ni les gestes désordonnées qu'il accomplissait, pendant cette peinture du caractère américain. Quant à moi, je profitais de l'occasion que me fournissait le hasard, et déjà je mettais une note sur mes tablettes. L'appréciation de l'Allemand venait de me rappeler les innombrables et longs discours prononcés dans le parlement des États-Unis du Nord, pour établir cette doctrine dite de *Monroë*, d'après laquelle tout droit de colonisation et même d'intervention dans les affaires du nouveau continent, est dénié aux puissances européennes. La proclamation effrontée de cet audacieux paradoxe, que l'*Amérique est la propriété exclusive des Américains*, donnait un grand poids à la déclaration de l'Allemand.

Personne n'ignore comment la Grande-Bretagne releva le défi des orateurs yankees. Au milieu du retentissement produit par leurs prétentions téméraires, le gouvernement anglais, profitant des agitations politiques des États de l'Amérique centrale, s'empara d'un

groupe d'îles voisines de la République de Honduras. Cette prise de possession d'un point important, au cœur même de l'Amérique, fut la réponse calme, mais catégorique, de l'Angleterre, aux déclamations passionnées parties de la tribune de Washington.

Du reste, si je pus trouver alors un peu chargées de couleurs les dernières paroles de l'Allemand, je n'ai pas tardé à me convaincre que ce tableau de mœurs qu'il venait de tracer n'avait rien d'exagéré, et que, bien loin d'avoir calomnié les habitants de l'empire sud-américain, il s'était renfermé scrupuleusement dans les limites de la vérité.

Le Germain était parti, accompagné du senhor qui ne cessait de répéter que les blancs étaient tous des gens honorables, et que cette explication de l'assassinat commis par Jesuino provenait d'une source hostile au Brésil.

E sempre benè.

Mes compagnons de voyage et moi nous demeurâmes quelque temps sous le coup d'une impression pénible. Le photographe P... troubla le premier le silence.

— Quel affreux pays! s'écria-t-il; qu'allons-nous devenir au milieu de mœurs pareilles?

— Mais, messieurs, dit Nausier, vous ne venez pas au Brésil, je pense, pour y trouver des rosières et des prix Montyon. Eh bien! admettez comme moi alors qu'il y a des gueux partout, et aussi que la vieille Europe ne conserve pas le privilége exclusif de produire des assassins.

— Cette histoire est-elle donc vraie en tous points? demandai-je à mon tour.

— Je ne réponds point de l'exactitude rigoureuse des détails; ce que je puis garantir, c'est le fait du nègre

qui a éventré son senhor, parce que celui-ci voulait faire de lui un assassin.

— Eh bien! le senhor Gomes n'a pas volé le coup de couteau qu'il a reçu, observa le photographe. Si j'avais été juré, j'aurais acquitté l'esclave : il valait incontestablement mieux que son maître.

— L'Allemand vient de vous donner un bon conseil, messieurs, reprit Naûsier; cet homme connaît parfaitement le caractère américain. Permettez-moi d'ajouter deux mots à sa recommandation. Ici la vie humaine a moins de prix qu'une caisse de soieries et parfois qu'une balle de coton. Elle est taxée depuis 50 jusqu'à 500 fr. Il est rare qu'elle vaille plus, mais souvent elle vaut beaucoup moins.

Et, se tournant vers moi :

— Je te raconterai un de ces jours l'histoire toute récente d'un bravo nommé João le Pauliste; ce bravo a déclaré avant de mourir que, sur dix-neuf assassinats commis par lui, il y en avait deux seulement qui le concernaient personnellement. Mais, je le répète, il y a des misérables partout. Seulement veillez sur votre langue; ne vous étonnez pas trop; ne vous indignez jamais, et admirez toujours. C'est ici le meilleur système; il vous *fera compte,* comme disent les Brésiliens.

J'étais toujours vivement ému. Le spectre de l'esclavage, qui se dressait devant moi au moment même du débarquement, m'avait coupé l'appétit. Le supplice de Jesuino me révoltait, et mon indignation s'exhala en paroles acerbes et violentes, contre cette institution antichrétienne qui régissait un pays catholique.

— Calme-toi, reprit Nausier, et attends, pour formuler un jugement, que tu aies pratiqué les hommes et les choses. Les noirs, les blancs, l'esclavage, — mots creux pour les philanthropes d'Europe qui n'ont

pas vu ! Attends, te dis-je, et étudie le pays ; tu jugeras ensuite avec connaissance de cause.

Je jetai un regard de travers à Nausier et je l'accusai dans mon esprit d'être négrophobe.

Le repas se termina enfin tant bien que mal ; nous nous séparâmes de nos compagnons, en sortant de table. Nausier donna le bras à Lison et nous conduisit dans une rue voisine. C'était la rue du Rosario, où se trouvait son établissement.

Le souvenir de Jesuino ne m'empêcha pas de remarquer tout d'abord, l'état plus que modeste du local où je venais d'être introduit.

Deux pièces contenaient les marchandises ; une troisième, petite, sombre, servait à mon associé de chambre à coucher.

Il me fut impossible de dissimuler mon anxiété.

— Et nous donc, lui dis-je, où comptes-tu nous mettre ?

Nausier me regarda en souriant.

— Vous autres, répondit-il, vous ne logerez pas ici et je m'en félicite. L'air de la ville est loin d'être pur, tu l'ignores peut-être, et de plus, la fièvre jaune qui avait épargné Rio jusqu'en 1848, s'y est installée souverainement depuis cette époque. Aujourd'hui elle sévit cruellement sur la population, mais surtout sur les nouveaux débarqués.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Lison.

— Sais-tu que tes paroles n'ont rien de rassurant ? repris-je.

— Tranquillisez-vous, ma cousine, et toi aussi sois sans inquiétude, dit Nausier. Le cas a été prévu, et j'ai avisé. J'ai loué, à l'extrémité de la ville, une *chacara* ; on appelle *chacara*, ici, une maison de campagne ; j'ai, dis-je, loué une *chacara* que vous habiterez et où

l'acclimatement deviendra plus facile pour vous. Mon commis est prévenu, et...

— Ton *commis*, répétai-je; — nous avons déjà un commis! Cela marche donc?

— Bien d'autres sujets d'étonnement te sont réservés, observa Nausier; vous êtes donc attendus à la chacara, et dès que vous le voudrez, nous nous mettrons en route.

— A l'instant! partons.

Dans les quartiers déserts de la *Cidade nova*, au milieu de terrains défoncés, submergés, occupés par quelques misérables huttes et par de nombreux marais; dans la rue *Nova San Diego*, pour tout dire, s'élève l'habitation d'un mulâtre nommé le senhor Narcizo do Bento. Ce mulâtre, fils d'un Portugais des îles San Miguel et d'une négresse, est prêteur sur gages, *emprestador sobre penhores*. La chacara louée par Nausier lui appartient.

A peine eûmes-nous franchi le seuil de cette demeure qu'un homme d'une trentaine d'années s'approcha et nous souhaita la bienvenue.

— C'est M. Manuel, notre commis, dit Nausier en nous le présentant.

Je tendis la main à M. Manuel et je vis, non sans surprise, accourir vers nous six jeunes gens à peine vêtus, jaunes comme des citrons, mais alertes, vifs, graves tout à la fois, qui nous saluèrent respectueusement.

— Ce sont nos ouvriers, reprit Nausier. Ils sont six pour le moment, mais j'espère leur adjoindre deux compagnons avant la fin du mois.

— Ah çà! mais; me donneras-tu le mot de cette énigme? demandai-je à mon associé. Un commis, des ouvriers.... qu'est-ce que cela signifie et quel commerce fais-tu donc ici?

Nausier me regarda d'un air narquois.

— Le commerce des colonies, mon cher, répliqua-t-il. Mais entrons dans la maison, ta curiosité ne tardera pas à être satisfaite.

Nous traversâmes une cuisine, puis une salle à manger garnie d'échafaudages en bois, disposés de manière à former des compartiments réguliers. Les supports recevaient des planches chargées de petits paquets oblongs, ornés d'une étiquette bleue. Sur l'étiquette je lus ces mots :

Phosphoros inalteraveïs.

— Que diable est-ce cela? murmurai-je en approchant de mon nez un de ces petits paquets qui exhalait une forte odeur de soufre.

Nausier fit la sourde oreille.

Nous pénétrâmes derrière lui dans une pièce assez vaste, au fond de laquelle se trouvait une alcôve.

Dans cette alcôve, j'aperçus un vieux bois de lit dont les planches disparaissaient à peine sous un petit matelas, mince comme une galette. Au pied du lit, une seconde galette, en tout pareille à la première, était jetée sur une natte grossière de roseaux.

— Voilà votre appartement, dit Nausier.

Lison poussa un cri de terreur, et moi je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— Oh ! ma mère ! ma mère ! avait-elle murmuré.

— Eh bien ! oui, c'est ici votre appartement, reprit Nausier d'une voix que je trouvai bien cruelle ; c'est la plus belle pièce de la maison. Elle est encore encombrée, il est vrai, mais demain nous la déblaierons et nous ferons place à vos meubles, dont une partie est sans doute arrivée avec vous.

Lison était tombée sur l'unique siége qui garnissait la chambre; c'était un tabouret recouvert d'une traverse en bois. La pauvre femme pensait en ce moment au luxe confortable de la vie européenne, à ces appartements élégants et commodes, à ces fauteuils moelleux qui vous invitent à vous reposer. Le bien-être qu'elle venait de quitter se présentait opiniâtrement à sa pensée, au milieu du tableau navrant qu'elle avait sous les yeux. Elle avait dû relever sa robe, depuis notre entrée dans cette maison, pour la protéger contre les immondices et les ordures sans nombre dont le parquet était couvert.

Le spectacle qu'offrait cette chambre devait, en effet, produire sur nous une saisissante impression.

Figurez-vous, madame, pour cadre aux deux galettes déjà signalées, un plancher caché sous des copeaux, des peaux de bananes et des bouts de cigares. Plusieurs piles de papier gris s'élevaient contre la muraille, à côté de nombreuses pyramides de ces petits paquets oblongs dont je vous ai parlé plus haut. En face de ces objets qui occupaient une grande partie de la pièce, se dressait un établi de menuisier avec son accompagnement obligé de vrilles, de varlopes, de marteaux, de scies, etc., etc. Une planche engagée sous l'étau et un bout de chandelle fiché dans une espèce de coquetier dégoûtant de suif, indiquaient suffisamment que notre arrivée avait seule pu interrompre le travail du commis.

Mon regard attristé parcourait ces meubles singuliers. Il se reposa enfin sur Nausier avec une expression si douloureuse que mon associé se sentit ému.

— Sans doute, ce n'est pas coquet, dit-il, et les tapis sont absents; — mais c'est là, mon cher, la vie des colonies, observa-t-il philosophiquement.

Les yeux de Lison et les miens se rencontrèrent à

ces mots et un double soupir s'échappa de notre poitrine.

— Oh! ma mère! murmura-t-elle encore.

Ce cri, parti d'un cœur brisé, résume admirablement la femme.

Dans l'adversité la plus terrible, au milieu des plus rudes épreuves, l'homme — ce symbole menteur de la force — l'homme blasphème ou se désole; l'homme se laisse abattre par le malheur. La femme, cet être qu'on nous représente si faible et si dépourvu d'énergie; la femme — je parle de la femme chrétienne — se retrempe par la prière. Mais avant d'invoquer le secours de la Divinité, elle adresse un suprême appel à celle qui lui a donné le jour. Cet appel s'échappe de son âme, avec d'autant plus de spontanéité que sa douleur est plus profonde. Il n'est aucune femme, quelque dégradée qu'elle soit, quelque grandes que soient ses fautes, qui n'éprouve le besoin de se réfugier dans ce sein toujours compatissant. Celles-là même qui n'osent plus prier, tant elles s'estiment souillées et avilies, celles-là n'hésiteront point à se prosterner devant la pure image de leur mère. C'est par cet intermédiaire que leurs larmes et leurs angoisses parviendront jusqu'aux pieds de Dieu. Il y a plus encore, et je soutiens qu'il n'est pas un être souffrant qui, possédant encore sa mère, ait complétement désespéré de sa guérison.

Une mère! c'est la personnification du sacrifice, de l'abnégation et de l'amour. Je vous défie de me citer une œuvre païenne depuis l'Apollon du Belvédère jusqu'à la Vénus de Milo, qui soit — même au point de vue de l'art — plus saisissante, plus admirablement belle, plus poétique en un mot, que la *Mater dolorosa* des chrétiens!

Je ne puis jamais me rappeler sans une vive émotion

ces vers que la mienne, sainte femme que le dévouement a tuée ! me faisait réciter dans mon jeune âge :

Voyez ce faible enfant que le trépas menace,
Il ne sent pas ses maux quand sa mère l'embrasse.
Dans l'âge des *passions*, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour appui lorsqu'il est malheureux ;
Ce vieillard qui va perdre un reste de lumière
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir !

Un puriste, un grammairien, celui enfin qui a un adverbe ou un participe à la place du cœur, remarquera que *passions* a trois syllabes, et que le poëte lui en donne deux seulement. Quant à moi, je fais bon marché de la quantité en cette circonstance, en faveur du sentiment qu'exhalent les vers ; je vous abandonne même volontiers le reste de la pièce.

. . . . . . Si vis me flere, dolendum est
Primo ipsi tibi.

Il est incontestable pour moi que Florian avait une bonne mère et qu'il l'aimait passionnément. Cela est prouvé par le début de son poëme de *Ruth*.

Après l'exclamation de ma compagne, je me retournai vers Nausier.

—Mais enfin, lui dis-je, m'apprendras-tu ce que tu fais ici et ce à quoi tu me destines ? Je suis inhabile à manier la lime et le rabot, l'ignores-tu ?

— Tu t'y mettras, répliqua-t-il gaiement. Dans les colonies il faut être apte à tous les travaux, si l'on veut faire son chemin, et ne répugner à aucune occupation. Gagner de l'argent, beaucoup d'argent ; faire rapidement fortune, en un mot, voilà le but, et c'est pour l'atteindre plus tôt que j'ai établi cette fabrique.

— De quelle fabrique parles-tu donc ?

— De celle-ci, pardieu ! de la nôtre. — Tu es fabricant de *phosphoros*, d'allumettes, si tu l'aimes mieux. — Oui, mon cher, nous sommes fabricants d'allumettes, et c'est nous qui avons l'honneur de distribuer la lumière aux habitants de Rio, — qui en ont passablement besoin, acheva-t-il d'un air qui sollicitait un bravo pour cet abominable calembour.

Un second cri plus déchirant que le premier fut alors poussé par Lison qui, se précipitant vers moi, me dit, avec un accent que je ne pourrai jamais oublier :

— Vous ! vous ! marchand d'allumettes ! et vous le saviez ! Oh ! vous m'avez trompée, indignement trompée, et cela est infâme !

La scène était déjà assez tragique sans cette nouvelle complication. Je ne savais vraiment comment établir ma bonne foi et désabuser ma nerveuse compagne. Nausier, lui, commerçant avant tout, ne comprenait pas trop cette explosion de reproches violents. Une pareille susceptibilité ne pouvait guère le trouver sensible ; mais la bonté naturelle de son cœur lui révéla qu'une douleur, quelle qu'en fût la cause, était toujours respectable et méritait des égards.

Lison après l'effort qu'elle venait de faire, était retombée sur son tabouret. Les deux coudes appuyés sur l'établi, la tête dans ses mains, elle restait abîmée dans ses réflexions.

Nausier s'approcha d'elle.

— Ma cousine, dit-il, vous avez donné à votre mari tout à l'heure une qualification qu'il ne méritait pas.

— Tromper est toujours une chose infâme, monsieur, proféra-t-elle d'une voix stridente, mais sans lever la tête. J'ai cru épouser un homme de lettres et me voilà la femme d'un marchand d'allumettes.

Nausier me fit signe de rester à ma place et de me taire.

— Ce n'est pas la faute de votre mari si j'ai choisi pour lui cette nouvelle profession, reprit-il. Il ignorait que j'eusse établi une fabrique, et dès lors vous n'êtes pas fondée, ma cousine, à lui reprocher de vous en avoir fait un mystère. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; vous venez de l'appeler deux fois *marchand d'allumettes,* voilà votre tort, ma cousine ; votre mari et moi ne sommes pas *marchands*, mais *fabricants* d'allumettes, ce qui n'est pas la même chose, croyez-le bien.

La distinction de mon associé était plaisante en ce moment, n'est-il pas vrai ? Nausier avait sa susceptibilité, lui aussi, son orgueil, lui aussi, et il ne se résignait point à franchir la distance que venait d'un seul mot de supprimer ma compagne.

Il poursuivit :

— Donc, nous sommes fabricants et nous vendons aux marchands. Eh bien ! il n'y a pas là de quoi se désoler, ma cousine. Écoutez-moi, s'il vous plaît. En quittant l'Europe, vous saviez bien tous deux que vous veniez ici pour faire le commerce. Comme moi, vous voulez tripler, quadrupler vos capitaux, afin d'acquérir ce bien-être que la fortune peut seule procurer. Dans ce but, j'ai fondé une maison à Rio où je vends des soieries, des draps, des lacets, des boucles, des chiffons — toutes choses d'un débit avantageux. Eh bien ! que répondriez-vous si je vous affirmais, là, sur l'honneur, que la fabrique d'allumettes rapporte déjà plus que la maison de Rio ?

Un haussement d'épaules de Lison fut sa seule réponse.

— Comment ! m'écriai-je, les allumettes donnent plus

de profit que les draps, les châles, les bonnets, les bracelets?...

— Et le reste, acheva Nausier. Oui, ma cousine, voila la vérité. Et je le prouverai, pièces en main.

Nausier était piqué; il devint éloquent :

Facit indignatio versus.

C'est qu'il y allait de son honneur, il le croyait du moins, de relever à nos yeux l'industrie des allumettes.

« Outre son personnel qui devait être très-prochainement augmenté, la fabrique employait au dehors huit ou dix femmes de *Ciganos* (bohémiens) à coller des boîtes; elle rendait ainsi un véritable service à ce quartier isolé. Comment ce travail avait souri aux Ciganos, la race la plus fainéante qui existe? Nausier l'ignorait; mais ce dont il s'enorgueillissait, c'était des compliments que lui avait adressés le magistrat de police du voisinage, à propos du miracle qu'il venait d'opérer. Il nous apprit enfin que la fabrique s'était acquittée le mois dernier avec la maison de Rio, qu'elle s'appartenait maintenant; bien plus : comme les affaires étaient presque nulles à la ville, les allumettes allaient à leur tour venir en aide à la maison de commerce, et lui avancer à la fin du mois une somme de cinq cents francs dont elle avait besoin. »

— Bref, dit Nausier en terminant, tout marche au gré de mes désirs. La maison de Rio est solidement assise; la fabrique prospère, et d'ici à quelques mois, si ma combinaison réussit, je veux que sa marque soit seule demandée sur la place. Je me propose même d'expédier des caisses d'allumettes à Pernambuco, à Bahia, puis d'en inonder le sud, et enfin, après avoir détrôné l'unique concurrent sérieux que nous ayons, d'empêcher tout arri-

vage d'Europe. — Allez, ma cousine, l'argent gagné avec les allumettes ne sent pas le soufre, et il y a bien des gens, ici comme en Europe, dont la fortune a une origine moins honorable que ne le sera celle de la nôtre. Je ne désire qu'une chose de vous et de votre mari, c'est d'oublier ce que vous savez et de ne vous souvenir que de ceci : « Nous sommes aujourd'hui commerçants et le commerce doit nous enrichir. » Si vous faites ce que je vous demande, dans six ou sept ans, je vous le promets, vous pourrez retourner en Europe ; votre affaire sera faite.

A mesure que parlait ce brave garçon, la figure de Lison s'éclaircissait. Bientôt le rendement de compte l'intéressa, et notre position lui apparut sous un jour moins mauvais.

Lison n'est pas parfaite, et plus d'une femme à sa place aurait éprouvé ce mouvement de dépit, de vanité blessée, si vous voulez, qui avait un moment traversé son âme. Sa pensée fière et rapide me chargeait d'un sac ou d'une corbeille remplie d'allumettes, et m'envoyait offrir ma marchandise aux bonnes gens de la ville. Ce rôle était par trop ridicule, et l'idée de ce ridicule qui rejaillissait sur elle, l'avait exaspérée. Mais Lison est intelligente autant que nerveuse. Sa première impression ne tarda pas à s'effacer devant le langage si raisonnable de Nausier. Il y a plus : le côté pittoresque de la situation finit par s'emparer entièrement de ses facultés, et par leur imprimer une plus favorable direction. Sa physionomie était riante lorsqu'elle vint à moi.

— Pardonnez-moi, mon ami, dit-elle en me tendant la main.

Et se tournant vers le jeune commerçant :

— C'est égal, reprit-elle, vous avez choisi là pour mon mari une singulière profession, mon cousin.

— Singulière, c'est possible; mais bonne, très-bonne, croyez-le, cousine, et qui lui fera gagner de l'argent, sans lui donner d'autre peine que celle de surveiller les ouvriers, pendant que moi, entièrement libre de ce côté, je donnerai tous mes soins à la maison de Rio.

— Faire d'un homme de lettres un fabricant d'allumettes! mais c'est quelque peu décheoir, M. Nausier : pensez-y bien!

— Bast! répliqua-t-il, il vaut mieux faire fortune avec des allumettes, que mourir de faim en composant des romans.

— Et puis c'est drôle, très-drôle, une pareille transformation! m'écriai-je, en riant de bon cœur, moi aussi.

— Ma foi! acceptons gaîment notre rôle, proféra Lison, et vive le phosphore qui doit nous enrichir! Un dernier mot cependant. La surveillance de la fabrique ne prendra pas tellement tous vos instants, que vous ne trouviez le moyen de recueillir des notes et même de rédiger quelque peu. Je vous connais déjà assez pour savoir que vous voudrez écrire, vous aussi, vos impressions de voyage. Je désire, dans ce cas, que le littérateur s'efface modestement devant le fabricant d'allumettes.

Je saisis sa pensée au vol.

— Parfait! parfait! répondis-je, *Souvenirs du Brésil par un fabricant de phosphoros*, est-ce cela?

— Non, non, pas d'équivoque, pas d'obscurité; que le mot s'y trouve, clair, net, formel, répliqua Lison.

— Et bien! soit! *Souvenirs du Brésil, par un fabricant d'allumettes.*

— C'est cela! c'est cela!

— Et dire que c'est à moi que tu devras le succès de ton livre! observa Nausier.

— Oui, s'il a du succès!

— Quant à moi, reprit Lison, demain, pas plus tard,

j'écrirai à ma mère et à mes amies de Paris, que la tragédie et la comédie nous ont accompagnés et accueillis au Brésil, et que, suivant toute apparence, la poésie ne peut nous faire défaut dans ce pays. Elles riront bien en apprenant que nous sommes fabricants d'allumettes et en train de faire fortune. Mon cher cousin, ajouta-t-elle, vous pouvez aller rêver millions tout à votre aise. Il est l'heure de dormir : bonsoir !

Voilà, madame, l'histoire de notre arrivée au Brésil et celle de notre installation dans la rue *Velha San Diégo*. Un autre jour, je vous parlerai de notre chacara et de la vie que mène à Rio un fabricant d'allumettes. A bientôt !

II

Promenade à travers les rues et les mœurs de Rio-de-Janeiro.

Il n'est pas un voyageur ayant vu le Brésil, qui n'ait parlé avec admiration du magnifique spectacle qu'offre la baie de Rio. Cette baie, plus vaste encore que celle de Constantinople, car elle n'a pas moins de cinq lieues de développement, sur une largeur de trois quarts de mille, est défendue par des roches granitiques d'un effet grandiose ; elle pourrait certainement contenir toutes les flottes du monde sans qu'il y eût encombrement.

Lorsqu'on entre dans la baie (1) après les souffrances et les privations d une longue traversée, on est délicieusement ému par les splendeurs du panorama qui s'étale sous les yeux. A gauche, à droite, dans toutes les directions, une multitude d'îles et d'îlots paraissent se balancer sur les vagues ; leurs lignes verdoyantes se dé-

(1) La baie de Rio-de-Janeiro était appelée par les Indiens *Niterohy* ou *eau qui se cache*.

tachent vigoureusement du fond clair d'un ciel toujours bleu.

C'est d'abord : la petite île de *Lage;* puis l'île de *Villegagnon* aux vieux souvenirs historiques, et l'île *Das-Cobras*, d'où Duguay-Trouin foudroya la ville, en 1676, avec son artillerie, toutes deux défendant le port. Ici, c'est l'île *Paqueta*, d'un aspect si pittoresque ; là, on aperçoit l'île du *Governador*, qui embrasse une étendue de deux lieues — l'île du *Governador*, propriété du couvent de *San-Bento*, et cent autres îles encore, toujours vertes, toujours parfumées, — indices trompeurs, hélas ! pour celui qui va débarquer — qui se mirent dans le pur cristal des flots, et dont la vue cause à l'âme d'indicibles ravissements.

En face, mais un peu sur la gauche, se dresse le *Corcovado* (littéralement : *bossu*) que Walsh a mesuré et auquel il donne une hauteur de 2,329 pieds au-dessus du niveau de la mer. A droite, on aperçoit les pitons nuageux de la montagne des Orgãos, qui contient la seule carrière de pierre à chaux qu'on ait découverte jusqu'à ce jour (1). De quelque côté que se portent les yeux, ils rencontrent des collines aux formes arrondies et chargées d'une riche végétation. Il n'est pas jusqu'aux fissures des rochers qui ne soient fécondées par cette nature exubérante, et qui n'offrent le spectacle d'une verdure éternelle. Parlerai-je de cet air frais de la mer, de cette brise embaumée qui vient des forêts, de ces bruits doux que murmurent les massifs des îles, et de ces chants naïfs des nègres qui sillonnent les eaux dans de frêles embarcations ? C'est vraiment alors, en face de

(1) Cette carrière, découverte par un Allemand, dit le docteur Walsh, est restée inconnue. La chaux employée à Rio provient des coquillages qu'on recueille sur le littoral.

ces magnificences, qu'on sent bien qu'on a quitté le vieux monde et qu'on se trouve en présence d'une terre jeune. L'âme ressent des impressions ignorées, mais ineffables, et, sans efforts, elle s'abandonne à une rêverie sans fin. Le golfe de Baïa n'est pas plus poétique. L'Espagnol oublie, en ce moment, les merveilles de Séville et de Grenade; le Napolitain ne pense plus que faiblement aux flots bleus qui viennent mourir au pied de sa voluptueuse cité.

Le grandiose du paysage, toutefois, perd quelque peu de ses proportions à l'aspect de la ville. Cet amas de clochers dorés, de tours, de toits, de dômes sans caractère sérieux, attire sans doute, mais ne charme point le regard. Le cadre est trop beau, trop resplendissant, pour que la toile produise son effet.

Mais quelle déception, mon Dieu, lorsqu'on quitte le mouillage! Et d'abord que sont devenues ces belles fleurs que signalent certaines narrations enthousiastes, parmi les sables du rivage? Nous n'avons aperçu ni les pervenches, ni les ipomœa qui souriaient si agréablement à M. Ferdinand Denis. Peut-être la fièvre jaune les aura dévorés. Mais nous avons découvert bien d'autres choses qui n'ont pas frappé l'intelligent touriste : d'abord, c'est l'absence absolue d'un débarcadère pour recevoir le voyageur, et pour cacher à ses yeux, encore éblouis par l'opulent tableau de la baie, la couleur noirâtre d'un sol calciné. Donc, point de débarcadère imposant, ou même commode. Des échelles rompues, pourries, où le pied glisse, relient la mer à la terre ferme. En même temps que l'œil est attristé par cette pauvreté à laquelle il ne s'attendait pas, l'odorat est désagréablement affecté par une odeur nauséabonde, pénétrante, qui le saisit violemment. Les parfums de la baie sont moins suaves que cette odeur n'est infecte. On se demande involontaire-

ment si la peste ravage la cité; mais on a, à l'instant même, l'explication de cette corruption atmosphérique; elle vous est donnée par les nègres qui se dirigent vers la plage, en portant un baril sur leur tête. Ces barils vous représentent les tonneaux impurs de M. Domange.

Les maisons de Rio, bâties sur un terrain humide, n'ont point de fosses d'aisance. Toutes les ordures du ménage sont jetées pêle-mêle dans des barils que les esclaves vont vider le soir dans la mer. Vous devinez la nature des émanations qu'exhalent ces barils pendant le jour, au milieu des terribles chaleurs qui règnent dans le pays! Vers les six heures, une interminable procession débouche de toutes les rues, et se dirige vers la plage. C'est Rio qui commence sa toilette de propreté, mais qui ne parvient point à se débarrasser entièrement de l'infection qui remplit ses maisons. Ces nègres chargés du baril traditionnel que les Français appellent un *bonnet à poil*, sont comme l'enseigne de la ville, comme la vignette, pittoresque, si vous voulez, mais, peu réjouissante, du livre que vous aurez à parcourir.

Il n'est pas inutile de déclarer qu'un de nos compatriotes, touché du sort des habitants de Rio, a inventé un système de fosses mobiles qui tend à supprimer ce foyer pestilentiel et permanent. Mais l'innovation n'a pas obtenu le succès qu'elle devait avoir. Encouragée par quelques hauts personnages, elle a échoué devant l'esprit routinier des classes inférieures. Le Brésilien, comme le Portugais, est habitué à cette horrible odeur; elle ne l'incommode point, et de plus le baril est moins cher que la fosse mobile.

Voilà pourquoi chaque jour, à la tombée de la nuit, vous rencontrez ces bandes de nègres chargés de leur abominable fardeau, qui laissent après eux des traces non équivoques de leur passage.

Notons encore ici, que, les jours d'orage, le travail de l'esclave est moins pénible ; il se contente de vider dans la rue le contenu des barils ; l'eau emporte, ou laisse en chemin ce qu'on lui a confié ; nul ne s'inquiète pour si peu, et le pèlerinage à la praïa est renvoyé au lendemain.

Vous avez pris votre flacon de sels, madame, je suppose. Gardez-le patiemment durant tout le cours de ce récit, et pardonnez-moi la trop grande fidélité de mes tableaux.

Une chose qui va vous étonner, madame, c'est que le point de la plage où s'opèrent les versements quotidiens touche au palais de l'empereur du Brésil. Une personne placée aux fenêtres ne peut point ne pas voir ces affreux *bonnets à poil*, qui vont et viennent à la chute du jour, et dont l'odeur se fait sentir jusqu'au fond des appartements. Les maisons voisines en sont infectées. L'hôtel Pharoux, entr'autres, devient inhabitable quand le vent de mer rejette sur la ville ces abominables émanations. Ajoutons que le palais reste à peu près désert ; l'empereur n'y descend qu'à l'occasion des fêtes nationales, ou des solennités religieuses et politiques, S. M. demeurant presque toute l'année à ses résidences de San Christovão et de Petropolis.

Vous connaissez maintenant l'impression que produit l'aspect de l'*héroïque cidade* de Rio-de-Janeiro sur l'Européen nouvellement débarqué. Entrons donc dans la ville. Ou je me trompe fort, ou nous allons surprendre, pendant notre promenade, certains détails de mœurs, dignes d'être recueillis.

Deux mots d'abord sur son nom de Rio-de-Janeiro :

Ce nom lui vient de ce que la baie où elle s'élève fut découverte le 15 du mois de janvier. Cette étymologie me paraît préférable à celle de Lery qui fait dériver Rio-de-Janeiro du mot indien *Guanabara*.

On l'appelle aussi *San Sebastião* du nom de l'héritier présomptif de la couronne; mais une pareille explication est trop simple et trop naturelle pour convenir à des imaginations amies du merveilleux.

L'historien Rocha Pitta nous débite très-sérieusement qu'au moment où Mem da Sa repoussait les Français de la baie, un guerrier, éclatant de lumière, combattait dans les rangs portugais; ce guerrier n'était autre que saint Sébastien.

Voilà pourquoi la nouvelle ville, si visiblement protégée par la milice céleste, fut baptisée sous le nom de *San Sebastião de Rio-de-Janeiro.* Les étrangers disent tout uniment Rio-de-Janeiro et les *Fluminenses* (dénomination que prennent les habitants de la Cidade) l'appellent dans leur admiration sans bornes *O Rio*, le fleuve par excellence, de même que les Romains disaient *Urbs* en parlant de leur ville.

Rio a eu trois fondations consécutives; il a occupé deux emplacements, avant d'être établi définitivement à l'endroit où nous le trouvons aujourd'hui.

Les compagnons de Cabral construisirent leurs établissements sur le terrain situé entre le *Paó d'assucar* (pain de sucre) et le morne de San-João; c'est ce qu'on appelle la *Villa velha.*

En 1567, la reine Catherine ordonna qu'on bâtit une cité près de la baie de Guanabara. Le second établissement occupa un espace fort restreint d'abord. Il fut fondé sur l'emplacement où s'élevait naguère le fort Calabouço. Aujourd'hui l'église San Sebastião est le seul monument qui atteste l'existence de la seconde cité. Le local choisi ne pouvait pas se trouver dans de plus mauvaises conditions. C'était une vaste plaine couverte de marais et de flaques d'eau croupissante, dominée par des collines boisées qui interceptaient l'air.

A cette époque, les aventureux Paulistes venaient de découvrir les mines abondantes de *Minas-geraës*. La soif de l'or, qu'on appelle aujourd'hui *fièvre californienne*, chassa de l'Europe une multitude de colons qui, insoucieux de leur vie, mais possédés par un désir immodéré de richesses, débarquèrent à Rio-de-Janeiro. Des constructions nouvelles s'élevèrent rapidement pour recevoir cette foule d'étrangers, et la troisième ville fut fondée.

On eut beau dissimuler la disposition primitive du terrain, un siècle plus tard Stauton et lord Macartney regardaient encore les exhalaisons des eaux croupissantes comme une des causes qui compromettaient le plus l'existence d'une grande cité. Des travaux ont été exécutés depuis par l'ordre de dom Pedro, mais sans faire disparaître entièrement cet état de choses.

Le largo *do Paço*, où s'élève le palais de l'empereur, est une place vaste, mais d'une malpropreté inouïe. Derrière un pan de murailles qu'on a laissé debout, je ne devine pas pourquoi, se pressent des nègres déguenillés, et couverts de vermine. Sans respect pour les autres et pour eux-mêmes, ces nègres font là leur toilette à la façon des singes mal élevés.

Nos compatriotes, avec cette rudesse gauloise qui descend en droite ligne de la vigoureuse franchise des Latins, ont débaptisé le *largo do Paço* et lui ont donné un nom qui rappelle trop les processions de barils. Par considération pour nos lecteurs, nous emprunterons à la langue anglaise, si pudibonde pourtant, la qualification que les Français de Rio donnent à cette place; ils l'appellent le *largo aux chamber-pots*.

Une fontaine sans style occupe le centre du largo, qui se termine de ce côté par un marché abondamment pourvu.

Le palais se compose d'une rangée de bâtiments à deux

étages, enjambant la rue de la Miséricorde, et se liant par un coude à la chapelle impériale, qui est contiguë à l'église des Carmes.

Cet édifice ressemble à une caserne de province. Son architecture n'a pas de caractère, les appartements sont mal distribués. Construit originairement pour servir de demeure au vice-roi, il n'a rien de cette ampleur, de ce grandiose, qui distinguent ordinairement les résidences royales.

La rue *Diretta*, où se trouvaient naguère encore les bâtiments de la douane, est occupée par les changeurs et les gros négociants. On y voit le cercle des Etrangers, qui reçoit les principaux journaux de l'Europe et de l'Amérique. C'est dans cette rue qu'habite le Tortoni de Rio, l'Italien Franzioni.

M. Ferdinand Denis répète timidement l'assertion d'un vieux Brésilien, au sujet des glaces qu'on consomme aujourd'hui à Rio. Nous pouvons lui certifier que nous avons visité maintes fois l'établissement de Franzioni; que nous avons pris chez lui des glaces à l'orange, au citron, à la banane, mais qu'il nous a été impossible d'en obtenir à la vanille, chose étrange! dans le pays qui produit la vanille. Le glacier nous a dit que l'Europe accaparait cette denrée, et qu'une glace à la vanille coûterait plus cher à Rio qu'à Paris.

Du reste, les Brésiliens qui, il y a quelques années à peine, n'auraient pas mis les pieds dans un café, apprennent maintenant le chemin qui conduit chez Franzioni. Je m'y suis trouvé avec des familles entières, et les senhoras, si habiles dans l'art de confectionner des confitures, me paraissaient apprécier, en gourmets émérites, les sorbets européens. Cette vogue a permis à Franzioni de réaliser une belle fortune; avant mon départ de Rio il venait d'acheter, dit-on, tous les terrains

dont se compose le *morro San-Antonio*. Qu'il rase donc le morro et il aura rendu un éminent service à la capitale du Brésil.

Cette principale artère a un pavé détestable; elle reçoit perpendiculairement les rues *do Ouvidor, do Rosario, do Hospicio, da Alfandega, San-Pedro,* qui ne se trouvent point dans un meilleur état. En thèse générale, les rues ne sont point pavées à Rio ; celles qui ont un simulacre de pavage sont hérissées de trous, de chausse-trapes, de fondrières qui offrent parfois des dangers sérieux. Au lieu d'être bombée par le milieu comme en Europe, la chaussée descend en pente de chaque côté des maisons ; elle aboutit à un unique ruisseau, qui n'est le plus souvent qu'un égout affreux. Rappelez-vous ce qu'était la place du Carrousel avant 1830, et vous n'aurez encore qu'une idée affaiblie du tableau qu'offre le largo do Paço, le Campo Sant'Anna, et les vastes espaces du centre de la ville.

C'est pour cet objet surtout que la tradition Portugaise est restée toute-puissante.

On est fondé à croire que la physionomie des rues n'a pas changé depuis Dom Pedro Ier.

Nous admettrions, à la rigueur, que cet Empereur Constitutionnel qui, en vue de l'annexion de la province Cis-Platine, sacrifiait 121 millions de cruzades et 8,000 hommes, pour aboutir, après trois sanglantes défaites, à une paix honteuse avec Buenos-Ayres, manquât des ressources nécessaires pour faire paver sa capitale.

Du reste, si le trésor épuisé lui en ôtait les moyens, la marquise de Santos — la belle Diumetilda — ne lui en laissait pas le temps.

Aussi Dom Pedro Ier et plusieurs personnes de sa famille faillirent payer de leur vie ce respect trop profond de la tradition Portugaise.

Un jour sa voiture, qu'il conduisait lui-même, au grand scandale des Brésiliens, versa dans une fondrière de la rue *do Lavradio.*

Dom Pedro se fractura deux côtes, et Dona Maria, l'impératrice, son frère le duc de Leuchtemberg, qui se trouvaient avec lui, furent sérieusement contusionnés.

Il faut bien admettre que l'enseignement contenu dans ce fait a été perdu.

Il n'est pas un étranger qui, traversant la rue Direita, ne se soit arrêté devant ces belles négresses au costume pittoresque, qu'il voit accroupies sur le trottoir, en face des marchandises parfumées dont leur *taboleiro* est rempli; ce sont des mangas, des oranges, des cambucas, des figues (elles sont détestables), des cajous — ce fruit jaune et rouge qui faisait les délices de João VI — des sucreries de toute espèce. Ces *quittandeiras* appartiennent presque toutes à la nation Mina, qui semble avoir inné le génie du commerce.

Un Mina fait un très-mauvais serviteur au logis, et les femmes ne sauraient être employées dans l'intérieur des maisons. Cette nation, que le mahométisme a quelque peu civilisée, est excessivement intelligente, partant, elle est impatiente du joug. Quand on vous parlera de l'assassinat d'un blanc par son esclave, soyez assuré que l'esclave est un Mina. Jesuino, on ne l'a pas oublié, était Mina. Les hommes apprennent tous un état, et ils deviennent d'excellents ouvriers; les femmes vendent dans les rues les produits de la chacara de leur senhor. Moyennant une redevance journalière, on les laisse libres de leurs actions.

Rien n'est gracieux comme une négresse Mina, avec son turban penché et son châle de couleur éclatante, dont les deux extrémités flottent derrière les épaules. Sa démarche a une nonchalance étudiée, que je préfère

de beaucoup à l'indolence naturelle des blanches. Celles-ci ne sauraient imiter certain mouvement des reins, particulier à ces négresses, et qui renferme un charme extraordinaire. La poitrine nue, le cou onduleux, le sourire agaçant, elles coquettent devant les étrangers, qui ne peuvent leur refuser leur admiration.

Le type uniforme d'un moral déjeté ou nul, d'une tête plate, au front bas, au nez écrasé, aux lèvres pendantes, qu'on applique à toutes les races nègres, s'est bien modifié chez ces noirs musulmans. Leur front s'incline quelque peu en arrière, mais il n'est pas fuyant comme celui des Mozambiques ou des Monjolas, et leurs lèvres un peu fortes — indice d'une nature sensuelle — ne ressemblent pas, tant s'en faut, à celles des Cassangos et des Monhambalas qui excitent le dégoût. Quant à leur intelligence, elle n'est niée que par les fanatiques adorateurs de la couleur blanche. J'ai vu des Minas dont le profil à angle droit déroutait tous les systèmes établis. Evidemment ce profil, qu'on rencontre fréquemment en Abyssinie, procède de la race caucasique.

Rien n'est beau, je le répète, comme une négresse Mina de quinze à vingt ans. N'était le pied que l'absence de chaussure laisse se développer immodérément, la Mina offrirait un ensemble admirable de proportions qui ravirait un statuaire.

Nigra sum sed formosa, dit le Cantique des cantiques.

Le texte sacré nous apprend ainsi que dans l'antiquité la plus reculée, on rendait déjà justice à ces superbes créatures que le divin ouvrier a taillées dans un bloc de marbre noir.

Cette devise appartient de droit aux négresses Minas.

Il n'est pas jusqu'à la couleur de la face qui ne s'harmonise parfaitement avec les tons chauds de la nature tropicale. Sous le feu d'un ardent soleil, le blanc est pâle

et chétif; il paraît dépaysé. Le Mina, au contraire, et surtout la femme Mina, se développe librement; elle s'épanouit comme une fleur de la terre; elle se manifeste comme le véritable habitant de ces zones torrides, et sa beauté s'étale dans toute sa splendeur, au milieu du cadre éblouissant que forment pour elles les flammes qui tombent d'un ciel embrasé. Aussi les rôles sont-ils changés bien souvent, et l'oppression est opprimée, à son tour, par la faiblesse unie à la ruse et à la coquetterie. Le maître, fasciné par son esclave, cède ordinairement à l'entraînement passionné qui le porte vers elle. La liberté est quelquefois le prix de ce commerce. Il est rare toutefois qu'une fille de la nation Mina, ses charmes aidant, n'amasse point la somme nécessaire pour se racheter. Nous devons déclarer qu'elle surpasse alors les blancs en cruauté, et qu'elle devient une maîtresse impitoyable pour les esclaves qu'elle possède.

Si, en partant de la rue Direita, on suit jusqu'au bout la rue *Do Hospicio*, où se trouve la chancellerie du consulat de France (1), on débouche sur une place immense

(1) Je ne saurais passer devant la maison Consulaire, sans payer à l'honorable chancelier ma dette de reconnaissance.

M. Hippolyte Taunay, frère de MM. A. Taunay de l'Institut et Aug. Taunay, sculpteur, appelés au Brésil avec M. Le Breton, secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts, après les événements de 1815, pour y former une académie, est lui-même un écrivain distingué. Connu dans le monde littéraire par un ouvrage justement apprécié sur le Brésil, publié en collaboration avec M. Ferdinand Denis, il se recommande de plus par les qualités les plus rares de l'esprit et du cœur. Sa bonté que rien ne saurait altérer, même l'ingratitude; sa générosité sans bornes, l'élévation de ses sentiments, autant que ses connaissances étendues, en font la providence des Français établis à Rio, et aussi des étrangers qui le prennent souvent pour arbitre dans leurs différends entre eux. Tous les malheureux connaissent son nom et le bénissent.

Les rapports que j'ai eus avec lui depuis le jour de mon arrivée

qui mesure quatre fois l'étendue de celle du Carrousel. Appelée autrefois *Campo Sant'Anna*, cette place se nomme, depuis la proclamation de l'indépendance, *Campo d'Acclamação*. Un vieux Portugais l'appela un jour devant moi *Campo do Matadouro* (de la tuerie) à cause du massacre qui y fut fait, en 1828, des soldats allemands et des colons irlandais par les troupes brésiliennes et les noirs esclaves, armés pour cette besogne sanglante. C'est là que se trouvent le sénat, le Muséum d'histoire naturelle, la caserne de cavalerie, l'église *Sant'Anna* et le théâtre provisoire.

Le *Campo d'Acclamação* est dans l'ordre physique ce qu'est l'esclavage dans l'ordre moral. L'un et l'autre donnent, sous deux aspects différents, une idée exacte de la civilisation brésilienne.

Le voisinage de cette place est indiqué par une odeur âcre qui vous prend à la gorge, et qui, quelquefois, vous fait cuire les yeux. C'est que le *Campo d'Acclamação*, après avoir été un *abattoir* en 1828, est resté le Montfaucon et le dépôt central de toutes les ordures de Rio.

Voici comment cela se pratique :

Tirez une ligne imaginaire qui partage la place en

jusqu'à celui de mon départ m'ont laissé des souvenirs ineffaçables. Je suis heureux de lui offrir ici un hommage public qui lui est dû à tant de titres.

Pourquoi donc M. H. Taunay, qui, depuis trente ans, exerce les difficiles fonctions qui lui ont été confiées, avec une intelligence si remarquable et un tact si exquis, est-il encore simple chancelier? Sa modestie, qui égale son savoir, est-elle un obstacle à son avancement? ou bien serait-ce qu'on le laisse à ce poste parce qu'il est plus facile de lui succéder que de le remplacer?

Quoi qu'il en soit, s'il a été oublié par les divers gouvernements qui se sont succédé en France, qu'il sache bien qu'il est une famille, la mienne, qui se souviendra toujours de lui avec bonheur, et dont la reconnaissance lui est acquise à jamais! CH. E.

quatre carrés égaux ; sur l'un des carrés s'élève une perche où flotte un drapeau noir. Ce signal produit immédiatement son effet. Dès qu'ils l'aperçoivent, les habitants des environs ne manquent pas d'envoyer leurs esclaves porter au pied du mât les immondices de toute sorte que renferme le logis : cadavres de chiens et de burros (*mulets*), vaisselle cassée, chats morts, vieux pots, chapeaux et vêtements hors de service, toutes les choses sans nom, comme les barils et les eaux grasses du ménage, se donnent ici un fraternel rendez-vous.

Ces apports quotidiens forment des couches successives qu'on aplanit de temps en temps, et, lorsque les tas d'ordures ont atteint un certain niveau, on plante le drapeau noir sur un autre carré. La même opération recommence alors. Telle est la manière, originale peut-être, mais, à coup sûr, fort peu hygiénique, qu'on emploie ici pour exhausser le terrain.

Il est bon que vous le sachiez, madame, Rio est bâti sur un sol tellement humide, qu'on rencontre l'eau, en creusant seulement avec l'ongle du doigt. Les compagnons de Mem da Sa n'y ont pas regardé de si près. Leurs descendants, plus raffinés, essaient de combattre les nombreuses causes de maladie que renferme la cité ; l'humidité étant une des principales, ils entreprennent de l'en chasser à tout prix, au risque même de la remplacer par la peste ou le choléra.

Et puis l'on s'étonne que la fièvre jaune se soit installée souverainement à Rio depuis 1849 ! que le choléra-morbus y ait exercé, et y exerce encore aujourd'hui d'affreux ravages !

Si vous passiez un jour d'été, en janvier, par exemple, et en plein midi, sur le *Campo d'Acclamação;* en manquant d'être suffoqué par les miasmes impurs qui s'exhalent du sol, vous ne vous étonneriez

que d'une chose, à savoir : que la peste n'ait point établi sa résidence habituelle dans la capitale de l'empire.

Et voilà pourquoi l'esclavage — cette putréfaction morale — a pu aussi facilement s'acclimater au Brésil. Supprimez le foyer d'infection physique qui est un obstacle — nous le prouverons bientôt — à l'affranchissement des âmes, et l'esclavage ne tardera pas à disparaître.

Je ne rappelle que pour mémoire, les burros vaguant librement dans les quartiers situés au delà du campo, et qu'on appelle la *Citade nova.* La police est en cela juste et conséquente : ces pauvres bêtes ne peuvent vivre sans manger. Or puisqu'elle tolère l'avarice sordide des maîtres à leur endroit, elle doit tolérer aussi que les burros affamés prennent leur nourriture partout où ils la trouvent, sur les chemins, comme dans les chacaras du voisinage.

La tâche de l'historien consciencieux est souvent fort ingrate; pourtant, il y a de ces détails qu'on ne saurait passer sous silence, si l'on tient à reproduire fidèlement la physionomie d'un pays. Cela répugne, sans doute, mais cela doit être signalé.

J'enregistrerai donc ici une anecdote bien caractéristique.

Jaillissant au milieu d'une étude de mœurs, l'anecdote fixe mieux dans l'esprit les considérations morales qu'on est en train de développer.

Un riche Brésilien voyageait en Europe. Après avoir visité le Portugal d'abord, puis l'Angleterre et l'Allemagne, il vint en France et il s'installa à Paris dans un somptueux appartement. Cet homme, jeune encore, traînait partout après lui une sombre mélancolie, dont rien ne parvenait à le distraire. Il bâillait au théâtre

comme à la promenade; la vue d'une femme élégante et coquette ne produisait pas plus d'effet sur lui que celle de nos musées et de nos monuments; enfin l'appétit l'abandonnait peu à peu, et il ne touchait plus aux mets succulents dont sa table était abondamment fournie.

Notre étranger accablé par ce malaise étrange, un malaise sans motif apparent, en était arrivé à fuir la société de ses compatriotes, et à s'isoler dans ses appartements. Il passait des journées entières à fumer des cigares, étendu sur son lit. Cet état ne pouvait pas durer. Plusieurs membres de la docte faculté, et non pas des moins éminents, tentèrent la cure du Brésilien, mais sans parvenir à le tirer de ce profond marasme. On lui parla alors d'un médecin moins connu, il est vrai, mais qui avait séjourné quelque temps au Brésil, ce qui était une compensation

— Faites-le venir, dit négligemment le malade.

Le docteur était un homme d'esprit; il possédait surtout ce talent d'observation qui fait les hommes d'une science réelle, et les grands artistes. Ses souvenirs du Brésil l'aidèrent puissamment à deviner d'abord la cause de cette mélancolie, et ensuite, à découvrir les moyens de la combattre avec succès.

— Cet homme a la nostalgie! murmura-t-il à la seconde visite.

Et il lui conseilla de retourner dans son pays. Mais le Brésilien était venu à Paris pour voir Paris, et il ne le connaissait pas encore, bien qu'il l'habitât depuis deux mois. Il secoua dédaigneusement la tête à l'ouverture du docteur, et déclara que puisqu'il était trop malade pour prendre sa part des plaisirs de Paris, il ne pouvait point encore le quitter pour retourner à Rio.

Le docteur se gratta le nez, ce qui, chez lui, était l'in-

dice d'une grave préoccupation. Il embrassa ensuite d'un regard profond cet ameublement luxueux et coquet, ce salon décoré avec élégance, cette chambre à coucher surtout, asile mystérieux et parfumé, où se tenait constamment le malade.

— C'est cela, pensa-t-il, j'ai trouvé le remède. Si je n'avais pas voyagé au Brésil, cet homme était perdu. Il lui faut l'air du pays, ajouta-t-il en souriant.

Il appela un valet de chambre :

— Cet appartement, dit-il, est imprégné d'odeurs désagréables au senhor. Cette chambre à coucher sent trop bon, c'est ce qui le rend malade. Ecoutez-moi bien. Voyez-vous ce meuble?

Il désignait une table de nuit.

— Eh bien ce meuble, poursuivit-il, renferme un vase qui... que... enfin vous en connaissez l'usage, celà suffit : or ce vase, ne l'oubliez pas, ne sera plus vidé jusqu'à nouvel ordre ; mais, après l'avoir remplacé par un autre qui sera blanc et propre, vous le mettrez intact sous le lit du senhor.

Le domestique s'imagina que le docteur se moquait de lui. Et comment en aurait-il été autrement? Tout le monde ne connaît pas le *Campo d'Acclamação* et les émanations que répandent les *bonnets à poil* dans les maisons de Rio.

— Je parle très-sérieusement, reprit le spirituel docteur, un vase sous le lit ; c'est assez d'un pour aujourd'hui ; nous verrons demain.

Le jour suivant, le docteur trouva son malade un peu mieux. La respiration était moins étouffée ; il avait mangé la moitié d'un beefsteack, tout en remarquant que la fille qui le servait à table possédait des dents blanches.

— Deux vases sous le lit, ordonna le docteur.

Le lendemain, en traversant l'antichambre, il entendit la voix du Brésilien qui fredonnait un couplet de la *Lisette de Béranger*, et le valet de chambre lui déclara que depuis une grosse demi-heure, le senhor n'avait pas quitté la fenêtre.

— Or, ajouta malicieusement le Frontin, dans la maison qui fait face à la nôtre, habite une jeune dame, dont les yeux bleus restent constamment braqués sur les fenêtres du senhor.

— C'est au mieux!

— Le senhor a mangé à son dîner un perdreau truffé presque tout entier, et il a bu une demi-bouteille de Bordeaux, reprit le Frontin.

— A merveille! Trois vases sous le lit, ordonna le docteur.

Lorsqu'il revint, le valet de chambre, qui le guettait au passage, lui apprit qu'il avait été envoyé par son maître aux informations sur le compte de la dame aux yeux bleus; que le senhor chantait des couplets de vaudeville, et que la veille il avait demandé du champagne.

— Encore trois vases sous le lit pendant deux jours, puis plus rien. Seulement, si la mélancolie revient..., si le senhor perd encore de sa gaîté...

— Oh! maintenant je connais l'ordonnance! proféra le Frontin d'un air narquois.

Le Brésilien fut charmant pour le docteur. Il ne ressentait plus le moindre malaise; ses poumons fonctionnaient à ravir, son œil brillait et il demanda ce qu'on jouait le soir à l'Opéra.

— C'est bien cela, observa le docteur; il lui fallait l'air du pays et, en le lui procurant, je l'ai sauvé. Vive le *Campo Sant'Anna!*

Quelques jours après, le Brésilien était complétement rétabli. Le docteur le rencontra dans le couloir des Va-

riétés, donnant le bras à une charmante jeune femme, dont les yeux bleus exprimaient toutes les langueurs d'un amour heureux. La dame rougit lorsque le Brésilien fit, en passant, un salut amical à celui qui l'avait sauvé.

— *L'air natal! l'air natal!* répéta le docteur en souriant.

Un exemple ne prouve rien, je le sais; aussi, ne fais-je aucune difficulté de déclarer qu'ils sont rares, les Brésiliens dont la santé compromise par la privation de l'air natal a besoin, pour se rétablir, de ces remèdes héroïques.

— Le *Campo d'Acclamação* m'a donné l'intelligence de bien des choses que, sans lui, je n'aurais jamais comprises, me disait un jour sir N... un Anglais de l'école de Swift, c'est-à-dire un Anglais doué tout à la fois d'un grand sens et d'un esprit essentiellement humoristique.

Il poursuivit :

— C'est depuis mon passage à travers le *Campo* que j'ai reconnu les effets de cette puissante loi *d'analogie* qui a inspiré les pages étincelantes de l'*Esprit des bêtes*.

J'ai construit, moi aussi, à l'exemple de M. Toussenel, toute une théorie sur *l'analogie* des odeurs et des individus.

Aujourd'hui, fort de l'expérience acquise par de persévérantes études, j'estime que les odeurs exercent une grande influence, non-seulement sur le corps de l'homme, mais encore sur son organisation tout entière, et aussi sur les mœurs et sur les habitudes d'un peuple.

Je regardai l'Anglais en souriant.

— Oh! oh! cela me fait l'effet d'un joli petit paradoxe, lui dis-je.

Sir N... ne se dérida point. Croisant les bras sur sa poitrine, il se planta résolûment devant moi.

— Allons! vous me sommez de fournir mes preuves, reprit-il. Soit! Ecoutez-moi donc. Ces preuves, je vais les demander à l'histoire de ce pays.

« Dom Pedro Ier vient d'être nommé *Empereur constitutionnel* et *Défenseur perpétuel du Brésil*.

Le Biésil avait besoin, en effet, d'être bien défendu à cette époque, moins encore au delà qu'en deça de ses frontières.

La gangrène a envahi toutes les classes de la société. Le mal est si général, si profond aussi, que l'Empereur, dans son discours d'ouverture de la session législative — 3 mai 1827, — est obligé de demander à la chambre son concours pour arrêter la dilapidation des deniers publics (*estorvar a marcha aos dilapidadores da fazenda publica*).

Voilà qui est clair et net, n'est-il pas vrai?

Mais ce n'est pas cela seulement que je veux établir.

L'influence du *Campo d'Acclamação*, qui a pénétré dans les mœurs, affecte jusqu'au langage. Après la pensée, la forme de la pensée est atteinte.

Le pillage effronté des deniers publics, — constaté solennellement par S. M. Dom Pedro — servait de texte et aussi de prétexte, dans la chambre des Députés, aux accusations passionnées de l'opposition.

Un de ses chefs les plus applaudis venait d'avoir un beau mouvement d'indignation patriotique, lorsqu'un haut fonctionnaire se lève de sa place (au Brésil, il n'y a pas de tribune pour les orateurs), dans l'intention d'éclairer enfin la chambre sur la valeur morale d'un pareil adversaire.

Le fonctionnaire commence par dire très-carrément au député qu'il ne vaut pas mieux que les autres, lui qui

tonne si fort contre la corruption de ses ennemis politiques. Croyant alors l'écraser sous un argument sans réplique, il lui déclare avoir entre les mains des papiers qui établissent que lui aussi est un *ladrão* (voleur).

Le personnage, ainsi directement accusé, ne s'émeut pas pour si peu. Loin de là; il lorgne l'orateur, et, avec un dédain majestueux :

— Ah! dit-il, le senhor possède des papiers! *Pois bem!* Alors, qu'il s'en.... »

Je n'oserai jamais écrire la fin de la phrase attribuée par sir N... au député de l'opposition.

L'Anglais était en verve ce jour-là. Son maître Swift l'inspirait assurément, lorsqu'il reprit :

« Ma foi! au risque de passer pour un dépréciateur des gloires brésiliennes, je l'avouerai hautement : au mot du député je préfère encore celui de votre Cambronne à Waterloo, le mot de la tradition, non celui de l'histoire, bien entendu.

Tous deux sont, il est vrai, on ne peut plus énergiques; pourtant les circonstances différentes au milieu desquelles ils furent prononcés, leur donnent à chacun un caractère particulier.

Le mot de Cambronne est d'un héros.

Celui du Brésilien est d'un... (c'est le cas ou jamais d'être parlementaire) d'un homme qui va trop souvent chercher ses inspirations oratoires au *Campo d'Acclamação.*

Oh! *Shocking! Shocking!*

Il est arrivé que, dans l'Amérique du Nord, des députés échangeassent des coups de revolver au sein même du Congrès.

Au Brésil, la discussion parlementaire procède de tout autre façon. Un membre de la représentation nationale

et un homme d'État ne craignent pas de se jeter à la face, — en pleine séance, — des épithètes flétrissantes et des expressions immondes.

Dans le nord de l'Amérique on attache peu de valeur à la vie d'un homme. Dans le Sud on fait bon marché de la pudeur publique et du respect de soi-même.

Si j'étais forcé de choisir entre ces divers projectiles, je donnerais la préférence à ceux du Nord.

Les balles tuent, mais sans offenser la dignité humaine, sans salir ceux qui les envoient, sans dégrader ceux qu'elles atteignent.

D'après nos idées européennes, mieux vaut encore une tache de sang, qu'une tache de boue (1). »

— Seconde preuve fournie également par l'histoire brésilienne, poursuivit l'Anglais humoriste.

Nous sommes dans l'année 1852.

Le drapeau noir flotte toujours sur les carrés suspects et nécessairement l'œuvre de décomposition continue à s'accomplir : dans la matière et dans les âmes. — Toutefois, la situation extérieure est entièrement changée à l'avantage de l'Empire. Grâce à l'initiative d'un homme d'État éminent, M. Paolino de Souza, le Brésil vient de prendre une revanche éclatante des déroutes de El Sarandi, Ituzaingo, du 10 février 1827 dans les eaux de la Plata, et du 28 du même mois, à *Colonia*, sur la côte de Patagonie.

(1) Cette anecdote que je trouve consignée dans mes notes, avec le nom des deux orateurs, m'a été racontée à Rio-de-Janeiro même.

Le propos étrange attribué au député de l'opposition a-t-il été réellement tenu par lui, soit en présence des représentants de la nation, soit au dehors de l'Assemblée législative? C'est ce que, personnellement, je ne saurais affirmer. On ne peut disconvenir, toutefois, que, examinée à travers les vapeurs nauséabondes du *Campo d'Acclamação*, la chose, si elle n'est pas vraie, n'est pas, du moins, invraisemblable.

Rosas qui avait tenu si longtemps en échec la France et l'Angleterre ; Rosas vaincu par les armes impériales, s'est enfui en Europe.

Mais on s'inquiète fort à Rio de l'emploi des sommes destinées à la nourriture, à l'équipement et à l'entretien des troupes envoyées contre le dictateur de Buenos-Ayres. Deux enquêtes qui n'ont produit qu'un même résultat négatif, ont amené un grand nombre de démissions dans l'arsenal de marine, notamment celle du maréchal de Bitancourt.

Des débats scandaleux ont eu lieu également à la chambre des députés.

Fidèle à son rôle, l'opposition jette les hauts cris et attaque violemment le ministère. »

Un membre du gouvernement prononce alors ces paroles mémorables :

« Vous vous plaignez bien fort des vols scandaleux qui ont été commis. Eh ! mon Dieu ! il n'y a pas là de quoi faire tant de tapage. Il est arrivé en cette circonstance ce qui arrive tous les jours ici et dans toutes les administrations.

— Eh bien ! cette déclaration n'exhale-t-elle pas, dit sir N... une odeur de corruption qui vous prend tout à la fois à la gorge et au cœur ?

« Nierez-vous que le vent qui l'a apportée a dû nécessairement passer sur le *Campo d'Acclamação* et aussi qu'elle mesure officiellement, en quelque sorte, le niveau de la moralité publique dans l'empire sud-américain ? »

L'Anglais s'était montré impitoyable.

Il dut tressaillir d'aise, cinq ans après, le jour où retentirent à la chambre des députés, les paroles du senhor Moura qui servent d'épigraphe à ce livre :

Le système représentatif est au Brésil une mystifi-

cation ; le pays est démoralisé ; l'éducation publique ne saurait être plus mauvaise.

C'est que sir N. tenait à ses idées ; il y tenait beaucoup.

Quelques jours avant mon départ pour la France, il me disait encore :

« L'excellence de ma théorie ne serait qu'imparfaitement démontrée, si je ne prouvais pas que certaines odeurs, en troublant le bonheur domestique des individus, peuvent aller jusqu'à compromettre toute l'économie sociale d'une nation.

Le relâchement des mœurs sous les tropiques, est un fait généralement connu. Si le mal est plus profond dans l'Empire sud-américain, il faut s'en prendre à l'esclavage d'abord et puis à une odeur qu'affectionnent particulièrement les femmes de ce pays.

Ne vous pressez pas de crier au paradoxe ; je continue :

Les Brésiliennes ont un goût très-marqué pour une plante labiée dont l'odeur est si active, si énergique, qu'après avoir traversé la trame de la soie et les fils du linge, elle s'y établit et s'y fixe plus obstinément encore que la vapeur du tabac. Elle pénètre ensuite dans la peau par les pores constamment ouverts et se répand sous les chairs qu'elle ne tarde pas à envahir tout à fait.

Je veux parler de la lavande.

Les élégantes, en Europe, font choix d'une essence pour compléter l'harmonie intime qui doit toujours exister entre les traits, la démarche et les inclinations d'une jolie femme. Le parfum préféré se mêle à l'atmosphère des lieux qu'elle habite ; ce parfum, elle le sème après elle ; on le respire à son côté ; il trahit sa présence ; il fait corps avec elle ; il est, en un mot, comme une émanation appréciable, sensible, de sa beauté autant que de ses sentiments. Les sens aussi bien que l'imagination de

ceux qui l'approchent s'en imprègnent également. On sent la coquette créature, on la devine, on la voit encore après qu'elle a disparu, et le cœur pénétré du parfum qui lui est cher, ne la perd jamais entièrement elle-même, tant qu'il peut retrouver dans les airs, les traces embaumées qu'y a laissées son écharpe.

Autant d'odeurs, autant de physionomies féminines, en Europe.

Un billet, un mouchoir, un gant qui sentent le patchouli ou la violette, la mousseline ou le jasmin, rappellent l'inflexion d'une voix aimée, l'expression charmante d'un regard ou d'un sourire, la rougeur pudique de la vierge, le geste superbe de la prude effarouchée, toutes les nuances du bonheur — et elles sont infinies — que contiennent les heures riantes du passé. Ces gages odorants résument, en un mot, toutes les joies, toutes les douleurs, toutes les déceptions, tous les aspects de la vie humaine.

Au Brésil, les femmes n'ont qu'une seule et même physionomie — physionomie énergique, passionnée, plutôt dure que gracieuse — parce qu'elles exhalent toutes le même arôme violent. Les essences délicates qui provoquent aux voluptueuses langueurs, aux molles rêveries, ne sauraient convenir à ces natures impatientes, créées pour les satisfactions immédiates.

La lavande brûlée monterait à la tête de nos Parisiennes nerveuses et les asphyxierait. Aussi se contentent-elles de la reléguer, *proh pudor!* sans la faire passer par les flammes, toutefois, dans les profondeurs mystérieuses du *water-closet*.

La Brésilienne, au contraire, qui ne possède pas un odorat aussi fin, ni des nerfs aussi susceptibles, se délecte au milieu des vapeurs de la plante des montagnes qui a mérité sa préférence par la force de cette loi

d'*analogie* dont j'ai déjà parlé. L'épi aromatique agit sur sa constitution ; il émoustille son indolence aux heures d'accablement et d'ennui ; il flatte, il caresse ses sens, en même temps qu'il entretient, par les aiguillons actifs qu'il recèle, l'ardeur d'une imagination qui a le repos en horreur.

Comment expliquer autrement cet engoûment abominable des senhoras pour la lavande — une plante sauvage ! — en présence des magnifiques produits de la flore des Tropiques ? Cet engoûment a-t-il sa raison d'être ailleurs que dans la loi d'*analogie* ?

Personne n'ignore l'effet que produit la présence des nègres dans une habitation coloniale ; elle suffit pour en modifier les conditions atmosphériques.

La lavande serait-elle destinée à combattre l'odeur nauséabonde qui s'échappe par les pores de leur peau ? Une senhora me l'a affirmé.

Assurément la *catinga*, cette odeur *sui generis* qu'exhalent les nègres, ferait tomber en syncope les mièvres et pâles créatures qui ornent nos salons. Les Brésiliennes sont plus aguerries contre les fortes émanations que les africains répandent autour d'eux. La lavande, elles ne s'en rendent pas bien compte, les malheureuses ! les a habituées à ces émanations ; mais elle y a également habitué leurs maris, et voilà ce qu'elles ne veulent pas comprendre.

D'abord l'arôme violent de la lavande brûlée a rendu moins sensible pour les hommes l'odeur âcre des femmes de couleur. Peu à peu, ils sont arrivés à ce point de ne plus en être incommodés, et, enfin, ils l'ont recherchée, comme un palais accoutumé aux épices recherche les mets fortement relevés.

Voilà — en présence de la supériorité écrasante des *négresses* sur les *blanches*, en tant que beauté corpo-

relle — voilà l'explication de la préférence que les senhores accordent sur leurs épouses légitimes à leurs jeunes esclaves.

Les formes splendides des négresses Mina n'auraient pas suffi pour combattre avec succès le dégoût et la répugnance qu'inspire naturellement l'odeur pénétrante de la *catinga*. Seul, l'épi aromatique pouvait obtenir un résultat pareil ; c'est lui, on ne saurait trop le constater, qui a déterminé l'accomplissement de l'œuvre d'infidélité.

Je me résume :

Le goût passionné pour la lavande conduit logiquement à l'amour de la *catinga*.

Je livre cette découverte aux méditations des jalouses senhoras.

Mais, ce n'est pas tout encore.

A son tour, l'amour de la *catinga* entraîne fatalement à la désorganisation du mariage, partant, à la destruction de la famille — unique base de toute société chrétienne.

Avis aux hommes d'État de l'Empire.

Que pensez-vous de ma *théorie des odeurs*, monsieur le Français? Croyez-vous qu'elle est suffisamment justifiée par ce qui précède, et que ma conclusion est conforme aux prémisses indiquées ?

Crierez-vous encore au paradoxe ? »

N'avais-je pas raison, Madame, de supposer que nous recueillerions sur nos pas, bien des détails de mœurs dignes de vous être présentés ?

J'aime assez — vous n'êtes pas sans l'avoir remarqué déjà — la méthode du *Petit Chaperon rouge*.

Celui-ci poursuivait — tout en cheminant — les papillons diaprés qui voletaient sur sa tête ; il cueillait volontiers aussi les noisettes et les marguerites qui le sollicitaient au bord du sentier.

Comme lui, j'ai un faible pour les digressions qui égayent la route, et je saisis au passage — en guise de fleurs et de baies — les anecdotes piquantes, destinées à jeter quelques distractions au milieu de l'aridité de mon sujet.

De même que le *Petit Chaperon rouge* — tout en courant après les papillons — portait allègrement son pot de beurre et sa galette, je sens moins le poids de ma responsabilité, à mesure que les faits enchâssés dans mon récit viennent confirmer l'exactitude de mes appréciations.

Maintenant, si vous le permettez, nous reprendrons notre promenade à travers la ville.

La rue du *Rosario* est spécialement habitée par les marchands de comestibles. Les *lojas* y sont assez bien approvisionnées.

On y trouve des jambons de Lisbonne, du porto suspect, des fromages anglais, et principalement, et surtout, de ces affreuses saucisses salées qui ont failli amener un conflit entre le Portugal et le Brésil. Des notes ont été échangées entre les deux gouvernements; le ministre brésilien a été rappelé: il y a des gens qui ont cru à la guerre. On avait prétendu que les charcutiers portugais employaient, dans la confection de leurs produits, des viandes malsaines, et même des viandes de chien et d'autres animaux immondes. Des fabriques fonctionnaient dans ces conditions à Oporto et ailleurs. La métropole s'est émue de cette accusation lancée par une voix officielle, et répétée par les journaux, contre une des principales industries du pays. Les Brésiliens refusaient de se laisser empoisonner davantage, et le Portugal se voyait à la veille d'être deshonoré aux yeux des peuples civilisés, sans compter le tort immense que devait lui causer l'exclusion de cette branche importante de son com-

merce. On s'est expliqué cependant, et l'on a fini par s'entendre. La *guerre des saucisses* a avorté.

On a beaucoup parlé dans les feuilles françaises, des différentes espèces de rats qui vivent au fond des égouts de Paris. D'aucuns prétendent que le rat normand a succombé devant un ennemi féroce, et que le rat moscovite — amené chez nous dans les fourgons de la Sainte-Alliance — est le seul maître de la capitale de la France.

Voilà, certes, une conséquence de la double invasion de 1814 et 1815, que les historiens ont oublié de mentionner.

Dans toutes les contrées où ils ont promené le drapeau de la Révolution, nos soldats ont semé des idées de régénération et de liberté. Les armées du despotisme, au contraire, en se retirant du sol français, n'y ont laissé que des ruines et... et des animaux immondes et malfaisants.

Ce rat qui ne cesse d'exercer des ravages souterrains, comme un Kaiserlick ou un Kosak brutal, n'est-il pas le vivant symbole, en effet, de la force victorieuse, mais inféconde?

L'aspect de ces rongeurs — je l'avouerai, au risque d'être accusé, à mon tour, de chauvinisme, — excite en moi une colère patriotique; chaque fois que j'ai pu en assommer un, je me suis senti soulagé, comme si je venais de supprimer un des auteurs des traités de 1815.

J'ignore à quelle race appartiennent les rats qui règnent souverainement dans la rue du Rosario, mais j'affirme qu'ils sont aussi nombreux que redoutables, et que je n'en ai pas vu de plus gros aux environs des Halles et du marché Saint-Joseph.

Les rues *do Hospicio*, du *Sabão*, *da Alfandega*, *do Senhor dos Passos*, sont le foyer de la galanterie brésilienne. C'est là que descendent les senhoras des îles

qui viennent à Rio pour y faire fortune. On les voit, lorsque la grande chaleur est tombée, accoudées aux fenêtres, une rose dans les cheveux, une autre à la main, et souriant aux senhores moços qui passent. Ces huttes, qui n'ont qu'un seul étage et plus souvent un rez-de-chaussée seulement; ces huttes, d'où s'exhale une forte odeur de lavande brûlée, sont bien dignes, en effet, de servir d'asile à d'aussi dégoûtantes créatures. J'ai souvent traversé ces rues qui se trouvaient sur mon chemin, pour aller à la *Cidade Nova* : eh bien! je déclare n'avoir jamais entrevu, derrière les persiennes vertes des maisons, ou aux fenêtres, un seul prétexte à de cuisants remords. La laideur de leur figure est aussi frappante que la malpropreté de toute leur personne. En voyant ces courtisanes dégénérées, on comprend le goût des Brésiliens pour les femmes de couleur, et surtout pour les négresses. Il y a telle négresse Mina, répétons-le encore, qu'on trouverait belle en Europe, même à Paris.

La rue *da Quitanda* est exclusivement réservée au négoce portugais. Ces patrons, à la veste ronde, au charuto fiché derrière l'oreille, et ces *caixeiros*, alertes, vifs, pétulants, mais sales, mon Dieu! sales comme des mendiants Espagnols, donnent à la rue *da Quitanda* une physionomie particulière. C'est là que se fait le commerce de la toilerie, de la draperie, de la soierie, des étoffes en un mot. Sobres, rusés, âpres au gain, les Portugais, inférieurs aux Anglais et aux Français pour les grandes opérations, leur sont de beaucoup supérieurs dans le négoce de détail. Ces petits commis, qu'ils font venir d'Europe et qui ne leur coûtent presque rien, ne tardent pas à se former; ils deviennent en peu de temps des aides précieux. Mais plus d'une fois il s'est rencontré des *caixeiros* qui, dévorés de l'idée de parvenir, ont volé et

même ruiné le maître de la loja. En les voyant s'établir à côté de leur ancien patron, on n'a point lancé à ces escrocs impudents des paroles de mépris, ou même de blâme. *São habiles,* ils sont habiles, dit-on assez ordinairement ; et chacun, persuadé que cette habileté les mènera à la fortune, leur fait des offres de service. Ceux de ces *caixeiros* qui persévèrent dans les voies honnêtes, finissent par réaliser une petite somme avec leurs économies. Ils s'associent entre eux alors ; ils ouvrent une loja, ou bien ils prennent la suite des affaires de leur patron.

Je noterai en passant la physionomie qu'offrent les maisons de Rio. En général ces maisons, qui ne se composent que d'un rez-de-chaussée, sont d'affreuses huttes envahies par l'humidité et les insectes, d'où s'échappent sur le soir, à l'heure où l'on ouvre les persiennes, des odeurs pestilentielles et asphyxiantes, parmi lesquelles domine la *Catinga.*

Il n'est pas rare de voir accroupis sur le seuil, un ou plusieurs esclaves occupés à enlever de leur pied l'insecte dégoûtant qui s'y est logé. Cet insecte n'est autre que le *pulex penetrans,* appelé ici *chique, bicho do pè.* Armés d'une épingle, ou d'un morceau de bois pointu, les noirs attaquent délicatement le kyste qui renferme les œufs, et ils l'amènent, sans le rompre, avec une merveilleuse adresse. Le *pulex penetrans* fait horriblement souffrir ; la présence du kyste suffirait seule pour exciter une inflammation érysipélateuse, et engendrer un ulcère. La malpropreté est la mère naturelle de cet odieux insecte.

Vous savez pourquoi maintenant il est si commun au Brésil.

Les anciennes maisons sont toutes en bois ; quelques-unes, on les voit encore aujourd'hui dans la rue de la

Miséricorde, d'Ajuda, etc., etc., possèdent une galerie grillagée, une espèce de balcon à jour qui avance sur la voie publique, dans le goût espagnol.

Les bâtisses modernes, et elles abondent dans certains quartiers, sont en pierre — une pierre qu'on extrait journellement des carrières voisines. Commodes, solides, bien distribuées à l'intérieur, elles offrent toutes à l'extérieur le même caractère insignifiant. Comme elles sont construites sur un modèle unique, on a le droit de dire qu'on rencontre partout la même maison; c'est l'uniforme cabane du castor Les enroulements de mauvais goût dont elles sont surchargées, leur donnent une certaine ressemblance avec les gâteaux qu'on apporte sur la table au dessert; on pourrait croire qu'elles ont été bâties par des pâtissiers.

Le terme manquant pour définir le nouveau genre adopté au Brésil, nous nommerons cette architecture : *macaronique.*

Ces constructions basses, à un seul étage le plus souvent, qui abondent dans les villes de l'Amérique du Sud, nous rappellent un propos qu'on attribue au fils du président Lopez du Paraguay, au retour de son voyage en Europe.

— Qu'avez-vous vu de plus remarquable à Paris? lui demanda un de ses amis.

— Des maisons à cinq étages, répondit le fils du président.

Quand j'aurai ajouté que les maisons de Rio, au lieu d'être flanquées de tuyaux en zinc, en tôle, ou même en argile cuite au soleil, destinés à servir de passage aux eaux pluviales, n'ont point d'autres conducteurs — lorsqu'elles en possèdent — que de perfides gouttières, on appréciera le triste sort de celui que ses affaires forcent à traverser les rues, par un temps d'orage. Le malheu-

reux, en recevant sur la tête des douches effroyables, ne peut s'empêcher de qualifier irrévérencieusement l'incurie de l'édilité brésilienne.

A Rio on se lève avant le soleil. Vers le milieu de la journée, chacun reste chez soi. Les hommes s'étendent sur des nattes de jonc appelées *esteiras*, ou sur des marquezas. Ils passent leur temps à dormir, à fumer des cigarettes, ou bien ils pincent de la guitare. Les femmes, à peine vêtues, jouent avec leur sahui, lutinent leur papagaio, mangent des confitures, abandonnent leur tête aux doigts exercés de la mucama favorite qui leur procurent les jouissances ineffables du *Gaffouné* (j'expliquerai plus tard en quoi consiste cette récréation inventée par la paresse portugaise,) ou surveillent, la chicote à portée de la main, le travail des négresses accroupies à leurs pieds. Ce travail est invariablement une broderie d'un genre inconnu chez nous, et qui n'est autre chose qu'un *point turc* compliqué. Le *point turc* s'exécute en tirant des fils dans un seul sens ; pour le *point brésilien*, au contraire, l'ouvrière doit enlever des fils dans tous les sens. Le vide de l'étoffe, traversé alors par un fil étranger, se remplit de dessins charmants et d'ingénieuses arabesques qui produisent le plus joli effet. Il y a telles de ces broderies qui vaudraient nos valenciennes, et qui ne le céderaient qu'au *point d'Angleterre*.

A cette heure, on ne rencontre dans les rues, disent les Brésiliens, que des *esclaves*, des *chiens* et des *Français*. Il est de fait que rien ne fait obstacle à l'activité de nos compatriotes, et qu'ils bravent, pour aller à leurs affaires, les rayons de flamme qui tombent du ciel. Ils courent à la douane, chez les négociants, à la police, partout où leur présence est nécessaire ; ils n'ont d'autre souci que celui de leurs intérêts

Pendant que les senhores dorment, que les voluptueuses senhoras se plaisent au milieu des extases du *Gaffouné*, ils vont et viennent par la ville, se contentant d'essuyer en marchant les grosses gouttes de sueur qui coulent, comme d'intarissables filets d'eau, sur leur visage ruisselant.

Mais lorsque la grande chaleur est passée, vers les trois heures, les rues commencent à s'animer. Rio prend alors la physionomie qui lui est propre.

Sur le seuil des portes, des nègres de *ganho* armés de grandes corbeilles rondes, pareilles à celles dont se servent les Génoises à Marseille, se tiennent à la disposition d'un chacun. Dès que le *Tchiaou* (interjection d'appel) a retenti, ils se lèvent et se dirigent du côté où l'on réclame leurs services.

Parfois, au lieu de travailler isolément, ils s'organisent en brigades, dont chacune a son capitão. Ils portent alors de lourds fardeaux, des caisses pleines de marchandises, des pianos, etc. Les déménagements se font à Rio avec une célérité et une sécurité que n'offrent pas nos voitures de déménagement. Les nègres se mettent dix, vingt, cinquante, si cela est nécessaire, et, en un clin-d'œil, une maison remplie de meubles est laissée vide au locataire qui vient l'occuper.

C'est un curieux spectacle que celui qu'ils présentent, lorsqu'ils sont tous réunis pour transporter des objets pesants.

L'un est coiffé d'un chapeau sans ailes, l'autre d'un bonnet de police haut d'un mètre — le bonnet de police national; celui-ci porte une calotte turque surmontée d'un plumet belliqueux; celui-là a le chef abrité sous un schako, véritable décalitre qui rappelle la coiffure de nos anciens gardes nationaux. La grosse toile qui sert aux emballages a fourni aux uns la chemise, aux autres

le pantalon, qui sont censés les couvrir. Il en est qui ont un vêtement fantastique, composé de lambeaux de différentes étoffes qui furent autrefois des robes, des habits et des manteaux.

Les capitães, armés, qui, d'un marimba en écaille de tortue, qui, d'un instrument en fer-blanc, percé de trous nombreux et rempli de cailloux (c'est, à proprement parler, une pomme d'arrosoir enguirlandée), donnent le signal Ils s'ébranlent alors en cadence, aux sons de cet orchestre primitif, et ils s'avancent, ainsi chargés, avec un ordre, une précision qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Les ruisseaux, les pierres, les fossés, les cloaques, tous les casse-cou, en un mot, dont la route est émaillée, ils les évitent avec une adresse infinie. Il faut les voir, se pencher, se baisser, obliquer en mesure! Ils ont surtout un mouvement de reins, dans les passages difficiles ou aux descentes, dont la démarche des négresses quitandeiras peut seule donner une idée.

J'ai vu, un jour que j'étais condamné à traverser le *Campo d'Acclamação,* une troupe de noirs de ganho qui s'avançait en chantant. Aux sons de cette harmonie sauvage que formait l'accord des voix, des marimbas et des pommes d'arrosoir, une négresse qui lavait le linge de ses maîtres, laissa là son baquet en bois et s'élança au devant de ses compagnons de servitude.

Possédée par le démon de la danse, elle se mit à bondir, à se trémousser en cadence, en tête de la colonne et la face tournée vers ses frères. Elle parcourut ainsi toute la place, marchant à reculons, sans que son ardeur parût se ralentir.

Un esclave seul, portant un fardeau, va assez ordinairement au pas gymnastique. Il murmure alors une espèce de psalmodie, composée d'une phrase ou deux, qu'il ré-

pète à chaque instant, sans changer jamais d'intonation. Voici quelques échantillons de cette musique improvisée :

— Carlotta est la plus belle de mes sœurs !

— La senhora est méchante ! méchante ! méchante !

— Je viens de gagner une cruzada ; ce soir je boirai de la cachaça.

Un de ces malheureux, chargé du berceau de mon enfant, ne cessait de répéter, en chantant, cet éternel refrain :

— Mon senhor m'a donné la chicote ! Il m'a donné la chicote ! Il m'a donné la chicote !

Il y a quelques années, les orages étaient quotidiens à Rio. Les négociants qui devaient traiter quelque affaire, les amis qui se donnaient rendez-vous, ne disaient pas : Demain, à telle ou telle heure ! mais : Demain, après l'orage !

Aujourd'hui, Rio est placé évidemment sous d'autres conditions atmosphériques. Nous en avons une preuve saisissante dans l'invasion du choléra et de la fièvre jaune inconnus dans cette ville, celle-ci jusqu'en 1848, celui-là jusqu'en 1854. Ces deux terribles fléaux se sont tout à coup abattus sur la capitale ; ils ont même étendu leurs ravages au delà des frontières de la province, puisque le choléra a fait à Pernambuco de nombreuses victimes.

Donc les orages sont devenus moins réguliers à Rio, mais non pas moins violents.

Vers les trois heures, les rues se remplissent de mouvement et de bruit. La circulation, momentanément interrompue, reprend son cours. C'est le moment des marchés et des transactions. A cinq heures, les comptoirs se ferment ; les négociants montent à cheval, ou bien ils se dirigent vers le *largo do Paço* et le *largo do Rocio,* où

se tiennent les omnibus. Ils retournent à leur chacara, et ils y resteront jusqu'au lendemain matin.

Les Brésiliens sortent de table. Leur *jantar* terminé, les senhoras façonnées aux usages d'Europe s'aventurent dans les rues et vont faire leurs emplettes. Celles-là ont adopté les chapeaux de nos couturières, sans oublier surtout la crinoline et les jupons garnis de lames d'acier, pour lesquels elles ont conçu tout à coup une vive tendresse. Exagérant encore une mode de nos petites maîtresses, elles portent des robes ornées de sept ou huit rangées de *babados* (volants). Il y a des *babados* depuis le bas du vêtement jusqu'à la ceinture; cela leur parait plus étoffé, plus riche, de meilleur goût par conséquent. Un de ces jours, elles en placeront au corsage et en couvriront leur poitrine en guise de brandebourgs. Dans leur désir immodéré de se modeler sur nos lionnes parisiennes, les senhoras ne se rappellent plus qu'on ne viole jamais en vain la grande loi d'harmonie, soit pour la forme des vêtements, soit pour la couleur des étoffes; il en résulte que leur petite taille, écrasée par cette surcharge de *babados*, a perdu toute sa grâce.

Qu'elles se fassent donc traduire par un professeur du collége dom Pedro II, ce distique latin composé tout exprès sur le sujet qui nous occupe :

Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Ces vers contiennent un précepte qu'on ne saurait trop méditer; que leur coquetterie s'en inspire. Elles apprendront alors que l'élégance est fille de la simplicité, — partant, qu'elle est l'ennemie jurée de l'exagération.

Faut des *babados*, pas trop n'en faut, comme dit le chantre de Tibur.

Mais ici nous parlons des femmes qui ont rompu sans retour avec les vieilles traditions portugaises et qui ont la prétention de marcher avec leur siècle; c'est là le petit nombre, ne l'oublions pas.

La véritable brésilienne, la senhora authentique qui est demeurée fidèle aux anciennes coutumes, ne cache point sa magnifique chevelure sous un carton conique, enguirlandé de rubans — comme un chapeau de conscrit — rembourré de fleurs — comme le bonnet d'une mariée de village — et surmonté d'un ondoyant panache — comme le casque d'un preux du moyen âge. Sa tête est nue; elle n'admet point d'autre ornement que celui que la nature lui a si libéralement accordé.

Chose surprenante! pour ceux que n'ont point frappé encore les effets désastreux produits par la combinaison constante de l'humidité et de la chaleur: les Françaises, je pourrais dire, les Européennes, établies à Rio, se désolent devant la perspective d'une calvitie prochaine; les Brésiliennes, au contraire, possèdent des cheveux fournis, abondants, un peu durs peut-être, mais dont les reflets bleus miroitent splendidement à l'œil ébloui. Ces reflets exciteraient l'admiration d'un peintre coloriste.

La senhora attachée au culte du passé va donc la tête nue, relevant sa luxuriante toison avec un peigne d'écaille à galerie, qui peut bien avoir 25 centimètres de hauteur; c'est le peigne de nos grands-mères. D'aucunes attachent à ce peigne un long voile noir qui leur donne l'air de veuves inconsolables.

Au lieu de la robe de soie qui accompagne le chapeau à plumet des Brésiliennes qui ont sacrifié aux modes françaises, celles-ci portent une robe de couleur sombre, d'une coupe toute monastique. Elles restent cloîtrées dans leur maison d'où elles ne sortent que pour se rendre à l'église.

Le lieu de la ville qui offre aux étrangers les scènes les plus animées est, sans contredit, la place de la *Carioca*, — dont l'eau, s'il faut en croire l'historien portugais Rocha Pitta, « donne une voix suave aux musiciens et aux dames une beauté nouvelle (1). » Voilà donc la fontaine de Jouvence retrouvée ; c'est Rio qui la possède. Avis à nos coquettes surannées qui ne veulent pas vieillir.

Les propriétaires des bureaux de loterie, — et les bureaux abondent dans la capitale de l'Empire, — paraissent affectionner particulièrement ce quartier. Du matin au soir la foule ne cesse d'affluer chez eux, cédant ainsi à l'appât perfide qui lui est présenté.

Nulle part, et dans aucun temps, la loterie n'a été cultivée avec plus de faveur qu'elle l'est aujourd'hui au Brésil. Les cuisinières et les pauvres diables de la Restauration, rêvant des quines extravagants et des quaternes secs, ne sont que de pâles doublures à côté des malheureux esclaves poursuivant les chances du *sorte-grande*.

J'ai connu une Mina quitandeira qui parvenait à se faire par son industrie multiple de 8 à 10,000 reis par jour (24 à 30 fr.) Le prix de sa libération était fixé à 3,500 fr. par son senhor. Facilement elle aurait pu se racheter en six mois, en conservant précieusement ses recettes quotidiennes. La folle créature, entraînée par la passion du jeu, prenait des billets de toutes les loteries. Elle voulait conquérir sa liberté d'un seul coup, en gagnant le gros lot.

Pendant trois années consécutives, son espoir a été trompé. A mesure que la chance paraissait s'obstiner à

(1) Esta agua faz vozes suaves nos musicos e mimosos caroes nas damas. *America portugueza*, liv. II, page 130.

lui tenir rigueur, Julia s'entêtait à sa poursuite. Elle a sacrifié toujours — et cela a duré trente-six mois à ma connaissance — jusqu'à son dernier vintem à son idée fixe.

Comme elle venait vendre des fruits et des légumes à la maison, j'avais fini par m'intéresser à elle. Je la raisonnais, je la conseillais, je calculais avec elle ; un moment je crus avoir réussi à lui ouvrir les yeux.

La dernière semaine que je passai à Rio, je la vis arriver suffoquée, l'œil plein de larmes.

En thesaurisant pendant un mois, tout un mois, quel effort prodigieux ! je lui avais amassé 300,000 reis (près de 1,000 fr.) Son intention était de se tenir tranquille et d'ajouter chaque jour à son pécule, jusqu'à ce qu'elle possédât les 3,500 fr. exigés pour son rachat. La passion du jeu l'emporta, et elle manqua à la parole qu'elle s'était donnée à elle-même.

Les 900 et tant de francs économisés prirent le chemin des bureaux du largo da Carioca : tout fut raflé du coup.

— Il y a trois ans que je m'acharne à la poursuite du *sorte grande*, dit-elle avec désolation, et que je fais des aumônes, et que je consulte le devin, et que j'implore são Domingo : je n'ai pas tiré tant seulement un *quarto*, un simple *vigesimo*. Le démon se mêle de mes affaires. Je serai damnée ! c'est sûr ! ajouta-t-elle en sanglotant.

Calculez ce que lui coûtait cette étrange manie ; défalquez l'argent payé aux sorciers, celui des aumônes et des messes : la loterie coûtait à Julia près de 30,000 francs !

Et avec moins de 4,000 fr. elle pouvait être libre ! Le sera-t-elle jamais ?

Que de victimes font ces affreux bureaux !

Le 13 janvier 1850, deux coups de pistolet retentirent dans une chambre de la traverse do Ouvido.

Averti par la rumeur publique, l'inspecteur du quartier se transporta sur les lieux, et trouvant la porte fermée, il la fit enfoncer. On vit alors baigné dans son sang le cadavre du locataire qui s'appelait Antonio Machado Jose Correa.

Un écrit, tracé de la main du suicidé, donna l'explication de l'acte qu'il venait d'accomplir.

Correa possédait une loja de fazendas dans la rue da Quitanda, nº 80, entre les rues do Ouvido et do Rosario; il passait pour un homme actif, et aisé, et sa probité n'avait reçu aucune atteinte, pendant quarante ans d'une existence consacrée uniquement, on le croyait du moins, au commerce. Ses sentiments religieux étaient connus; aussi remplit-il les charges les plus importantes—celle de trésorier comprise—des plus riches Irmandades *(communautés)* de la cité.

Des amitiés honorables entouraient Correa, et il jouissait d'une confiance illimitée sur la place. Aussi, pauvres et riches lui avaient confié leurs fonds.

Nul ne pouvait soupçonner que ce marchand qui, ainsi qu'il le déclare naïvement dans ses papiers, ne fréquenta jamais les bals, ni les théâtres; qui faisait d'abondantes aumômes; qui se livrait assidûment à toutes les pratiques extérieures de la piété, nourrissait son quine comme le dernier de nos cordons bleus, comme l'infortunée Julia la quitandeira.

Sentiments d'honneur, religion, amitiés éprouvées, tout fut sacrifié à l'aveugle passion qui le possédait.

Un scrupule singulier, toutefois, dominait Correa; il consistait à se maintenir dans les limites d'une probité rigoureuse envers les ordres et les confréries qu'il servait; aussi il a soin de déclarer qu'il n'a jamais fait tort

d'un vintem à ces confréries; mais il a dépouillé sans remords des amis fidèles; il a ruiné de pauvres ouvriers, de malheureuses femmes qui avaient déposé chez lui toutes leurs économies.

Il pense lui-même que ce n'est pas là une compensation suffisante, puisqu'en terminant l'aveu de son crime, il désespère de son pardon et se désole de partir pour l'enfer :

Vou para o inferno; não posso ter perdão por tantas culpas.

Le journaliste qui raconte la fin misérable du marchand partage, du reste, cette opinion; il nous apprend que Machado Correa cachait sous une figure de saint un cœur de démon :

Com rosto de santo o coração de demonio.

A sa mort, Correa devait 60 et tant de contos, soit 200,000 fr.

Une chose digne de remarque, et qui tendrait à établir qu'il en est des passions comme de certaines maladies physiques qui se gagnent par l'intimité et la cohabitation, et qui se perpétuent dans les familles, c'est le destin des deux frères du joueur : l'un s'était pendu, l'autre s'était brûlé la cervelle.

Qui osera soutenir que l'acte de désespoir de ses proches n'a pas été contagieux pour le marchand de la rue da Quitanda? qu'une influence funeste n'a pas pesé sur son esprit, et que cet homme, si assidu aux offices, n'aurait pas reculé devant un suicide, sans le double exemple qu'il trouvait près de lui?

La passion de la loterie a été poussée bien loin en France; nombre d'existences modestes ont été ravagées par elle. Son action a été nulle toutefois, ou presque nulle, sur les classes élevées. La *Gazette des Tribunaux*

n'a enregistré qu'un fait, un seul, digne de servir de pendant à celui que nous venons de citer.

Peut-être vous souvient-il encore, madame, du procès intenté, en 1833, par le banquier espagnol d'Alcobert, à ses commis. Il s'agissait d'un détournement de 600,000 fr., rien que cela, et cette somme, de l'aveu même des accusés, avait été perdue à la loterie.

Les frères P... furent condamnés, mais ils ne songèrent point à se suicider. Je me plais à croire qu'ils avaient l'intention d'indemniser leur créancier.

La loterie est donc en très-grand honneur à Rio-de-Janeiro.

Tantôt ce sont : la loterie de la *Santa casa da Misericordia*, celles de San Antonio da Parabuna et des pères capucins ; tantôt, ce sont celles de la *Sociedade amante da instrucção*, de l'Irmandade du très-saint Sacrement, de la fabrique du senhor Fructuoso Luiz da Motta, du trésor national.

Les unes constituent un privilége permanent et perpétuel ; de ce nombre sont : deux loteries annuelles au profit des *enfants trouvés*, du collége Dom Pedro II et du séminaire San Jozé ; une, annuelle, au profit de la *Miséricorde ;* quatre, chaque année, pour le mont de piété des serviteurs de l'Etat, et trois, aussi annuelles, dont le produit est déstiné à améliorer l'état sanitaire (*para o melhoramento do estado sanitario.*)

Les autres sont concédées pour un nombre limité et à temps ; telles sont les loteries de la *casa da Correcção*, fixées à deux par année, jusqu'à la fin des travaux ; les seize du conservatoire de musique ; les dix au profit de la *freguezia* (paroisse) de *Nossa Senhora da Gloria ;* les vingt de l'hospice Dom Pedro segundo, etc., etc., etc.

Comme vous le voyez, il y a toujours de nombreuses loteries en permanence qui tiennent en éveil tous les

mauvais instincts de la misère. Que de nègres et de négresses qui, à l'instar des servantes d'Europe, portent à ces boutiques immorales leurs économies de plusieurs semaines, le fruit de fréquents larcins, dans l'espoir de gagner le lot qui doit les rendre libres !

La place est envahie, dès le point du jour, par des esclaves des deux sexes qui viennent puiser de l'eau à la fontaine. C'est là que se donnent les rendez-vous, et que se forment des liaisons que la chicote dénoue bien souvent. Pendant les heures les plus ardentes, la place de la Carioca est littéralement encombrée ; on dirait le campement d'une tribu nomade. La fraîcheur que répand la fontaine invite au repos, et les nègres seraient bien fâchés de ne pas succomber à la tentation.

Ils s'étendent sans plus de façon sur la terre, comme les lazaroni sur le marbre des palais.

Une foule de négresses quitandeiras se tiennent accroupies le long des maisons, ou circulent sur la place.

Une boutique de confiseur, qui fait le coin, reçoit fréquemment la visite de ces créatures ; elles portent au fabricant de *doces* ce qui a échappé au marchand de billets de loterie.

Il faut les voir lorsque paraît un étranger ! Tout en grignottant leurs sucreries suspectes, elles l'appellent avec des intonations caressantes ; elles lui sourient gracieusement, en lui offrant leurs fruits parfumés. D'aucunes entreprennent, à son intention, une danse indolente ou fougueuse — cachucha africaine — qui tient soit de la *capoeira*, danse du combat, soit de la *batuca*, danse amoureuse. Pittoresque et provocante, cette danse a son cachet, tout comme le menuet et la polka. Les brusques écarts, les mouvements hasardés des fringantes habituées du Château-Rouge et de Mabile, ne présentent qu'une pâle imitation de l'exercice auquel se livrent les

négresses, en face de la double rangée d'arcades de la Carioca.

Est-ce que, d'aventure, le cancan, de qui Paris réclame si énergiquement la paternité, ne serait pas né dans ses murs? Les biographes de l'enfant du carnaval — je ne parle pas de Pigault Lebrun — nous auraient-ils trompé, lorsqu'ils prétendent que son berceau a été découvert, par une troupe de débardeurs et de pierrettes, dans le salon rouge de feu les *Vendanges de Bourgogne*, entre une volaille truffée et une triple ligne de bouteilles de champagne? Eh quoi! il se pourrait que ses parrains ne fussent pas l'illustre Chicart et la non moins célèbre Diamantine qui fit fureur après 1830, aux bals historiques des Variétés, sous le nom de la Bayadère de Paphos? Cette danse de caractère aurait-elle enfin l'Afrique pour patrie et serait-elle venue au monde, en effet, entre les rugissements des tigres et les hurlements des hordes faisant la chaîne autour du prisonnier qu'elles vont immoler?

Je soumets cette grave question au jugement des érudits et des philosophes.

Quelle que soit l'origine du cancan, ces négresses demi-nues, la gorge au vent, le turban sur l'oreille et rivalisant de souplesse et d'audace, composent un spectacle étrange devant lequel on s'arrête malgré soi.

Il est heureux pour elles que la police de Rio ne soit pas aussi susceptible que celle de Paris, et que les *Pedrestes* soient plus accommodants que nos sergents de ville.

Dans la capitale de l'Empire sud-américain, on ne couche pas au violon pour si peu.

Ces pauvres deshéritées n'ont qu'une idée fixe, celle de conquérir leur liberté, et tous les moyens leur pa-

raissent bons pour atteindre le but de leurs constants désirs.

Et ces chapeaux blancs, aux larges ailes relevées?

Et ces grands feutres noirs qui ressemblent à un canot dont la quille serait en l'air, et qui rasent silencieusement les maisons?

Ces coiffures traditionnelles appartiennent aux moines des deux ordres les plus riches de l'Empire, les Antonins et les Bénédictins.

Parfois, l'œil attristé par les longs voiles noirs des senhoras authentiques, est réjoui par la coiffe blanche d'une sœur hospitalière française. Cette coiffe éveille des idées religieuses et patriotiques, en évoquant tout à coup l'image de la charité et le souvenir de la France.

L'administration de Rio-de-Janeiro a eu un jour une excellente inspiration : elle a appelé au Brésil, et installé dans la case de la Miséricorde, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Je considère comme un devoir de consacrer quelques lignes, en passant, à ces pieuses femmes dont l'ardente abnégation ne se lasse jamais, soit qu'il leur faille affronter le typhus et la peste en Orient, soit qu'elles aient à combattre le choléra et la fièvre jaune au Brésil.

Leur conduite si simple, si spontanée, mais admirable, mais sublime partout et toujours, ne pouvait manquer d'être remarquée, au milieu de la désolation produite par le double fléau qui a sévi sur la capitale de l'empire, quand bien même l'égoïsme des congrégations locales n'eût pas fait mieux ressortir encore leur magnifique dévoûment.

Ces filles vraiment chrétiennes, ont payé leur tribut à Rio comme à Constantinople, comme à Sébastopol. Leurs rangs se sont éclaircis sous les coups redoublés de la

mort, et un nouvel envoi a dû être ordonné par la maison-mère de Paris.

Mais voici qui contraste étrangement avec leur inépuisable charité : chaque médaille a son revers et il n'est pas de lumière sans ombre.

Pendant les rudes épreuves que dut traverser la capitale du Brésil, les couvents de la ville, invités par le gouvernement à venir en aide à la population, firent la sourde oreille et restèrent barricadés.

L'indignation déjà fortement excitée, fut portée à son comble lorsque les moines offrirent de faire des processions, afin d'apaiser le courroux céleste. C'était là le seul concours qu'ils pussent donner pour le soulagement de la misère publique.

Cependant les hôpitaux étaient encombrés.

Les Antonins, sollicités officiellement par le ministre de la guerre de recevoir les soldats malades, repoussèrent énergiquement cette demande. *Une correspondance s'établit à ce sujet, que le gouvernement a rendue publique.* Serrés entre deux peurs, celle de l'épidémie et celle de l'exaspération de leurs concitoyens, les religieux de Saint-Antoine consentirent enfin à établir une salle pour les cholériques, mais hors du couvent, et en osant déclarer que : *la vie si précieuse des membres pieux de la communauté ne devait pas être exposée!!!*

S'il est un cas où l'intérêt privé doive être résolûment sacrifié; où les garanties consacrées par la constitution puissent être momentanément suspendues par l'initiative courageuse d'un pouvoir vraiment fort, c'est assurément lorsque l'intérêt public est gravement compromis par la légalité. Les droits d'un seul ou de quelques-uns s'effaçant devant les droits de tous, quoi de plus légitime et de plus juste? *Salus populi, suprema lex.* Le ministre de la guerre ignorait-il cet axiome? S'il le con-

naissait, d'où vient qu'il ne l'a point appliqué à la situation?

Occuper militairement le couvent des Antonins, y établir les malades, voilà, dans les circonstances exceptionnelles où se trouvait la cité, quel était le droit d'un ministre chrétien; voilà quel était son devoir. La loi n'a plus qu'à se taire quand l'humanité a parlé. Le marquis de Pombal n'aurait pas hésité, lui!

O Belzunce! ô chevalier Roze! que dites-vous de ces dévots personnages qui redoutent pour eux la contagion de la maladie? Ce n'est pas ainsi que votre esprit élevé a compris la parole du Christ; ce n'est pas ainsi que votre âme modeste, calme, dans sa sublime intrépidité, pratiquait la doctrine du divin Maître.

Aussi est-ce en votre nom toujours béni, ô martyrs de la charité chrétienne, que nous flétrissons dans ces pages véridiques l'hypocrisie religieuse des moines de Rio.

A eux la faute, et aussi à ceux qui leur ressemblent, si parfois, dans son ignorance, le peuple fait remonter jusqu'au dogme le mépris que lui inspirent les membres indignes de la milice sacerdotale.

Le peuple est injuste, sans doute; mais qui est le plus coupable, de lui qui confond l'idée avec le représentant de l'idée, ou de ceux qui lui refusent — le lui devant, — l'enseignement de l'exemple?

La religion, on ne saurait le répéter assez, brille d'un éclat inaltérable dans les régions supérieures où ne sauraient l'atteindre les misérables passions de la terre. Elle domine de trop haut la faiblesse humaine pour qu'on la rende responsable ou solidaire des défaillances de ses ministres.

A ceux qui l'accusent des fautes commises en son nom, redisons le mot si profondément vrai de Fénelon :

« *La religion n'a qu'un côté d'humain, c'est le prêtre.* »

En face des Antonins retranchés, — pendant que la cité est en proie à la désolation, — derrière les hautes murailles de leur couvent, plaçons les sœurs de Saint-Vincent de Paul. Celles-ci périssent simplement, héroïquement, au poste qu'elles ont choisi, leurs mains pleines de médicaments, leurs lèvres chargées de doux sourires et de bonnes paroles.

Evidemment la religion de ces femmes courageuses est la même que celle de Belzunce et du chevalier Rose; mais le Dieu qu'elles servent, au chevet des mourants, n'a rien de commun avec celui qui reçoit l'encens des moines brésiliens.

Dieu se retire à la fin de ceux qui persistent à l'outrager.

Comme leurs compatriotes, les deux clergés pratiquent l'esclavage. Or, une institution qui consacre l'oppression des frères par les frères, n'est pas autre chose qu'un attentat impie contre la loi divine d'Equité et de Fraternité proclamée par l'Evangile.

Aussi, pendant qu'un cri formidable d'indignation s'élevait contre les ordres monastiques à Rio, la reconnaissance publique récompensait les sœurs de Saint-Vincent de Paul de leur généreuse initiative, de leur noble dévouement.

Bahia a suivi l'exemple de Rio-de-Janeiro. L'antique cité de San-Salvador a voulu posséder, elle aussi, sa colonie hospitalière.

Nous avons vu débarquer le nouveau et nombreux contingent (quarante-cinq sœurs) fourni par la maison-mère pour combler les vides causés par les fléaux et le climat. Un peuple immense couvrait le rivage, et saluait de ses acclamations les modestes passagères du *Mineiro*. La même foule les a accompagnées de ses *viva* enthousiastes jusqu'à la Miséricorde.

Aujourd'hui, l'hôpital des fous, sur la plage de Botafogo, leur a été confié.

Le Brésilien connaît maintenant la sœur de charité ; il l'aime autant qu'il la vénère. Lorsqu'une coiffe blanche traverse la rue, senhores, mulâtres, noirs, s'empressent de porter la main à leur chapeau, et ils s'inclinent profondément devant elle.

Ici, comme partout, en méritant le respect et l'amour de tous, les sœurs de Saint-Vincent de Paul ont fait bénir le nom de la France.

Certaine relation fantaisiste a signalé l'apparition dans la ville, à des jours déterminés, d'un mendiant grand seigneur. Ce spéculateur effronté arrive en voiture à la porte de ses nombreux clients, et le nègre qui le conduit reçoit l'aumône que son maître dédaigne de toucher.

On ne peut pas, en vérité, donner des sous à un homme qui va en équipage. Aussi les pataques, les cruzades et les billets de *mil reis* pleuvent dans l'escarcelle de l'esclave.

Sa tournée terminée, le cynique personnage retourne dans le charmant cottage qu'il habite. Là, assis devant une table abondamment servie, ou bercé dans un hamac par de jeunes négresses, sous un dôme parfumé de lauriers roses et de bananiers en fleurs, il se console philosophiquement des ennuis de la pauvreté.

Je dois l'avouer : pendant les deux années que j'ai passées au Brésil, je n'ai aperçu nulle part ce mendiant original.

Par exemple, j'ai rencontré plus d'une fois, à Rio, un pauvre hère criblé de rhumatismes, et qui se faisait traîner par un esclave dans un de ces véhicules grossiers comme en ont à Paris les joueurs d'orgues de Barbarie. Cet homme mendiait, en effet, et le nègre lui appartenait. Mais il ne possédait ni *quinta* embaumée, ni folâ-

tres esclaves! Le nègre attelé au véhicule, voilà tout ce qui lui restait d'une fortune considérable follement gaspillée.

Le *Camõens* aussi avait un esclave qui sollicitait pour son maître la générosité des passants, ce qui ne l'empêcha point de mourir à l'hôpital.

On comprend maintenant ce qui a pu donner lieu à cette histoire du mendiant Epicurien. Le fait, dépouillé de ses broderies, nous laisse en présence d'un rhumatisan traîné dans un vulgaire chariot et récoltant quelques vintems avec lesquels il entretient sa misérable existence.

Mais voici qui est plus caractéristique et surtout plus vrai :

Çà et là, un personnage revêtu d'un surplis tantôt blanc ou bleu, tantôt rouge ou vert, et portant un tableau de dévotion à la main, traverse gravement la rue. Il frappe à la fenêtre des maisons, en murmurant quelques mots d'un ton nazillard. Le volet s'entr'ouvre et une main paraît qui dépose son offrande dans le sac ou la bourse présentée.

Cet homme est le sacristain de l'église voisine; il adresse un appel aux individus qui appartiennent à sa paroisse, tantôt au nom *du bom Jesus* ou de notre senhor *dos Passos*, tantôt au nom de *Nossa Senhora da Conceição*, la patronne par excellence de ce pays si peu peuplé, tantôt au nom de quelque autre puissance du ciel.

Un jour que je passais dans la rue do Hospicio, je fus fort étonné en remarquant que le quêteur s'arrêtait devant le logis des pécheresses du quartier. Ces Madeleines non repentantes interrompaient souvent un refrain peu orthodoxe, dès qu'il apparaissait; elles donnaient alors leur offrande, après s'être signées dévotement.

Vespasien n'est pas le seul qui pense que l'argent — d'où qu'il vienne — ne saurait sentir mauvais.

Un matin, couché dans mon hamac avec mon chat Minon, sous un berceau de bananiers, je suivais d'un regard charmé les jeux folâtres des beija-flores, *(colibris;)* un de ces quêteurs en surplis vert se présenta tout à coup devant moi. Il venait de franchir audacieusement le seuil de la chacara, sans y être autorisé; ce qui ne se fait jamais au Brésil.

Cet homme possédait une figure replète, un nez en trompe d'éléphant, de gros yeux ronds à fleur de tête et, de plus, un air béat, hypocrite, qui excitait la répulsion.

— Qui vous a permis d'entrer? lui demandai-je sévèrement.

— Pour *Nossa Senhora da Conceição!* marmotta-t-il en me présentant son sac d'aumônes.

— Répondez-moi; qui vous a permis d'entrer dans la chacara? repris-je.

— Je quête pour *Nossa Senhora da Conceição!* proféra-t-il en attachant sur moi son regard sournois.

Du doigt je lui montrai la porte.

Il fallut voir cet homme se redresser tout à coup, et m'envelopper d'un regard farouche.

— Je quête pour *Nossa Senhora da Conceição!* répéta-t-il pour la troisième fois, mais sur un ton hargneux, colère, provocateur.

— Eh bien! allez quêter ailleurs, lui dis-je en le congédiant de nouveau.

Cet individu jeta sur moi un regard de vipère et s'éloigna lentement. Après chaque pas, il étendit la main de mon côté, en murmurant des phrases menaçantes. Il

me sembla qu'il appelait les malédictions d'en haut sur la maison et sur les habitants. Je ne distinguais nettement que le mot *Judeü* dont il m'apostropha à différentes reprises.

Julia, la nourrice de mon enfant, terrifiée par les imprécations, était tombée à genoux. La négresse superstitieuse cachait avec son châle la figure de Nhanha, afin que les paroles de cet homme passassent sur sa tête sans l'atteindre.

Mes Portugais le poursuivaient de leurs huées. Je dus presque me fâcher pour qu'ils laissassent le *maudisseur*, passez-moi ce néologisme, se retirer sans encombre.

Ils m'apprirent que le quidam, qu'ils appelaient le *padre ladrão* n'était attaché à aucune *freguezia*. Ivrogne fieffé et libertin émérite, le jour où sa bourse était à sec, il endossait le surplis vert et il faisait une tournée. Les bonnes âmes qui ne le connaissaient pas versaient leur offrande dans son sac.

Lorsque la moisson lui paraissait suffisante, il fourrait sac et surplis dans sa poche, et il allait s'attabler avec quelque sceptique compagnon dans un botequim. Là, il trinquait avec lui à la santé de ses dupes.

L'extérieur de cet homme ne m'avait pas trompé.

J'ai cru devoir signaler cette industrie effrontée afin de tenir en garde contre de pareilles pratiques les nouveaux débarqués; je désire de plus que mon livre tombe entre les mains de l'habile chef de police, M. Alessandro José Sequeira, á qui Rio doit tant déjà. Le signalement du *padre ladrão* est complet. Je lui recommande mon benoit personnage.

Chez nous ce faux sacristain aurait comparu bel et bien en police correctionnelle, et les juges l'auraient envoyé maudire tout à son aise à Melun ou à Poissy.

A la tombée de la nuit, les nègres commencent leur abominable pèlerinage à la praia (1).

C'est le moment où les senhoras corsetées, attifées, tirées à quatre épingles, comme pour aller au bal, daignent se manifester aux simples mortels. Celles qui ne vont ni au théâtre, ni dans le monde, s'accoudent à la rampe des balcons ou au rebord des fenêtres, le palito obligé à la lèvre ou derrière l'oreille, une fleur éclatante dans les cheveux, l'éventail et le mouchoir à la main.

C'est là le passe-temps, l'unique distraction de ces malheureuses recluses! Elles se parent pour voir circuler les passants, et un peu aussi, sans doute, pour être vues.

Vers neuf ou dix heures, lorsque les coquettes senhoras ont quitté le balcon, des sons plus ou moins harmonieux retentissent dans les rues. C'est un vacarme de pianos, un steeple-chase de polka et de contredanses de toutes sortes, un tohu-bohu de voix montées sur tous les diapasons. Si ces voix, fraîches pour la plupart, étaient

(1) Les choses se sont modifiées depuis notre départ de Rio-de-Janeiro. Aujourd'hui, ces hideuses processions de nègres portant des barils ont cessé, du moins, en partie. La société de *Guarda-Velho* s'est chargée d'enlever avec des voitures les matières infectées, moyennant une rétribution modique qui varie de 25 à 60 reis (1 à 3 sous).

Ce qui n'a pas changé, toutefois, c'est l'état déplorable, au point de vue hygiénique, où se trouvent toujours les maisons. Le baril ne se montre plus au dehors avec le même cynisme, il est vrai; mais il continue à infecter l'intérieur du logis et à faire de chaque *casa* une succursale du *Campo d'Acclamação*.

La suppression des promenades quotidiennes des *bonnets à poil* ne constitue pas moins un progrès réel, sachons le reconnaître.

En enregistrant cette importante amélioration due à l'initiative de la *Junte de salubrité*, nous donnons une nouvelle preuve du sentiment d'impartialité qui a présidé à notre travail.

moins rarement justes, on pourrait supposer que Rio est un vaste conservatoire, ou bien croire que les prime-donne de l'Europe entière se sont abattues tout à coup dans ses murs.

Je dois déclarer cependant, que j'ai entendu des chanteurs s'accompagner avec infiniment de goût sur la guitare, qui est l'instrument national et qui restera tel, du moins je le désire, malgré la mode qui a pris sous son inintelligente protection les durs claviers de la maison Collard-Collard.

Les ciganos et les mulâtres sont restés fidèles au culte de la guitare, je leur en fais ici mon sincère compliment; il en est parmi eux qui sont des exécutants de première force. Par une belle nuit étoilée, les accords mélodieux qu'ils tirent de cet instrument ingrat, les airs tendres ou gais qu'ils disent avec une expression touchante, rappellent au rêveur et au poëte ces concerts aériens que donnaient autrefois les brises, en glissant sur les harpes d'Eolie.

Les nègres, passionnés pour la musique comme pour la danse, font leur partie dans cette symphonie nocturne. Assis sur le seuil des portes, ils chantent, eux aussi, des chansons de leur pays, en s'accompagnant sur le marimba et sur l'accordéon; il en est même qui pratiquent la guitare.

Le ciel est parsemé de constellations sans nombre, auxquelles se joignent par moment les étoiles multicolores que lancent les *foguetes,* — ce divertissement favori des Brésiliens; l'espace est sillonné par des courants harmonieux; des silhouettes blanches et noires passent derrière les rideaux; parfois une ombre inquiète se penche sur le balcon mauresque, et une rose lancée mystérieusement est aussitôt ramassée, avec non moins de mystère, par une autre ombre également inquiète et

tourmentée. C'est l'heure des sérénades et des doux aveux, des secrets confiés à la fleur, aux couplets de la chanson, aux flammes de Bengale qui éclatent dans l'air.

La poésie et l'amour débordent de partout. Pourquoi faut-il que dans cette cidade bercée par tant d'harmonie, l'atmosphère soit remplie d'émanations nauséabondes? Pourquoi cette nuit sereine, calme, fraîche, est-elle chargée d'une humidité pénétrante, perfide, mortelle souvent, et qu'on ne puisse laisser son âme errer dans l'infini ou tout simplement qu'on ne puisse fumer un cigare à sa fenêtre, sans risquer d'attraper une de ces *constipaçoès* terribles qui n'épargnent personne, ni les blancs, ni les noirs, ni les colons, ni les Européens?

En vérité, Rio-de-Janeiro serait un séjour charmant, si ce n'était pas le pays le plus chaud, et, en même temps, le plus humide que je connaisse; si surtout le drapeau noir flottait plus rarement, et même ne flottait plus du tout sur le terrain mouvant du Campo d'Acclamação!

Il n'est pas inutile de dire à cette place quelques mots des ressources que possède l'administration municipale de Rio-de-Janeiro. Ce simple coup d'œil rendra notre esquisse moins imparfaite.

Les revenus de la ville ont plus que doublé depuis vingt ans.

Ces revenus, qui étaient en 1834 de 945,000 fr.; puis, d'après M. Ferdinand Denis, de 2,649,305 fr. en 1836, dépassent aujourd'hui, suivant M. Charles Reybaud, 3 millions et demi de francs.

En admettant l'authenticité de ces chiffres, nous constatons une élévation subite et considérable dans l'espace de deux ans, de 1834 à 1836, tandis que les revenus

n'ont obtenu qu'un accroissement bien faible depuis cette époque jusqu'à nos jours.

D'où provient l'inégalité frappante qui existe entre ces deux périodes?

Quelle est donc la cause de cette importante augmentation d'un côté, et de l'autre, quel est le motif d'un mouvement de progression aussi lent, dans les revenus de la ville, pendant les années les plus rapprochées de nous?

Il nous a été impossible de trouver le mot de cette énigme.

Bref, aujourd'hui, les ressources de Rio sont représentées par une somme de trois millions et demi.

Certes, ce chiffre est insignifiant, si on le compare à celui qu'atteignent les revenus de nos capitales d'Europe, et de certaines de nos villes de province (Marseille a un revenu qui dépasse 19 millions), j'en conviens volontiers; mais pourtant avec près de quatre millions, on peut toujours paver ses rues, en faire disparaître les fondrières et les casse-cous; on peut en rendre la circulation facile, sinon commode, sans être obligé d'avoir recours au luxe du macadam ou de l'asphalte.

Chaque jour, les principaux journaux de la cidade, le *Correio mercantil* et le *Jornal do Commercio*, enregistrent les plaintes fondées et les énergiques réclamations des habitants qui protestent contre l'état déplorable des rues. Nous avons sous les yeux, en ce moment, un numéro du *Jornal do Commercio*, qui reproduit un article des *Débats* sur les phases diverses qu'a parcourues en France cette importante question, depuis le XIII siècle jusqu'à nos jours. On établit, en quelques lignes, un parallèle entre ce qui se pratique chez nous et ce qu'a fait l'administration brésilienne. Le rédacteur est incisif, sa parole est amère. Il désespère de voir jamais les rues

de la capitale de l'empire dans un état satisfaisant de propreté.

Pourquoi ne pas établir des trottoirs, du moins dans les quartiers du centre, où afflue un nombre considérable de passants? Cela coûterait-il donc si cher? Il n'y a pas mal de mètres d'asphalte et pas mal de pavés dans 4 millions.

Jusqu'à présent, nous le disons avec regret, malgré les améliorations sérieuses qu'il doit à la pression des idées européennes, Rio rappelle encore plutôt la cidade portugaise — esclave pressurée, méprisée par la métropole — que la capitale d'un peuple libre, d'un État civilisé.

Nous espérons avec M. Reybaud que Rio se *dégagera peu à peu de cette défroque sale et boueuse dont l'avaient affublée ses anciens dominateurs.* Mais il lui reste beaucoup à faire encore, pour atteindre à la hauteur des destinées que l'avenir lui réserve; cette transformation, devenue si nécessaire, n'est pas l'œuvre d'un jour, nous ne l'ignorons pas.

Parlerons-nous de ces infectes baraques en bois où l'on vend de la viande, et qui sont adossées à la mer, dans le quartier du Calabouço? Ces baraques, qui occupent l'espace compris entre le couvent d'Ajuda et la chapelle de Santa-Luzia, en face presque de la caserne, ont été en partie brûlées par l'ordre de dom Pedro I. Cet empereur avait parfois une justice expéditive qui tranchait carrément les questions les plus ardues. Un matin on trouva une partie des baraques en cendres. Il en reste encore assez, toutefois, pour vicier l'air, et venir ainsi en aide à la fièvre jaune et au choléra (1).

(1) On nous apprend que ces baraques ont complétement disparu aujourd'hui.

Nous ne méconnaîtrons pas cependant les excellentes intentions du conseil municipal. Nous applaudirons, avec le *ministre de l'Empire*, à la louable activité qu'il a déployée, pendant ces dernières années, et nous rendrons également justice au zèle qu'a montré la junte de *Salubrité publique*. Mais, il faut être juste, ce n'est pas avec trois millions et demi qu'il est possible de transformer une ville de deux cent mille habitants. L'insuffisance des moyens est évidente, sachons le reconnaître, pour faire face tout à la fois aux frais de pavage, et aux dépenses qu'exige la question hygiénique.

Le gouvernement ne pouvait manquer de s'émouvoir enfin de cet état de choses.

Il y a quelques années, la cité a été divisée en deux grands districts, dont l'un reste à la charge de la municipalité, tandis que le service de l'autre est confié au chef de police qui agit pour le compte du gouvernement, mais d'accord avec le président de la junte centrale et le corps municipal.

Cette combinaison a déjà produit un peu de bien, et quelques *praïas* ont été purgées des immondices qu'on y avait laissé s'accumuler. Les moines de San Bento, plus généreux que ceux de San Antonio, ont cédé gratuitement au gouvernement une partie de la *fazenda* qu'ils possèdent dans l'île du *Governador ;* ce terrain doit servir de dépôt général.

Cinquante Africains libres ont été mis momentanément à la disposition du chef de police, pour le service si important de la propreté des rues et des places.

Mais ce n'est là qu'une mesure transitoire. L'intérêt de la cité ne peut se contenter d'un palliatif; il exige une réforme radicale à ce sujet. L'urgence en a été proclamée par le *ministre de l'Empire*, M. Luiz Pedreira de Coutto Ferraz, lorsqu'il a demandé qu'on arrêtât en-

fin un système sérieux et permanent, pour l'enlèvement des matières infectées qui, *accumulées et séjournant dans les maisons particulières et sur divers points du centre de la cité, contiendront toujours le germe de graves épidémies.*

. . . . accumuladas et demoradas nas casas particulares, e em diversos pontos do centro da população, serão sempre germens de graves epidemias.

Nous citons textuellement la phrase de M. Ferraz dans son *Relatorio* de 1855. Nous atteignons ainsi un double but. Tout en payant un juste tribut d'hommages à la sollicitude éclairée du ministre, nous constatons la fidélité de nos tableaux. Croit-on que l'autorité du ministre de *l'Empire* soit assez respectable? La parole de M. Ferraz confirme notre appréciation et garantit notre bonne foi. Qui oserait nous accuser maintenant d'avoir trop chargé notre palette?

Le même rapport nous apprend que, par suite de la nouvelle division du travail, une grande voie pavée vient d'être ouverte depuis la rue *Direita* jusqu'à *Bota-Fogo.*

Les *Larangeiras*, le *Cattete*, *Bota-Fogo*, ce quartier aristocratique par excellence, seront donc désormais accessibles aux piétons!

Les élégantes habitations, les charmants cottages des riches négociants anglais, qui bordent la rue Nova, pourront donc servir maintenant de but de promenade; et l'on ne sera plus obligé de patauger dans la boue, pour aller admirer les beaux jardins de M. le vicomte de Parana (Carneiro Leão), le parterre éclatant et la coquette volière de M. le vicomte d'Abrantès!

Dieu soit loué!

Que l'administration, maintenant qu'elle est aidée par le gouvernement, persévère dans la voie où elle

vient enfin d'entrer; qu'elle s'occupe du *Sacco dos Alferez*, de l'*Atterado*, du *Campo Allegre*, sans négliger pourtant le centre de la cité. Si splendide est l'avenir du jeune empire, que la capitale doit se mettre à la hauteur des brillantes destinées qui l'attendent.

Centre du commerce, de l'industrie, des arts, au Brésil; tête de colonne, dans un temps rapproché, d'une confédération formée par les États de l'Amérique du Sud, si notre expédition au Mexique réalise — en atteignant le but politique qu'on lui suppose — le rêve poursuivi par le docteur Pacheco; principal agent alors d'une politique large, féconde, généreuse, la ville de Rio est forcée de se montrer digne, par ses institutions autant que par ses monuments, du rôle magnifique qui lui est réservé.

Assainir d'abord, puis embellir les rues, voilà la tâche imposée à la chambre municipale. Elle méritera réellement et sérieusement le titre d'*Illustrissime* qu'elle s'arroge, lorsque, par des améliorations importantes, elle aura fait de Rio-de-Janeiro une ville européenne. Espérons que ce but finira par être atteint.

Pour notre part, nous suivrons avec le cœur toutes les tentatives de la municipalité; nous crierons *bravo* à tous ses fructueux efforts; nous oublierons même volontiers qu'un jour notre voiture est restée *trois heures* empêtrée dans le chemin creux qui conduit à *Ingenho velho*, avec de la boue jusqu'aux essieux, pendant que nous nous rendions à la résidence de Son Excellence le conseiller Jose Maria Velho, mordome par intérim de la Casa Impérial.

III

Une journée à Rio-de-Janeiro.

Pendant notre promenade à travers la ville, en même temps que la physionomie générale de la capitale de l'Empire Sud-Américain vous était présentée, madame, déjà vous commenciez à pouvoir apprécier le degré de civilisation auquel était parvenu ce peuple neuf, *povo novo*, ainsi que l'appelle le docteur Pacheco.

Ce chapitre est destiné à vous fixer définitivement à ce sujet.

L'emploi d'une seule de mes journées, madame, vous donnera une idée plus exacte de la vie que l'on mène à Rio-de-Janeiro, des mœurs et des usages de ses habitants, qu'un ouvrage tout entier écrit dans ce triple but. J'ajoute que cela vous ennuiera moins. Quand ce travail n'aurait d'autre mérite que celui d'être plus court et moins savant que l'autre, ce serait toujours autant de gagné.

Les nuits splendides au dehors, mais malsaines et dangereuses cependant à cause de l'humidité, sont affreuses dans l'intérieur des maisons.

Notre *appartement*, ainsi que l'appelait pompeusement Nausier, avait subi une transformation complète. D'abord, les murs avaient été peints à neuf, et les portes, le parquet et les fenêtres savonnés à tour de bras. De plus, une double couche de peinture à l'huile, étalée contre les cloisons, jusqu'à hauteur de ceinture, avait porté la mort dans les nombreux repaires où la vermine se croyait inaccessible. C'est qu'on ne descend pas dans un palais, allez, quand on vient aux colonies pour y faire fortune. Les natures délicates ont à traverser alors de rudes épreuves. Et dire que nous appartenions, nous

autres, à la classe des privilégiés ! Nous arrivions chez nous, enfin; jugez par là du sort de ceux qui débarquent sans sou ni maille et qui ne possèdent ni feu ni lieu.

Établi, scies, marteaux, papier gris, paquets d'allumettes, avaient disparu pour faire place à un élégant mobilier venu en droite ligne de Paris. Une armoire à glace, un piano belge de Van Hecke, en palissandre incrusté de citronnier, des fauteuils élastiques, ornaient maintenant notre chambre. L'alcôve s'était également parée. Au lieu des deux galettes que vous savez, un grand lit en fer avec son sommier en occupait le centre, ayant à droite un hamac du Para, et à gauche un joli berceau en jacaranda.

Treize mois se sont écoulés depuis notre arrivée au Brésil, et depuis quatre mois Lison m'a rendu père d'une charmante petite fille. C'est elle qui dort dans le berceau.

Mais berceau, lit et hamac, sont enveloppés par un immense *mosquiteiro* destiné à nous garantir contre les attaques incessantes de nos ennemis nocturnes. Des légions de moustiques envahissent les appartements aussitôt qu'on apporte des lumières. L'audace de ces monstres ailés ne peut être plus grande. Trois ou quatre fois par nuit, il nous faut entreprendre une battue, afin de les chasser de l'alcôve, et encore ne réussissons-nous pas à nous en débarrasser. Il en reste toujours une demi-douzaine au moins qui, furieux de se heurter en vain contre la gaze, sans trouver une issue, fondent sur nous en sonnant de la trompe et ne nous permettent pas de dormir. Ils entrent par les mailles du tissu, se glissent par le dessous du lit, et, au moment où le sommeil va clore nos paupières, leur chant de guerre, leurs irritantes piqûres nous poussent à une nouvelle expédition qui sera aussi vaine que les précédentes. Le matin, tout notre corps est couvert de cloches; nous passons no-

tre temps à nous déchirer avec les ongles, ni plus ni moins que si nous avions la gale, dans l'espoir de calmer ce feu intérieur, cet embrasement général du sang qui nous dévore.

Indépendamment de ces affreux insectes qui suffisent et au-delà pour donner des nuits blanches, il existe au Brésil une charmante petite sauterelle, d'un vert d'émeraude, que l'on appelle, je ne sais pourquoi, *Esperança.* L'Esperança entre dans les appartements, se cramponne à la tapisserie ou se suspend aux rideaux, et son cri aigu, strident, retentit de la façon la plus désagréable aux oreilles. On a beau ne pas vouloir l'entendre, ce cri vous blesse le tympan comme une pointe acérée. Une chasse devient nécessaire et la mort de la sauterelle peut seule mettre fin à ce bruit agaçant.

L'*Esperança* et les *mosquitos*, voilà les plus cruels ennemis que l'on rencontre au Brésil. A force de troubler leur sommeil, ils finissent par avoir raison des natures les plus vaillantes, des plus vigoureuses organisations.

Commencez-vous à comprendre tout ce qu'a dû souffrir ma frêle compagne dans ce pays? Elle avait voulu nourrir son enfant, et devenir ainsi deux fois sa mère; mais les moustiques ne le lui ont pas permis; elle a dû céder, après quelques mois de fatigues inouïes, à une robuste négresse, ces soins maternels qui sont si doux pour une jeune femme!

L'audace des insectes et le cri de la sauterelle nous avaient tenus éveillés toute la nuit. Les premières clartés du matin, en forçant nos impitoyables tourmenteurs à la retraite, nous permettaient de goûter enfin ce repos qui nous était si nécessaire. Une détonation éclata alors, suivie d'un bruit sourd, comme la chute d'un corps solide, qui retentit sur le toit de la maison. Sautant à bas de mon hamac, je me précipite à moitié nu dans la chacara.

Les ouvriers vaquaient déjà à leurs occupations dans le *telheiro*. En entendant la détonation, ils avaient laissé là phosphore, soufre, boîtes d'allumettes, pour connaître la cause de ce vacarme infernal.

Il s'agissait tout simplement d'une mine que des nègres venaient de faire partir sur une colline qui domine notre chacara. Des fragments de rocher avaient volé dans toutes les directions; l'un d'eux, de la grosseur d'une noix de coco, s'était abattu sur le toit de notre logis.

— *Hê nada*, senhor, *hê nada* (ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien), s'écrièrent les ouvriers en m'apercevant; *hê a mina*.

Je n'étais pas le moins du monde de leur avis et je pensais qu'un tel voisinage n'offrait rien de bien rassurant pour moi et les miens. Et si la mine avait joué dans le jour; si la pierre, au lieu de s'abattre sur le toit, avait été frapper mon enfant ou sa mère? Tout cela pouvait arriver; mais la loi, je l'appris plus tard, était impuissante à empêcher un propriétaire de travailler son fonds comme il l'entendait.

Du reste, je n'étais pas le seul exposé à tous les inconvénients qu'offre le voisinage d'une mine. Les environs de Rio, Rio lui-même, possèdent des carrières que l'industrie exploite depuis quelques années avec une ardeur indicible, sans se préoccuper des dangers qui peuvent en résulter pour les habitations d'alentour. Des noirs, à peine vêtus d'un misérable haillon, nus pour la plupart, mais armés du pic du mineur et munis d'une corne de bœuf remplie d'eau, couronnent les monticules granitiques du Cattète. Les *pedreiras da Gloria*, *da Candelaria*, ne cessent pas de fonctionner et de fournir ce gneiss porphyroïde avec grenat, veiné par de petites couches de quartz, de feldspath et de mica, si agréable à l'œil.

L'activité qui règne sur ces carrières (nous disons *sur*

et non pas *dans*, car l'exploitation est tout extérieure) ne saurait se décrire. Si elle ne se ralentit pas, peu d'années suffiront pour les faire disparaître.

La ville gagnera doublement à cela.

En même temps que des constructions en pierres remplaceront les baraques vermoulues, les huttes en bois qui couvrent certains quartiers tout entiers, l'air intercepté par ces monticules pourra librement circuler et purifier l'atmosphère corrompue par tant de miasmes putrides. Je ne donne pas dix ans à Rio pour changer entièrement de face et je ne désespère pas, à cette époque, d'apprendre que le *Moro Sant-Antonio*, où est bâti le couvent des *Antonins*, le moro de *San-Bento*, où s'élève le couvent des *Bénédictins*, le moro de *Santa-Teresa*, où l'on voit le couvent du même nom, se sont aplanis et que des habitations solides, commodes, élégantes, couvrent les hauteurs où se dresse le palais du bispo (évêque) de Rio-de-Janeiro.

Quoi qu'il en soit de l'avenir de cette capitale, mon sommeil avait été brutalement interrompu par une de ces causes qui ne se produiraient pas en Europe, sans de grands dommages pour leur auteur. Je jetai un coup d'œil de regret à mon hamac, un autre regard d'amour à mon enfant, et, prenant mon étui à cigares, je me mis à visiter mes bananiers en fumant.

Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis l'explosion de la mine, lorsque deux ouvriers s'élancèrent du telheiro, avec une corde. En passant devant moi, ils s'écrièrent :

— Le voilà encore le *burro* (mulet) du vieux ! là, là, senhor, de ce côté ; aujourd'hui il ne nous échappera point.

J'aperçus en effet en regardant dans la direction désignée, un burro d'un jaune sale, qui, après avoir franchi la porte de la chacara, s'était mis bravement et sans plus de façon à tondre l'herbe qui la couvrait.

En un clin d'œil, les deux ouvriers eurent passé une corde au cou du burro. Ils l'attachèrent alors au tamarinier qui ombrage une des ailes de l'habitation. Une fois cette œuvre terminée, ils retournèrent encaisser des allumettes.

— Encore deux mille reis de gagnés pour la *rapaziada* (bande, troupe de garçons), s'écria l'un d'eux en se frottant les mains.

Une explication est ici nécessaire.

La police des rues est si malfaite dans certains quartiers, et surtout dans la *Cidade Nova*, qu'on ne peut mettre le pied hors de chez soi sans rencontrer — indépendamment des cadavres de chiens et de chats en putréfaction, et des ordures de toutes sortes — des burros vaguant librement, comme d'honnêtes citadins, et broutant le *capim* (1) ou l'herbe dont les rives des ruisseaux sont hérissées. Ces pauvres bêtes qui appartiennent à des maîtres indigents pour la plupart, manquant du strict nécessaire à la maison et n'y rencontrant rien, mais absolument rien à mettre sous la dent, sont bien forcées de courir l'aventure; elles franchissent alors la porte du logis que le maître laisse systématiquement ouverte, et elles vont droit devant elles, jusqu'à ce qu'elles trouvent le moyen d'apaiser leur faim.

La chacara que nous habitions, assez vaste et à moitié couverte par les eaux, abondait en capim savoureux. Vous devinez qu'elle servait de but aux visites intéressées des burros du quartier. Or, cela ne pouvait me convenir. Outre qu'ils me privaient, en dévorant l'herbe de la chacara, d'un revenu, minime, il est vrai, mais certain, ces animaux foulaient aux pieds mes

(1) *Capim*, herbe de Guinée; c'est la seule nourriture des bestiaux au Brésil, où le fourrage manque absolument.

choux, mes carottes, mes radis, mes ananas et mes cannes, et de plus, ils troublaient les promenades de ma femme et de mon enfant. Un jour ou l'autre, quelque burro, dérangé au milieu de ses jouissances gastronomiques, pouvait bien heurter l'un de nous, effrayer ma chèvre, lui donner un coup de pied. Un malheur est si vite arrivé! C'est surtout pour mon enfant que je redoutais un pareil voisinage.

Les premiers mois de mon arrivée, je m'étais contenté de chasser ou de faire chasser par les ouvriers ces hardis envahisseurs. Mais à peine avions-nous le dos tourné que la faim les poussait encore dans la chacara. Je m'étais plaint aux maîtres des burros; ceux-ci, s'excusant avec humilité, avaient promis de redoubler de surveillance; mais l'état de choses n'avait pas changé.

Le travail souffrait également de ces visites quotidiennes. Je pris alors le parti d'imposer ces maîtres négligents ou avares, et d'exiger d'eux 6 fr. ou 2,000 reis pour leur permettre de ramener l'animal ravageur. Cette somme était abandonnée à la rapaziada qui se chargeait d'amarrer le burro au tamarinier.

Vous croyez peut-être que l'indigent est seul à spéculer sur le profit qu'il retirera des excursions de son mulet? Détrompez-vous. Ici telle personne possède un burro ou un cheval qui lui sert à se pavaner dans les rues, mais elle ne s'inquiète aucunement de sa nourriture.

Un employé du ministère, un haut employé, ma foi! qui avait deux chevaux à lui appartenant, et qui demeurait près de moi, s'était persuadé que ma chacara devait fournir à ses bêtes le capim qui leur était nécessaire. Combien de fois n'avons-nous pas dû expulser ces intrus! et pendant ces chasses fréquemment renouvelées, combien de douzaines d'allumettes n'avaient pu être

encaissées ! Combien de *vintems*, par conséquent, avaient été perdus pour la maison !

Nausier m'avait fait la leçon à ce sujet.

Un jour, je donne l'ordre d'amarrer les deux chevaux. Depuis une heure, ils rongeaient l'écorce du tamarinier, et je me disposais à les envoyer en fourrière, lorsque le propriétaire se présenta. Le verbe sec, l'œil méprisant de cet homme achevèrent de me mettre de mauvaise humeur.

— Qui est-ce qui vous a permis d'attacher mes chevaux, senhor ? me demanda-t-il avec hauteur.

— La loi qui rend toute propriété sacrée, senhor, répondis-je du même ton.

— Savez-vous que je suis employé du gouvernement, senhor ? reprit le personnage, en enflant encore le volume de sa voix.

J'étais bien fondé, madame, en vous déclarant, au commencement de ce chapitre, que l'emploi d'une de mes journées vous ferait mieux connaître les mœurs brésiliennes qu'un ouvrage spécial sur la matière. Me voici déjà arrêté par une simple exclamation de mon interlocuteur.

Vous saurez donc, madame, qu'ici un homme a tout dit, lorsqu'il a prononcé cette phrase sacramentelle :

— *Estôu empregado do governo* (je suis employé du gouvernement).

Il faut alors tirer l'échelle et s'incliner. La réplique est impossible.

Depuis l'année 1500 que Pedro Alvares Cabral prit possession du pays au nom de S. M. Très-Fidèle, le roi de Portugal, jusqu'au jour de la proclamation de l'indépendance, le Brésil resta la propriété exclusive des envahisseurs. Toutes les positions, tous les emplois, les grands comme les moindres, comme les plus petits, leur étaient dévolus. Ils usaient de la terre conquise comme d'un patrimoine que l'héritier légitime traite à sa guise.

Les Brésiliens se virent donc, pendant plus de trois siècles, repoussés systématiquement des affaires, et ils durent se résigner à laisser l'administration entre les mains de l'étranger. La race européenne s'entourait ainsi, en face des indigènes, de tout le prestige qui s'attache au pouvoir; mais, en redoublant de morgue et de fierté, elle excitait au dernier point la haine et l'envie des déshérités. Ceux-ci, par cette exclusion, étaient déclarés inférieurs et indignes. Un fait que signale l'historien Anglais John Armitage, établira mieux l'antagonisme qui existait encore, en 1820, entre les Européens et les indigènes :

Au commencement de cette année, le commandant militaire Vicente Antonio de Oliveira — se faisant l'organe du parti portugais — demanda formellement, dans une requête adressée au roi João VI, que les Brésiliens admis dans l'armée, ne pussent jamais dépasser le grade de capitaine.

L'idée d'une supériorité quelconque, qui découle parmi nous du mot *noblesse*, ne pouvait prévaloir chez un peuple dont chaque citoyen, jusqu'au dernier paysan, se croit aussi noble que le roi, s'intitule *dom* ou *senhor* et met la particule devant son nom, — un nom qui ne finit plus ! le Brésilien, façonné par le Portugais, tient de son aïeul cette prétention que j'appellerais *démocratique*, à cause de l'égalité qu'elle consacre, si elle embrassait un sens général, mais qui n'a qu'une mesquine portée, en l'appliquant seulement à une nation au détriment des autres, et en établissant ainsi un privilége ridicule et niais. Si le Portugais se croyait plus noble que le Brésilien, celui-ci s'estimait plus noble que le Portugais, et la balance était égale. Mais ce qui établissait la supériorité réelle du premier sur le second, c'était son aptitude á occuper des emplois. Une aristocratie hau-

taine, arrogante, dédaigneuse, fut ainsi créée, dont le signe visible devint la participation aux affaires.

Cet état de choses a duré jusqu'au 7 septembre 1821.

A cette date mémorable, les Brésiliens, secouant le joug des étrangers, prenaient place parmi les nations libres.

Il y a donc aujourd'hui près d'un demi-siècle que le Brésil est seul maître de ses destinées; cependant les préjugés portugais se sont tellement infiltrés dans les masses du peuple, qu'ils sont restés aussi puissants que jamais. Leur base s'est déplacée, voilà tout. Le Brésilien qui appartient à une administration regarde ses concitoyens de haut en bas. Depuis le ministre d'Etat jusqu'au simple *despachante* de l'Alfandega (douane), jusqu'au dernier *amanuense* (commis) du Sello, tous les employés se considèrent comme habitant des sphères supérieures.

Oh! la jolie fable que celle de la *Mouche du Coche* de Lafontaine!

On reconnaît les employés dans la rue rien qu'à la manière dont ils portent leur tête en marchant, à leur façon de rendre un salut et de sourire. Ils sont l'élément aristocratique de la nation, et toute la morgue, toute la vanité, toutes les prétentions de la race portugaise vivent en eux. De même que les compagnons de Cabral avaient conquis le Brésil, ils ont conquis le pouvoir, eux, mais après en avoir expulsé l'étranger. Si donc la hauteur des employés brésiliens présente un côté puéril et grotesque, elle se produit néamoins avec un semblant de justification. Les fonctions qu'ils occupent sont le fruit de la victoire, et leur orgueil devient ainsi patriotique. L'exagération de ce sentiment est seule ridicule; c'est cette exagération que nous attaquons ici.

Si enflé était le ton de mon interlocuteur, si rogue était son air, que je ne pus m'empêcher de lui rire au nez après son exclamation.

Il devint pourpre de colère.

— Si, senhor, reprit-il, j'ai l'honneur d'être employé au ministère, et vous manquez par un tel procédé à toute la nation brésilienne : y avez-vous pensé ?

Le moyen de calmer son hilarité devant une pareille argumentation !

— Senhor, lui dis-je enfin, je n'ai pas besoin de savoir qui vous êtes pour réclamer le prix du dommage que m'ont causé vos chevaux.

— Eh ! senhor, si la porte de votre chacara n'était pas ouverte, mes chevaux ne pourraient pas entrer chez vous.

— Dites plutot, senhor, qu'ils n'y entreraient pas, si la porte de leur écurie était fermée, et surtout si vous employiez pour les nourrir la somme que vous alloue dans ce but le ministère auquel vous appartenez.

Cet homme me lança un regard furibond.

— Senhor, vous oubliez à qui vous parlez ! proféra-t-il en se posant des trois quarts. J'ai l'honneur d'être cidadão (citoyen) brésilien...

— Et moi, j'ai l'honneur d'être cidadão français, dis-je en l'interrompant.

— Et de plus, reprit-il, employé du gouvernement. Rendez-moi donc mes chevaux. — Va les détacher et emmène-les, dit-il à un nègre qui se tenait derrière lui.

— Vous ne les emmènerez point, avant d'avoir payé deux mille reis aux ouvriers, répliquai-je résolûment, et, si vous tardez à vous exécuter, je les envoie en fourrière.

Cet homme ne se possédait plus.

— C'est ce que nous allons voir ! s'écria-t-il en s'élançant vers la porte.

Il revint un quart d'heure après avec le magistrat de police du quartier. Celui-ci m'énuméra longuement les

titres et les noms du puissant personnage dont il avait l'honneur d'être l'ami, dit-il, en s'inclinant devant lui. Il m'invita à vivre en bonne intelligence avec mes voisins.

— C'est avec la loi de votre pays que je veux vivre en bonne intelligence, répliquai-je.

— Sans doute, sans doute, reprit-il, la propriété est sacrée au Brésil et vous n'êtes pas tenu de nourrir les chevaux du senhor. Mais, cependant, rendez-les-lui sans amende ; ils ne retourneront plus dans votre chacara, je vous le promets.

Je persistai dans mes prétentions, à la stupéfaction profonde de l'employé, qui ne cessait de murmurer tout bas :

— Ces étrangers, ça ne respecte rien ! Ce sont des juifs, des païens !

Le magistrat me pria de céder pour l'obliger lui-même, et je me rendis aussitôt.

Cet incident eut cela de bon que je ne vis plus les chevaux de l'employé. Une autre chacara fut grevée de l'impôt qui pesait sur la mienne, ce qui la soulagea d'autant.

Cet épisode comique vous inspirera certainement une réflexion à laquelle je vais répondre d'avance, car je la devine. Ce sera encore un coin des mœurs brésiliennes que j'éclairerai en passant.

Vous n'êtes pas sans vous demander pourquoi cet homme si infatué de son mérite, si plein de vanité et d'arrogance, ne m'a pas reproché l'indignité de ma profession ; pourquoi l'illustrissime employé du gouvernement — ils sont tous *illustrissimes* dans l'Empire, tous, depuis le sénateur jusqu'au bottier, — ne m'a point écrasé sous cette apostrophe méprisante :

« Vous n'êtes qu'un fabricant d'allumettes ! »

Non, madame,cette phrase qu'on ne m'aurait pas épargnée en Europe, convenez-en, n'a point été prononcée : et, en cela, je vais rendre justice au sens droit de ce peuple, si neuf sous tant d'autres rapports.

Le Brésilien frotté de civilisation, comprend en partie les avantages que son pays a retirés et retire encore chaque jour de ses rapports commerciaux avec l'Europe. A ses yeux, le commerce est l'instrument précieux du progrès, le conducteur intelligent de la lumière. C'est par lui que se fait l'échange des marchandises et des idées; c'est grâce à lui que sont débarquées, — entre une caisse de livres et une autre caisse de soieries, — la révélation du bien-être, du luxe, des commodités de la vie matérielle, en même temps que l'initiation aux jouissances intellectuelles et morales, aux plaisirs plus délicats de l'âme et de l'esprit. C'est le commerce qui, en développant leur intelligence, les a conduits à comprendre toute la dignité de l'homme libre et a éveillé dans leur sein, malgré les tracasseries d'une administration soupçonneuse et tatillonne, des instincts nobles et généreux. C'est au contact des Européens, en un mot, qu'ils doivent d'avoir pu rougir de leur abaissement et s'en indigner.

D'aucuns reconnaissent cette vérité et la proclament franchement; le plus grand nombre la sent; d'autres la devinent. C'est le négoce qui les a amenés à briser leurs fers et à prendre leur place parmi les nations. Mais si le négoce, en créant un lien entre le Brésil et les autres peuples, a considérablement changé la face du pays, ils comprennent que l'avenir doit beaucoup plus bénéficier encore des relations déjà existantes et de celles que chaque jour voit s'établir, en vue de besoins sans cesse renaissants.

Leur vanité, il est vrai, se révolte souvent en nous

voyant exploiter les ressources nombreuses qu'offre ce vaste empire. Ils nous appellent *étrangers*, et ce mot, dans leur bouche, emporte une idée de mépris. Comme si la terre entière n'appartenait pas au génie et au travail!

Ils disent que nous sommes des *morts de faim*, et ils ne se trompent guère en cela, car les millionnaires ne sont point tentés du tout d'aller se faire dévorer par les moustiques et la fièvre jaune, ou brûler par les rayons incandescents qui tombent d'un ciel embrasé.

Ils nous reprochent enfin de venir au Brésil pour y amasser de l'argent, puis, notre sacoche remplie, de retourner en Europe afin d'y mener une vie commode et tranquille.

Cela est encore vrai. — Mais pourquoi ne serrent-ils point les rangs de manière à ne pas laisser une place vide pour les nouveaux débarqués? Au lieu de se complaire dans la fainéantise et la malpropreté, pourquoi ne se lancent-ils pas à la conquête des belles positions?

C'est que — vous l'ignorez, madame, et bien d'autres l'ignorent comme vous, — ils n'ont encore chez eux aucune fabrique d'étoffes ni de draps! Sans l'Europe dont ils sont les riches tributaires, ils ne pourraient, ces fidalgos arrogants, ni se vêtir, ni se couvrir, ni boire du vin, ni manger même du pain. Les ingrats! au lieu de nous maudire, ils devraient nous bénir et reconnaître qu'il est chèrement conquis, ce bien-être que nous rapportons du Brésil... lorsque nous le rapportons, toutefois!

Cependant, à part ces boutades de mauvaise humeur que l'ignorance se permet trop souvent encore; à part aussi les vieux encroûtés qui croient toujours que le travail est le lot des esclaves, mais que le blanc a été créé uniquement pour pincer de la guitare, dormir et reproduire son espèce, ils ont, en général, un profond respect pour le négoce. Tous les jours, les anciens préjugés s'ef-

facent; tous les jours on voit de jeunes Brésiliens secouer leur apathie, et, pour acquérir ce luxe qu'ils convoitent, se jeter hardiment dans les affaires.

Pour eux, le négoce est une idée simple et absolue. C'est un travail de l'intelligence, un développement de l'esprit. Aussi spéculer sur n'importe quelle valeur, c'est faire du négoce. Vendre des diamants ou des lacets, de la soie ou des boutons, c'est suivre la même ligne, être membre de la même famille, c'est toujours pratiquer des échanges, des opérations, des trafics. Enfin l'aristocratie, en fait de produits, n'existe pas chez eux, et le marchand d'allumettes est tout aussi commerçant à leurs yeux, tout aussi honorable, par conséquent, que le débitant de chapeaux, d'épingles ou de bijoux qui s'étale dans sa *loja*.

Vous comprenez maintenant pourquoi mon humble industrie ne m'a point valu le mépris du Brésilien. L'égal de tous les négociants, je n'étais l'inférieur de personne, si ce n'est toutefois d'un *empregado do governo*.

Les chevaux de mon employé n'étaient pas les seuls qui, abandonnés par leurs maîtres, cherchaient leur nourriture dans les campagnes voisines. Un burro appartenant à un vieux Portugais ne laissait pas passer un jour sans dévorer un carré de mon capim. La veille, poursuivi par les ouvriers, il avait saccagé, avec une plate-bande d'ananas, un carré de choux qui se présentait à merveille. Je m'étais dit qu'à la première visite le burro aurait de mes nouvelles et que le maître paierait les pots cassés. Vous devinez qu'il s'agit du burro d'un jaune sale que les ouvriers, plus heureux que les jours précédents, avaient réussi à amarrer.

Le vieux Portugais ne tarda pas à se présenter pour réclamer l'animal. A l'ouverture qui lui fut faite de

payer la *multa* (amende), il invoqua tous les saints du paradis, disant qu'il avait six enfants, une femme malade, etc., etc.

Je le laissai mentir tout à son aise, et lorsqu'il eut déclaré qu'il ne possédait pas la somme qu'on lui demandait, j'ordonnai à un ouvrier de conduire l'animal à la fourrière.

Cet ouvrier, jeune moço de dix-huit ans, marchant pieds nus et couvert à peine d'une chemise de laine, se dressa soudain sur ses talons, en me disant :

— Le senhor oublie que je suis *blanc* et qu'un *blanc* ne mène pas un burro par la rue.

Je m'excusai de mon mieux envers le senhor Antonio et je lui demandai si un blanc pouvait, sans déroger, aller appeler un sergent de ville.

Après une réponse affirmative, il partit. Il rentra bientôt, suivi d'un garçon de vingt-cinq ans, à peu près, de moyenne grandeur, bien pris dans sa taille, portant sur sa face les signes caractéristiques de sa race.... Je reconnus en lui un *cigano*.

— Tu es agent de police? demandai-je au cigano.

— Si, senhor, répondit-il.

— As-tu une médaille, une carte, pour justifier de ce titre?

Le cigano me dit gravement qu'au Brésil cet usage n'existait pas. Je voulus connaître ses noms. Il déclara qu'il s'appelait José Ignacio Maria Carlos Pedro da Vega. Il exigeait 3,000 reis pour conduire le burro. Je lui en offris 2,000 qui seraient payés : 1,000 en partant et les autres 1,000 lorsqu'il me présenterait le reçu de l'employé de la fourrière.

Cela arrêté, je lui remis une pièce de 1,000 reis. Après l'avoir reçue, le cigano fit deux pas vers la porte. Je le rappelai aussitôt.

— Eh bien! mais.... tu n'emmènes pas l'animal? m'écriai-je.

L'homme prit l'attitude, l'air, le ton, qui m'avaient frappé naguère chez Antonio, et penchant majestueusement la tête sur le cou :

— Senhor, proféra-t-il avec hauteur, je ne suis pas un *noir* pour remplir un pareil office. Je vais chercher un esclave qui recevra mes ordres.

Et gravement, lentement, il sortit de la chacara.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que je le vis apparaître avec un moleque. Le petit noir avait une corde à la main ; sur l'ordre du cigano, il passa cette corde autour du cou du burro et il sortit avec lui de la chacara.

— En m'apportant le reçu de la fourrière, tu toucheras les autres 1,000 reis convenus, dis-je à l'agent.

— Si, senhor, répondit-il en amenant un singulier sourire sur ses lèvres jaunâtres.

Ce sourire me poursuivait encore sous le berceau de bananiers où je m'étais retiré pour lire à mon aise les *Luziadas* de Camõens, lorsque Antonio accourut vers moi.

— Senhor, senhor, dit-il, le cigano est un cigano, c'est-à-dire un ladrão.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que le burro n'a pas pris le chemin de la fourrière, mais celui de la maison du vieux Portugais.

Il m'expliqua alors que, se défiant du cigano, il l'avait suivi à distance, et qu'au détour de la rue Velha san Diego, il l'avait vu s'aboucher avec le maître du burro. Le marché venait d'être conclu entre eux. L'agent avait reçu une pièce de monnaie, et le vieux Portugais s'éloignait avec l'animal.

Le rôle de dupe m'a toujours déplu. Le cynisme du

cigano, qui, à deux pas de mon habitation, tenant mon argent d'une main, prend de l'autre celui du Portugais, me révolta.

— Ah ! c'est comme cela que se fait la police à Rio, m'écriai-je. Eh bien! nous allons voir, et je n'en aurai pas le démenti.

Je m'habille à l'instant; malgré les flammes que darde le soleil, je me rends vers le chef de la police.

Ce magistrat me reçoit froidement, mais poliment. Après m'avoir entendu, il me dit de faire un *requerimento* et de le lui apporter.

Un *requerimento*, madame, c'est, suivant le cas, une pétition, une requête, une plainte. Il est exigé pour les moindres démarches, pour les demandes les plus futiles. Avez-vous à faire à l'*alfandega* (douane)? vite un *requerimento;* à l'*Illustrissima camara municipal?* encore un *requerimento;* au magistrat du *quarteirão?* au *delagado?* au *fiscal?* un *requerimento,* toujours un *requerimento* qui contienne l'explication de ce que vous voulez obtenir.

Une fois déjà, nous avions été victimes d'un vol audacieux commis par un agent de police. Sous le prétexte que nos vendeurs n'avaient pas de *licença* (permission) pour débiter leur marchandise dans les rues, on les avait arrêtés, et avec eux on avait saisi leur provision d'allumettes. Il nous avait fallu préalablement payer une multa de 16,000 reis, bien que nous fussions en règle, et entendre l'agent du fiscal déclarer effrontément que cette somme ne rentrerait plus dans notre poche. L'agent n'avait retiré que la honte de cette mesquine spéculation. Les 16,000 reis nous furent restitués; mais il m'était resté une rancune contre ces employés subalternes, et puisque l'occasion se présentait de poursuivre l'un d'eux, je ne voulus pas la laisser échapper.

Quoique ma visite au chef de la police soit le seul incident de la journée qui ait trait à cette affaire, cependant, comme j'ai entrepris le cigano, je vais en quelques mots vous apprendre ce qu'il advint de mes démarches ultérieures.

Le lendemain, mon requerimento fut porté à qui de droit.

Trois jours après, je me présentai au bureau de la police. Un commis me déclara qu'en effet le nommé José Ignacio Maria Carlos Pedro da Vega était employé par l'administration, mais qu'on ignorait son adresse.

— Il demeure rue du *Bom-Jardim*, dans une ruelle habitée exclusivement par des ciganos, répondis-je.

— Cela étant, reprit le commis, on va vous donner un agent qui saisira le cigano sous vos yeux.... s'il le trouve chez lui, toutefois, ajouta-t-il avec un accent qui me donna à réfléchir.

Je fis observer au commis que ce rôle me répugnait fort et que je ne voulais pas assister à une pareille opération. La police tenait tous les renseignements nécessaires maintenant; elle n'avait plus qu'à marcher et à remplir ses devoirs.

— Ce soir, le cigano couchera en prison, dit alors le commis.

Je saluai, et, en retournant à la chacara, je m'applaudis d'avoir ténu bon.

— Ce sera d'un bon exemple, pensai-je ; cette vermine d'agents besogneux y pensera à deux fois désormais avant de filouter ainsi les étrangers.

Le lendemain, il me fallut aller à la ville pour acheter du papier. C'était après mon dîner; la grande chaleur était passée.

En débouchant dans la rue du Bom-Jardim, j'entendis les sons d'une guitare et j'aperçus un groupe d'hommes

et de femmes qui se trémoussaient joyeusement sur les bords du chemin. Ces physionomies basanées conservaient toutes le même type. Elles appartenaient à cette race méprisée de parias européens qui, appelés *zingari* en Italie, *gypsy* en Angleterre, *gitanos* en Espagne, *bohémiens* en France et *ciganos* en Portugal, ne vivent que de vol et de rapines. Les vieilles disent la bonne aventure et tirent les cartes ; les jeunes vendent leurs sourires. C'était donc une bande de ciganos qui s'ébattait en cadence, et le musicien n'était autre que le senhor Pedro da Vega.

— Ah! pour le coup, c'est trop fort, murmurai-je en hâtant le pas.

Et je m'avançai vers les danseurs.

Ma présence fut loin de produire l'effet de la tête de Méduse sur ces joyeux compagnons. Sauts, rires et accords allaient leur train comme si je ne me trouvais pas là. Cette indifférence me piqua au vif.

— Hola! hé! senhor Pedro da Vega, m'écriai-je, daignerez-vous m'apercevoir enfin?

Une vieille cigana qui accompagnait la guitare avec des castagnettes, tendit la main de mon côté pour m'imposer silence, en même temps que le musicien me fit un signe de tête ayant la même signification.

On ne pouvait pas se moquer plus audacieusement d'un homme.

— Senhor ladrão, repris-je, vous plairait-il d'interrompre un instant vos accords pour échanger deux mots avec moi?

Cette fois, on fit mine de ne pas m'avoir entendu.

Je franchis alors le ruisseau qui me séparait de la bande joyeuse et je m'approchai de l'orchestre. Heureusement l'air arrivait à sa fin. Les danses avaient cessé. Le musicien, qui était nonchalamment assis sur l'herbe,

prit une pincée de tabac dans sa poche, et, tout en se levant, il roula sa cigarette.

— Pardon, senhor, dit-il, je vous avais bien reconnu, mais les plaisirs des senhoras moças et des senhores ne devaient pas souffrir de votre présence. Maintenant je suis entièrement aux ordres de votre seigneurie.

— Dites-moi, senhor da Vega, une chose que j'ignore. Est-ce que les voleurs ne sont pas punis au Brésil ? lui demandai-je brusquement.

Le cigano avait fini de rouler son papier ; il s'inclina respectueusement devant moi et avança la main pour prendre mon cigare. Je le lui tendis et il alluma son papier. Après deux bouffées de fumée lancées dans le vide :

— Le senhor me fait l'honneur de me demander, je crois, observa-t-il, si au Brésil les voleurs sont punis ?

Autre bouffée de fumée.

— Mais, sans doute, ils sont punis, reprit-il. Il n'y a pas huit jours, j'ai conduit à la *casa da Correcção* un nègre qui avait dérobé à sa maîtresse une boite de confitures. Il s'y trouve encore, et chaque matin, avant d'aller au travail, il reçoit la chicote.

— Comment donc se fait-il que vous soyez ici, alors ? proférai-je d'un ton sévère.

Le cigano secoua avec le petit doigt la cendre qui garnissait le bout de sa cigarette. Quand cette opération fut terminée :

— Le senhor plaisante, dit-il, en souriant ; je ne suis pas un voleur, moi, et il n'y a pas lieu de me punir.

Il était impossible d'être plus impudent.

— Comment appelez-vous donc l'acte que vous avez commis, hier, chez moi, à propos du burro ? Et cet argent que vous recevez des deux mains? Cela ne vous paraît pas constituer l'escroquerie, la filouterie, le vol enfin ?

Le cigano hocha la tête avec nonchalance.

— Le senhor a des expressions bien dures, dit-il. Chacun exerce ses petits moyens et vit de son industrie.

— Aux dépens des autres, n'est-ce pas ?

Le cigano secoua une fois encore la cendre de sa cigarette.

— Est-ce que dans ce monde nous ne vivons pas tous aux dépens du prochain ? observa-t-il.

— Par exemple !

— Sans doute, reprit-il ; le maître n'exploite-t-il pas son esclave ? Le vieux Portugais n'exploite-t-il pas son burro ? L'animal ne vit-il pas aux dépens des voisins ? Vous-même, senhor, n'exploitez-vous pas les habitants de Rio avec votre commerce d'allumettes ?

— Comment ! malheureux, m'écriai-je ; tu oses comparer une industrie honnête avec...

Il ne me laissa pas achever.

— Je ne compare rien, dit-il ; je prétends que chacun de nous empiète le plus qu'il peut sur les droits de son prochain, voilà tout. Votre Seigneurie a été longtemps la dupe du vieux Portugais ; et moi, à mon tour, j'ai dupé tout à la fois le Portugais et Votre Seigneurie. Ainsi va le monde, ajouta-t-il philosophiquement. S'il fallait pendre tous les voleurs, les bourreaux ne tarderaient pas à manquer.

Cette singulière profession de foi avait au moins un mérite, c'était celui de la franchise ; je lui en trouvais un second : cette manière d'envisager les rapports sociaux dénotait une absence absolue de sens moral qu'on se souciait fort peu de dissimuler. Le laid, radicalement laid, est un précieux sujet d'étude pour l'observateur. Pedro da Vega, en interrogeant les faits qui se reproduisaient journellement autour de lui, en avait conclu que rien n'est défendu que d'échouer, et que le succès légitime toutes

les audaces. Un système était né de ses observations. Cet homme vivait en paix avec sa conscience, voilà son excuse.

Il faut avouer à la décharge du cigano, et afin de mieux expliquer son scepticisme railleur, que la rue du *Bom-Jardim* se trouve dans le voisinage et sous le vent du *Campo d'Acclamação* ; et encore, que l'infortuné da Vega était condamné à traverser le *Campo* deux fois par jour, pour aller à la police et en revenir.

Remarquant que je l'écoutais avec quelque attention :

— Senhor, dit-il, n'est-il pas vrai qu'ici bas chacun a sa morale et que la meilleure est celle qui procure le plus de profit ? Celui-ci abuse de sa fortune, celui-là abuse de son talent, moi j'abuse un peu de ma position; que voulez-vous? Je n'ai pas le choix des moyens; il faut que je vive.

Je ne crus pas devoir rétorquer les paradoxes du cigano.

— Comment se fait-il que tu n'es pas en prison? demandai-je. Hier, je me suis rendu à la police, et on m'a promis de te faire arrêter.

Le cigano haussa les épaules.

— Le senhor croit-il donc que je sois le seul qui ait besoin d'indulgence dans notre administration ? dit-il. J'ai été prévenu, voilà tout, par l'agent chargé de m'arrêter. Quand il s'est présenté à mon logis j'étais absent. Aujourd'hui tout est arrangé et je puis dormir tranquille sur ma esteira.

Il prit une nouvelle pincée de tabac, et, tout en faisant un second papel :

— Du reste, reprit-il, le senhor va être édifié sur l'usage que j'ai fait de son argent et de celui du vieux Portugais. Voyez-vous cette belle fille, si large des épaules

et si bien découplée, qui arrange les nattes de ses longs cheveux noirs ?

Je remarquai, en effet, une admirable créature dans la direction indiquée.

— C'est ta femme? lui dis-je.

— Pas précisément; c'est ma sœur Margarita qui est, ainsi que moi, aux ordres de votre seigneurie; mais vous allez mieux la voir. Holà! hé! senhoresinha, s'écria-t-il, approche par ici.

La belle cigana répondit aussitôt à cet appel.

— Fais ta plus gracieuse révérence au senhor francéz, dit l'agent.

La cigana obéit; mais, son œil abrité sous d'épais sourcils, après avoir heurté le mien, se porta sur ma chaîne de montre et y resta amoureusement attaché.

— N'est-ce pas qu'elle a des yeux magnifiques? demanda Pedro. Margarita, montre tes yeux au senhor! Bien! Lance sur lui un de ces regards qui portent le trouble dans les cœurs.

La cigana releva lentement ses paupières, et de sa prunelle mobile jaillit un fluide embrasé qui me pénétra jusqu'aux os. Son œil se fixa de nouveau sur ma chaîne.

Je ne pouvais encore me rendre compte des intentions de l'agent, lorsqu'il poursuivit :

— Et ce front! comme il est pur! et ce nez! comme il est fier! et ces lèvres ombragées d'un fin duvet, senhor, ces lèvres un peu épaisses, mais jaunes comme un rayon de soleil et dédaigneuses comme celles d'une reine! Relève encore la tête, Margarita, et pour récompenser le senhor, à qui tu dois ce que tu désirais si vivement, adresse-lui le plus charmant de tes sourires.

La cigana manœuvra des lèvres, comme elle l'avait fait

des yeux, et un sourire gracieux, agaçant, un peu effronté, fleurit à l'instant, comme une rose printanière, à chaque coin de sa bouche.

Ce manége m'intriguait; je craignais de comprendre.

— Eh bien ! senhor, maintenant que vous connaissez cette séduisante créature, reprit Pedro, dites-moi, fallait-il laisser ces beaux yeux rouler de grosses larmes d'envie ? Fallait-il laisser se flétrir sous la morsure du désir ces lèvres fières et orgueilleuses ? Margarita me boudait depuis huit jours ; elle se dépitait aussi, parce qu'elle avait vu un bracelet rouge à la devanture d'une boutique et qu'elle voulait avoir ce bracelet ! Comprenez-vous maintenant ? Voyez son bras ; il est orné de la parure qu'elle convoitait, et c'est vous et le vieux Portugais qui l'avez rendue à la coquetterie et à la joie. Me reprocherez-vous le moyen que j'ai employé pour me procurer votre argent, en vue de l'emploi que je lui destinais ?

J'avoue que je n'eus pas la force d'articuler une nouvelle protestation.

— Allons ! Margarita, dit l'agent, pour payer entièrement le bracelet que tu as désiré, et en signe de réconciliation entre nous, offre au senhor la rose que tu as placée dans tes cheveux.

La jeune cigana me présenta sa fleur d'une façon si engageante que je ne pus la refuser. En échange je lui donnai une cruzada.

Pedro se récria aussitôt.

— Oh ! senhor, une cruzada pour la rose de Margarita ! fit-il avec un geste de dédain.

— Si le senhor veut agir en fidalgo, dit la cigana en souriant, il me fera cadeau de la chaîne de sa montre pour un second bracelet ; je lui promets d'entreprendre une neuvaine pour le succès de ses amours, *à Nossa*

Senhora da Gloria, acheva-t-elle en minaudant et en coquettant avec grâce.

Pour une cigana un homme, quel que soit son âge, ne peut pas avoir moins d'une maîtresse.

Trois mots résument la vie de ces filles indolentes et passionnées : *dormir, danser, faire l'amour.*

L'échange proposé ne pouvait me convenir.

— Ma chaîne de montre, répétai-je, contre ta rose ! Mais à ce compte, tes fleurs, ma charmante, seraient plus chères que tes sourires !

— Allons ! Votre Seigneurie va lui donner deux autres cruzades, le prix convenu entre nous, hier, pour conduire le cheval à la fourrière, et ainsi nous serons quittes, dit effrontément Pedro.

— En voilà assez, mon maître ! m'écriai-je. Je veux bien, en faveur de la belle Margarita et de son bracelet, et aussi de sa rose, ne plus me souvenir de ton escroquerie, mais retiens bien ceci : si tu oses franchir encore, pour quelque motif que ce soit, le seuil de ma chacara, je te coupe les oreilles.

— Si, senhor ! proféra-t-il ; mais donnez au moins une cruzada pour boire à votre santé.

— Pas une pataque, drôle !

— Eh bien ! un teston, et je vous joue l'hymne national composé par Sa Majesté Dom Pedro primeiro.

Il se mit à préluder sur la guitare. Mais moi, sans l'écouter, et sans être retenu par les œillades de Margarita — des œillades de cigana, c'est tout dire ! — je franchis le fossé, après m'être assuré, toutefois, que la chaîne de ma montre n'avait pas quitté sa place.

L'agent me suivit de l'autre côté du fossé.

— Le senhor me fera bien présent d'un charuto ? reprit, en désespoir de cause, et d'une voix doucereuse, Pedro da Vega.

Pour m'en débarrasser je lui tendis un charuto, et je m'éloignai en pensant aux singuliers agents qu'employait la police de Rio.

Les rires et les danses avaient recommencé dans la rue du *Bom-Jardim :* jusqu'à la rue *das Flores,* je pus entendre les voix de la bande joyeuse et les sons de la guitare qui accompagnait l'hymne de dom Pedro Ier.

Heureux coquins! précieuse insouciance!

J'ai dû sortir du cadre que je m'étais imposé, pour terminer l'histoire du cigano. Maintenant je rentre dans les limites de ce récit pour ne plus les franchir.

Donc, je reviens de l'hôtel du chef de la police; il est dix heures. La criada blanche que j'ai à mon service m'avertit que le déjeuner est servi. Je dis au revoir à ma chèvre que je viens de régaler avec une poignée de maïs, et, guidé par mon chat Minon, je me dirige vers la salle à manger.

Pour dissimuler les marques nombreuses que l'humidité imprime ici à toutes les maisons, j'avais placé des gobeas et des volubilis près du seuil. Ces plantes grimpantes, en couvrant une grande partie de la façade, avaient fini par former un rideau de feuillage qui réjouissait l'œil. Le haut de la porte disparaissait maintenant sous une guirlande épaisse, et il fallait se baisser pour ne pas endommager ce jardin suspendu. En entrant dans la maison, mon chapeau heurta les branches flexibles des volubilis. Une petite vipère d'un brun foncé, qui reposait dans ce nid verdoyant, glissa parmi les feuilles, frôla ma poitrine et tomba à mes pieds. Je reculai avec effroi; mais le courageux Minon s'élança sur le reptile avant qu'il se fût caché sous les hautes herbes, et d'un coup de dents il lui broya la tête. Sans plus tarder, je pris un couteau et je coupai au pied

mes plantes grimpantes, préférant encore l'aspect des murs lézardés et noirâtres à une fraîche tapisserie affectionnée par les vipères.

— Voilà une journée qui promet, n'est-ce pas, madame? Le matin, je risque d'être blessé par l'explosion d'une mine; à huit heures, un hardi voleur fait une saignée à ma bourse, et maintenant je viens de manquer d'être piqué par un reptile venimeux! Mais, bast! ce sont là des incidents vulgaires au Brésil; poursuivons:

La salle à manger, ainsi que je l'ai déclaré dans un autre chapitre, était ornée de tablettes étagées, destinées aux paquets d'allumettes. Ma chaise se trouvait entre la porte qui conduisait à la cuisine et un de ces échafaudages garnis de nombreux rayons. Je m'assieds près du berceau de mon enfant qui vient de m'accueillir par un sourire, et je commence mon repas.

Ma visite au chef de la police défrayait notre entretien, lorsque Lison poussa un cri perçant et se pelotonna sur sa chaise. Son doigt tendu me montrait Minon, les pattes ramassées sous lui, le dos bombé, l'œil flamboyant, en arrêt enfin.

— C'est une souris! murmura Lison, qui est peureuse comme une Parisienne de bon aloi.

— Ou une vipère! pensai-je en me rappelant la tapisserie de volubilis et de gobeas.

Le chat n'avait pas quitté sa position défensive. Je me penche pour découvrir l'ennemi qu'il n'osait attaquer, lorsqu'une secousse est imprimée à mon pantalon. Je relève brusquement la jambe; un bruit sec retentit. Minon se précipite sous la table, mais il s'arrête aussitôt, et j'aperçois enfin une masse informe, polie, bleuâtre, qui se traîne sous le dernier rayon dé l'échafaudage.

La criada reçoit l'ordre de pousser le berceau de l'enfant dans la chambre à coucher. Lison s'enfuit, pâle de

terreur, et moi, armé d'un bâton, je me mets, à tout hasard, à m'escrimer contre l'animal blotti dans le coin de la pièce. En même temps j'appelle les ouvriers à mon secours.

Mes coups sont drus et pressés. J'ose parfois regarder sous la tablette. Je ne distingue qu'une masse bleuâtre, sans forme appréciable, sans tête, sans queue, quelque chose de fantastique, en un mot.

Il me faut bien convenir que je n'étais pas très-rassuré.

Le Brésil, je ne l'ignorais pas, avec sa végétation luxuriante, produit des merveilles, des magnificences et des monstruosités de toute sorte. Les crapauds cornus, les hideuses araignées noires au corsage d'argent, les trigonocéphales venimeux, s'y trouvent en aussi grande quantité que la phalène agrippine, dont les ailes ont neuf et dix pouces de largeur; le nestor aux couleurs chatoyantes, le leïlus aux ailes noires frangées de vert, dont l'éclat, ainsi que le constate un judicieux écrivain, rappelle ces ors de couleurs dont on brode le velours. Animaux bizarres et impossibles, monstres horribles et cruels, végétaux d'une beauté incomparable, insectes qui ressembleut à des émeraudes et à des diamants, oiseaux qu'on prendrait pour des fleurs ailées, vivent côte à côte dans ce mystérieux pays et ont pour auteur commun une terre d'une prodigieuse fécondité.

A quelle espèce appartient donc l'ennemi que je combats? Qu'ai-je à redouter pour moi et les miens de son audacieuse invasion? Aucun cri, aucun sifflement n'a frappé encore mes oreilles; aucune tentative agressive de sa part ne s'est produite, non plus. Quel est donc ce silencieux animal qui s'est cramponné au bas de mon pantalon et que Minon n'a pas osé attaquer?

Un bruit mat parvient enfin jusqu'à moi, suivi d'une espèce de gémissement qui n'a rien d'humain. Ce son

que je ne saurais définir, me parut être la plainte d'un combattant blessé. Je redoublai d'ardeur, et la masse informe se blottit plus obstinément dans l'angle obscur. Dans ce moment les ouvriers arrivèrent sur les lieux. Leurs yeux fouillèrent en vain le dessous du rayon; mais leurs bâtons firent merveille et bientôt ils amenèrent au milieu de la pièce l'insolent envahisseur.

— C'est un *caranguejo !* s'écrièrent-ils à l'envi.

C'était en effet un crabe de la plus grosse espèce, un crabe bleuâtre, aux longues pinces luisantes. Bien qu'il eût une patte cassée, et l'état de cette patte m'expliqua le bruit mat que j'avais entendu ; bien que sa carapace portât les marques nombreuses d'un combat acharné, le crustacé, en se mouvant de côté, en tournant sur lui-même, ne rassurait pas encore mes esprits. Il pouvait avoir la grosseur d'une noix de coco du plus fort calibre. La vue de ses pinces formidables, qui mesuraient bien en tout dix à douze pouces d'envergure, me donna le frisson.

Je me dis que de pareilles tenailles vous casseraient très-proprement un doigt ou deux. Pour ma part, je ne leur aurais pas confié mon poignet. C'était horrible à voir.

Sur mon refus de garder pour ma table cette *manne céleste*, suivant l'expression pittoresque du Père Dutertre, les ouvriers l'emportèrent en triomphe et l'ajoutèrent au menu de leur dîner.

Je courus alors à ma petite bibliothèque, et je consultai l'histoire naturelle de Milne Edwards. L'auteur m'apprit que les crabes bleus appartiennent à l'espèce dite : *crabes voyageurs*.

A certaines époques de l'année, ces crustacés émigrent par bandes et quittent leurs marais pour gagner d'autres marais. Ils choisissent la nuit ordinairement pour

ces expéditions. Or notre chacara, couverte en partie par les eaux, avait à sa droite une autre habitation également inondée, et à sa gauche un immense terrain qui n'était qu'un vaste marais. En se rendant dans ce dernier lieu, les crabes avaient dû traverser notre chacara. Celui que nous venions de trouver appartenait évidemment à l'arrière-garde.

Le jour l'avait surpris égaré dans la maison, et, sans le fidèle Minon, nous aurions conservé cet hôte hideux jusqu'à la nuit. Deux autres crabes que nous découvrîmes blottis sous les fourneaux ; quelques autres qui s'étaient réfugiés dans le telheiro, nous apprirent que l'émigration n'était pas terminée.

La chair des crabes est délicate. Lorsque je fus moins impressionné par leur aspect, je voulus y goûter, et l'expression du Père Dutertre me sembla un peu moins paradoxale. Mais, si ma répugnance pour le crustacé diminua, l'idée d'un pareil voisinage ne me laissa guère tranquille, et cette pêche au bâton ne me parut jamais plaisante.

Je ne m'approchais plus qu'avec hésitation des rayons aux allumettes, et chaque soir je regardais sous le lit pour m'assurer qu'aucun retardataire de la troupe crustacéenne n'avait cherché un refuge en cet endroit.

Je ne vous parlerai point de la frayeur de Lison. Elle ne marchait plus qu'en tremblant ; si parfois son pied heurtait quelque chaise, elle poussait un cri, s'imaginant sentir les pinces d'un crabe monstrueux.

Décidément le Brésil est un charmant pays ; c'est la terre par excellence des surprises et des mystères ; mais poursuivons :

La chaleur est affreuse, une pluie de feu tombe du ciel et les poumons contractés n'aspirent qu'un air embrasé. On ferait cuire un œuf au soleil.

La concurrence redoutable que faisait notre fabrique aux produits d'Europe, rendait les arrivages moins fréquents. Aussi, des quantités d'allumettes débarquées depuis quelque temps, pourrissaient dans les magasins des négociants qui ne parvenaient pas à les placer. Un coup de commerce était possible; je le tentai. J'achetai pour un conto de reis (3,000 fr.) des caisses venant de Hambourg et contenant pour plus de 10,000 fr. de marchandises. Le détenteur et nous, nous faisions également une bonne affaire. Lui, retirait une somme assez ronde d'un produit qui bientôt n'aurait eu aucune valeur, tandis que nous, par un procédé économique, nous pouvions tripler et même quadrupler notre argent. Pour cela, il nous fallait laver tant seulement et tremper de nouveau les allumettes.

Cette opération venait d'être terminée pour la moitié à peu près des nouvelles marchandises; les allumettes étaient étendues au soleil, lorsqu'un pétillement sinistre frappa les oreilles des ouvriers. Une traînée de flammes courut aussitôt vers le telheiro, menaçant la fabrique d'une entière destruction.

Les rayons trop ardents du soleil venaient d'embraser nos phosphoros.

Une chaîne s'organisa aussitôt jusqu'au puits. Les seaux d'eau se succédèrent avec rapidité; nous inondâmes le devant du telheiro, afin de faire la part du feu et de préserver du moins le reste des caisses hambourgeoises. Ce dernier but fut atteint, mais en un clin d'œil nous venions de perdre 5,000 fr.

Accourez donc au Brésil pour y faire fortune! Suez sang et eau en travaillant, afin que le feu du ciel dévore instantanément le fruit de vos peines!

Heureusement, Nausier était absent de Rio. Il était allé établir un encan à Porto-Allegre, avec toutes les an-

ciennes marchandises du magasin. Le pauvre garçon aurait maudit le Ciel, s'il avait assisté à l'embrasement des allumettes! Je lui cachai notre malheur, et les ouvriers et moi nous ne pensâmes plus qu'à le réparer. Il nous restait encore un beau bénéfice. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre.

Mes ordres une fois donnés, je me jette sur mon hamac dans l'intention de reprendre quelques forces par un repos d'une heure ou deux; mais il était écrit que mes yeux ne se fermeraient ni jour, ni nuit. A peine commençai-je à m'endormir, que trois coups frappés dans la main retentissent à la fenêtre que j'avais laissée entrebâillée. J'aperçois alors une figure noire et des prunelles ardentes qui flamboient entre les volets.

— Senhor, dit l'esclave, la senhora Francisca dos Reis prie Votre Seigneurie de se rendre à l'instant chez elle.

— Me voilà aux ordres de la senhora, répondis-je.

Et je sautai à bas de mon hamac.

Je vais maintenant, madame, vous introduire dans une maison américaine et vous montrer la manière dont s'y exerce la toute-puissance. Cette visite en vous initiant à un raffinement de cruauté inspiré par l'avarice, vous donnera par anticipation une idée du cas que les *blancs* font ici de leur propriété noire.

Je vous ai dit plus haut que notre chacara était contiguë à une habitation envahie par les eaux et couverte de marais. Cette habitation appartenait à une Portugaise qui y vivait avec ses deux nièces. C'était une veuve âgée de 44 ans, appelée dona Francisca; ses nièces Antonia et Inès avaient l'une 15 ans et l'autre 13 ans. Une troisième sœur, c'était l'aînée, qui comptait à peine 16 ans, venait d'abandonner sa famille pour suivre un Brésilien dont elle s'était affolée.

L'exemple de leur aînée n'avait pas été perdu pour les

deux sœurs. Je ne vous raconterai ni la conduite d'Inès et d'Antonia ni le rôle corrupteur que remplissaient les esclaves auprès de ces deux jeunes filles, j'allais dire, de ces deux enfants. Vos oreilles ne doivent pas tout entendre, madame, et je ne veux pas non plus que mon récit vous fasse rougir.

Dona Francisca possédait un troupeau de quinze têtes, tant nègres que noires et négrillons qui, toute la journée, allaient et venaient du logis à la venda, chantant, escaladant le mur mitoyen pour demander aux ouvriers du tabac et des vintems. Deux ou trois négresses, — une entre autres de 17 ans, nommée Luizia, ardente comme une africaine, rusée comme une créole, un vrai diable enragé, en somme, — s'enhardirent jusqu'à franchir la muraille de séparation et à relancer les ouvriers, les — *senhores moços* — comme elles les appelaient, au fond du telheiro. J'ignorai longtemps ce manége, les négresses ne s'aventurant qu'à la faveur des ténèbres à envahir la chacara.

Une nuit que les moustiques m'avaient mis le corps en sang et qu'une damnée *esperança* m'avait enfoncé mille aiguillons dans le tympan, je me précipitai dans le jardin, espérant que la fraîcheur de l'air calmerait un peu la fièvre qui me dévorait. J'arpentais la chacara en fumant un cigare, lorsque je crus remarquer quelque chose d'insolite dans le telheiro. En m'approchant, je distinguai deux ombres qui se glissaient avec précaution entre les caisses, en gagnant le côté du mur. J'avançai encore, et les ombres, qui avaient pris corps, franchirent lestement le mur et disparurent aussitôt.

J'entrai dans le telheiro. Le premier objet que j'aperçus fut une masse noire accroupie sous la table et à moitié cachée par un grand ceste; je reconnus Luizia la créole.

— Que fais-tu là? lui demandai-je brusquement.

— Je viens voir le senhor Antonio, répondit effrontément la négresse.

— A cette heure? Antonio est donc ton amant? repris-je.

— Si, senhor, proféra sans hésiter Luizia.

Mais à peine eut-elle prononcé ces mots, qu'un troisième personnage se montra : c'était Antonio. La figure du moço exprimait l'indignation, et sa voix tremblait d'une colère superbe, lorsqu'il s'écria :

— Moi! l'amant d'une chienne de négresse! Ce n'est pas vrai. Luizia a menti.

Il est bon de vous prévenir, madame, que ces Portugais qui arrivent d'Europe, sans souliers et sans chemise, mais avec une dose impondérable de vanité, ne se font pas le moindre scrupule d'entretenir des relations avec les négresses; cependant, pour rien au monde, ils ne voudraient avouer cette intimité. Ils les traitent avec un dédain et une brutalité sans exemple, et les appellent *cachorras* (chiennes) à tout propos. Il n'est pas un de ces fidalgos déguenillés qui n'ait commerce avec quelque esclave noire; pas un aussi qui ne préférât le plus dur châtiment, à la honte qui rejaillirait sur lui, si son secret était pénétré.

La déclaration d'Antonio ne pouvait pas me surprendre.

Quant à Luizia, elle attacha un long regard de flamme sur le senhor moço, mais sans se permettre la moindre protestation; puis son œil s'éteignit, et elle se drapa dans un lambeau de châle, impassible et résignée. Je dédaignai d'approfondir ce mystère.

— Déguerpis au plus tôt, dis-je à la négresse, et, si je te reprends ici, je te fais donner la chicote par la senhora. Allons! tourne les talons de ce côté.

Et je lui montrai le mur qui lui avait servi de chemin. Luizia disparut sans souffler mot.

— Vous savez, senhor, dis-je à l'ouvrier, qu'une pareille vie ne peut pas me convenir. Je n'ai pas interdit l'accès de la fabrique aux ciganas pour y tolérer les visites des négresses. Agissez hors d'ici comme vous l'entendez ; mais, pour Dieu ! respectez ma maison. Si vous enfreignez encore mes ordres, vous irez chercher fortune ailleurs.

— Mais, senhor... hasarda le Portugais, qui ne voulait pas rester sous le coup de mon accusation.

— En voilà assez, repris-je en l'interrompant ; je crois ce que je crois et je sais ce que je sais. Bonsoir !

Il paraît que Luizia ne me pardonnait pas d'avoir troublé ainsi son mystérieux entretien, car le lendemain, comme ma négresse promenait nhanha (*nhonho*, *nhanha*, c'est le *baby* des Anglais) dans la chacara, la créole l'apostropha de l'autre côté du mur, en lui jetant des pierres. Mon enfant pouvait être atteint ; la négresse rentra pour m'avertir de ce qui se passait. Je m'élançai vers le mur, mais sans apercevoir la créole. Le jour suivant, la vindicative Luizia se remit à l'œuvre, déclarant qu'elle voulait crever un œil à l'enfant du senhor francez. Et les pierres de tomber. L'une d'elles frappa la négresse au cou, à quelques lignes seulement de la tête de nhanha.

Je ne pouvais pas tolérer une pareille insolence : m'habillant à la hâte, je me rendis auprès de dona Francisca, à qui j'exposai mes justes griefs. Luizia fut appelée aussitôt.

— Le senhor t'a surprise, il y a trois jours, dans son telheiro ? articula lentement la Portugaise.

— Non pas, senhora, répondit audacieusement la créole.

Je voulus parler. Dona Francisca me fit signe que c'était inutile.

— Hier et aujourd'hui, poursuivit-elle, tu as jeté des pierres à la négresse du senhor; tu as même déclaré que tu voulais crever un œil à nhanha.

— Senhora, ce n'est pas vrai.

— *Cala bocca, cala bocca !* s'écria la veuve, dont l'œil lança un éclair.

Puis elle continua, avec le même calme qu'auparavant :

— Et maintenant, en ma présence, tu viens de donner un démenti au senhor, à un *Branco!* C'est bien! nous réglerons nos comptes. *Vai per fora, cachorra!*

Se tournant alors de mon côté, après le départ de Luizia :

— Le senhor a droit à une réparation; il l'aura dans deux jours; il peut y compter.

Je pris congé de ma voisine, sans comprendre le sens de ses dernières paroles, mais persuadé néanmoins que la créole serait châtiée.

Le deuxième jour était arrivé et, comme je viens de le dire, je commençais à m'endormir dans mon hamac; un *recado* (message) me fut envoyé par dona Francisca, à l'effet de me rendre chez elle.

La veuve, pieds nus et un *palito* entre les dents, était à demi couchée sur une marqueza; elle caressait d'une main un charmant *sahui* gros comme une orange qui folâtrait sur son cou, pendant que de l'autre elle lutinait un magnifique *papagaio* bleu et or, qui voulait mordre le petit singe. Plusieurs négresses brodaient, accroupies à ses pieds.

A ses côtés, assises sur des nattes, parmi des négresses et des négrillons, se tenaient : Inez, le regard éteint, l'air fatigué, plus pâle que la fleur d'oranger fichée dans

ses cheveux, occupée à ne rien faire, et Antonia, qui, la tête renversée sur les genoux d'une mulâtresse, abandonnait son épaisse chevelure noire au peigne d'écaille de la mucama. Moins paresseuse que sa sœur, Antonia entr'ouvrait de temps en temps ses lèvres déjà fanées, hélas! pour recevoir des morceaux de confiture de coing (*marmelo*) qu'une autre esclave tirait avec ses doigts d'une boîte en fer-blanc.

Voilà, madame, dans toute sa triste vérité, le tableau d'un intérieur brésilien.

En m'apercevant, les deux jeunes filles s'enfuirent, comme deux biches effarouchées, suivies par quelques esclaves. Dona Francisca se souleva nonchalamment pour me saluer. Fourrant aussitôt ses jolis petits pieds dans des *tamancas* vernies, elle prit l'air grave de rigueur pour m'inviter à m'asseoir; elle fit alors un signe à un molèque qui disparut soudain. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que le négrillon était déjà de retour.

— *Esta?* demanda laconiquement la maîtresse.

— *Esta; sim, senhora,* répondit le molèque.

La veuve avança alors la main; elle prit une chicote (fouet à trois branches, composé de lanières de morue sèche) à la tête de la marqueza, et, toujours caressant le sahui qui gambadait sur ses épaules, elle se décida à se lever.

— Ayez l'obligeance de me suivre, senhor, dit-elle, tout en plaçant dans ses cheveux, près de l'oreille, le cure-dents barbelé qu'elle avait aux lèvres.

L'habitation commençait par une espèce de vaste péristyle que soutenaient quatre colonnes de pierre. A l'une de ces colonnes était amarrée, par les bras et par les jambes, une négresse nue que je reconnus pour Luizia.

Dona Francisca étendit le bras vers elle et me dit avec un sourire :

— Le jour du *castigo* est arrivé.

Levant aussitôt la chicote, elle la laissa retomber lentement, mais avec force, sur les reins de l'esclave.

Des cris aigus retentirent. Luizia se roidissait, avec des grincements de dents, contre la colonne qui retenait son corps ; elle tentait des mouvements furieux pour dégager ses pieds et pour briser les liens qui serraient ses poignets. Des blasphèmes, des cris de rage et des prières s'échappaient tour à tour des lèvres de Luizia, mais sans altérer en rien la gravité magistrale de la veuve. Les autres esclaves riaient ou plaisantaient grossièrement la créole (1).

Après les premiers coups de chicote, ému malgré moi par ce triste spectacle, mais révolté surtout de l'impassibilité de la maîtresse, je demandai la grâce de Luizia ; cette grâce me fut aussitôt accordée. La rapariga que mon intercession venait de délivrer, sans la toucher néanmoins, passa devant moi, en me jetant un de ces regards venimeux qui ont une terrible signification aux colonies. Je regrettai presque de l'avoir soustraite au châtiment qu'elle avait si justement mérité.

Pendant qu'on bassinait ses plaies avec du vinaigre et du sel, j'interrogeai dona Francisca sur le retard mis par elle au castigo de l'esclave.

La veuve, qui avait replacé le palito de citronnier entre ses dents, caressait gravement le pétulant sahui, qui n'avait pas discontinué, pendant le supplice, ses sauts et ses gambades.

— Le senhor ne comprend pas, répondit-elle avec la dignité froide qu'on remarque, non sans étonnement,

(1) On appelle *crioulo*, créole, au Brésil, le noir né dans le pays.

chez ces natures ardentes et passionnées, qu'il y a danger à corriger les esclaves immédiatement après une faute ? Le sang bouillonne alors, la tête est montée, et cette irritation peut causer des malheurs.

— De quel malheur veut parler la senhora ?

— Mais, dans la colère on mesure mal ses coups, répliqua-t-elle. Un œil est vite crevé ! la poitrine mérite des ménagements aussi ; le maître ne pense guère à cela, dans un pareil moment.

Quand plusieurs jours se sont écoulés, au contraire, la main est ferme, la tête est froide ; l'esclave châtié n'est exposé à aucune avarie qui diminue sa valeur. Justice est faite sans dommage pour le propriétaire. Comprenez-vous maintenant pourquoi je mets plusieurs jours d'intervalle entre la faute et la punition ? acheva la veuve d'un ton doctoral.

L'humanité des *senhores brancos* me parut alors bien intéressée. — Que dites-vous de ce calcul, madame ? A vrai dire, moi qui connais tout l'abrutissement des noirs et aussi toute leur méchanceté, je comprends que, dans un moment d'irritation, on leur allonge quelques coups de pied, ou qu'on leur jette à la tête le premier objet qui vous tombe sous la main : la colère explique le mouvement. Mais qu'on rumine sa vengeance ; qu'on en mesure longuement la portée ; qu'on en calcule froidement les effets, et, cela, afin de ne pas *détériorer la marchandise !* ma foi ! j'ai toujours pensé que c'était là de la cruauté au premier chef. Ce raffinement qui soulève d'indignation tous les cœurs honnêtes, change à mes yeux les positions et place le maître au-dessous de l'esclave, le *blanc* au-dessous du *noir*.

Et cependant, afin d'être juste envers tous, nous sommes forcé d'avouer que cette conduite est logique avec l'esclavage. Un noir est une propriété, tout comme

un sac de blé, tout comme une paire de bottes, tout comme une balle de laine. Or, on mesure la charge qu'on donne à son cheval pour qu'il ne devienne pas fourbu et qu'il ne perde pas ainsi de son prix ; on ménage son chien et son mulet. Pourquoi risquerait-on d'estropier son esclave? Un noir avec un œil crevé, ou une jambe cassée, vaudrait cinq ou même huit cent mille reis de moins : voilà pourquoi on attend pour le battre que *la main soit ferme* et *la tête froide*, suivant l'expression de dona Francisca.

A trois heures, la chaleur était encore intolérable. La base du *Corcovado* disparaissait derrière un épais rideau. Ce rideau se formait des vapeurs que le soleil dégageait de la terre pénétrée encore de l'humidité de la nuit. La cime conique du géant de granit apparaissait seule au-dessus des nuages, et sa couleur rougeâtre se détachait, puissante, énergique, sur l'azur trop uniforme du ciel. L'air était chargé d'électricité ; on respirait avec peine. L'orage n'était pas loin.

Debout, au flanc de la carrière, les noirs continuaient à trouer la pierre avec le pic du mineur. Leur corps tout nu ruisselait de sueur et leur tête, que rien ne protégeait, recevait d'aplomb les rayons du soleil. Pauvres gens ! L'œil fatigué par la réverbération les apercevait comme à travers un voile de gaze. Ils chantaient en mesure un motif sauvage et naïf qui portait à la rêverie.

Je me rendis sous le telheiro pour inspecter les travaux. Chaque ouvrier, couvert seulement d'une chemise, mais pieds et jambes nus, vaquait à ses occupations. Trois d'entre eux lavaient le contenu des caisses hambourgeoises; un autre égalisait les morceaux de pins sciés dans la matinée; deux de leurs camarades maniaient chacun un grand couteau en forme de ha-

choir, et coupaient avec une adresse merveilleuse ces petits palites carrés qui devaient devenir des allumettes. Les trois derniers séparaient les palites, les encaissaient et en formaient ces paquets oblongs qui remplissaient les rayons de la salle à manger.

Le commis, M. Manuel, nous avait quittés pour aller s'établir à Bahia. A sa place, nous avions pris un contremaître nommé Barboza, qui appartenait à notre concurrent, — un ancien avocat de Toulouse, par parenthèse, — lors de mon arrivée à Rio, mais qui passa à notre service, le jour où Nausier acheta la fabrique qui nous faisait ombrage.

Nous avions donc dix ouvriers actifs et laborieux ; le rêve de Nausier s'était réalisé. Notre marque était la seule demandée sur la place, et nous faisions pour près de deux contos de reis (6,000 fr.) d'affaires par mois rien qu'avec nos allumettes. Combien y a-t-il en Europe de petits magasins de draps et de soieries qui n'atteignent pas ce chiffre !

Le senhor Barboza, un foulard de coton passé à son cou, en manière de serviette, un bout de charuto derrière l'oreille, était assis devant une petite chaudière placée sur un fourneau de charbon. Il trempait l'extrémité des palites dans cette composition rougeâtre qu'on appelle *masse pour les allumettes* (*massa para phosphoros*).

Après une inspection rapide, je pris mon Camõens et je me dirigeai vers le berceau de bananiers adossé au mur qui séparait notre chacara de celle de dona Francisca. Pendant que ma chèvre Bébé broutait le capim ; que les colibris et les oiseaux-mouches, appelés si poétiquement *beija-flores*, butinaient parmi les fleurs ; que nhanha dormait ; que la criada Candida épluchait des cannes à sucre pour Lison, qui en était très-friande, je

m'étendis dans un hamac que j'avais placé sous le berceau. Le fidèle Minon fit un bond jusqu'à moi et se pelotonna à mes côtés. Je relus l'épisode d'*Adamastor*, agréablement bercé par le chant monotone des nègres mineurs.

L'orage, qui menaçait d'éclater depuis quelques heures, fondit tout à coup sur la campagne avec une violence terrible. Il ne fallut pas penser à détacher la chèvre ; je n'eus que le temps de sauter en bas du hamac et de me réfugier dans la maison. En un instant la chacara fut inondée. Le tonnerre grondait sourdement dans le lointain et de rapides éclairs illuminaient l'espace. Chose étrange ! toutes les cataractes du ciel semblaient déverser sur la cidade leurs réservoirs trop pleins, sans parvenir à rafraîchir l'atmosphère. L'air continuait à être lourd et pesant ; on ne pouvait pas respirer.

La peur faisait trembler Lison qui se cramponnait à moi à chaque coup de tonnerre, pendant que Candida exécutait force signes de croix et marmottait des prières.

L'état de ma compagne me rappela l'effet produit sur João VI par le tonnerre. Ce prince faible et ignorant s'était fait construire, dit-on, un fauteuil dont les pieds étaient de verre. A l'approche de l'orage, il se réfugiait dans une pièce basse du palais, se blottissait sur son siége, et tremblant, pâle, n'osant faire un mouvement, il attendait, enveloppé dans son manteau, la fin de la tempête. Un jour que le tonnerre grondait sur sa tête, il attacha un regard éteint sur deux officiers qui devisaient gaiement près de lui.

— Comment pouvez-vous rire et plaisanter dans un pareil moment ? murmura le roi d'un ton piteux.

J'aurai l'occasion plus tard de parler de ce prince dont la destinée, soit comme époux, soit comme père, soit

comme roi fut si triste. A lui non plus les épreuves n'ont pas manqué.

Cependant, des bêlements plaintifs parvenaient jusqu'à nous, de temps à autre, malgré le bruit de l'orage. Je regardai dans la direction du berceau, près de l'arbre où l'on avait attaché Bébé. La pauvre bête, terrifiée par le tonnerre et les éclairs, trempée par la pluie, tentait des bonds désordonnés pour rompre ses liens. Dans sa frayeur aveugle, elle s'embarrassait au tronc des bananiers. Il arriva un moment où la corde trop tendue força la chèvre de tenir la tête haute.

Les bêlements recommencèrent, plaintifs d'abord, puis sourds; j'ordonnai à Candida d'aller au secours de Bébé ; la criada, en me montrant les torrents qui tombaient du ciel et la chacara inondée, me déclara par signes qu'elle ne voulait point sortir.

Le contre-maître Barboza, ému de pitié, essaya de répondre à l'appel désolé de la chèvre. Mais traversé, renversé presque par la violence de l'eau, il dut regagner à la hâte le telheiro. Un dernier bêlement rauque et à peine sensible fut alors entendu. C'était tout à la fois un reproche et un adieu. Mes paupières se mouillèrent de larmes, en voyant la jolie Bébé fermer les yeux, et, la langue tirée, s'affaisser sur elle-même.

Honteux de ma lâcheté, et malgré les prières de Lison, je me précipitai dehors, un couteau à la main. Le tonnerre et les éclairs furent impuissants à me retenir - les pieds et les jambes nues, un chapeau de paille sur la tête, trébuchant à chaque pas, je volai vers le berceau. La chèvre râlait. Trancher la corde, couper l'extrémité des deux oreilles, ce fut l'affaire d'un instant; mais le sang ne coula point. Hélas! Bébé était bien morte!

Je ne vous apprendrai rien de nouveau, madame, en

vous racontant un orage sous les tropiques : murs renversés, maisons effondrées, arbres déracinés, rues changées en fleuves et charriant des meubles de toutes sortes, voilà ce que j'ai vu maintes fois au Brésil. Les tempêtes les plus affreuses en Europe ne donneront qu'une bien faible idée de ces ouragans terribles qui promènent la dévastation à travers les villes et les campagnes des pays intertropicaux. Mais ce désordre des éléments n'a qu'une très-courte durée; le soleil, un instant obscurci, se montre de nouveau, aussi brillant que jamais, et la terre, délayée momentanément en fange, se revêt, une heure après l'orage, de cette croûte dure, inégale, raboteuse, qu'il est impossible de déchirer sans souffrir. Il faut que les nègres aient une corne sous la plante des pieds, pour marcher, sans être incommodés, sur cette croûte à arêtes saillantes que forment les ardents rayons du soleil.

L'orage avait duré sept à huit minutes. Trois pans de murailles s'étaient écroulés près de nous, sans compter le mur mitoyen avec dona Francisca, et de plus, une maison qui faisait face à notre chacara. Je ne parle que de notre quartier; j'ai su le lendemain que des désastres plus considérables avaient affligé d'autres rues; qu'un magistrat de police, par exemple, avait dû déserter au plus tôt, en enlevant quelques meubles, la barraque qui lui servait d'asile, et cela au plus fort de la bourrasque, sous peine d'être écrasé sous les ruines.

Oh! le charmant pays que le Brésil!

J'ai dit plus haut que, dégoûté du service des négresses, j'avais pris une criada blanche. Négresses esclaves, négresses libres m'avaient fait donner au diable à cause de leur malpropreté, leur libertinage éhonté, leur penchant insurmontable pour le vol et leur indolence, dont rien ne peut donner une idée. La dernière

m'avait été ramenée la nuit par des *Pédrestes*. Ces soldats de police l'avaient surprise au milieu d'une bande de nègres vagabonds et dans un état d'ivresse qui touchait à l'abrutissement. Les autres volaient mes confitures, des paquets d'allumettes qu'elles échangeaient contre de la cachaça aux vendas d'alentour, des vintems, des rubans et autres fanfreluches de femme. Toutes, sans exception, se livraient aux ouvriers.

J'avais donc pris une blanche pour nous servir, et comme cette *Senhora* ignorait tout en fait de cuisine, je m'étais entendu avec un gargotier français de la rue d'*Assemblea* pour nos repas. Un noir esclave nous apportait notre dîner. A cinq heures, nous attendîmes notre pourvoyeur, mais, comme sœur Anne, nous ne vîmes rien venir. Cependant l'estomac délabré de ma compagne (elle donnait le sein à son enfant) ressentait des crampes horribles. Une heure s'écoula encore et notre pitance restait toujours invisible. Au lieu de se nourrir pour deux, la pauvre Lison manquait du strict nécessaire pour elle-même.

Comme ses souffrances devenaient de plus en plus intolérables, je donnai l'ordre d'aller acheter une douzaine d'œufs aux environs. Candida venait de partir lorsqu'arriva le nègre du gargotier. L'esclave nous dit qu'il avait été surpris par l'orage, et il expliqua son retard par l'état déplorable des routes. Voie difficile, dangereuse même en tout temps, le Campo Sant'Anna était maintenant inabordable sur plusieurs points. Une maison entière s'était écroulée au centre de la ville, dans le quartier le plus commerçant, à l'extrémité de la rue *Do Ouvidor*. Pour atteindre la *Cidade nova* que nous habitions, il avait dû à différentes reprises se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Pendant qu'il parlait, Candida s'occupait du couvert.

Lison, affamée comme une nourrice, enleva précipitamment le couvercle du premier plat qui se trouvait à sa portée. Une exclamation de dégoût s'échappa aussitôt de ses lèvres. La viande et les légumes, envahis par l'eau, formaient un mets suspect que Mlle Marguerite, de la *Cuisinière bourgeoise*, n'aurait certainement pas pu nommer. Les autres plats avaient éprouvé le même sort. L'orage venait de faire de notre dîner un composé affreux de graisse, de légumes, de viande, sans goût et sans odeur, d'un aspect désagréable à l'œil et qui donnait des nausées. Heureusement nous aperçûmes un petit rôti de mouton dont on put encore tirer parti. Le rôti et les œufs nous permirent de rassasier à peu près notre faim.

Mais, comme si cet incident, tout écœurant qu'il fût, n'eût pas suffi pour exciter notre mauvaise humeur, il s'en produisit immédiatement un second que je ne saurais passer sous silence. Ce nouvel épisode vous donnera une idée exacte du degré de civilisation qu'a atteint, en plein dix-neuvième siècle, la race portugaise.

Je découpais le rôti, ayant en face de moi Lison et notre enfant; Candida, placée à l'extrémité de la marqueza, jouait avec nhanha. Un coup d'œil de ma compagne me fit examiner notre criada.

Quelles expressions vais-je employer pour raconter l'exercice auquel se livrait Candida? Je parlerais bien portugais, si vous compreniez cet auvergnat dégénéré! Mon embarras est extrême; utilisez votre flacon de sels, madame, et surtout sachez que la femme, — cette forme spiritualisée, — ce corps qui a des ailes, — ce diamant brut tombé, un soir de printemps, des mains de Dieu et que la civilisation a taillé à facettes; — cet être charmant dont le regard est un baiser, le sourire une fleur, la parole une musique, la démarche tout un poëme, et

que le christianisme a complété en lui révélant le sentiment de la pudeur ; sachez que la femme, ainsi définie, n'existe pas au Brésil. On rencontre ici des femelles de singe, de perroquet, de chien, de mulet, etc., etc., toutes sortes de femelles enfin... mais, jusqu'à ce jour, on n'y a point découvert la femme! M'est avis que la luxuriante nature des tropiques est affligée à cet endroit d'une lacune regrettable. Un pays qui ignore la femme, d'abord, puis la vigne et la cerise, est évidemment un pays deshérité, quelle que soit du reste la magnificence de sa végétation.

M. de Chateaubriand, dans ses pages immortelles, a créé pour nous une Amérique fantastique, un continent de fantaisie qui n'a jamais existé que dans ses rêves. Christophe Colomb d'une contrée imaginaire, il a égaré longtemps, par l'autorité de son harmonieuse parole, l'opinion du vieux monde.

Atala m'a charmé tout comme un autre, à l'âge naïf des illusions. L'enthousiasme du grand coloriste m'a saisi, et j'ai pleuré avec Chactas sur la tombe de la romanesque Indienne. Mais aujourd'hui que je connais l'Amérique, le vieil ermite et les deux amants ne me paraissent plus qu'une belle création, qui perd considérablement de sa valeur dans son cadre splendide de forêts vierges et de savanes désertes. Atala avec ses scrupules religieux ; Chactas avec son pieux respect pour elle, sont des civilisés. Ils n'ont jamais vécu sous les tropiques, et leur innocent amour n'est plus pour moi qu'une fiction, touchante, sans doute, mais enfin, une fiction européenne.

L'habitant des zones torrides, plutôt passionné qu'amoureux, plutôt glouton que gourmet, se passe très-facilement de ces exquises délicatesses, de cette tendresse aimable et ingénieuse, de ces prévenances fines

et nuancées à l'infini—précieux condiments! — que l'amour, et quelquefois le seul désir de plaire, révèle chez nous aux personnes du sexe. Eve, la séduisante Eve, est bien la mère authentique des femmes européennes, des Parisiennes surtout. Que les naturalistes et les philosophes cherchent avec persévérance; ils découvriront, à coup sûr, que les filles d'Amérique ont une autre origine. Ici la possession s'arrête au corps. *L'âme et l'esprit*, c'est-à-dire *le sentiment et la grâce*, sont encore à l'état de germe et restent à développer. Le temps peut seul opérer une transformation complète.

Nul doute que la vapeur, — ce Cabral des temps modernes, ce ministre d'Etat du progrès, parviendra, sinon à découvrir au milieu d'elles, du moins à introduire parmi les populations tropicales — entre des ballots de chiffons et des caisses de livres—ce fruit délicieux de la civilisation européenne, cette fleur de nos salons, dont la saveur et le parfum contiennent une amertume qui les fait aimer davantage; ce composé charmant de caprices, de coquetteries, de perfidies, d'ardeurs contenues, de malice, qu'on appelle la femme.

Ce produit exquis d'une société élégante pourra, avec le temps, s'acclimater au Brésil, tout comme s'y sont acclimatés la canne à sucre empruntée à ses voisins, le café introduit dans le courant du siècle dernier par le chancelier Castello Branco, et le thé vert, implanté de la Chine il y a quelques années à peine.

Les modistes et les institutrices aidant, l'homme de l'Amérique du Sud, plus raffiné dans ses goûts, plus délicat dans ses jouissances, plus exigeant dans son intimité, finira par posséder, lui aussi, une compagne digne de lui et dont il sera digne.

Notre criada présentait d'une main un hochet à nhanha. Elle se complaisait de l'autre, mais pour son

propre compte, dans un exercice qu'affectionnent très-fort les macaques, et auquel les paysannes provençales, italiennes et espagnoles se livrent, accroupies près de leur porte, sur la tête de leurs enfants.

Le tableau est-il suffisamment indiqué?

Oui, sans doute. Comment admettre, toutefois, qu'une femme distinguée, habituée aux soins délicats et incessants qu'exige le respect de soi-même, puisse découvrir, à travers les mailles pudiques d'une périphrase, le hideux réalisme de l'occupation de Candida?

Pardonnez-moi donc, madame, si je suis forcé, afin d'être compris, de compléter cette peinture de mœurs portugaises.

Notre criada fourrageait dans ses cheveux. De temps en temps, elle en retirait un objet qu'elle écrasait gravement, avec l'ongle du pouce, contre le dossier de la marqueza.

Et nous étions en train de dîner!

Mon couteau cessa de fonctionner à l'instant, et j'apostrophai la senhora des iles.

— Que fais-tu là? lui dis-je.

Candida accomplissait son cinquième meurtre. Elle ne se dérangea pas pour si peu, mais, l'exécution terminée, elle tourna vers moi sa figure de citron et répondit sans s'émouvoir :

— Le senhor voit bien ce que je fais: je tue mes *piolhos*.

— Comment! vous avez des *piolhos!* s'écria Lison, partagée entre le dégoût et un certain effroi.

Et elle lui arracha notre enfant, et elle le serra, toute tremblante, sur son sein.

Candida la regarda d'un air étonné.

— Sans doute, j'ai des piolhos, répliqua-t-elle. Est-ce que Madama n'en a pas?

Une démangeaison insolite parcourut tout mon corps à ces mots, et j'eus une envie furieuse de me gratter.

C'était trop fort aussi, cela, convenez-en.

— Est-ce qu'une personne qui se respecte se laisse dévorer par la vermine ? m'écriai-je dans mon indignation.

L'œil de Candida témoignait d'une stupéfaction plus grande.

— Chez nous, *n'a minha terra*, observa-t-elle, toutes les senhoras ont des piolhos. Celles qui, par hasard, en sont momentanément privées, en empruntent à leurs amies, car c'est là un signe de santé. Si Madama le désire... fit-elle en se penchant vers Lison, et avec un geste on ne peut plus significatif.

Celle-ci se recula précipitamment jusqu'à l'extrémité de la marqueza.

— Chez nous, lui dis-je, les senhoras ne sont ni des chiennes, ni des macaques. Celles qui auraient assez peu de soin de leur personne pour être ainsi infectées, seraient à l'instant chassées comme des lépreuses de toutes les sociétés honnêtes.

Et comme la senhora des îles me considérait toujours avec un stupide ébahissement :

— Candida, repris-je, je ne garderai pas davantage à mon service une créature dont la tête est envahie par des hôtes pareils. Tu vas donc, *ja*, *ja*, quitter la table et te faire couper les cheveux, sinon...

La criada ne me laissa point achever. Ses traits se contractèrent subitement et son œil irrité lança un éclair.

— Le senhor me prend donc pour une esclave ? s'écria-t-elle.

— Non pas ; mais pour une fille dont le voisinage est dangereux. Ainsi donc...

Elle se leva brusquement, et, m'interrompant encore :

— Je suis une senhora tout comme Madama, proféra-t-elle avec hauteur, et, pour rien au monde, je ne me soumettrai à l'humiliante épreuve que le senhor veut m'infliger.

— Eh bien ! alors, déguerpis aussitôt de cette place et retire-toi dans la cuisine, d'où tu ne bougeras plus jusqu'à ton départ de ma maison.

— Je conserve mes cheveux, et je me retire à l'instant, répliqua-t-elle avec une fierté grave.

Après le départ de Candida, Lison me dit :

— Ma foi ! à tout prendre, je préfère encore les négresses. Les négresses ne sont pas plus dégoûtantes que les blanches, et elles ont moins d'insolence et moins de morgue : c'est toujours cela de gagné pour ceux qui ont besoin de se faire servir.

— Et ce sont ces créatures-là qui appellent les noirs des *burros* et des *cachorros !* ne pus-je m'empêcher de m'écrier.

— Mon ami, répliqua Lison, on ne saurait donner que ce que l'on a. Or, quelle éducation peuvent donner des êtres aussi dégradés ? Si les noirs sont des brutes, et cela est incontestable pour moi aujourd'hui, la faute en est aux blancs qui les ont abrutis, et non pas à eux.

— La faute en est à l'esclavage, à l'institution et non pas aux hommes, pensai-je, tout en entamant notre petit rôti.

Il y a, bien entendu, des exceptions à la règle que nous venons d'établir. On rencontre au Brésil, comme partout, des femmes charmantes, sinon jolies, qui rivaliseraient d'élégance et de distinction avec les femmes de nos salons aristocratiques. Mais ce sont là des produits de la civilisation, et ces Brésiliennes, pour la plupart, ont voyagé en Europe.

Nous parlons ici de celles qui croupissent dans une

ignorance complète de toute chose, ne sachant absolument rien, si ce n'est broder, jouer une polka sur un piano de Collard-Collard, et confectionner des confitures; mais, malheureusement, c'est là le plus grand nombre.

Du reste nous développerons mieux notre pensée dans le chapitre où nous traiterons de la vie de famille au Brésil. D'ici là, gardez-vous de suspecter la sincérité de mon récit, madame, et plaignez avec moi ces victimes, un peu trop résignées, peut-être, de l'ignorance et des préjugés.

Il était sept heures lorsqu'il nous fut enfin permis de prendre notre modeste repas.

Et les Brésiliens nous appellent avec mépris: *étrangers!*

Et ils nous accusent de venir nous enrichir à leurs dépens!

Décidément, cette accusation serait trop odieuse, si elle n'était point souverainement ridicule.

Convenez avec moi, madame, que les journées sont bien remplies à Rio-de-Janeiro.

Il est neuf heures. Les ouvriers ont accompli leur tâche, et les *taboleiros*, chargés de paquets d'allumettes, viennent de m'être apportés. Le contre-maître Barboza, que je soupçonne fort d'être épris de quelque moça, vient de passer sa veste blanche; la canne à la main, il s'est éloigné de la chacara. Deux de ses compagnons ont également quitté la fabrique pour aller à leurs plaisirs. Les autres, précédés d'une mauvaise guitare, d'un accordéon et d'un marimba dont ils ne savent pas jouer, bien entendu, donnent un concert aux négresses de la senhora Francisca, accroupies, en fumant, sur les limites de la propriété de leur maîtresse.

Les débris du mur renversé par l'orage séparent les *senhores moços* des esclaves.

Le ciel est d'une magnificence inouïe. Des myriades d'étoiles brillantes, inconnues dans nos climats, constellent les plaines azurées du firmament. La lune répand en tous lieux sa clarté, plus vive qu'en Europe, et qui affecte même le regard. D'innombrables coléoptères lumineux sillonnent l'espace en tous sens, semblables à des étoiles voyageuses, en même temps que la terre, fécondée par l'orage, envoie dans l'air des parfums suaves. A droite, à gauche, dans toutes les directions, des accords de guitare et des chansons amoureuses troublent le silence de la nuit.

Malheureusement, avec le soleil n'a point disparu cette chaleur accablante qui, pendant le jour, embrase les poumons et les empêche dc fonctionner. L'air est lourd, et, partant, la respiration pénible. Ajoutez encore, à ces causes de malaise, que l'humidité se fait sentir, — une humidité pénétrante, redoutable, malsaine au dernier point. Quels que soient les sollicitations de la nuit, les splendeurs de la nature, et les merveilleux tableaux qu'elle étale aux regards, l'Européen commet une grave imprudence en restant exposé aux influences atmosphériques. Il doit rentrer au logis, sous peine d'attraper une de ces péripneumonies, appelées *constipações*, qui sont si dangereuses au Brésil.

Lison se mit à son piano ; je pris mon violon et nous invitâmes à veiller avec nous Rossini, Hérold et Boïeldieu. La chaleur était vraiment énervante. De grosses gouttes de sueur coulaient de mon front et tombaient sur mon instrument. Mes doigts glissaient perfidement sur les cordes qui ne pouvaient conserver longtemps l'accord ; il me fallait les remonter à chaque instant pour les mettre au diapason. La chanterelle, trop souvent tourmentée, cassa deux fois, pendant qu'une affreuse *esperança* perchée au-dessus de nos têtes, insultait à nos misères par son cri aigu.

— Cette vilaine bête nous présage encore quelque malheur, observa Lison.

J'étais impatienté plus qu'on ne peut le dire. La sauterelle railleuse fut impitoyablement mise à mort, et je repris mon violon.

— Voyons, dis-je à ma compagne, en jetant sur un fauteuil mon mouchoir trempé de sueur; en l'honneur de cette belle soirée, jouons le morceau des *Deux Nuits* que vous aimez tant. A vous le prélude; je vais essayer de faire le chant.

Bien que mes doigts, engourdis par une longue inaction, eussent perdu cette souplesse que donne seule la pratique, je traitais tant bien que mal la partition, lorsque ma compagne ressauta sur son tabouret, en poussant un cri d'effroi. Au même instant, je ressentis aux jambes une vive souffrance ; c'était comme des épingles qu'on aurait enfoncées dans mes chairs.

— Ces piqûres me brûlent ! s'écria Lison.

Et elle s'élança au milieu de la chambre.

Je pris une bougie et je regardai à mes pieds.

Imaginez-vous, madame, une traînée d'insectes d'un noir rougeâtre qui sillonnaient le parquet. Ils sortaient du mur, du plancher, de la porte du jardin ; on n'apercevait plus déjà les pieds du piano, tant les masses étaient épaisses, tant elles se succédaient avec une prodigieuse rapidité. Bientôt la ligne devint plus profonde encore et les noirs bataillons s'étendirent depuis le seuil jusqu'au fond de l'alcôve.

Ainsi que les crabes, les fourmis voyageuses accomplissaient leur émigration, et, comme les crustacés, elles dédaignaient de tourner l'obstacle qui se trouvait sur leur itinéraire.

— Oh ! mon Dieu ! et nhanha ! s'écria la pauvre mère.

D'un bond j'atteignis le berceau de notre enfant que je traînai dans la salle à manger.

Les ouvriers accoururent à mon appel et nous commençâmes par transporter les meubles dans le jardin. Une nouvelle chaîne s'établit alors jusqu'au puits de la chacara. La chambre ne tarda pas à être inondée ; et nous vîmes surnager des myriades de cadavres. Deux grandes chaudières d'eau avaient été placées sur le feu ; elles concoururent puissamment à cette impitoyable tuerie. Mais les masses, un moment rompues, ne tardaient pas à se reformer de nouveau ; la solution de continuité disparaissait comme par enchantement, et les dernieres arrivées, poussées par celles qui venaient après elles, rejoignaient par une courbe le tronçon un moment isolé.

L'œuvre de destruction continuait cependant. Nous avions le corps couvert de ces affreuses fourmis, et les ouvriers, qui étaient accourus pieds et jambes nus, durent abaisser leur pantalon et chausser des souliers, afin d'être moins exposés aux piqûres.

Je faisais de mon côté aussi bonne contenance que cela était possible. Tout en coopérant au massacre, je râclais avec la main mes pauvres jambes, qui disparaissaient sous un bas mobile, mais lancinant, formé par l'aglomération des insectes.

S'il faut en croire Brêt, les Piayes (devins chez les Indiens) et les guerriers Caraïbes, pendant leurs terribles initiations, recevaient sur leur corp nu des myriades de fourmis. Les devins Brésiliens subissaient les mêmes tortures. Ces hommes avaient donc dix coudées de haut? Ils étaient donc de fer ?

Je le déclare, malgré l'autorité de cet auteur, de pareilles initiations n'ont jamais existé. Ces histoires fantastiques ne sont évidemment que des contes de la Mère-

l'Oie. Le souvenir des souffrances aiguës que j'ai dû endurer pendant cette nuit me donne le droit de me montrer incrédule à ce sujet.

Que les sauvages du sud se régalent avec des fourmis grillées, et aussi certains colons, comme j'aurai l'occasion de le constater plus tard; il n'y a rien dans cette allégation que les lecteurs ne puissent admettre. Les Chinois mangent bien des chiens et des nids d'hirondelles, et l'on sert des soupes à la bière sur les tables allemandes; mais que des êtres doués d'une force relative, des êtres humains, en fin de compte, pour plaire à leur sombre divinité, se soient laissé dévorer par des légions de ces insectes maudits !... c'est là tout simplement une opinion absurde. Les sauvages sont de chair et d'os comme nous, que diable !

J'admets la décollation, la roue, le chevalet, les brodequins et tout l'arsenal de Torquemada; je ne refuse pas de croire à la fosse aux lions des Juifs, aux supplices bizarres des fakirs indiens, et même aux épreuves effrayantes des prêtres de Panga, le dieu redoutable des reptiles. Mais ce qui confondrait ma raison, ce serait l'authenticité des initiations volontaires des Piayes par les fourmis (1).

Je suis payé pour savoir que de pareilles tortures dépassent de beaucoup les forces de la nature humaine.

Pendant près de deux heures nous ne cessâmes pas de noyer, de brûler, d'écraser, mais sans parvenir à renvoyer dans une autre direction l'armée des insectes.

Les planches, la terre, le bas du mur, vomissaient incessamment de nouvelles légions qui reliaient obstiné-

(1) Lorsque j'écrivais ces lignes, je n'avais pas encore vu de sauvages; mon opinion s'est modifiée depuis que j'ai pu converser avec des *Boticudos* et des *Tupinambas*.

ment l'avant-garde au corps de bataille. Je ne crois pas manquer à l'orthodoxie, en déclarant qu'il a passé dans ma chambre à coucher plus de fourmis qu'il n'y a d'étoiles au firmament.

Le défilé cessa pourtant, car tout a une fin dans ce monde. Mais, mes pauvres jambes, à force de les gratter, ne formaient plus qu'une plaie et ma poitrine était en sang; mais, mes veines contenaient du feu et j'étais rendu de fatigue.

Ma compagne, si violemment éprouvée depuis plus d'un an, et secouée si fortement pendant le cours de cette journée, pleurait à chaudes larmes près du berceau de son enfant, à qui elle présentait un sein tari. En m'apercevant, elle attacha sur moi un œil désolé.

— Pourquoi, mon Dieu! m'avez-vous amenée dans cet horrible pays? proféra-t-elle avec découragement. Les privations de toute sorte, les nuits sans sommeil, surtout, ont éteint toute mon énergie, et maintenant je n'ai plus de lait à donner à mon enfant! Qu'allons-nous devenir, mon Dieu! Oh! mon Dieu, prenez pitié de nous! acheva-t-elle, avec un accent qui me déchira le cœur.

Je m'éloignai pour cacher mon émotion. Quand je revins, Lison était plus calme; la prière lui avait fait du bien; mais elle était pâle et maigre à faire pitié, et notre enfant, en achevant d'épuiser sa mère, me parut plus débile, plus souffreteux que de coutume.

Eh bien! madame, que pensez-vous maintenant de ce climat *privilégié*?

Combien les tableaux *vrais* que je viens de dérouler sous vos yeux diffèrent, et des peintures riantes, heureuses, qu'on trouve dans les relations des voyageurs officiels, et des descriptions fantaisistes des plumes dévouées!

En une seule journée, que de tribulations de diverse

nature on peut avoir à subir dans ce *Paradis terrestre* des entrepreneurs d'émigration !

Récapitulons : 1. A cinq heures, je suis brusquement réveillé par l'explosion d'une mine, et la pierre qui tombe sur le toit de la chacara pouvait, sinon me tuer, du moins me blesser grièvement ;

2. A huit heures, un vol est commis à mon preju-dice par le cigano José Ignacio Maria Carlos Pedro da Vega ;

3. Je risque d'être mordu par une vipère à dix heures ;

4. A onze heures, Minon, qui vient de tuer le reptile venimeux, signale la présence d'un ennemi tout aussi redoutable. Pêche au bâton dans la salle à manger. Par un hasard providenciel, le crabe n'a saisi que le bas de mon pantalon, au lieu de ma jambe, entre ses pinces formidables ;

5. A une heure, incendie des allumettes de Hambourg. Le soleil nous fait perdre 5,000 fr. ;

6. Vers deux heures, je pénètre dans un intérieur Brésilien et, tout en assistant au supplice d'une négresse, je reçois une leçon d'humanité de la senhora Francisca ;

7. A trois heures, orage affreux ; mort de ma chèvre Bébé ;

8. A cinq et six heures, nous souffrons la faim ;

9. A six heures et demie, exercice plaisant de Candida, la *senhora des îles*. — Une tuerie de *piolhos ;*

10. A dix heures, soirée musicale interrompue par une invasion de fourmis justement appelées *formigas de correcção ;*

11. A minuit enfin, nous rentrons en possession de notre chambre, d'où les insectes nous avaient chassés, et nous redevenons jusqu'au jour la proie des moustiques.

Conclusion :

Les touristes et les voyageurs officiels qui ont vanté la prodigieuse fécondité de cette terre, les merveilles que la nature y a accumulées et la magnificence de sa végétation, ne connaissent rien de la vie qu'on mène à Rio-de-Janeiro.

Faudra-t-il que la vérité sur ce pays sorte d'une fabrique d'allumettes ?

IV

LE SERVICE DOMESTIQUE. — LA TRAITE DES BLANCS.

I

Le service des noirs esclaves.

Ceux qui n'ont point visité les pays à esclaves, ignoreront toujours l'embarras qu'on éprouve à trouver un domestique passable, dans ce milieu où règne souverainement le préjugé de la couleur.

Les noirs *libres* croiraient déchoir s'ils acceptaient des fonctions serviles; quant aux négresses *libres*, au lieu de s'attacher à une famille honorable, elles se hâtent de jouir largement, immodérément, de leurs fraîches années. Lorsque l'âge a amorti la fougue de leurs passions, les unes entreprennent quelque commerce de détail; les autres, toujours dominées par des habitudes de fainéantise et de désordre, vivent au hasard. Quelques-unes seulement se décident à entrer au service des blancs; mais c'est là une exception très-rare.

Ce n'est donc que parmi les nègres et les négresses *esclaves* qu'on peut trouver des domestiques.

Nous avons, à Paris, des *bureaux de placement* à l'usage des petits ménages et des étrangers, où vont se faire inscrire les cordons bleus incompris, les femmes de chambre qui hantent les bals publics, et les villa-

geoises nouvellement débarquées. La police exerce sa surveillance sur ces établissements, dont les chefs sont tenus de fournir certaines garanties de moralité.

Rio-de-Janeiro possède également des agences pour la location des noirs et des négresses destinés au service intérieur des maisons; mais la liberté illimitée laissée ici au commerce, fait de cette industrie un moyen de duperie insigne et de cruelle mystification pour les Européens.

L'impresario reçoit en dépôt chez lui des esclaves des deux sexes; sur le prix de location, il perçoit pour lui, à titre de commission, un droit convenu avec le maître du noir. Ce droit s'élève à 10 p. 100, en moyenne.

Voilà, certes, pour un intermédiaire, un bénéfice honnête, et dont maint courtier se contenterait chez nous; mais, sous les tropiques, un gain de 10 p. 100 sur une marchandise qui n'expose à aucuns risques, ne paraît pas une rétribution suffisante.

Il faut tirer du sac le plus de mouture qu'il est possible.

Nul ne pratique plus consciencieusement cet axiome des meuniers peu scrupuleux, que le chef du bureau de placement brésilien.

L'impresario, disons-le en passant, est *emprestador sobre penhores;* traduction littérale : *prêteur sur gages.* Il mène de front ces deux industries qui sont, pour lui, une source de bénéfices considérables.

Ordinairement, c'est un individu d'une quarantaine d'années, jovial, replet, doucereux, insinuant, ayant quelque peu les allures d'un avocat retors qui veut faire le bonhomme.

Il n'est jamais embarrassé, du reste, pour fournir aux exigences de ses nombreux clients.

Valets de chambre, grooms, caméristes, cordons bleus

possédant à fond les cuisines anglaise, française, allemande ou italienne; l'assortiment est complet et le choix ne laisse rien à désirer. Vous n'avez qu'à demander, vous serez servi aussitôt, et cela pour un prix qui varie depuis 16,000 jusqu'à 25,000 reis par mois (de 48 à 75 fr.).

Dans cette somme n'est pas comprise, bien entendu, une seconde commission de 2,000 reis, que l'impresario réclame pour ses soins et peines, ce qui, à la rigueur, peut encore être justifié. Mais, notons-le soigneusement, cette nouvelle prime, *cela est imprimé tout au long, et pour cause, sur la quittance qu'il vous délivre*, ne saurait, *dans aucun cas*, être restituée.

C'est là une précaution essentielle, ainsi qu'on va le voir.

Dans sa naïveté, l'étranger s'imagine qu'un *sujet* loué 60 ou 75 francs par mois, doit être, sinon un élève du grand Carême, du moins, un disciple distingué de mamoiselle Marguerite; quelle erreur est la sienne!

Tout le talent des cuisinières esclaves se borne à deux ou trois manipulations importées de Loanda ou de Tombouctou, mais parfaitement inconnues aux fourneaux civilisés. La confection du plus modeste ragoût, la cuisson intelligente d'un simple rôti, présentent à l'esprit de ces malheureuses un problème insoluble. Par compensation, elles excellent dans une certaine sauce aux piments que relève parfois un goût très-prononcé de tabac, et elles ne redoutent aucune rivalité pour la préparation d'un plat de *bacalhão* et d'une *feijoada* (1).

De quoi donc pourriez-vous vous plaindre? Votre

(1) *Bacalhão*, morue sèche. — *Feijoada*, ragoût composé avec un filet de porc et de petits haricots noirs, très-farineux, appelés *feijoes*. C'est le plat national au Brésil.

femme n'entend pas de cette oreille, il est vrai ; mais les femmes, on le sait, se montrent si difficiles à contenter ! La vôtre vous reproche de vous être laissé berner et de gaspiller ainsi follement l'argent de la communauté.

Si, par hasard, l'esclave est jeune et coquette, on devine les suppositions que ce fait provoque, et combien votre crime prend tout à coup des proportions énormes.

Tout en essayant de calmer votre nerveuse compagne, vous vous promettez bien de laver d'importance, le lendemain, la tête à l'impudent impresario.

L'explication a lieu, en effet.

L'industriel vous écoute avec un air candide et compatissant qui ne peut manquer de produire sur vous une certaine impression. Il vous plaint, en poussant force soupirs ; il entreprend enfin de se justifier, aux dépens du maître de l'esclave.

« Ce senhor avide l'a trompé lui-même, en présentant son esclave comme un artiste distingué. Toutefois, le mal se réparera facilement. On vient précisément de lui amener une négresse qu'une gêne momentanée force son maître à louer. Celle-là, l'impresario la garantit une cuisinière parfaite ; mais, à cause de ce mérite transcendant, la location sera portée de 20,000 à 22,000 reis. »

Le boniment de l'impresario, malgré l'augmentation qu'il annonce, achève de vous désarmer.

La négresse paraît; elle répond à vos questions d'une manière satisfaisante.

La pauvre créature, vous ignorez cela, ne fait que répéter la leçon qu'on lui a apprise. Elle se donne, *par ordre,* tous les talents que vous désirez trouver chez elle, et comme, de plus, elle est vieille et affreusement

ridée, vous vous félicitez d'avoir mis la main sur un pareil trésor.

Vous ne vous vantez pas auprès de votre femme, bien entendu, en lui présentant la susdite perle, du supplément qu'il vous a fallu débourser pour elle.

Et vous avez bien raison de cacher cette circonstance, car vous venez d'être la victime d'une nouvelle mystification plus effrontée que la première.

La merveille, le phénix des cuisinières africaines ne possède, comme l'autre, comme toutes les autres, hélas! que son plat de *bacalhão* et sa *feijoada*.

O Brillat-Savarin! voile ta face indignée!

C'est avec de l'eau chaude qu'elle dépouille la volaille qu'on vient de lui confier; puis, elle décapite cette même volaille, sous le prétexte facétieux qu'un coq ayant chanté lorsque saint Pierre a renié son maître, un bon catholique doit témoigner son horreur pour une pareille abomination, en tranchant le cou de tous les gallinacés destinés à sa table; puis enfin, elle s'y prend si maladroitement pour apprêter la bête, que votre femme furieuse la lui arrache des mains et l'embroche elle-même.

Eh bien! je vous le dis sérieusement: vous devez encore vous estimer heureux, lorsque vous n'avez pas introduit chez vous un de ces esprits hardis qui s'aventurent à la découverte de procédés nouveaux. On a tellement répété à ces pauvres créatures qu'un peu de bonne volonté et quelque idée suffisent pour satisfaire les *madamas*, que certaines d'entre elles, égarées par un excès de zèle, inventent des raffinements, imaginent des méthodes de manipulation, qui leur vaudraient assurément une casserole d'honneur..... à Malemba ou à Loango.

Exemple:

Une de nos compatriotes, femme d'un riche négociant

établi rue *Do Ouvidor*, avait chargé un impresario de lui procurer quelque sujet d'élite, en ajoutant qu'elle ne lésinerait pas sur le prix de la location. Le sujet est trouvé, cela va sans dire, et la dame part avec lui pour sa chacara des Laranjeiras. C'était un nègre.

Le dimanche arrive; — quelques amis sont réunis chez le négociant qui leur a vanté, dans sa lettre d'invitation, les excellents principes du nouveau cuisinier.

La dame — il me faut bien avouer ce goût particulier — avait un faible pour certain plat de filet de bœuf, haché menu, et recouvert avec une enveloppe dorée d'œufs et de fines herbes. C'était comme qui dirait une sorte d'omelette à la viande. La recette, on le voit, n'offrait rien de bien hérissé; aussi, après avoir donné ses instructions à l'esclave, la maîtresse de la maison alla rejoindre sa société.

A cinq heures on se met à table.

Le potage servi, madame B... fait circuler le fameux hachis de filet. Après la première bouchée, chaque convive échange un coup d'œil d'inquiétude avec son voisin. D'aucuns même ne peuvent retenir une grimace. Les assiettes se vident lentement, ou, plutôt, elles ne se vident pas du tout.

Madame B..., occupée à donner des ordres, ne remarque pas, tout d'abord, l'attitude embarrassée de ses hôtes. Le plat lui est présenté à son tour par le copeiro.

— Qu'est-ce cela? dit-elle, en apercevant des morceaux de viande coupés carrément. L'ignorant ne m'a pas compris; il a oublié de hacher le filet.

— Si ce n'était que cela! observa le négociant. Approche un peu le plat de ton nez et dis-moi si tu reconnais là le parfum habituel de ton mets de prédilection.

Le plus grand silence régnait parmi les convives. Madame B... ressauta sur sa chaise.

— Quelle abominable odeur de tabac et de catinga! s'écria-t-elle. Ce n'est pas du filet de bœuf, mais bien de la chair de nègre qu'on nous a servie.

Un frisson parcourut les membres des invités, à ces mots.

— Qu'on m'amène Carlos sur-le-champ! ordonna la maîtresse de la maison.

Le nègre parut; on lui demanda l'explication de ces morceaux massifs qui exhalaient une odeur étrange.

Carlos avait l'air d'aussi mauvaise humeur que madame B...

— Ma foi, Senhora, répondit-il, c'est trop exiger de moi que me condamner à préparer un mets pareil. Si les morceaux ne sont pas assez réduits, il n'y a pas de ma faute.

J'ai passé deux heures à les mâcher ce matin et je n'ai pas épargné ma peine, vous pouvez me croire, puisque les mâchoires me font encore horriblement souffrir.

Les convives firent une seconde grimace, plus vilaine que la première, en pensant au singulier laboratoire où s'était manipulé le filet. — Puis, au signal du négociant, ils partirent d'un grand éclat de rire qui scandalisa fort l'esclave. Carlos déclara, en effet, que la cuisine française donnait trop de mal, et qu'il ne consentirait à rester chez madama qu'à la condition de ne plus jamais être forcé de confectionner un plat de hachis.

Cela, vous le comprenez, lui fut solennellement promis.

Second exemple : C'est une recette ignorée de nos gourmets, pour la préparation du café — une recette plus ingénieuse encore que celle employée pour la confection du hachis.

La scène se passe dans une maison hambourgeoise, bien connue à Rio.

Le café fumait dans les tasses; mais la liqueur exhalait, elle aussi, une odeur suspecte. Cette odeur n'était rien pourtant, à côté du goût nauséabond qu'y trouvèrent les convives, après les premières gorgées.

Sommée d'expliquer sa manière de procéder, la négresse — on l'avait louée comme possédant à fond sa cuisine *allemande* — se révolta d'avoir à subir un pareil interrogatoire. Elle se contenta de déclarer que le café avait été préparé, comme cela se pratiquait d'habitude chez son maître, le commendador S..., et que s'il sentait mauvais, c'était la faute du Senhor et non pas la sienne.

Cette réponse intrigua tout le monde.

Pressée de questions, l'esclave se décida enfin à donner le mot de l'énigme. Elle avoua, avec une naïveté adorable, qu'elle avait employé pour faire son café, *l'eau du bain du Senhor*.

Je pourrais multiplier les citations de faits excentriques et curieux qui témoigneraient, et du génie primesautier des nègres esclaves, et du soin que prennent les senhoras pour perfectionner leur éducation culinaire.

Mais à quoi cela servirait-il?

L'action désastreuse du *Campo d'Acclamação* sur les mœurs brésiliennes a été déjà surabondamment démontrée; dès lors, qu'y a-t-il d'étonnant si de pauvres noirs subissent, à leur tour, une influence à laquelle des sénateurs et des ministres n'ont pu se soustraire?

Et puis, il ne faut pas abuser des bonnes choses, même du sel; et l'anecdote est le sel de la narration.

Je me bornerai donc à constater que tous les noirs et les négresses loués dans les bureaux, pour le service intérieur des maisons, appartiennent à la même école: l'école de l'ignorance et de la malpropreté.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas une esclave à Rio qui sache faire convenablement la cuisine ?

Non pas ; il s'en trouve, et je connais telles maisons brésiliennes où l'on mange aussi bien qu'à Londres et à Paris ; mais les chefs de ces maisons gardent pour leur service personnel les sujets réussis que les tables opulentes leur envient. Quant aux noirs dont on ne peut tirer aucun parti à l'intérieur, on les envoie au *casas de commissão*. Voilà pourquoi on ne rencontre ordinairement, dans ces agences, que des esclaves ignorants et vicieux.

Voulez-vous mesurer, en passant, et d'un seul coup, le degré d'abaissement auquel un despotisme stupide peut faire descendre une créature humaine ?

Le trait suivant vous préparera, madame, à mieux apprécier tout à l'heure le pouvoir discrétionnaire dont jouissent les maîtres, dans les pays à esclaves.

J'avais loué une négresse d'une trentaine d'années, c'est-à-dire vieille déjà.

L'impresario me l'avait donnée, sinon comme experte en cuisine, du moins comme suffisamment instruite de tout ce qui convient à un petit ménage.

Suivant la coutume, Antonia avait répondu affirmativement à toutes mes demandes, et, toujours suivant la coutume, l'impresario m'avait exploité impudemment, car l'esclave était d'une ignorance consommée.

Ce n'est pas tout : jamais je n'avais rencontré de créature aussi bornée.

On en jugera par ce fait qu'il m'a été impossible, pendant le mois que j'ai dû la garder, d'obtenir qu'elle mît complétement nos deux couverts. Il manquait toujours quelque chose à l'un de nous. Tantôt, elle plaçait la cuiller sans la fourchette, ou la fourchette sans la cuiller ; tantôt, c'étaient les couteaux, ou même le pain qu'il fallait lui réclamer.

Il nous arriva plus d'une fois, en nous mettant à table, de ne pas trouver d'assiettes à notre place, ou de n'en trouver que pour une seule personne.

C'était, vous le comprenez, à faire jurer un saint.

Antonia était réellement abrutie.

J'appris, par hasard, d'un Français à qui l'impresario l'avait déjà colloquée, la cause d'une aussi grande stupidité.

Quinze ans auparavant, Antonia était belle et coquette. Son maître, dans un accès de jalousie, tenta de la jeter par la fenêtre. Il la tint, pendant plusieurs minutes, suspendue par les cheveux, à la hauteur d'un troisième étage. C'est donc par suite d'une frayeur extrême que l'esclave avait perdu la mémoire, et qu'elle était devenue à peu près idiote.

Cependant son senhor ne nourrissait pas le moindre scrupule de la louer comme cuisinière, et l'impresario ne craignait pas de se brûler les doigts en prenant l'argent qu'elle était censée gagner.

Combien de commissions lui avait déjà rapportées Antonia renvoyée journellement de maisons en maisons !

Mais nous ne sommes pas au bout des stratagèmes employés par les chefs de bureaux de placement, dans le but de faire une nouvelle saignée à la bourse de leurs tributaires.

Ecoutez encore ceci et, *experto crede Roberto :*

Le hasard vous a traité, un jour, en enfant gâté. Un senhor veut punir son esclave ; celle-ci est un bon sujet qui connaît à fond le service, mais elle a commis une faute grave, et, comme châtiment, le maître a résolu de l'éloigner momentanément de son logis.

Telle est, du moins, la déclaration de l'impresario.

La négresse possède, en effet, quelques talents. Elle

économise les piments et le vinaigre dans ses ragoûts, et bien rarement vous trouvez du tabac dans le pot-au-feu. Elle est intelligente, elle caresse votre enfant, elle paraît enfin se plaire chez vous.

Déjà vous alliez remercier votre bonne étoile, quand, tout à coup, l'esclave disparaît de votre domicile.

Comme la loi vous oblige à prévenir immédiatement de cette fuite celui qui vous a loué la négresse ; comme, du reste, vous ne pouvez aller vous-même remplir votre baril à la fontaine, vous vous dirigez tout découragé vers l'horrible agence.

L'impresario fait l'étonné; il jure, par notre *senhora da Conceição*, de mettre aussitôt les *Pedrestes* à la poursuite de l'esclave; ou bien, adoptant un autre rôle, il vous déclare que la négresse s'ennuyait dans votre maison, et qu'elle est retournée chez son senhor qui, touché par ses larmes, lui a pardonné.

Vous ignorez longtemps, vous ignorerez peut-être toujours que l'esclave était d'accord avec l'impresario, et que c'est d'après ses instigations qu'elle a pris la clef des champs. A l'arrivée de la rapariga, l'industriel lui donne quelques sous pour acheter de l'eau-de-vie, et il se hâte, dès qu'elle est dégrisée, de l'envoyer ailleurs, afin d'amorcer une autre dupe.

C'est une nouvelle prime de 2,000 reis qu'elle lui rapporte.

Quant à vous, si vous tenez absolument à ne pas perdre votre argent, il vous faut accepter aveuglément le nègre abruti ou la négresse idiote que l'on vous présente.

Par suite de ce système déplorable, il en coûte cher à Rio-de-Janeiro, bien cher, vous le voyez, pour être mal servi.

Supposez maintenant que le tributaire de ces hideu-

ses agences, habite un quartier éloigné, les *Larangeiras*, par exemple, ou *Bota-Fogo,* ou l'*Atterado.* Voici les sommes qu'il devra débourser mensuellement s'il persiste à vouloir prendre chez lui une domestique :

1er Voyage. — Omnibus — aller et retour.		800 reis.
Location d'une négresse congo.	18,000	
Commission pour l'impresario.	2,000	
La congo ignore même qu'on met du sel dans le pot-au-feu. Nécessairement vous la renvoyez.		
2e Voyage. — Aller et retour par l'omnibus.	800	
La congo est remplacée par un mozambique pour lequel on exige une augmentation de.	2,000	
Total.	23,600 reis.	

Vous n'avez changé qu'une fois, et votre cuisinier vous revient à plus de 70 francs pour un mois.

Que sera-ce, si, comme des étrangers que j'ai connus, vous êtes forcé d'accomplir trois, quatre, cinq voyages, — je n'ose aller plus loin — pour remplacer autant de fois les sujets abrutis fournis par l'impresario?

Vous payerez alors une négresse insolente, abêtie, débauchée ; un nègre ivrogne, ignorant et voleur, le prix que vous donneriez en Europe à un domestique habile, ou, du moins, à une cuisinière consommée.

Maintenant attribuez une valeur au temps *(times is money)* que vous perdez dans ces marches et contremarches continuelles.

Appréciez aussi la fatigue sous un ciel incandescent, les scènes dans votre intérieur, le mauvais sang que vous vous faites en apostrophant l'impresario, les tri-

bulations, les ennuis de toute sorte, en un mot, que vous cause l'avidité éhontée de cet homme; vous admettrez alors avec moi qu'il y aurait profit incontestable, économie importante, sérieuse, lorsqu'on va s'établir au Brésil, d'amener avec soi une servante européenne, si, dans ce cas encore, des déceptions d'une autre nature, mais tout aussi irritantes, ne vous étaient pas réservées, ainsi que nous le démontrerons bientôt.

Je dois confesser, toutefois, qu'il n'est pas absolument impossible de rencontrer un serviteur passable, lorsqu'on a noué depuis quelque temps des relations dans le pays. Celui-là seulement, qui a pour amis des Portugais ou des Brésiliens, aura chance de découvrir ce *rara avis* dont il est ici question, et que ni les annonces emphatiques du *Jornal do Commercio*, ni les courtiers usuriers, malgré leurs promesses affriolantes, ne sauraient lui procurer.

Puisque je viens de citer le *Jornal do Commercio*, qui est la feuille la plus répandue au Brésil, je rappellerai, en passant, un usage importé d'Angleterre en Amérique, où il a pris aussitôt un développement considérable. Je veux parler de l'*annonce* par la voie des journaux.

En Angleterre, l'*annonce* est cultivée sur une grande échelle. Elle a pour mission de pourvoir, sous la double forme d'*offre* et de *demande*, à tous les besoins d'une société éminemment commerçante et industrielle, et de faciliter ainsi, sans dérangement ni fatigue, l'acquisition du confortable.

Un négociant, absorbé par ses affaires, ne sait comment se procurer les fonds qui doivent lui permettre d'agrandir le cercle de ses opérations. Le temps de chercher lui manque aussi; mais en parcourant les colonnes du *Times*, à la page des annonces, il trouvera

l'associé dont il a besoin, le prêteur dont il est en quête, et, parfois, l'épouse dont la dot rendra inutile l'intervention du prêteur et de l'associé.

Au Brésil, le journal remplit un rôle plus considérable, puisqu'il éclaire d'un même jour la vie extérieure des individus et les mystères du foyer domestique. Sa publicité, non-seulement est exploitée au profit des opérations commerciales, mais encore elle favorise des transactions bien autrement délicates, en servant les intérêts de la famille, de l'amour et de l'amitié. La même feuille qui contient des propositions d'emprunt et de vente, enregistre aussi les réclamations menaçantes du tailleur au client qui néglige d'acquitter sa note, le sonnet de l'amant à sa maîtresse, les compliments de l'ami à son ami et le rendez-vous qu'il lui donne. Le journal brésilien fait l'office de la petite poste. Il accueille avec la même faveur, c'est-à-dire au même prix, les soupirs d'amour, les offres d'argent, les invectives réciproques des homœopathes et des allopathes, les demandes de pardon et les plaintes aux commissaires de police ; c'est par son entremise qu'on s'envoie le bonjour, qu'on échange des cartes, qu'on se donne des poignées de main, et qu'on s'invite à dîner. Pour tout dire, en un mot, au Brésil, la feuille imprimée qui paraît chaque matin, est aussi bien le *Moniteur* du négoce que celui des passions et des intérêts moraux de la cité.

Location et vente, voilà les deux articles de fond des journaux brésiliens, les seuls articles, du reste, que réclament les abonnés. Les noirs y sont annoncés avec des chiens et des chevaux, des balles de coton et des caisses d'allumettes, des appartements et des pianos anglais.

Mais les esclaves dont on provoque ainsi le place-

ment, appartiennent généralement à la catégorie de ceux que fournissent les *casas de commissão*. Cela est si vrai qu'à part quelques senhores qui refusent de recourir à ces intermédiaires, ce sont les chefs eux-mêmes des bureaux qui payent l'annonce, dans le but de recommander avantageusement leur maison.

Il est bien entendu que *annonce* signifie aussi *réclame*, plus particulièrement encore en Amérique qu'en Europe.

Il existe pourtant un autre mode de location pour les noirs esclaves. Cet autre mode, quoiqu'il soit également défectueux, puisqu'il reste sans contrôle comme le premier, est cependant de beaucoup préférable à ceux adoptés par les *casas de commissão* et les journaux.

Les lecteurs connaissent maintenant les agences où l'on pratique si paisiblement, sous la protection de la loi, l'usure et l'escroquerie. Ces agences, malsaines au physique comme au moral, ne sont alimentées que par la petite propriété.

Un senhor n'ayant que deux, trois ou quatre noirs et négresses, garde un esclave pour son service personnel, et envoie les autres au bureau. Le prix de location de ces malheureux, voilà le plus souvent ses seules rentes, ses seuls moyens d'existence ; à moins, toutefois, que la source de ses revenus ne soit tout à fait impure, et qu'elle ne se trouve dans une abominable spéculation, ainsi que cela sera établi vers la fin de ce volume.

Les riches citadins, les fidalgos aisés, ne procèdent point de cette manière. Je ne parle point ici, bien entendu, des *fazendeiros* et des *senhores d'Engenho,* dont quelques-uns ont jusqu'à 200, 300 et même 500 esclaves qu'ils emploient à la culture du café, des cannes et du coton, ou au travail de leur usine, mais de ces bons

bourgeois dont le patrimoine est représenté par 25, 40 ou 50 têtes de bétail humain. Leur maison, montée sur un pied respectable, occupe six, huit, et même dix esclaves, ayant chacun des fonctions diverses et nettement définies. Il s'agit maintenant de faire produire au reste du capital le plus gros intérêt possible. Pour obtenir ce résultat, on met en apprentissage les molèques et négrillonnes, et on leur enseigne, suivant leur aptitude, un état qui rapporte plus tard de bons salaires, consciencieusement empochés par leur senhor. J'ai connu un ouvrier charpentier qui gagnait journellement à son maître 8,000 reis, soit 24 fr. Les autres esclaves : cuisiniers, blanchisseuses, repasseuses, nourrices, sont loués à des particuliers offrant des garanties suffisantes d'honorabilité, mais sans l'intervention des *casas de commissão*. Ces établissements, en effet, où l'on ne rencontre que des noirs de rebut, jouissent d'une réputation détestable. Aussi ne sont-ce que les étrangers qui composent leur clientèle, ou ceux qui, habitant la ville, sont condamnés par les circonstances à louer un esclave du jour au lendemain.

Les fidalgos, dont il est ici question, se mettent en rapport avec un commerçant solidement établi, ayant *loja* (boutique) ouverte, bien achalandée, dans une des rues centrales de la cité. Ce commerçant, moyennant un droit de courtage, consent à placer parmi ses *freguezes* (clients) la nouvelle marchandise qu'il a reçue momentanément en dépôt.

On comprend tout de suite les avantages sérieux de ce mode de location pour les deux parties contractantes. Ces esclaves, appartenant à un maître aisé, intelligemment soucieux de ses véritables intérêts, ont été convenablement dressés pour les fonctions qu'ils étaient déstinés à remplir. Un amour-propre bien entendu, à défaut

d'une probité rigide, empêche le fidalgo de louer des noirs impropres au service pour lequel ils sont requis; mais, d'un autre côté, il exige qu'ils ne sortent pas dans la rue, *con à condição de não sahir à rua*, et qu'ils ne soient livrés qu'à des personnes honorables et bien posées.

Le prix de ces nègres et de ces raparigas d'*estimação* (c'est le nom qu'on leur donne) est plus élevé, cela va sans dire, que celui des êtres abrutis que fournissent les commissionnaires-usuriers; cependant, en somme, leur éducation sufisante, leurs talents, médiocres, il est vrai, mais réels, au bout du compte, présentent une économie de temps, de colères rentrées et de mauvaise humeur qu'on ne saurait assez apprécier. A leur tour, ces nègres nourrissent un sentiment de vanité à l'endroit de la maison dont ils sont la propriété. Leur senhor est un noble *commendador*, un avocat renommé, un sénateur, un ministre, quelquefois, et ils mettent leur orgueil à prouver que le maître est trop illustre pour que les esclaves ne soient point parfaitement dressés.

Ce sont les nègres de cette catégorie qui ne parlent que lorsqu'ils sont interrogés, qui obéissent à un signe, — quel que soit l'ordre qui leur est donné, — qui glissent comme des ombres dans les appartements, sans déranger un meuble. Grâce à leurs yeux qui ne voient rien, à leurs oreilles qui n'entendent rien, à leurs pieds nus qui semblent doublés d'ouate, ils vous composent un service silencieux, discret, rempli de charme et de mystère, délicieux, en un mot, que l'argent seul en Europe, ne saurait procurer.

Il faut bien convenir aussi qu'à côté de la question d'amour-propre, il existe un autre motif qui contribue fortement à retenir ces nègres dans la ligne du devoir.

Ils savent que la susceptibilité du fidalgo est facile à émouvoir, et qu'il se sentirait blessé au vif, si le *sujet* presenté comme un *copeiro* accompli, comme une *mucama* parfaite, était dédaigneusement renvoyé à cause de son ignorance ou de sa malpropreté. Par la faute de l'esclave, la maison aurait reçu là un affront qui ferait rougir le senhor et qui exigerait, par conséquent, un châtiment exemplaire. Or, ces sortes de dettes, entre maîtres et esclaves, se payent rigoureusement, et vite.

C'est donc aussi la crainte d'une terrible punition qui maintient le noir de cette catégorie dans un état d'obéissance, de tempérance, de respect, d'honnêteté relatifs, dont il convient, quel qu'en soit le mobile, de lui savoir gré.

Voici à ce propos un fait que je trouve consigné dans mes notes, et qui jettera un jour nouveau sur les mœurs étranges, exceptionelles, des pays à esclaves. Le fait m'est personnel; je le garantis exact en tous points, quelque extraordinaire qu'il puisse paraître :

J'avais loué, par l'intermédiaire d'un négociant belge, fort recommandable et fort répandu, et chez un *lojista* de la rue da Quitanda, une *ama de leite* (nourrice), appartenant à S. Exc. le ministre T... Julia, c'était le nom de la nourrice, était Monjola de nation. Sans posséder la taille superbe et la majestueuse beauté des négresses Mina, Julia avait une figure avenante, des yeux doux et un sourire charmant. Sa malle, remplie de vêtements simples, de linge grossier, mais d'une exquise propreté, témoignait de la sollicitude de la senhora pour le bien-être de ses esclaves. Son air, comme sa tenue, comme le ton dont ses réponses étaient faites, tout indiquait, en effet, qu'elle sortait d'une bonne maison. La physionomie de Julia plut à ma femme; mais ce qui acheva de nous séduire tous deux, ce furent : le rayon-

nement de sa noire prunelle et l'élan passionné qui la poussa en avant, dès qu'elle aperçut le petit être auquel elle devait donner le sein.

Je payai 30,000 reis, plus 4,000 reis de commission (102 francs en tout), pour un mois, et j'emmenai Julia à *Bota-fogo* où nous demeurions alors.

Pendant deux mois environ, la jeune négresse, — elle n'avait que vingt ans, ne démentit point la bonne opinion que nous avions conçue de son caractère. Paresseuse et gourmande, cela va sans dire, mais caressante, attentive, dévouée pour son nourrisson, Julia ne nous avait fourni, sérieusement encore, aucun sujet de plainte. Aussi nous nous efforcions de la maintenir dans ces excellentes dispositions : moi, en satisfaisant son goût pour les *doces* (sucreries); ma femme, en lui donnant deux jolis peignoirs et différents colifichets dont elle avait eu envie.

Le logista de la rue da Quitanda nous avait déclaré que l'enfant de Julia était mort en naissant; celle-ci, qui n'avait point osé démentir le marchand en sa présence, nous affirma, le lendemain de son entrée chez nous, que son enfant était bien vivant, mais que la senhora T... le lui avait enlevé pour le confier à une autre esclave qui nourrissait déjà une *criança* (enfant à la mamelle).

Julia essuyait ses larmes du revers de la main, en nous confiant ainsi, d'une voix étouffée, les souffrances de son âme. La dureté de la senhora qui, pour gagner quelque argent, ne craignait pas de briser le cœur d'une mère, en lui arrachant le fruit de ses entrailles, redoubla notre intérêt pour la négresse, intérêt qui ne fit que s'accroître en la voyant si empressée pour notre petite Marthe.

Rien n'était gracieux comme Julia lorsque, les

jambes repliées, une fleur éclatante dans les cheveux, indolemment accroupie sur le carreau, elle berçait l'enfant dans ses bras avec la chanson des nourrices portugaises :

Menina bonita que dormes n'a Cama,
Dorme ao collo da senhora sant' Anna.

Le *son, son,* des mères provençales ; le *do, do,* des Françaises, renferment moins de charme et de douceur que ce rhythme lent et cadencé, dans la bouche d'une ama de leite noire.

Julia paraissait adorer son nourrisson. On pouvait croire que la nature donnait le change à la pauvre mère, et que, par une douce illusion, la Monjola épanchait sur notre cher ange, la tendresse immense qu'un froid calcul l'empêchait de répandre sur l'enfant de son amour.

Donc, tous les jours nous nous applaudissions du choix excellent que le négociant belge nous avait fait faire, lorsque tout à coup l'humeur de Julia commença à s'altérer.

Les esclaves refusent opiniâtrément, d'habitude, de manger devant les blancs. La Monjola, déférant en cela au désir de ma femme, non-seulement prit ses repas en notre présence, mais encore consentit à partager notre ordinaire. A l'époque où nous sommes arrivés, Julia déclara détestable la cuisine française, et s'entêta à ne plus toucher aux mets qu'elle trouvait délicieux quelques jours auparavant.

Qui ne connaît la tyrannie de ces créatures, noires ou blanches, à qui les femmes délicates sont obligées de céder une des plus douces fonctions de la maternité ? Que de concessions ! que de sacrifices ne fait-on pas pour prévenir, chez la nourrice, un mouvement de co-

lère, ou simplement de mauvaise humeur, qui pourrait influer sur sa santé, et, partant, appauvrir, altérer, aigrir le lait destiné à votre enfant ! Nous suppliâmes la Monjola de ne point persister dans sa résolution. Afin de la séduire, je lui donnai une boîte de confitures de goyaves, et ma femme passa à ses oreilles une paire de boucles qu'elle détacha des siennes. La coquetterie et la gourmandise eurent d'abord raison de ce caprice singulier ; mais, lorsqu'elle se fut assez mirée avec ses beaux pendants ; lorsqu'elle eut avalé la dernière bouchée de confitures, Julia, revenant à sa fantaisie, protesta de nouveau de son dégoût pour la cuisine française. Cajoleries et sévérités furent impuissantes à la faire changer d'avis ; il fallut se résigner à lui servir des haricots noirs et de la *carne secca,* nourriture invariable des esclaves. Cependant, comme, en fin de compte, cette alimentation est savoureuse autant que riche et fortifiante ; comme, de plus, j'avais obtenu que la Monjola continuerait à manger aux mêmes heures que nous et avec nous, je parvins à rassurer ma compagne sur les conséquences de ce caprice.

Mais là ne s'arrêta point le mauvais vouloir de Julia. Elle devint hargneuse et insolente, désobéissante et farouche, sans que jamais pourtant, — il faut lui rendre cette justice, — elle se relâchât dans sa sollicitude inquiète, dans les soins minutieux réclamés par la faiblesse de son nourrisson. Parfois, accroupie dans un coin, morne et taciturne, elle attachait sur les miens ses yeux ardents, enflammés, avec une fixité qui me gênait. Mais les caresses qu'elle prodiguait à la petite Marthe nous aidaient à supporter patiemment les inégalités d'humeur, les réponses grossières et même les emportements de la négresse. Il y avait des jours, cependant, où ses impertinences dépassaient toutes les bornes. Ces

jours-là, je la menaçais de la renvoyer à sa maîtresse, qui passait, et à juste titre, pour être impitoyable envers ses esclaves. Julia elle-même, à ses heures de causeries familières et de naïf abandon, m'avait raconté plusieurs exécutions sévères accomplies, par les ordres de la senhora T..., sur des nègres rebelles ou incorrigibles, et aussi des scènes de châtiment où elle avait rempli elle-même, la chicote à la main, le rôle de bourreau. Aussi la Monjola, comme tous ses frères et sœurs en servitude, redoutait-elle énormément d'être conduite devant le tribunal inexorable de la senhora.

Ma menace ne pouvait donc manquer de produire, d'abord, tout son effet; mais, en voyant qu'elle ne se réalisait jamais, la Monjola se persuada que je voulais seulement l'effrayer; aussi, peu à peu, elle finit par s'abandonner sans réserve au malin esprit qui la poussait dans cette nouvelle voie.

Il serait trop long d'énumérer les actes de désobéissance effrontée, de taquinerie méchante, et même de démence, dont elle se rendait journellement coupable.

Un matin, je lui permis de descendre sur le seuil de la porte, afin d'acheter des sucreries à une marchande qui passait. Un nègre du voisinage s'approcha, et ils s'entretinrent ensemble pendant quelques instants. Lorsqu'elle remonta, grignotant ses friandises, Julia était d'une gaieté folle; mais ses humeurs noires ne tardèrent pas à reparaître, car, le soir même, invitée à rendre un chiffon dout elle s'était emparée dans l'après-midi, et qu'elle ne retrouvait plus, elle rapporta un lambeau d'étoffe qu'elle venait d'arracher, dans toute sa longueur, à l'un des deux frais peignoirs que ma femme lui avait donnés.

Une autre fois elle revint, en chantant, du *quintal* (jardin), où elle baignait, chaque matin, son nourrisson,

et, pendant toute la journée, elle ne cessa de rire et de folâtrer avec l'enfant; le soir arrivé, elle retomba dans son silence farouche.

Le lendemain, nous reçûmes la visite d'un haut fonctionnaire étranger et d'un docteur brésilien avec lesquels nous entretenions des relations d'amitié. La conversation était animée entre nous, lorsque la Monjola, usant du privilége qu'elle devait à son délicat ministère, entra brusquement et s'accroupit au milieu du salon. Pendant que Marthe dormait sur ses genoux, Julia roula du papier dans ses doigts et fabriqua deux flèches longues et pointues qu'elle se fourra gravement dans les narines. Sans s'inquiéter de notre étonnement, elle se mit à retirer et à enfoncer tour à tour ces joujoux d'une nouvelle espèce, en psalmodiant, d'un ton monotone, ces paroles explicatives :

> Le senhor a appelé chienne la négresse ;
> Une chienne est une brute ;
> La négresse s'amuse comme une brute.

Son intention était évidemment de me faire un affront, et peut-être d'exciter ma colère en présence des deux étrangers. Le fonctionnaire l'apostropha sévèrement, et le docteur la menaça de raconter cette scène à la senhora T... qui ne manquerait pas de la mander par-devant elle, pour châtier son impudente provocation.

Les Brésiliens ne plaisantent jamais avec les esclaves. Julia eut peur et retira ses flèches de papier ; mais, avant de s'éloigner, elle me décocha un de ces regards remplis d'une flamme sombre, qui me donnaient le frisson.

Un autre jour, Jacintha, c'était la cuisinière, vint m'avertir que Julia était en train de caqueter avec le nègre du voisin qui l'entretenait du haut du mur du

jardin, où il s'était juché. Jacintha ajouta que ce n'était pas la premiere fois que ces colloques avaient lieu, et que, bien certainement, la nourrice se mettait en frais de coquetterie avec l'esclave étranger.

Ce rapport me surprit désagréablement. Julia était dans toute la force de l'âge, et je redoutais l'entraînement des passions chez une pauvre créature à qui l'on n'avait point appris la pudeur. Aussi exerçai-je sur elle, dans ma sollicitude pour mon enfant, une surveillance incessante. Ce jour-là, j'eus l'explication de la maussaderie brutale de la Monjola, de son malaise au milieu de l'existence cloîtrée qu'elle était forcée de mener, et des regards haineux qu'elle jetait sur moi par intervalles.

Lorsque je parus sur l'escalier qui conduit au quintal, le noir m'aperçut; sans attendre la semonce qu'il savait avoir méritée, il sauta aussitôt à bas du mur et s'enfuit. Julia fixait dans ses cheveux une rose que le galant venait probablement de lui envoyer du haut de son perchoir. Sur mon ordre, elle dut rentrer dans la maison. Elle me suivit donc, mais en maugréant, et elle alla s'asseoir, boudeuse, sournoise, revêche, dans un angle de la salle à manger. Pendant le repas, j'eus besoin du tire-bouchon et je le lui demandai. Deux fois, la Monjola, qui ne cessait de marmotter entre ses dents, fit la sourde oreille. A une troisième demande, plus fortement accentuée, elle interrompit son monologue, et répondit résolûment qu'elle était entrée chez moi en qualité d'*ama de leite* et non pas comme *criada*, et qu'ainsi elle ne se dérangerait pas pour me servir.

C'était là un véritable défi.

Dans les mœurs coloniales, telles que les a faites l'esclavage, le refus d'obéir est, aux yeux des blancs, le plus grand crime que puisse commettre un noir. Ce

crime, les senhores, les senhoras, surtout, le punissent avec une rigueur extrême.

A ma place, un Brésilien aurait sauté sur la chicote, et, implacable pour l'esclave rebelle, il l'aurait châtiée jusqu'à ce qu'il eût triomphé de son entêtement, ou bien, jusqu'à ce que le sol eût été rougi de son sang. Moi, j'étais français, et je ne cultivais pas la chicote. Irrité cependant par la réponse insolente de la Monjola, et fermement résolu à ne point me laisser braver davantage, je m'élançai vers elle, en lui ordonnant pour la quatrième fois, et d'un ton impérieux, de m'apporter le tire-bouchon.

Un *non* bien sec, proféré d'un ton sourd, voilà tout ce que j'obtins.

J'étreignis le bras de la nourrice qui poussa un hurlement de bête féroce, mais en répétant son refus provocateur. Alors, je lui enlevai mon enfant, et, après l'avoir confié à sa mère, je me retournais vers la Monjola en la menaçant. Celle-ci persistait plus que jamais dans sa rébellion ; décidée à me pousser à bout, elle s'écria par trois fois : *non, non, non,* d'une voix métallique, profonde, sinistre, tout en fixant sur mes yeux deux prunelles flamboyantes.

En ce moment Julia se serait laissé tuer plutôt que d'obéir ; je le compris à temps.

« Malheureuse ! lui dis-je, je ne te battrai pas, mais demain tu quitteras ma maison; et je te rendrai à la senhora T... »

Un ricanement qui n'avait rien d'humain ouvrit, d'une façon hideuse, la bouche de Julia. Pelotonnée dans son coin, l'esclave ne cessa de me poursuivre de ce regard haineux, blanc, enflammé, qui traduisait pour moi maintenant toutes les ardeurs inassouvies de la fille d'Afrique.

Cette scène étrange, et qu'éclaire si souvent, hélas ! le brûlant soleil des tropiques, devait avoir un dénoûment plus étrange encore.

Marthe pleurait ; elle avait faim. Comme une femelle de tigre qui devine, d'instinct, les besoins de son petit, Julia bondit vers elle, et veut l'arracher des bras de sa mère. Nous nous y opposons, bien que ce mouvement passionné nous eût touchés, parce que nous craignions que la colère ressentie par la Monjola n'eût fait tourner son lait, qui serait alors devenu un poison pour l'innocente créature. Celle-ci ne cessait de se démener, en criant toujours. J'ordonnai à Jacintha d'aller acheter du lait chaud à une vacherie qui se trouvait dans le voisinage.

Il fallut voir, à ces mots, la figure bouleversée de la nourrice ; il fallut entendre les paroles incroyables qu'elle proféra pour nous faire renoncer à cette idée.

« Non, non, pas de lait de vache à *nhanha*, s'écriait-elle, mais du bon lait de négresse ! Nhanha deviendrait une bête, si elle buvait du lait de bête. »

Et elle se tordait à mes pieds, et elle s'arrachait les cheveux, et elle alla chercher le tire-bouchon, en me jurant, par les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'elle m'obéirait désormais, et qu'elle ne prêterait plus l'oreille aux propos du nègre du voisin.

Nous ne pouvions rester insensibles à ce langage qui trahissait, dans son expression naïve, une tendresse véritable pour notre enfant. Cependant, malgré notre émotion, nous ne donnâmes point à la Monjola, on le comprend, la satisfaction qu'elle demandait. Lorsque Jacintha revint avec le lait, Julia fit une nouvelle tentative, aussi vaine que les précédentes. Dans son désespoir, pendant que Marthe buvait la liqueur écumeuse, elle tendit les bras au plafond, en s'écriant à travers ses sanglots !

« O Seigneur Jésus-Christ ! O puissante Senhora da Conceição ! Ecoutez la prière de Julia, la Monjola ! O saint Domingo, patron des esclaves ! Obtenez du bon Dieu que nhanha ne devienne pas une bête pour avoir bu du lait de vache ! »

On peut mesurer par ce seul fait l'abîme d'ignorance où restent plongées ces malheureuses créatures.

D'après ce que j'avais vu et appris, il y avait désormais danger, pour la santé de notre enfant, à garder davantage la fougueuse Africaine comme nourrice. D'un autre côté, Marthe avait douze mois, et on pouvait la sevrer sans que l'épreuve fût trop périlleuse. Du reste, nous n'avions pas le choix des moyens. Après avoir consulté l'excellent docteur brésilien, nous nous décidâmes à renvoyer définitivement la Monjola.

Le lendemain, le déjeuner terminé, j'avertis Julia de se préparer pour le départ, parce que, ainsi que je le lui avais signifié la veille, j'allais la rendre à sa maîtresse. Cette menace avait été formulée si souvent ; si souvent elle avait été vaine, que la négresse, au lieu de m'obéir, se dirigea vers le berceau d'où l'enfant lui tendait ses petits bras. En ce moment, un nègre de *ganho* entra avec son *cesto* et ses cordes, et demanda la malle qu'il devait porter. Julia comprit enfin que je parlais sérieusement et qu'il fallait sortir du logis. Elle se jeta alors, éplorée, à mes pieds, en demandant grâce. Comme je m'éloignais, elle se traîna aux genoux de ma femme en invoquant tous les saints du paradis. Mais notre détermination était irrévocable. Voyant son impuissance à nous attendrir, elle nous supplia de lui permettre d'embrasser nhanha une dernière fois et de lui faire ses adieux.

Cette requête était trop légitime pour être refusée.

Julia s'accroupit sur le carreau et présenta le sein

gauche (le côté du cœur) à l'enfant; puis, pendant que Marthe satisfaisait sa faim, elle se pencha à son oreille, et, tout en sanglotant, elle lui tint un long discours, comme si l'innocente créature avait pu la comprendre.

Ceci est encore une des superstitions des nourrices esclaves. Julia rappelait à l'enfant les soins qu'elle lui avait prodigués, le bon lait qu'elle lui avait donné; elle la suppliait, au nom du petit Jésus, de se souvenir de sa mère noire, et, lorsqu'elle serait devenue grande et riche, de la racheter pour la prendre avec elle.

Ma femme pleurait, et moi je me détournai afin d'essuyer une larme qui venait de rouler sur ma joue.

Qu'il me soit permis d'introduire dans ce cadre, bien que ce ne soit peut-être pas ici sa place, un petit détail curieux recueilli dant le trajet de Bota-fogo à la Cidade.

Julia, consternée, marchait devant moi avec le nègre de ganho qui portait sa malle. Arrivés aux Larangeiras, je donnai au nègre, dont je connaissais le senhor, l'adresse du logista portugais, et je montai dans l'omnibus en enjoignant à Julia de venir s'y installer à mes côtés. La Monjola posait le pied sur l'escalier de bois, lorsque deux senhores jetèrent, de l'intérieur, un cri d'indignation, et déclarèrent formellement s'opposer à l'admission d'une négresse dans le véhicule qui les portait. L'un de ces senhores était, comme couleur, d'un blanc douteux; l'autre me parut être un mulâtre, ou tout au moins un quarteron. Cette susceptibilité ombrageuse, qui se produisait si affrontément en présence d'un blanc authentique, me sembla ridicule, sinon insensée, de la part d'individus qui avaient, bien certainement, du sang mêlé dans les veines. Je répliquai que ma négresse prendrait place à mes côtés, parce qu'en payant elle jouis-

sait du même droit que les autres voyageurs. Le moins blanc des deux menaça de jeter à bas cette *chienne,* si elle persistait à rester sur le marche pied; et, en effet, il fit mine de s'élancer en avant. Je le retins avec le bras et lui signifiai froidement que, s'il touchait mon esclave, il aurait affaire à moi. La fermeté de ce langage imposa aux senhores. Changeant alors de tactique, ils dirent au conducteur qu'ils descendraient de l'omnibus si la négresse s'y introduisait. Dès lors la question changeait de face, et je pouvais, sans qu'il m'en coûtât beaucoup, me passer de l'honneur d'une compagnie aussi distinguée. Sur l'ordre que je lui donnai impérieusement, Julia s'installa sur les coussins. Ne voulant pas en avoir le démenti, mes deux fidalgos suspects, — des marchands de *carne secca* sans doute, — se précipitèrent hors de l'omnibus, en se plaignant tout haut de mon manque d'usage qu'ils attribuaient à la mauvaise éducation que l'on reçoit en France.

Risum teneatis! Je saluai cérémonieusement les illustrissimes senhores, et le véhicule allégé poursuivit son chemin.

Il est inutile de constater que le marchand de la rue da Quitanda décrocha sa chicote, en apprenant que la Monjola était renvoyée pour refus d'obéissance. S'il ne l'assomma point sur place, c'est que j'intervins énergiquement. Pouvais-je donc oublier, à part même la question d'humanité, que Julia, bien que je dusse l'expulser de ma maison, avait, grâce à son lait généreux, rendu la santé et la vie à mon enfant?

Voici, maintenant, la moralité de cette histoire.

Quelques jours s'étaient écoulés, lorsque je reçus, chez le négociant belge dont il a été fait mention plus haut, la visite du logista portugais. Il m'apportait, dit-il, un *recado* (message) de la part de la senhora T...

La noble dame, indignée de l'outrecuidance d'une de ses esclaves à l'égard d'un *Senhor Branco*, l'avait elle-même *chicotée* jusqu'au sang. Julia avait reçu cinquante coups de fouet; mais si je jugeais que le châtiment ne fût pas en rapport avec l'offense, elle m'accorderait la seule satisfaction qu'il était en son pouvoir de me donner encore : je n'avais qu'à parler, et Julia me serait vendue sur-le-champ.

Je ne comprenais pas très-bien, je l'avoue, en quoi consistait la réparation qu'on m'offrait. Mieux au fait des mœurs locales, le négociant belge m'expliqua la gracieuseté dont j'étais l'objet. En achetant la Monjola, je pouvais me venger d'elle comme je l'entendais, et même la faire périr sous le fouet, si mon ressentiment ne devait être apaisé que par sa mort. Une esclave louée a droit à des ménagements, et l'auteur de sévices graves exercés sur elle, se trouverait dans un mauvais cas, civilement parlant, puisqu'il devrait répondre, envers le propriétaire légitime, de la dépréciation subie par cette marchandise humaine. Une vente simplifie tout cela, en régularisant la position de chacun. Dès que Julia m'appartiendrait légalement, je pourrais la traiter comme il me conviendrait de le faire. N'est-on pas libre de disposer de sa *chose* à son gré ? il est vrai que la loi écrite... Mais qui serait assez *mal-criado* (mal élevé) pour forcer la loi d'intervenir, en ébruitant la cause de mes petites misères domestiques ? Et puis encore, dans l'hypothèse, invraisemblable, où la justice apprendrait la mort violente de Julia, qu'en résulterait-il ? Elle est de facile composition, la justice des pays à esclaves, lorsqu'il s'agit d'un esclave. Un suicide est si vite prouvé, si vite constaté, en l'absence d'une partie civile ! Donc, tout bien considéré, si l'affront que j'ai reçu exige une sanglante expiation, je puis, sans danger pour moi, me pas-

ser la fantaisie d'un long supplice ou d'une exécution sommaire; je n'ai qu'à choisir; on ne me demandera pas plus compte d'une existence humaine que j'aurai payée de mes deniers, que de celle de mon mulet ou de mon chien, s'il me prenait l'envie de le tuer.

Cette explication donnée d'un air impassible, mais avec une intention cruellement railleuse, qui trahissait tout à la fois le savoir-vivre du négociant belge et l'indignation profonde dont il était pénétré ; cette explication, ou plutôt ce réquisitoire inexorable d'un cœur honnête et droit, m'avait suffisamment édifié sur les intentions de la senhora T... en me dépêchant le marchand de la rue da Quitanda. Une pareille démarche, il ne fallait pas en dénaturer le caractère, n'était rien moins, au point de vue brésilien, qu'une politesse fine, exquise, raffinée, un procédé flatteur et de haut goût, une prévenance délicate, marquant le degré de considération et d'estime que l'on m'accordait. Voyez jusqu'où peut conduire le préjugé de la couleur, le plus absurde, mais aussi le plus impitoyable des préjugés ! On me supposait l'âme assez noble, assez fière, assez soucieuse de ma dignité, pour faire, à mon honneur outragé, un sacrifice de 3,500 francs ! La vengeance est une si douce chose !

Pendant que le négociant parlait, l'idée de l'étrange faveur dont j'étais l'objet, me causa un frissonnement par tous les membres. Pauvre Julia! à quoi l'exposait, pourtant, sa rébellion! La maison T..., si honorablement connue sur la place de Rio pour sa méthode supérieure de dresser les noirs, pouvait être frappée dans ses intérêts, comme elle venait de l'être dans son orgueil, si le bruit se répandait qu'elle louait des esclaves insubordonnés. Il fallait qu'on apprît, en même temps que le crime de Julia, l'acte de

justice implacable de ses maîtres. Pauvre! pauvre Julia! On venait me proposer froidement de signer son arrêt de mort!

D'après l'avis du négociant belge, je n'en dus pas moins remercier le Portugais de sa démarche, et le prier d'exprimer toute ma gratitude à l'illustrissime senhora, pour son aimable et gracieux procédé. J'ajoutai, toutefois, que mes principes me défendaient d'acheter des esclaves.

— Mon honneur, dis-je en terminant, n'est pas entamé le moins du monde par le refus d'obéissance de Julia, et je me considère comme amplement, surabondamment satisfait par les cinquante coups de chicote donnés à la Monjola.

Puisque j'ai été amené, par la nature même du sujet, à introduire une *ama de leite* dans mon récit, je profiterai de l'occasion pour signaler un trait de mœurs que me fournissent les nourrices esclaves.

A peu d'exceptions près, toutes les jeunes négresses n'ont d'autre préoccupation que celle de devenir mères. C'est là une idée fixe chez elles, une idée qui s'empare absolument de leur esprit dès qu'elles sont nubiles, et qu'elles réalisent aussitôt qu'elles en trouvent l'occasion. Ce fait, que l'ardeur du sang africain suffirait peut-être à expliquer, est, surtout alors, le résultat d'un calcul. La maternité ne doit-elle pas, en effet, les conduire sûrement au bien-être, aux satisfactions de l'amour-propre, aux jouissances de la paresse, de la coquetterie et de la gourmandise?

Une nourrice se loue plus cher qu'une repasseuse, une cuisinière ou une femme de chambre. Afin qu'elle lui rapporte honneur et profit, en la plaçant dans une bonne maison, le maître, pendant la grossesse, lui réserve les travaux les moins pénibles. Une fois délivrée, la rapa-

riga voit ses chemises délabrées et ses vieilles hardes distribuées à ses compagnes, tandis que sa garde-robe est renouvelée, et qu'elle reçoit un trousseau neuf. Du linge grossier, mais proprement travaillé, des vêtements simples, auxquels la maîtresse, si ses moyens le lui permettent, ajoute deux ou trois mètres d'une dentelle commune, et une robe blanche à six rangs de volants, — réalisation du rêve doré que poursuivent, jour et nuit, les jeunes négresses, — voilà le premier bénéfice de la maternité. La bonne mine de l'esclave, sa fraîche toilette, les relations honorables de son senhor, lui ouvrent la porte d'une maison riche, ou qui veut le paraître, ce qui, pour elle, revient au même.

Chez les négociants de la cité, c'est une question d'amour-propre d'avoir une ama de leite qui étale un luxe insolent. Il n'est pas impossible aussi que ce soit une spéculation. Le luxe de la nourrice dira la prospérité de la maison, à moins qu'il ne serve à donner le change au public sur le véritable état des affaires. Cette négresse, ornée comme une châsse, qui s'avance, le front haut, un sourire superbe aux lèvres, majestueuse comme la déesse antique, constatera, par ses beaux atours et par les langes brodés de l'enfant qu'elle porte, l'opulence de ses maîtres. Mise en scène splendide, mais trompeuse quelquefois, comme ces fêtes que l'on donne à Paris pour égarer l'opinion et rassurer les capitaux inquiets, la veille d'un départ furtif pour Bruxelles. Sans que l'orgueilleuse créature s'en doute, sa toilette n'est alors qu'un leurre perfide, un appât habilement tendu aux écus méfiants, une enseigne mensongère; car les boucles luisantes de ses escarpins vernis, ses bas de soie, son collier de corail, les dentelles de sa chemise et les volants nombreux de sa robe de mousseline, sont destinés à dissimuler une caisse vide, derrière laquelle

se tapit sournoisement le spectre hideux de la banqueroute.

La nourrice, toutefois, se préoccupe peu du rôle qu'on lui fait jouer. Les cadeaux de toutes sortes s'étalent sur son cou, sur ses mains, sur ses bras; elle brille, elle se pavane sur le pavé, derrière sa maîtresse, aspirant à pleines narines l'encens des compliments flatteurs qu'on brûle sur son passage, humiliant ses compagnes par ses toilettes tapageuses, enivrée enfin par tous les parfums suspects de la vanité qui lui montent à la tête. Si sa coquetterie a lieu d'être satisfaite dans cette nouvelle position, sa gourmandise n'a point à se plaindre non plus. Les meilleurs morceaux, servis sur la table des maîtres, lui sont envoyés, et elle gaspille follement les friandises de toutes sortes qu'on lui présente, avant même qu'elle ait eu le temps de les désirer. Et sa paresse donc? Comme elle use, la pauvre négresse, de la permission passagère de se dorloter, de se bercer, de se dodiner!

Faut-il parler des soins, des attentions dont on l'entoure? du respect qu'on a pour ses caprices? Un roi absolu n'obtient pas une plus grande somme d'abnégation, de complaisance aveugle de la part de ses courtisans. La cuisinière, la femme de chambre, la blanchisseuse lui obéissent, et la maîtresse elle même est souvent à ses ordres. C'est qu'avant toute chose, il faut éviter que la nourrice se mette en colère, qu'elle éprouve même la moindre contrariété. Une querelle, une bouderie, une indisposition, un simple malaise, deviennent des malheurs sérieux, parce qu'ils peuvent influer sur la qualité du lait. Si la nourrice fronce le sourcil, si elle fait la moue, le père et la mère échangent un regard inquiet. Si, dans son impatience contre la lenteur de la cuisinière, elle frappe le parquet de son pied mutin, ils

grondent la cuisinière; ils la chassent quelquefois, lorsque la nourrice l'exige, car la nourrice a toujours raison. La joie ne rentre au logis qu'à l'heure précise où le sourire reparaît sur ses lèvres. C'est que de la sienne dépend la santé de l'enfant, à laquelle sont attachés le bonheur du présent et les espérances de l'avenir. Il faut donc prévenir à tout prix l'altération de cette précieuse santé, afin que le cher ange continue à s'abreuver à une source saine et fortifiante.

Les ama de leite, on le voit, possèdent mille raisons pour tenir à cette existence dorée pendant laquelle les rôles sonts intervertis, puisque les blancs obéissent et les négresses commandent. Aussi, sonne-t-elle tristement pour elles l'heure du sevrage. Au départ, d'aucunes peuvent bien verser des larmes, en débitant le *discours des adieux,* ainsi que l'avait fait Julia; mais ce que toutes regrettent infiniment, c'est la vie indolente, c'est le luxe des vêtements, c'est l'abondance de toutes choses, auxquels il leur faut renoncer, pour aller reprendre le collier de misère. La tendresse de ces créatures n'est pas désintéressée, cela est prouvé désormais; elles aiment le petit être auquel elles donnent le sein, mais parce qu'elles doivent à cette maternité d'occasion toutes les jouissances que la fortune peut procurer. L'exeption, ici surtout, confirme la règle. — Julia, je me plais encore à le croire, était une exception. Mais pour toutes, en général, *criança* est synonyme de belles robes, de friandises, de caprices satisfaits, de prévenances et de gâteries de toutes sortes. Aussi, la désolation est peinte sur leur figure, lorsqu'elles rentrent chez leur senhor, où elles vont être confondues avec les autres esclaves et porter la même livrée. Il s'est évanoui, ce rêve délicieux qu'elles viennent de faire! A l'avenir plus d'égards et de confitures, plus de senhora douce et caressante, plus de

fraîches toilettes; mais des robes fanées, une maîtresse hautaine et menaçante, de la *carne secca* pour toute nourriture, des coups de chicote et le souvenir obsédant des beaux jours passés. Reines hier, le sevrage les ramène aujourd'hui au régime du fouet.

On peut apprécier maintenant le calcul des raparigas, et pourquoi elles se trouvent toujours dans une situation intéressante. Pour elles, la maternité n'est pas le but, mais le moyen. Elle les arrache pour un temps aux ennuis de la séquestration, aux sévérités du Code Noir; de plus, en les introduisant dans la maison des riches négociants, elle leur permet de satisfaire leur sensualité, et de vivre momentanément à leur fantaisie, sans avoir à redouter une dure répression. Elles sont libres, en réalité, pendant une période plus ou moins prolongée, et plus heureuses que beaucoup de blanches.

Et voilà encore une des funestes conséquences de l'esclavage, cette institution malsaine qui étouffe tout sentiment de pudeur chez la femme, tout sens moral chez l'homme. Sans attendre que l'amour ait parlé à son cœur, la jeune esclave recherche, non les douceurs, mais les bénéfices de la maternité. Une idée fixe la domine, idée égoiste, honteuse, qui la pousse au desordre. Elle veut être mère pour devenir nourrice, dût-elle être forcée d'abandonner son enfant, fruit innocent d'une détestable spéculation.

C'est ainsi que la soif des jouissances matérielles, parvient à détruire cet instinct admirable que la nature a placé jusque chez les êtres les plus cruels et les plus infimes de la création. La voix du sang se tait devant celle de la fainéantise et de la vanité, et, pour satisfaire leur gourmandise, les jeunes négresses ne rougissent pas de se montrer mauvaises mères.

Il est inutile de faire remarquer que les maîtres favorisent des débordements qui produisent ce double résultat avantageux : une location supérieure et une augmentation de têtes dans leur bétail humain.

J'en ai assez dit, je crois, sur cette matière, si intéressante, pourtant, au point de vue des mœurs engendrées par l'esclavage. Il est temps d'examiner sous une autre face la question de domesticité qui forme le sujet de cette étude.

Julia avait achevé de me dégoûter du service des noirs. D'après les conseils du senhor Barboza, contremaître de notre maison, je me décidai à louer une blanche.

Une *blanche!* louer une *blanche* pour vous servir! allez-vous vous écrier.

Eh quoi! il se trouve des *blanches* assez peu soucieuses de leur dignité pour accepter des fonctions qu'un nègre et une négresse libres regardent comme dégradantes?

Cette observation est juste : j'y répondrai aussitôt que j'aurai signalé le mode singulier d'introduction des domestiques blancs dans l'empire.

II

La traite des blancs.

Le Brésil a été découvert en 1500. Trente ans après, les Portugais allaient acheter des esclaves sur la côte d'Afrique, et les introduisaient dans leur nouvelle colonie. Le bill Aberdeen, — cette protestation énergique de l'esprit chrétien contre un abrutissant despotisme;

cette solennelle revendication des droits supérieurs de l'humanité contre les droits souverains d'une nation retardataire, — mit un terme à ce honteux trafic. La traite des *noirs* fut radicalement supprimée en 1846 par la volonté toute-puissante de l'Angleterre.

Alors commença la traite des *blancs*.

J'entends crier au paradoxe, au mensonge, peut-être. Patience donc! J'ai déjà raconté, sur ce pays, si peu connu encore en Europe, des choses bien plus étranges, et qui, pour n'être point vraisemblables, n'en sont pas moins vraies que celles dont il est ici question. Oui, après la suppression de la traite des *noirs*, commença la traite des *blancs*, qui est en pleine prospérité aujourd'hui.

Je m'explique :

De temps en temps, deux, trois, quatre fois par mois, le *Moniteur du négoce*, — *O Jornal do Commercio*, — publie, dans ses colonnes, une annonce ainsi conçue : « Le public est prévenu que la barque portugaise *Amizade* vient d'entrer dans notre rade avec un chargement de colons d'Oporto, de San-Miguel et de Fayal. On trouve parmi les colons, des laboureurs, des garçons de peine, des jardiniers, des ouvriers de tous les états, ainsi que des nourrices, des cuisinières et des femmes de chambre. Avis à ceux qui veulent des *feitores* (commandeurs, gérants) et des serviteurs libres; le capitaine de l'*Amizade* en amène un assortiment complet qu'il livrera à des prix raisonnables. La barque a jeté l'ancre à la pointe de l'île *das Cobres*. »

Cette nouvelle se répand dans la ville, et ceux qu'elle intéresse se dirigent aussitôt vers l'île des Couleuvres.

Guidés par le senhor Barboza, ma femme et moi, nous prîmes un canot, et nous nageâmes du côté de la barque portugaise.

Le pont était couvert d'une population nombreuse : femmes allaitant leur nourrisson, jeunes filles souriantes, hommes sur le retour, garçons vigoureux, enfants turbulents et effrontés, se pressaient sur la rampe du navire, pour mieux attirer les regards. Une fois l'échelle franchie, nous nous vîmes entourés, serrés et assaillis de demandes formulées sur tous les tons. Avions-nous besoin d'un feitor, d'un cuisinier, d'une mucama, d'une repasseuse? Tout cela se trouvait en grande quantité sur l'*Amizade;* mais chacun demandait pour soi la préférence. Pendant que le senhor Barboza, plus au fait que nous des mœurs de ses *patricios* (compatriotes), répondait à toutes ces voix empressées, et qu'il cherchait à se frayer un passage jusqu'à la cabine du capitaine, je restai un peu en arrière, afin de mieux jouir du coup d'œil.

Le tableau était piquant, en vérité.

Un faux pont avait été établi sur toute la longueur de la barque; coupé en deux par une mince cloison mobile, il représentait deux vastes salles affectées au logement des deux sexes. Quel pandémonium! Là se trouvaient entassés des corps, des malles, des ballots, des bouteilles, des instruments de musique, des colifichets, des cages d'oiseaux, tout l'attirail de la misère, hélas! et cela dans un désordre affreux, et au milieu d'une malpropreté inouïe. Aussi s'exhalait-il de ce réduit une odeur nauséabonde qui vous prenait aussitôt à la gorge. Je vis ma femme approcher de son nez son flacon de sels qui, heureusement, ne la quittait jamais, depuis notre arrivée dans ce beau pays. Moi, je n'avais pas de flacon; je tins bon pourtant, car je voulais obtenir de ma visite tout le résultat qu'elle pouvait produire. Isolé de ma femme et de notre guide, je devins plus particulièrement le but des obsessions d'une catégorie de passagers:

Deux mots d'explication sont encore nécessaires ici.

Il est d'usage, au Brésil, que les garçons riches ou aisés, de simples employés quelquefois, que l'isolement ennuie, viennent chercher, parmi les colons nouvellement arrivés, une jeune et jolie compagne qui consente à diriger leur petit ménage et à charmer en même temps leur existence monotone. Ainsi font les Turcs lorsqu'ils visitent l'Avret-Bazar à Constantinople. Mes regards curieux, qui scrutaient tous les coins de la barque, donnèrent le change sur mes intentions; je me vis aussitôt entouré par un essaim de folâtres passagères qui, toutes, me saluèrent de la main et du sourire, en parlant toutes à la fois. On me mettait en état de siége. J'ignore comment elles reconnurent ma nationalité, à moins qu'un Français ne porte la sienne écrite sur sa figure. Quoi qu'il en soit, avant même que j'eusse ouvert la bouche, l'une me vanta ses connaissances en cuisine française; l'autre était experte en couture; elle se flattait de confectionner une chemise aussi bien qu'une ouvrière de Paris; une troisième me présenta un canevas auquel elle travaillait, en m'assurant qu'elle me broderait des manchettes et des pantoufles dignes d'un ambassadeur; une autre encore se donna pour une excellente repasseuse : c'était à qui ferait un plus savant étalage de ses talents et de ses grâces, chacune, du reste, prenant la Vierge à témoin qu'elle avait un caractère parfait, et que je serais bien inspiré en la choisissant.

Je restai un moment ahuri, on le comprend, par toutes ces voix discordantes qu'accompagnaient des gestes expressifs et une pantomime des plus animées. Je me remis peu à peu cependant, et, après quelques réponses évasives, je parvins, non sans peine, à percer la triple ligne de circonvallation établie autour de ma personne.

J'avisai alors, contre les bastingages de tribord, deux jeunes et belles créatures qui se moquaient entre elles,

je crus le deviner du moins, du désappointement de leurs compagnes. L'une, — une petite brune à l'œil vif, agaçant, effronté, — à peine couverte d'un peignoir en percale, ouvert par devant, mais déchiré à la taille, les bras nus jusqu'aux épaules, chantait la *Giraldina* en s'accompagnant sur la guitare. L'autre, une grande fille élancée, dont les yeux bleus étaient remplis de langueur, étalait avec complaisance une opulente chevelure noire qui l'enveloppait comme un manteau royal, et qu'elle était en train de démêler. Ce sans-gêne n'a rien d'extraordinaire sous les tropiques, et même en Europe, dans les pays méridionaux, où les femmes du peuple ont l'habitude de faire leur toilette devant la porte de leur maison. Les deux moças étaient renversées dans une pose nonchalante et gracieuse. Au premier coup d'œil, je devinai leur position sociale. Il est tel regard velouté, tel geste arrondi, telles manières mignardes qui en disent plus long qu'un rapport de police à celui qui, pendant nombre d'années, a fumé des cigares sur le boulevard des Italiens. Je reconnus donc l'hétaïre des Açores.

Trop orgueilleuses pour se jeter à la tête des visiteurs, les jeunes filles attendaient, insoucieuses de leur sort, mais pourtant, pleines de confiance en leur beauté, qu'on vînt les solliciter respectueusement, et leur offrir des positions dignes de leur mérite.

Un sujet d'études m'était offert : il me parut intéressant de comparer les allures de la galanterie açorienne à celles des jolies pécheresses du quartier Breda.

Les deux moças devinèrent sans doute mes intentions, car elles échangèrent quelques mots à voix basse, en jetant de mon côté un regard encourageant; puis elles reprirent leur attitude abandonnée. Il me sembla, malgré leur dédaigneux silence, qu'elles s'apprêtaient à

faire feu de toutes leurs batteries. Je m'adressai d'abord à la joueuse de guitare. L'Ambubaïe, aux premières paroles que je proférai, cessa de pincer les cordes de son instrument; elle me décocha une œillade expressive, tout en penchant avec grâce sa tête éveillée et mutine.

Cette œillade, cette tête soutenue par la main droite, pendant que le coude s'appuie sur les genoux, ces narines frémissantes, comme les naseaux d'un cheval à l'heure de la bataille, je connaissais cela. Il n'est pas jusqu'au débraillé pittoresque des deux moças, à cet accroc du peignoir en percale, et aussi, il faut bien l'avouer, à ce souverain mépris de la propreté qui s'allie très-bien, chez ces créatures, à une coquetterie excessive, qui ne me parurent autant de signes caractéristiques de race, — signes qui ne trompent pas plus à Paris qu'à Angra et à Sainte-Marie. J'étais bien sûr maintenant du terrain sur lequel je posais le pied; je me trouvais en présence d'une lorette jaune.

A ma demande si elle ne désirait pas trouver une condition, la joueuse de guitare m'avait répondu, avec un air de fierté et un laconisme digne, qu'on rencontre peu, je suppose, dans les boudoirs des rues Pigalle et Larochefoucauld :

— Cela dépend, senhor Francez.

Celle-là aussi avait reconnu ma nationalité ; mais j'avais parlé, et mon accent m'avait trahi.

— De quoi donc cela dépend-il, senhora, repris-je.

— De la condition qu'on voudrait me proposer.

— Mais encore, faudrait-il savoir ce que vous savez faire ?

— Ne l'avez-vous pas deviné ? dit-elle en souriant.

Sur ma réponse négative :

— J'ai dix-neuf ans, je sais fumer des cigarettes, man-

ger des confitures, chanter et jouer de la guitare, dit-elle en faisant un mouvement d'épaules rempli de provocations, et en me lutinant du regard.

Cela était assez catégorique. Et cette fillette n'avait que dix-neuf ans! On est vraiment bien précoce dans les îles portugaises. Je ne manquai pas de féliciter la moça des Açores sur d'aussi jolis et d'aussi nombreux talents. Il y avait sans doute de la raillerie dans mon accent et dans mon air.

— Me trouvez-vous trop vieille ou pas assez savante? demanda-t-elle, en faisant une adorable petite moue, et en coquettant gentiment.

— Trop jeune et trop savante, certes, répondis-je, au point que je ne suis pas assez riche pour payer, comme il convient, un pareil mérite.

— Alors, engagez-moi, senhor Francez, dit sa camarade en se mêlant à la conversation.

Elle venait d'écarter légèrement ses magnifiques cheveux noirs, et elle passait à moitié, entre leurs boucles luisantes, comme par une petite lucarne, sa mélancolique figure. Ainsi provoqué, j'adressai à la seconde hétaïre la même question qu'à l'autre, à propos de l'industrie qu'elle exerçait. Elle attacha sur moi le plus langoureux de ses regards, et s'amusa à fouetter ses épaules nues avec l'extrémité de deux tresses parfumées, ce qui acheva de répandre sur sa personne une grâce indolente remplie de séductions.

— Moi, dit-elle lentement, et en caressant les syllabes, j'ai moins de mérite que Sancha. L'île Graciosa m'a vue naître, il y aura vingt-deux ans le jour de la fête de sainte Marguerite; j'adore les fleurs et je me laisse aimer, voilà toute ma science.

Que pensez-vous de cet aplomb ? C'était, on le voit, la naïveté dans le cynisme : on n'eût certes pas dit aussi

bien au Casino. Décidément l'éducation des Açoriennes ne laisse rien à désirer.

— Se laisser aimer, repris-je, est une grande faveur, sans doute, et celui auquel vous l'accorderez devra s'estimer très-heureux : mais, pourtant, ses désirs iront plus loin encore.

— Je vous comprends, dit-elle en minaudant.

— Votre cœur est-il si désabusé déjà, qu'il ne puisse plus partager les sentiments que vos beaux yeux inspirent ?

Ce compliment parut lui plaire. Elle dégagea complétement son front des cheveux qui le voilaient encore et lia, avec une lenteur charmante, sous le menton, les deux tresses qu'elle tenait à la main, en plaçant ainsi son pâle visage dans un cadre splendide.

— Les senhores de votre pays sont fort galants, mais ils sont fort trompeurs aussi, observa-t-elle en hochant la tête. N'importe ! j'ai foi en mon étoile. Payez mon passage au capitaine, et si vous voulez me donner une robe de soie, une ombrelle, des bottines vernies, des fleurs et des confitures, je promets de vous aimer, dit-elle, en montrant dans un sourire les perles éblouissantes qui garnissaient sa bouche.

— Puisque vous n'êtes pas plus exigeante, Senhora...

Elle ne me laissa point achever ma phrase.

— Attendez : j'ai oublié une des plus importantes, sinon la plus importante de mes conditions.

— Je vous écoute.

— Il faudra aussi me faire servir à ma fantaisie.

— Oh ! oh ! qu'entendez-vous par là ?

— L'odeur des noirs me répugne beaucoup ; je ne veux pas être servie par des noirs. Une fois mon passage payé, vous emmènerez également une des moças qui se pressaient, naguère, autour de vous, et que je

choisirai moi-même : ce sera ma *criada* (domestique), en attendant que vous me donniez une *mucama* (femme de chambre).

Tout cela était débité avec des inflexions de voix si douces, des regards si caressants, d'un air si naturel et d'un ton si dégagé, qu'à part la couleur de la peau et l'idiome portugais, on aurait pu se croire transporté sur les hauteurs de Notre-Dame de Lorette.

J'étais suffisamment éclairé sur le compte des jeunes Açoriennes. Elles attendaient, dans un calme superbe, la conclusion de notre entretien; elles n'attendirent pas longtemps.

—Ainsi donc, senhoras, dis-je en m'adressant à toutes deux, à ces conditions, posées par vous, vous consentiriez à venir chez moi, et à prendre soin de mon enfant ?

— Un enfant ! s'écrièrent-elles toutes deux à la fois.

— Le senhor est donc marié ? demandèrent les yeux noirs avec un suprême dédain.

Après ma réponse affirmative :

— Nous n'avons pas quitté, Sancha, Flores, et moi, Graciosa, pour venir ici nous faire bonnes d'enfants, ajoutèrent les yeux bleus, du même ton hautain et méprisant.

Les deux moças étaient dépitées d'avoir fait fausse route, et d'avoir ainsi dépensé en vain toutes leurs coquetteries. L'Ambubaïe se renversa de nouveau contre les bastingages et se remit à tourmenter les cordes de sa guitare. La fille de Graciosa rentra sa tête maladive, comme Galatée se dérobait derrière les saules, sous le voile parfumé qu'elle avait écarté un moment, et recommença à promener le peigne dans cette luxuriante chevelure noire, aux reflets aussi bleus que ses yeux.

— Senhor, dit, à propos, une voix qui retentit à mes

côtés, ce n'est pas là ce que vous cherchez ; ce sont des *Filles de fleurs et de parfums*. Nous avons trouvé là-bas ce qui convient à Madame.

J'avoue que cette expression : *Fille de fleurs et de parfums*, me parut charmante, et je me promis bien de la recueillir. Barboza, car c'était lui qui venait de parler, essaya de questionner, en riant, les Açoriennes sur leur patrie ; mais elles se redressèrent toutes deux, comme mues par un ressort, et le toisèrent avec une rare impertinence.

— Nous sommes, il est vrai, des *Filles de fleurs et de parfums*, dit enfin celle de Graciosa, mais nous repoussons les cavaliers incivils et nous dédaignons de leur répondre.

Et elle lui tourna fièrement le dos ; ainsi fit sa compagne ; mais celle-ci avait bien voulu répondre gravement, avec la tête, au salut que je lui adressai avant de me retirer.

Mon étude était terminée ; la comparaison me donnait le résultat suivant : tout aussi éhontée que la lorette parisienne, la *Fille de fleurs et de parfums* possède un fond de naïveté et de fierté natives, de poésie aussi, qu'on chercherait vainement chez les Belcolors les plus renommées du Tyrol et de la Chaussée-d'Antin.

Je trouvai ma femme causant avec une jeune fille d'une vingtaine d'années. La moça, court vêtue d'une chemise et d'un jupon, n'ayant ni bas, ni souliers, possédait une de ces figures communes, quant aux traits, mais ouvertes, avenantes, qui deviennent bientôt sympathiques. Elle tenait, dans ses bras, notre enfant, et elle jouait avec lui tout en répondant à sa mère :

— C'est une *patricia* (compatriote) à moi ; le senhor fera une excellente acquisition en payant son passage, me dit Barboza, tout heureux de retrouver une fille de Fayal.

La misère de celle-ci paraissait grande, mais elle la supportait avec une fierté digne qui faisait oublier ses haillons. Son air autant que ses réponses avaient plu à ma femme ; il ne me restait qu'à approuver ce qu'elle avait décidé. Lorsque j'eus donné mon consentement, Candida prit ma main et la baisa avec respect.

Nous descendîmes alors dans la cabine du capitaine, où le marché se conclut aussitôt. Les frais de passage s'élevaient à la somme de 100,000 reis (300 fr.) que je payai contre reçu. L'acte de naissance avait été oublié dans la précipitation du départ, c'est, du moins, ce que m'affirma le commandant ; mais celui-ci me délivra un papier qui devait en tenir lieu, et qui contenait les noms, prénoms du père et de la mère de la moça, son âge et le lieu de sa naissance. D'après nos conventions, Candida était engagée pour un an à mon service, à raison de 25 francs par mois, ce qui représentait pour douze mois les 100,000 reis que je venais de donner. De mon côté, je m'obligeais à la loger et à la nourrir ; de plus, je devais la vêtir convenablement, sous la condition qu'elle me tiendrait compte de l'argent que je lui aurais ainsi avancé pour son entretien. Son temps étant le seul capital dont elle pût disposer, elle me rembourserait en prolongeant la durée de son service, toujours sur le pied de 25 francs par mois. Sa dette éteinte, Candida deviendrait libre de traiter de nouveau avec moi sur la même base ou pour un prix plus élevé, à notre mutuelle convenance, ou bien de se retirer où bon lui semblerait, sans que j'eusse le droit de la retenir.

Ce traité signé, paraphé par le capitaine et par moi (Candida, ne sachant ni lire ni écrire, se contenta d'y apposer une croix), il ne nous restait plus qu'une formalité à remplir, — la légalisation par le consul portugais à Rio, — afin que je devinsse le propriétaire légi-

time et incontesté de la moça. Nous quittâmes la barque pour nous rendre, à cet effet, chez le représentant commercial de Sa Majesté Très-Fidèle.

Candida fit ses adieux à ses compagnes qui lui adressèrent, d'un air d'envie, leurs félicitations sur la bonne chance qui lui échéait; l'une d'elles lui remit un mouchoir brodé; après l'avoir reçu, Candida, légère comme une biche, sauta dans le canot.

Je cherchai en vain des yeux la malle, ou, du moins, le coffre qui devait contenir ses hardes. Le coffre et la malle restèrent également invisibles. Sur ma demande, la moça répondit qu'elle n'oubliait rien. Toute sa fortune, au moment de débarquer, consistait donc en ses vingt et un ans (âge porté sur les papiers du capitaine), sa rayonnante santé, une chevelure coupée à la Titus, une chemise et un jupon, plus le mouchoir brodé qu'elle tenait à la main. Bagage léger, s'il en fut jamais! Quant à des bas et à des chaussures, c'était là un luxe inutile pour des populations habituées à marcher pieds nus; c'était là, pour mieux dire, une sorte de fiction accueillie seulement dans leurs rêves, ou pendant les récits merveilleux des veillées, par les moças des îles.

Ce n'est que chez les *Filles de fleurs et de parfums* — et je parle des plus huppées — qu'on trouve ces deux objets précieux; encore celles-ci les portent plutôt par vanité que comme le complément obligé d'une fraîche toilette. Les désirs des moças honnêtes ne s'élèvent jamais jusqu'à de pareilles splendeurs. Leur coquetterie s'accommode fort bien de l'absence de bas et de souliers, et leur mise leur semble irréprochable avec un rose dans les cheveux et un mouchoir brodé à la main.

Heureuse simplicité! ignorance charmante!

Pourquoi la transformation arrive-t-elle si vite chez ces naïves créatures, dès qu'elles ont perdu de vue la

barrière de rochers de leur archipel ? La chrysalide se métamorphose alors en papillon, et la fille d'Eve se montre bientôt, — comme si elle sortait d'un profond sommeil, — avec des instincts et des besoins nouveaux : vif penchant vers le plaisir, goûts extravagants de luxe, désirs toujours renaissants et jamais assouvis, folles imaginations excitées par l'envie de plaire, — germes profondément enfouis jusqu'alors, et qui éclosent au soleil d'une civilisation plus avancée.

Je parle ici des moças honnêtes, j'ai besoin de le répéter, des moças qu'un motif avouable : une misère trop lourde parce qu'elle est sans issue, un désespoir d'amour, des tracasseries et des chagrins domestiques, une faute sans réparation possible, force à s'expatrier. Quant aux autres... je vais avoir bientôt l'occasion de m'en occuper.

Mais, au lieu de moraliser, ne me convient-il pas mieux d'expliquer l'opération des capitaines portugais, et de justifier ainsi l'expression audacieuse dont je me suis servi, à propos des conséquences imprévues du bill Aberdeen : la traite des blancs remplaçant la traite des noirs ?

Les îles Açores et du Cap-Vert, opulents débris, dans l'Atlantique et dans la Sénégambie, du magnifique diadème que les Albuquerque, les Cabral, les Vasco de Gama, les Magalhaens mirent, pendant les seizième et dix-septième siècles, sur la tête des rois de Portugal, renferment une population relativement considérable, mais paresseuse, ignorante, superstitieuse et pauvre à l'excès. La terre, comme cela existe en Angleterre, appartient à quelques familles privilégiées, ce qui leur donne une prépondérance, un prestige qui produisent trop souvent de déplorables effets. Le reste des habitants vit comme il peut : les uns cultivent à peine quel-

ques parcelles de terrain, insuffisantes pour les nourrir; les autres se livrent au commerce, à celui des bestiaux entre autres, qui est la principale industrie de Graciosa; le plus grand nombre des déshérités se louent chez de gros propriétaires qui les payent le moins qu'ils peuvent, ou végètent dans une misère que l'excessive fertilité du sol empêche seule d'être aussi cruelle qu'en Irlande.

Veut-on savoir ce que coûte la main-d'œuvre dans ces contrées fécondes que dore un splendide soleil? Une pataque (seize sous), une cruzada (un franc), voilà, en terme moyen, la rétribution d'un bon journalier. Les femmes gagnent moitié moins, tout en s'employant, comme les hommes, aux durs travaux des champs. Élevez donc une famille avec d'aussi faibles ressources! Les objets de première nécessité y sont à bas prix, je ne l'ignore pas, et les besoins des *Ilheos* (ainsi qu'on les appelle au Brésil) sont extrêmement bornés. Mais encore, faut-il que le gain réalisé soit suffisant pour satisfaire sa faim et se vêtir. Ajoutez à cette situation, assez précaire déjà, une indolence souveraine, une ignorance complète de toutes choses, une révoltante malpropreté, l'absence de tout mobile d'ambition, et vous commencerez à pouvoir apprécier l'état dégradant où se trouve réduite la population presque entière de ces îles fortunées. Un peu de musique, et quelle musique! les offices dans les églises, la cigarette, les causeries sur le devant des portes des maisons, rarement les promenades et la danse — il fait trop chaud — les dimanches et les jours de fête, voilà les seules distractions qui lui soient permises. Les sérénades elles-mêmes, si chères aux anciens Portugais, sont passées de mode; aussi le cœur ne pousse-t-il plus de soupirs harmonieux, et l'amour a-t-il perdu dans les îles ces allures, tantôt fanfaronnes et ar-

rogantes, tantôt timides et réservées, mais toujours franches et respectueuses, qui plaisaient tant jadis aux vierges pudiques et aux fières senhoras. Les généreuses traditions de la jeunesse se sont ainsi envolées on ne sait où; la décadence est arrivée sur les pas d'une civilisation sceptique et railleuse qui, sous prétexte de progrès, ridiculise tout ce qu'on tenait autrefois pour respectable et sacré.

De la misère au désordre, du désordre au libertinage, il n'y a qu'un pas, et ce pas est vite franchi sous un climat énervant. Le relâchement des mœurs est grand aujourd'hui dans les îles. Afin de posséder un ruban, une jupe éclatante, des pendants d'oreille en similor, un bracelet en chrysocale, ou quelque autre colifichet d'aussi mince valeur, les moças perdent toute retenue. Les mères elles-mêmes font bon marché de leur vertu et de celle de leurs filles. Pour quelques provisions suspectes d'huile, de maïs, de légumes, qu'elles apportent, de temps en temps, dans leur ménage aux abois; pour quelque menue monnaie qui assure, sans travail et pendant trois ou quatre jours, la subsistance de la famille, ces femmes indignes foulent aux pieds tout sentiment de pudeur. Il en est même qui, sans respect pour les tendres années de leurs enfants, ne craignent pas de provoquer leur précoce dépravation. On vieillit vite sous ces latitudes, lorsque, surtout, on a surmené sa jeunesse. Aussi, quand les rides et les flétrissures du visage ont sonné l'heure de l'expiation, qui n'est pas toujours celle du repentir, l'initiation au vice est depuis longtemps consommée. Comment, en effet, de pareils exemples, de pareils enseignements ne produiraient-ils pas des fruits amers? La chaleur du climat, qui pousse à la paresse; l'ardeur du sang créole, qui enflamme les désirs; les sollicitations d'une grossière coquetterie, toute-

puissante sur des natures incultes qui manquent de principes solides; et jusqu'aux pratiques d'une dévotion superstitieuse, tout concourt à l'œuvre de démoralisation. Il est triste d'avoir à constater que les mœurs du clergé s'éloignent étrangement de la pureté évangélique, et qu'elles ne contribuent pas peu à entretenir un pareil état de choses. Il est plus affreux encore d'être forcé d'avouer que bon nombre de pères de famille, trop cagnards pour gagner le pain de chaque jour, feignent de ne point remarquer les atteintes portées à l'honneur domestique, lorsqu'ils ne les favorisent pas ouvertement.

Voilà le tableau; il est sombre, mais il est vrai.

La fortune et le pouvoir, lorsqu'ils sont mis au service de mauvaises passions, sont des dissolvants énergiques; placées en face de la misère envieuse, de la paresse vaniteuse et ignorante, ces deux forces exercent sur les mœurs une action désastreuse. C'est pour cela qu'aux propriétaires fonciers, aux fonctionnaires et aux négociants est due, en grande partie, la corruption des îles. Ce sont autant de petits pachas qui alimentent avec soin la source impure où ils puisent la satisfaction de toutes leurs honteuses fantaisies.

On est fondé de soutenir, en présence de l'état déplorable où vivent les populations des deux archipels (Açores et Cap-Vert), que ces îles représentent la première et la seconde étape du Brésil. De l'oppression morale au despotisme corporel, il n'y a qu'un pas. L'abus de l'or conduit fatalement à l'abus de la force qui s'appelle l'esclavage.

Maintenant, jetez à ces populations dégénérées, — comme une fanfare guerrière au milieu d'un camp qui sommeille, — jetez à ces populations, qui ont gardé précieusement, malgré leur abjection, le souvenir de

la gloire des ancêtres, un nom qui rappelle cette gloire si chère ;

Parlez à ce peuple misérable, mais fier et vaniteux, d'un pays où les hommes de sa race sont rois et commandent ;

Proposez à ces hommes ignorants, mais amis du merveilleux, un voyage dont le but doit réaliser toutes les splendeurs de leurs rêves ;

Prononcez ces deux syllabes magiques : « Brésil, » et le nom, le but, le pays qu'elles résument apparaîtront, radieux, à l'imagination de l'Ilhéo ; et, comme réveillé par un choc électrique, il tressaillera d'aise et il secouera vigoureusement son apathie, ainsi qu'un animal immonde sort de son bourbier pour étirer au soleil ses membres engourdis.

C'est que ces deux syllabes harmonieuses lui rappellent la terre de promission, autrefois conquise par un Portugais ; la terre de l'or et des diamants, où les fruits se penchent d'eux-mêmes dans la bouche de l'homme, où les ruisseaux roulent du sable précieux, où les fleurs et le miel pendent à l'extrémité des branches surchargées. Le Brésil ! il le connait par les traditions du foyer, par les relations des voyageurs, par l'opulence d'un parent, d'un voisin, acquise sur ce sol privilégié, et transportée près du clocher de la patrie. Vingt fois, cent fois, au plus fort de sa détresse, l'Ilhéo a jeté un regard d'envie et de désolation sur la mer qui le sépare du point où s'envolent tous ses désirs ; vingt fois, cent fois, l'Ilhoa, pauvre et dégradée, a jalousé le sort des indolentes senhoras que portent, dans un hamac de soie, des esclaves empressés, et a rêvé pour elle-même, au sein de la plus affreuse misère, un palais de marbre entouré d'une grille d'or massif. Mais, pour atteindre l'Eldorado entrevu, il faut payer son passage sur un navire, et à peine si le

journalier, par un travail opiniâtre; à peine si la moça, par la profanation de sa belle jeunesse, peuvent solder les haillons qui les couvrent, le pain et le sel qui les font vivre.

Voilà que tout à coup le mot prestigieux a retenti sur le rivage ; il vole comme un éclair d'île en île, de bourgade en bourgade ; il va de Terceire à Graciosa, de San-Miguel à Flores, de Pico à Santa-Maria, de Ponte-Delgada à Angra et à Santa-Cruz, laissant après lui des courants électriques où se baignent, en frissonnant, les populations. Toutes les têtes sont en feu, toutes les imaginations battent la campagne, tous les yeux ont des éblouissements, tous les cœurs s'abandonnent aux plus folles espérances ou se serrent d'effroi.

Un capitaine marin est l'auteur de la révolution qui s'est opérée dans tous les esprits. Il vient d'adresser un appel à toutes les hontes, à toutes les ambitions, à toutes les misères, à toutes les humiliations, à tous les désespoirs, en arborant un drapeau sur lequel, en face des deux syllabes flamboyantes : « Brésil, » sont inscrits ces deux mots non moins radieux, non moins fascinateurs, non moins expressifs : « Passage gratuit. »

Voilà le côté poétique de la question ; maintenant voici le côté prosaïque ou commercial :

Un capitaine est arrivé devant Angra, il y a six semaines, deux mois peut-être, et a débarqué les marchandises qu'on lui avait confiées à Oporto. Depuis lors, il n'a pu s'entendre avec les négociants des îles, et il ne voit pas poindre à l'horizon le nouveau chargement qui lui permettrait de reprendre la mer. L'inaction qui retarde les bénéfices lui est à charge. Ennuyé, fatigué, mécontent de dépenser sans profit le gain de son dernier voyage, il se décide à tenter, pour son propre compte, une opération qui donne d'habitude de beaux résultats.

Au lieu d'une cargaison de blé ou de vin, il embarquera de la chair humaine, et comme la politique scélérate de l'Angleterre lui interdit le trafic des noirs, il vendra des blancs et des blanches, voilà tout. Il faut bien travailler pour vivre, et chacun fait ce qu'il peut.

Dès que cette résolution est arrêtée dans son esprit, il annonce, par la voie des journaux, des affiches collées contre les murs et les portes des églises, à son de trompe dans les rues, par tous les moyens de publicité qui sont en son pouvoir, son intention d'amener, sans qu'il leur en coûte un *vintem*, des colons au Brésil. Le départ est fixé à la fin du mois. Pendant les vingt jours qui restent à s'écouler, il dispose tout sur son navire pour recevoir le fret humain qui lui confiera ses destinées.

L'archipel tout entier a poussé un double cri de joie et de douleur. La misère honteuse et le vice aux abois se réjouissent, mais l'inquiétude s'assied au chevet des familles divisées. La tendresse des mères s'alarme aussi, car les récriminations violentes retentissent plus fréquemment, et avec un redoublement d'acrimonie, au foyer domestique. C'est à qui surveillera un époux, une femme, des enfants, un fiancé, une maîtresse adorée. Le besoin du changement, l'amour de l'inconnu flottent dans l'air, au-dessous des nuages, et, dans ce moment critique, chacun redoute une fuite qui l'atteindrait dans ses sentiments ou dans ses intérêts.

Les prescriptions réglementaires opposent des barrières, il est vrai, aux évasions furtives, aux expatriations insensées ; mais ces barrières sont loin d'être infranchissables. Les employés préposés au départ des colons et le capitaine sont faits pour se comprendre ; il s'opère entre eux des accommodements que l'autorité supérieure ignore ou feint d'ignorer. Et puis le sujet qu'or

surveille à San-Miguel s'embarquera à Flores ou à Graciosa; ou bien encore, il se trouvera sur le passage du navire, et il sera recueilli en pleine mer.

Quant à l'acte de naissance qui établit sa majorité, ou le titre qui prouve son émancipation, — sans lequel on ne doit pas être reçu à bord, — on le falsifiera impudemment, si on ne préfère s'en procurer un autre dans une de ces fabriques suspectes qui fonctionnent dans ce but, au vu et au su de tout le monde, ou même on s'en passera absolument. Il en est ainsi du visa de l'autorité, nécessaire pour sortir de l'île. Celui qui se trouve dans le cas de se le voir refuser, se gardera bien de tenter une démarche qui pourrait éveiller les soupçons; mais il ira de l'avant, certain que le capitaine ne se montrera pas à ce point scrupuleux de repousser un bon colis pour une formalité éludée. Quelquefois il arrive que la Providence intervient, sans le savoir, pour faire cesser l'embarras de ces braves gens. La pièce qui manquait au départ, apparaît tout à coup, au moment de régulariser la position, apportée on ne sait par qui, mais cependant revêtue des signatures qui attestent son authenticité. Ordinairement, lorsque l'acte de naissance ou d'émancipation est absent, on le remplace par une déclaration de deux témoins, contre-signée par le capitaine, et... le tour est joué. C'était là le cas de Candida fuyant clandestinement.

On comprend, d'après ces explications sommaires, combien il est facile de tromper la surveillance de l'autorité, et d'éluder la loi; on comprend aussi comment tant de vagabonds et même de criminels, comment tant de mineurs non émancipés des deux sexes réussissent, malgré les règlements et la sollicitude inquiète des familles, à partir des îles pour aller courir les aventures au Brésil.

Le navire, disposé à cet effet, peut contenir cent, deux cents, jusqu'a trois cents passagers; il faut, avant tout, que ce nombre soit atteint, et, coûte que coûte, on l'atteindra. Lorsque la cargaison est complète, on s'empresse de lever l'ancre et on met le cap sur Rio-de-Janeiro, afin d'éviter les tracasseries et les complications nouvelles qui pourraient survenir.

Calculons maintenant les résultats de l'opération sur une base de deux cents passagers seulement.

Le capitaine s'est engagé à fournir des vivres à ses colis vivants; il leur en fournit, en effet, mais quels vivres, mon Dieu ! La nourriture, à bord de ces négriers d'une nouvelle espèce, se compose invariablement de légumes avariés, de morue sèche, et bien sèche, et de chair de porc salée. Pour boisson, il donne à ces pauvres gens de l'eau, du thé suspect et quelquefois une ration de vin. Les populations du midi sont, on le sait, d'une sobriété rare; l'ordinaire qui ne satisferait pas l'estomac insatiable des Anglais et des Allemands, suffit à des colons portugais. C'est avoir une excellente opinion de l'humanité des capitaines que d'admettre une dépense de 1 fr. par jour pour châque passager. Savez-vous combien dure un voyage des Açores à Rio-de-Janeiro? La traversée peut se faire en trente jours; mettons-en quarante, accordons-en cinquante. A 1 franc par tête, les deux cents colons coûtent, pendant un séjour à bord de cinquante jours, la somme ronde de 10,000 francs. Maintenant évaluez la solde de l'équipage et le fret du navire, à raison de 30 francs par tonneau, soit 9,000 francs que nous portons également à 10,000 francs, pour faire un compte rond.

Voilà le passif établi, ou, pour mieux dire, voilà une affaire combinée sur l'avance d'une somme de 20,000 francs.

Examinons l'autre côté de la médaille.

Parmi les passagers, il se trouve des ouvriers habiles que le capitaine taxera arbitrairement à 100,000 et même à 125,000 reis, soit 300 et 375 francs. Il est bien convaincu, le calculateur émérite, que cette somme lui sera remboursée par les boutiquiers qui spéculent, eux aussi, dans l'engagement à dresser, sur le talent de ces ouvriers, autant que sur leur fiévreuse impatience de sortir d'une étuve où l'air, l'aise, l'espace, leur manquent depuis près de deux mois.

Je dirai la même chose des moças agaçantes et des *Filles de fleurs et de parfums*, dont le placement est assuré parmi les célibataires de la ville.

Le reste du chargement vaudra, par tête, 100, 90, 80 mille reis. Établissons une moyenne de 100,000 reis. 100,000 reis, multipliés par deux cents passagers, donneront un chiffre de 20,000,000 (vingt millions ou 20 contos de reis), soit 60,000 francs.

Maintenant, déduisons d'un côté 10,000 francs de nourriture, de l'autre, 10,000 francs pour les frais du navire — en tout 20,000 francs — et nous obtiendrons encore un chiffre de 40,000 francs, représentant le bénéfice de la campagne, soit un intérêt de l'argent de 200 p. 100.

Voilà un résultat qui me semble assez respectable. Tous les voyages des capitaines au long cours ne leur sont pas aussi avantageux, tant s'en faut.

Le bill Aberdeen n'a pu tout prévoir.

Autrefois un chargement *de bois d'ébène* sur la côte d'Afrique, procurait de magnifiques profits. Malgré le prix d'achat et la mortalité qui sévissait cruellement, pendant la traversée, sur leur noire cargaison, les capitaines retiraient, des fonds engagés, un intérêt qui s'élevait, en moyenne, jusqu'à 400 p. 100. C'était exor-

bitant, n'est-il pas vrai ? Plus tard, les entraves apportées à la traite rendirent les opérations plus chanceuses, mais aussi, infiniment plus lucratives, lorsqu'elles avaient été heureusement conduites. Les petits despotes de la côte occidentale que ne visitaient plus, à de longs intervalles, que de rares bâtiments, et qui se voyaient ainsi encombrés de prisonniers, préféraient les échanger contre une bagatelle de peu de valeur pour s'en débarrasser, plutôt encore que de les massacrer. On obtenait alors pour 50, 25 francs, quelquefois, pour un vieux sabre rouillé, un shako fantastique, une trompette poitrinaire, un esclave qu'on revendait 2,500 et 3,000 fr. Mais ce lot de 50 noirs qui rapportait 150,000 fr. sans presque bourse délier, n'était que le reste d'un troupeau de 400 têtes. Souvent, le négrier serré de près, se voyait réduit à la dure nécessité de sacrifier la cargaison entière et de confier aux abîmes de l'Océan le secret de cette exécution sommaire. Si, une fois sur trois, le fret humain échappait aux croiseurs, le capitaine s'estimait fort heureux, et les commanditaires réalisaient encore un énorme bénéfice de 1,000 ou 1,200 p. 100.

Cette période, qui date de la mise à exécution du bill Aberdeen, ne saurait donc nous fournir un chiffre sérieux de comparaison. Notre calcul doit s'arrêter à l'année 1846, où la traite fut d'abord vigoureusement enrayée, puis traquée, poursuivie et combattue à outrance. A cette époque, le profit retiré de la traite des *noirs* s'élevait, je viens de le prouver, à 400 p. 100 sur les sommes engagées. Le trafic dont les *blancs* sont l'objet ne donne pas un résultat aussi avantageux, sans doute ; mais aussi, il ne fait pas courir au spéculateur d'autres risques que ceux qui résultent d'une navigation ordinaire, protégée par les lois internationales qui régissent les nations commerçantes.

En somme donc, la traite des *blancs* produit des bénéfices qui ne sont pas à dédaigner. Une opération, légalement poursuivie, qui rapporte un intérêt de 200 p. 100 est, en tous pays, réputée magnifique.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si les entreprises de ce genre se multiplient considérablement, dépuis que la diminution des esclaves, au Brésil, rend de jour en jour plus nécessaire l'introduction dans l'empire de nouveaux travailleurs. Ceux-ci deviennent ainsi l'objet d'une spéculation effrontée; mais, comme c'est volontairement qu'ils aliènent leur liberté; comme, du reste, ils ont l'honneur d'avoir la *face blanche*, le bill Aberdeen n'a rien à dire. L'humanité seule, dont les Anglais sont loin d'avoir le monopole, pourrait élever la voix en faveur des victimes de la cupidité portugaise; mais à quoi cela servirait-il? Cette voix serait étouffée sous les clameurs des *exploitants*, et aussi, cela est triste à avouer, sous les protestations énergiques des *exploités*.

Je n'en ai pas moins cru devoir consigner ici, pour l'édification des lecteurs, les faits dont j'ai été témoin, et qui présentent, sous un nouvel aspect, la question que le bill Aberdeen était destiné à trancher.

J'ai parlé, en quittant le bord de *l'Amizade,* d'une dernière formalité à remplir pour que le contrat passé entre le capitaine, Candida et moi, sortît son plein et entier effet. Nous nous rendîmes chez le consul portugais où, moyennant quelques mille reis, la légalisation fut accordée.

Me voilà donc le maître légitime de la moça de Fayal, et cela pendant un an. Pendant un an, elle me doit son temps et son travail, payés par anticipation. Le capitaine a réalisé; maintenant que sa sacoche est garnie, il se préoccupe peu de la manière dont l'engagement sera exécuté. Sa responsabilité a cessé lorsque le colis

humain m'a été remis; je n'ai, désormais, d'autre garantie pour retrouver l'équivalent de mes 100,000 reis, que la bonne foi supposée du sujet que j'emmène. Voyons donc si la domesticité libre vaut mieux que le service forcé des esclaves.

III

La domesticité des blancs.

A peine descendus de la maison consulaire, je conduis Candida chez un cordonnier français de la rue *do Cano.* Après avoir pris mesure à la moça d'une bonne paire de souliers en peau de chèvre, l'ouvrier se dispose à lui en essayer une autre paire en peau de veau. Candida, avant de tendre son pied, adresse un regard suppliant au senhor Barboza. Un court colloque s'établit entre eux, dont l'explication m'est fournie aussitôt.

La senhora des îles, qui, depuis sa naissance, a toujours marché sur la plante nue de ses pieds, refuse les souliers en peau de veau que j'ai demandés pour elle. Cette chaussure est trop grossière ; elle préfère des *bottines vernies !*

Je dépense toute mon éloquence pour lui faire comprendre que nous habitons une *chacara ;* que là un pareil luxe est au moins inutile, et que enfin je ne l'ai pas prise à mon service pour lui faire porter des bottines vernies. Devinez-vous la réponse de la moça ? Cette réponse mérite d'être citée :

« *Madama en a bien, et je suis une senhora comme Madama,* » observa fièrement l'étrange créature.

Je ne crus pas devoir relever autrement que par un haussement d'épaules cette appréciation de nos posi-

tions respectives, et la tentative de la coquetterie açorienne échoua complétement.

Ce à quoi il fallait songer avant tout, c'était au linge dont la moça manquait absolument. Après le déjeuner, nous nous dirigions vers un magasin où nous faisions habituellement nos emplettes, lorsque Candida et Barboza s'arrêtèrent soudain devant la devanture d'un marchand de parapluies. L'œil de Candida étincelait et son doigt désignait une ombrelle verte ornée de franges rouges, — une véritable horreur, — que le boutiquier madré avait placée à dessein à l'endroit le plus apparent. « La moça désire que la senhora lui achète ce *chapelinho de sol*, » dit enfin le contre-maître.

Pour le coup, je me demandai si Candida était folle et je commençai à regretter ma visite à la barque portugaise.

Les Ilhéos, les Ilhoas, principalement, prennent au sérieux ces descriptions féeriques d'un Brésil où l'or ne coûte que la peine de le ramasser. Sous prétexte que leurs *contractants* doivent leur fournir des vêtements *convenables*, et que ce n'est là qu'une avance d'argent qu'elles acquitteront en prolongeant le temps du service, ces natures vaniteuses et naïves se croient autorisées à lâcher les rênes à leurs désirs. Voyez-vous cette pauvre fille couverte à peine d'un jupon et d'une chemise d'une blancheur fort équivoque, dont la tête et les jambes sont nues, mais qui marche gravement en agitant un mouchoir brodé, et qui s'imagine, dans son stupide orgueil, qu'elle remplira ses fonctions domestiques en robe de soie et en escarpins vernis ! C'est à croire qu'on est en présence d'une échappée de Bedlam, n'est-ce pas?

Au moment où le senhor Barboza formulait ainsi la demande de Candida, deux couples s'avançaient de

notre côté. C'étaient deux jeunes senhores gantés de frais et finement chaussés, qui donnaient le bras à deux moças vêtues avec plus de prétention que de goût. La démarche indolente des moças, l'orgueilleux sourire qui s'épanouissait sur leurs lèvres, l'effronterie de leurs regards derrière le voile noir fixé au sommet de la tête, la rose éclatante placée en vedette près de l'oreille gauche, le *palito* barbelé que mordillaient des dents de nacre; tous ces indices caractéristiques des Belcolors intertropicales m'auraient suffisamment frappé déjà, si certaine robe de percale déchirée à la taille, et une opulente toison noire négligemment enroulée autour d'un peigne extravagant, ne m'avaient rappelé les deux *Filles de fleurs et de parfums* de la barque. C'étaient elles, en effet, la joueuse de guitare et son amie, qui venaient vers nous. Chacune d'elles avait aux pieds des bottines vernies et tenait à la main une ombrelle de soie d'un rouge exaspéré. D'un coup d'œil Candida avait reconnu ses compagnes de voyage. Celles-ci toisèrent la moça de la tête au talon, en passant près d'elle, et lui adressèrent un salut protecteur, pendant qu'un sourire de compassion plissait les deux coins de leur bouche. Candida n'était pas assez fortement trempée pour accepter courageusement, même en face d'un luxe honteux, son honorable misère. Au lieu d'éprouver une généreuse indignation et de riposter, par un vaillant mépris, à la raillerie silencieuse de Sancha et de son amie, elle baissa les yeux et poussa un soupir. Barboza, qui devinait ce qui se passait dans l'âme de sa compatriote, renouvela sa demande d'achat du *chapelinho de sol*. Sur mon refus de satisfaire ce nouveau caprice, Candida ne put dissimuler davantage son désappointement. Une larme coula sur sa joue, qui toucha profondément le cœur du galant contre-maître. Celui-ci entra dans la

boutique et en sortit bientôt avec l'objet de l'ardente convoitise de la moça. Candida rougit de plaisir. Avant même d'avoir remercié le senhor Barboza, elle se retourna par un mouvement brusque dont la signification ne pouvait m'échapper. Elle aurait voulu que les orgueilleuses filles de Flores et de Graciosa fussent témoins de son bonheur, et pouvoir les écraser, à son tour, d'un regard de mépris. La vanité, hélas ! parlait plus haut que la reconnaissance ; aussi la joie de la moça resta incomplète, car il lui manqua le doux assaisonnement de la vengeance.

Candida savait bêcher la terre, mais elle ignorait et la couture et les premiers éléments de la cuisine. Cependant, comme, d'un côté, on nous apportait notre ordinaire de la ville, et que, de l'autre, nous n'avions pris la moça qu'en qualité de bonne d'enfant, cette ignorance n'offrait que des inconvénients relativement faibles. Ma femme n'en laissa pas moins éclater sa mauvaise humeur en se voyant forcée de payer une ouvrière pour faire confectionner le trousseau de sa criada.

Celle-ci n'avait vraiment pas un caractère difficile; et les premiers jours se passèrent assez bien. Grossière comme une fille des champs, fière comme une senhora, mais bonne, au fond, Candida paraissait s'être résignée à chausser des souliers en peau de veau. Les ouvriers de la fabrique l'avaient prise en grande amitié; chacun d'eux, à l'exemple du contre-maître, cherchait à captiver exclusivement ses bonnes grâces ; c'était à qui lui apporterait chaque soir des fleurs et des *doces*, à qui murmurerait à ses oreilles les compliments les plus flatteurs, pendant les promenades musicales exécutées, après les travaux, dans la chacara, au son d'une guitare fêlée et d'un accordéon discord. Candida, qui se mêlait volontiers à ces promenades, souriait aux galants propos

des ouvriers; elle acceptait sans se faire prier les roses et les confitures, et naviguait avec une adresse et une prudence rares à travers les écueils d'une rivalité sans cesse en éveil. Tous poursuivaient la conquête de son cœur; tous nourrissaient une passion jalouse qui les portait à se surveiller réciproquement; tous enfin voulaient travailler pour leur propre compte. Aussitôt que l'un d'eux était soupçonné d'avoir gagné quelque peu de terrain, tous se liguaient aussitôt, tous se concertaient pour ruiner les espérances de l'ennemi commun. Candida riait de cet espionnage qui l'aurait garantie contre des entreprises insensées, si la froide raison ne lui eût tracé déjà une règle invariable de conduite. Lorsque l'un des moços se montrait trop pressant, elle ne discontinuait pas d'accueillir gracieusement ses protestations et ses plaintes; mais toujours aussi elle répondait, avec une mesure parfaite, que l'amour se prouve par des actes et non point par des discours; qu'il fallait d'abord rembourser au senhor francez le prix de la traversée, la reconnaissance étant la meilleure recommandation auprès d'un cœur fier. Cette manière d'apprécier le sentiment débarrassait ordinairement la rusée logicienne des obsessions audacieuses. 100,000 reis représentent le gain de cinq mois, et, au Brésil, comme ailleurs, ils sont rares ceux qui sacrifient cinq mois de travail à l'espoir d'attendrir une âme orgueilleuse qui tarife le dévouement.

Candida était donc vertueuse dans toute l'acception vulgairement donnée à ce mot; le motif de sa fuite de Fayal l'avait, du reste, assez prouvé. Sa mère, — une de ces femmes indignes dont il vient d'être question plus haut, — l'avait mise au service d'un propriétaire du voisinage, bien connu pour ses mœurs relâchées. Celui-ci voulut abuser de sa position; mais la moça indignée repoussa ses propositions honteuses, et, après une scène

d'une brutalité inouïe, elle se sauva auprès de celle qui l'avait vendue. Les reproches, les menaces, les coups même ne purent triompher de l'honnêteté de Candida. Mais l'existence qui lui était faite devenait chaque jour de plus en plus difficile. Son père était mort depuis plusieurs années. Sa mère, que la misère avait poussée au désordre, et qui, en présence de sa beauté flétrie, avait spéculé sur la jeunesse de sa fille ; sa mère, voyant l'inébranlable résolution de Candida, se laissa persuader d'obtenir, par la ruse et la violence, ce qu'on refusait à ses odieuses excitations. Le galant repoussé fut introduit pendant la nuit dans le misérable logis de la veuve. La moça, qu'on croyait endormie, se tenait déjà sur ses gardes. Après une lutte désespérée, Candida, meurtrie, mais toujours pure, alla demander un asile à une vieille parente qui la garda chez elle jusqu'au départ des colons. L'occasion était tentante. Candida, réduite au plus affreux dénûment, et bien décidée à ne plus retourner à la maison maternelle, se laissa entraîner par l'exemple d'une de ses camarades que l'abandon de son fiancé poussait à s'expatrier. Elle s'embarqua donc pour le pays des *palanquins dorés*, se confiant en la Providence, représentée à cette heure par un capitaine avide et peu scrupuleux. C'est ainsi qu'elle était arrivée dans la rade de Rio-de-Janeiro où le hasard nous avait abouchés.

Ce récit, dont nous admettions pleinement la véracité, nous avait attachés à Candida ; mais l'intérêt qu'elle nous inspirait n'allait pas jusqu'à favoriser ses extravagantes prétentions et à réaliser ses rêves insensés. Un jour, elle eut envie d'un peignoir de mousseline, garni de valenciennes, que portait ma femme ; un autre jour, elle demanda de nouvelles chemises, la demi-douzaine qu'on lui avait donnée *deux mois* auparavant étant, disait-elle, hors de service. Trois de ces chemises furent retrouvées

sous une grosse pierre, souillées, déchirées, mais non usées. Une autre fois, c'était une robe, sale, cela va sans dire, mais bonne encore, qu'elle jetait par-dessus le mur, afin de s'éviter la peine de la laver.

Candida subissait l'influence du milieu où elle vivait.

Dans ce pays où le préjugé de la couleur conserve toute son autorité, une *blanche* se trouve humiliée de remplir des fonctions réservées d'ordinaire aux esclaves.

Ces cordons bleus suspects, ces bonnes d'enfant, ces filles de ferme qui gagnaient en Europe de si faibles salaires, et qui ont tressailli de joie lorsqu'on leur a proposé, pour le Brésil, un engagement de trente francs par mois, s'estiment dégradées, une fois arrivées, de travailler à côté des *noirs*. Un stupide orgueil s'est emparé d'elles et les domine. Une femme libre ne saurait être traitée comme une esclave ; il est indécent de demander à une *blanche* un service de *négresse*. On ne peut pas exiger qu'elle aille au marché avec un panier, qu'elle fasse des commissions, qu'elle porte un paquet dans la rue, qu'elle se brûle le teint au soleil. Une senhora, — et elles le sont toutes, en vertu du droit de la couleur, — est faite pour commander et non pour obéir. Il en est qui poussent l'arrogance, six semaines après leur débarquement, jusqu'à demander des domestiques pour elles-mêmes. Et ces créatures qui naguère, à peine couvertes de nippes souillées et de hideux chiffons, mendiaient, ou à peu près, leur pain, ne rêvent que toilettes luxueuses, doux loisirs sous les bananiers, mets délicats et sucreries ; s'il y a des esclaves dans la maison, on peut tenir pour certain qu'elles les mènent à la baguette, ordonnant avec une superbe qu'elles prennent pour de la dignité et qui n'est que le comble de l'impudence.

Les senhoras des îles, plus infatuées encore de la couleur de leur peau, poussent la paresse, la coquetterie, l'esprit de domination au delà des limites du possible. Pourquoi, en effet, raccommoderaient-elles les robes et laveraient-elles le linge qu'on leur a donnés ? C'est là une tâche qui revient naturellement aux négresses ; et puis, ces habitudes d'économie sont indignes d'une *blanche.* Les senhores qui les ont *contractées* sont forcés de les habiller ; l'engagement est formel pour eux, il doit être rempli. Maintenant, qu'elles jettent dans le ruisseau la robe fripée, crottée, déchirée, ou même simplement décousue, qu'un peu d'adresse et de bonne volonté rendrait à sa fraîcheur primitive, cela importe peu et ne regarde personne. Elles désirent une toilette neuve, et, puisqu'elles lui rembourseront les sommes avancées pour leurs besoins, le *contractant* serait un mal appris de les chicaner à ce sujet.

Cela ne serait que ridicule si, en effet, ces vaniteuses créatures, si exigeantes dans leurs prétentions, se soumettaient sincèrement, pour ce qui les concerne, aux conditions du contrat ; mais, nous venons de le voir, elles dédaignent de faire leur service, et plus d'une, quand sa dette atteint un chiffre important, abandonne la maison qui l'a recueillie, et fait ainsi une sorte de banqueroute frauduleuse sans se sentir, le moins du monde, la conscience chargée. Plusieurs, également oublieuses de l'argent avancé pour payer leur passage et secourir leur détresse, prêtent l'oreille aux beaux discours du premier moço qui s'occupe d'elles, et trompent, en fuyant, la confiance qu'on leur accordait. Contrat, signature, — bagatelles que tout cela !

Que si le maître, dupé aussi déloyalement, s'adresse aux *Pedrestes* (milice chargée à Rio de poursuivre les nègres marrons), en leur donnant, par la voie des jour-

naux, le signalement du sujet évadé, tous les Ilhéos de la ville jettent les hauts cris et se plaignent avec indignation d'être traqués comme des esclaves. Chacun d'eux ressent l'affront infligé à un compatriote, et tous se trouvent blessés dans leur honneur.

Cette solidarité dans l'improbité n'établit-elle pas le niveau moral de ces pauvres gens? Ils n'ont jamais voulu comprendre que le fugitif, — qui n'est, au bout du compte, qu'un débiteur de mauvaise foi, — s'est mis dans la position du négociant qui, la caisse pleine, laisse protester sa signature, et refuse de solder les marchandises qu'il a reçues; ou bien encore dans la position du misérable qui emporte le dépôt qu'on lui a confié! Refuser d'accomplir la tâche pour laquelle on a été payé, n'est rien moins qu'une escroquerie cependant, une escroquerie de la plus vilaine espèce, et c'est bien voler de l'argent que voler un temps qui ne vous appartient plus.

Il paraît que les Ilhéos ont d'autres idées sur le juste et l'honnête, sur la fourberie et la fraude, car, d'ordinaire, c'est chez l'un d'eux que le fugitif trouve un asile. Ceci est plus fort encore : souvent le receleur est lui-même l'instigateur de l'évasion. Il l'a conseillée d'abord, puis favorisée : soit, si le sujet est une femme, qu'il en soit amoureux, ou qu'il veuille l'exploiter honteusement; soit, si c'est un homme, qu'il lui ait procuré, toujours avec un droit de commission, un autre engagement plus avantageux chez un senhor qui croit à la libération du moço présenté.

Quel que soit le mobile de cette fuite, les complices ont trop bien pris leurs précautions pour qu'elle échoue. Les Pedrestes ont beau avoir le nez fin, l'œuvre de volerie s'accomplira, et l'argent payé au capitaine pour le rachat du colon sera à tout jamais perdu. Ex-

ploités d'abord, les Ilhéos deviennent exploiteurs à leur tour.

Tous les Ilhéos n'ont pas des principes aussi complaisants, j'en conviens; mais tous, pourtant, interprètent de la même manière la clause du contrat qui oblige les maîtres à les traiter *convenablement*. Cet adverbe dit beaucoup plus de choses qu'on ne croit, puisque, au point de vue du préjugé de la couleur, il ôte toute autorité au *contractant*, et reconnaît au *contracté* le droit de se croiser les bras, de fumer force cigarettes et de commander aux noirs.

Candida, suffisamment stylée à ce sujet par les ouvriers, ne prit pas, il est vrai, de la poudre d'escampette; mais, en somme, je me trouvais tout autant lésé dans mes intérêts par le service dérisoire auquel elle daignait se livrer. Combien de fois je regrettai les négresses que l'on peut réprimander du moins et même corriger à l'occasion, tandis qu'une *senhora branca*, — même celle qui doit vaquer aux détails les plus répugnants de la domesticité, — n'accepte ni reproches ni observations, et se tient constamment avec vous sur le pied de l'égalité! J'aurais bien pu renvoyer la moça, sans doute; mais je ne me résignais pas facilement à perdre mes 100,000 reis. J'attendis donc encore, maugréant, tempêtant, donnant au diable toutes les Ilhoas, et ne pouvant pas m'empêcher, parfois, d'admirer l'aplomb superbe que donnait son teint de citron à cette fille ignorante et grossière.

Un matin, je conduisis ma femme à Rio où nous appelaient quelques affaires. Au milieu de la journée, au moment de me rendre au consulat de France, je m'aperçus que j'avais oublié chez moi un papier important. Malgré une chaleur diabolique, je revins en toute hâte à la chacara, où m'attendait une singulière surprise.

Figurez-vous Candida pieds et jambes nus, suivant la coutume de son pays, mais revêtue du peignoir de mousseline garni de valenciennes de ma femme, — ce peignoir qui excitait si vivement sa convoitise ; — mais peignée, pommadée, parfumée sur toutes les coutures, avec une rose plantée derrière le cartillage supérieur de l'oreille gauche, et tenant à la main droite l'inévitable mouchoir brodé. Notre criada s'étalait complaisamment dans un fauteuil, la bouche souriante, les yeux à demi ouverts, coquettant, minaudant, comme une Cydalise. A ses pieds était assis un garçon débraillé, n'ayant, lui aussi, ni bas ni souliers, mais possédant un front intelligent, un œil vif et hardi, une lèvre sensuelle. Ce garçon, — c'était l'ancien amant de la négresse Luizia. Antonio, — chantait, en l'honneur de la belle moça, une *modinha* amoureuse, en promenant une cheville de bois sur la guitare enrhumée de la communauté.

Ma brusque apparition fut loin de produire sur le couple, je l'avoue, l'effet de la tête de Méduse. De l'étonnement, un léger embarras, voilà tout ; mais de la confusion, de la honte? Allons donc! Pourquoi cela? Aucun d'eux ne bougea de sa place.

— Que signifie cela ? m'écriai-je en entrant. Cette robe de la senhora... ? ce moço à vos pieds...?

Candida agita gracieusement le mouchoir brodé devant sa figure pour se donner de l'air, et, sans déranger son indolende attitude :

— Le senhor Antonio me fait la cour, répondit-elle ; il est décidé à rembourser au senhor le prix de mon passage.

— Oui-da ! Et c'est pour mieux le séduire que vous avez fait une aussi brillante toilette ?

Candida cligna de l'œil en signe d'affirmation.

— Quel mal y a-t-il à cela ? dit Antonio à son tour.

La moça est libre ; je suis libre également ; qui pourra nous empêcher de nous marier, si nos cœurs se sont entendus?

J'eus de la peine à leur faire comprendre que je me préoccupais peu de ce projet d'union, mais beaucoup de l'emploi de leur temps ; et aussi que mon appartement n'était pas destiné à abriter leurs amoureuses confidences, ni les robes de ma femme à faire valoir les charmes de sa *servante*.

Cette expression fit bondir l'orgueilleuse créature.

— Je ne suis pas la *servante*, mais la *dame de compagnie* de la senhora, s'écria-t-elle. Les blanches sont égales entre elles, et toutes, quelle que soit leur position, ont droit au respect des cavaliers. Cependant le senhor ne craint pas de m'abreuver d'humiliations et d'outrages.

Voyez où conduit le sot préjugé de la couleur! La colère et la raillerie se seraient produites en pure perte, je le comprenais; aussi je me contentai de riposter lentement et froidement :

— La senhora, avant de partir pour la cidade, vous a donné une tâche qui doit remplir votre journée ; vous en êtes-vous occupée ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien sachez une fois pour toutes que la vanité est une triste chose, et que celui-là seul a le droit d'être fier qui s'est acquitté de tous ses devoirs.

— Je ne suis pas une *servante*, reprit la voix indignée de la moça,

— Soit ! vous êtes une senhora, une illustrissime senhora que je nourris, que j'habille et que je paye pour me servir, cela vous convient-il mieux ? Ce soir, quand votre travail sera terminé, vous parlerez tout à votre aise de mariage avec le senhor Antonio, et vous serez libres de soupirer tous deux aux sons de la guitare. Maintenant

votre temps m'appartient. Allez laver les effets de mon enfant; mais, auparavant, quittez cette robe qui n'est pas votre propriété, et que vous avez eu tort, senhora Candida, de prendre sans permission.

La colère, chez elle, fut remplacée par le dédain.

— Si le senhor pense que ce vêtement a été souillé en touchant le corps d'une blanche, dit-elle, j'en payerai la valeur à Madama.

Que répliquer à un pareil raisonnement?

Décidément la coupe des tribulations était pleine, trop pleine même. Un jour je pouvais ne pas rester maître de moi, en présence des actes extravagants et des réponses arrogantes de la moça. Il fallait à tout prix me débarrasser de la senhora des îles, sans lui faire cadeau de sa rançon, si c'était possible. Barboza, à qui je m'ouvris à ce sujet, promit de venir à mon secours. Le contre-maître, irrité de voir augmenter chaque jour la faveur d'Antonio auprès de sa *patricia*, préférait encore éloigner l'ingrate plutôt que d'assister au triomphe définitif de son rival.

Le dimanche suivant, je venais de recevoir la visite du négociant belge dont il a été question à propos de la nourrice Julia, lorsque Barboza m'amena un Ilhéo de Fayal établi depuis plusieurs années à Rio-de-Janeiro. C'était, me dit-il, un excellent père de famille, honorablement connu parmi les Portugais de la cidade. L'air de cet homme, en effet, son entourage aussi, me prévinrent pour lui tout d'abord. Il tenait un petit garçon de chaque main, et sa femme, simplement vêtue, marchait derrière lui, portant un troisième enfant attaché au sein. On comprendra bientôt pourquoi je donne ces détails, en apparence oiseux.

L'Ilhéo avait connu le père de Candida; il n'ignorait rien des débordements de sa mère, et il félicita la moça

d'avoir préféré la fuite au déshonneur. Il la plaignit beaucoup, pourtant, d'être forcée de vivre momentanément dans *la servitude*, et il lui promit de la *racheter* si le senhor Antonio manquait à sa parole. Toutefois cette grande sympathie, si soudainement éveillée, ne me parut devoir amener aucun résultat sérieux, lorsque je connus les intentions de l'Ilhéo.

Désireux de ne pas perdre toutes mes avances, j'avais demandé 50,000 reis comptant et des billets pour le reste de la somme. L'homme et la femme se récrièrent en même temps. Le premier me dit qu'il était honnête, mais pauvre. Il voulait bien emmener Candida et se charger de sa dette, sans donner, toutefois, un si fort à-compte. Il s'engagerait à me payer 10,000 reis par mois, mais sans autre garantie que son honneur. Je refusai d'abord. L'air franc du bonhomme, son accent pénétré, lorsqu'il jura par Notre-Seigneur Jésus-Christ de ne pas acheter une épingle à sa femme avant de s'être libéré envers moi, finirent cependant par gagner ma confiance. J'allais adhérer à ses conditions. Heureusement le négociant belge intervint et me dissuada de conclure le marché.

— Ou je me trompe fort, dit-il, ou ce vertueux père de famille n'a pas plus de conscience que de contos de reis. Tenez bon; s'il trouve son intérêt à terminer l'affaire, il saura bien se procurer la somme que vous demandez.

Nous en restâmes donc là pour le moment; mais le bonhomme, après s'être entretenu de nouveau avec Candida et Antonio, promit de revenir le dimanche suivant. « Il allait faire un appel à la générosité de ses compatriotes, dit-il, provoquer une cotisation en faveur de la moça, et il nourrissait l'espoir d'apporter des propositions satisfaisantes pour les deux parties intéressées.

— Vous aurez votre argent, me dit le Belge; il est vi-

sible que l'affaire lui sourit. Si vous m'en croyez, vous n'accepterez pas de billets pour le solde; je suis sûr qu'il vous comptera intégralement les 100,000 reis qui vous sont dus. »

Le lendemain, toute la joie de la moça s'était évanouie. Ses yeux gonflés attestaient le passage des larmes. La veille au soir, elle s'était longuement entretenue avec Antonio, mais rien n'avait transpiré pour moi de cette conversation. Candida, pâle, fatiguée, se renfermait dans une réserve fière et digne qui montrait le bon côté de son caractère. Un soupçon traversa mon esprit, et je la questionnai sur les dispositions d'Antonio.

— Le senhor Antonio, répondit-elle avec une sorte de solennité, m'a prise pour une *Fille de fleurs et de parfums*. Il mentait lorsqu'il prétendait vouloir payer mon passage; mais mon cœur n'a pas cessé de m'appartenir, et Dieu punit ceux qui jurent en vain.

C'est pendant cette semaine que se passa la scène étrange, fabuleuse, inouïe, que j'ai racontée à la fin du chapitre intitulé : *Une journée à Rio-de-Janeiro*.

Cette tuerie de *piolhos*, au milieu de notre dîner, m'avait complétement dégoûté de Candida. Maintenant j'étais bien décidé — dussé-je souscrire aux premières conditions de l'Ilhéo — à ne plus garder au logis une créature dont la tête, comme une forteresse de premier ordre, nourrissait une garnison aussi formidable.

La confiance que j'avais en l'expérience du négociant belge me servit à sortir heureusement de l'impasse où je m'étais engagé.

L'Ilhéo revint, ainsi qu'il l'avait promis, et m'offrit 25,000 reis comptant. Je me montrai intraitable. Il sortit alors, d'un portefeuille crasseux, trois pièces de 20,000 reis chacune. Le reste de la dette, qui se montait à 60,000 reis, fut réglé entre nous, comme il l'avait pro-

posé lors de notre première entrevue. De cette façon je ne risquais plus de perdre la somme entière que j'avais avancée, et qui s'élevait à 153,000 reis, soit 460 francs. Je venais de recevoir en espèces 180 francs; ajoutez à cette somme les gages de quatre mois, à raison de 25 francs par mois, soit 100 francs, et vous obtiendrez un total de 280 francs représentant ce qui m'avait été intégralement remboursé. Restaient dus seulement 180 francs que je ne voulus pas croire aventurés, et que j'hypothéquai sur l'air honnête et la probité supposée de l'Ilhéo.

Candida partit de chez moi pour entrer au service d'un vieux Portugais fort riche qui vivait dans sa *quinta* (bien de campagne) avec sa famille, et que l'homme de Fayal avait réussi à intéresser au sort de la moça. Telle fut du moins la déclaration de l'Ilhéo.

Pauvre Candida! si paresseuse, si arrogante, et pourtant si honnête, au fond! Combien les pressentiments du négociant belge, à l'endroit de son protecteur, étaient fondés!

Je revis la moça de Fayal, un soir, accoudée à une fenêtre de la rue *do Hospicio*, ce quartier général des *Filles de fleurs et de parfum*. Comme le jour où je la surpris dans mon appartement, coquettant avec Antonio, Candida avait un peignoir de mousseline garni de dentelles, une rose dans les cheveux, un mouchoir brodé à la main. Mais, hélas! ce n'était plus la fraîche passagère de l'*Amizade*, et, encore moins, la vierge intrépide qui s'était expatriée pour conserver son honneur. La maladie avait plombé son teint, et son œil ne lançait plus que des regards fiévreux. La sérénité de son front s'était évanouie avec la pureté de son âme. Elle avait encore un sourire aux lèvres, il est vrai, mais ce sourire était faux, banal et ne faisait plus rêver d'amour.

Candida m'aperçut et cacha aussitôt sa figure derrière son mouchoir ; je m'approchai.

« Ah ! senhor, pourquoi ne suis-je pas restée chez vous ! dit-elle avec accablement. »

Elle me raconta la trahison dont elle avait été la victime, et les conséquences de cette trahison.

Le bon père de famille, qui jurait si audacieusement par les plaies du Christ, n'était qu'un spéculateur infâme. Il vendit Candida à un homme marié qui chassa sa femme du logis le jour où la moça y entra. L'homme marié la céda à un Portugais vieux et jaloux qui la battit comme une esclave. De chute en chute, Candida tomba si bas, six mois seulement après être sortie de ma maison, qu'elle se vit forcée d'aller demander un asile à la joueuse de guitare, son ancienne compagne de voyage.

— Sancha se meurt, dit-elle en terminant, et quand elle sera partie je ne tarderai pas à l'aller rejoindre.

Cuitada ! cuitada Candida ! comme dirait un Brésilien.

J'ai crayonné cette dernière scène afin de montrer en passant, où aboutissent ces folles espérances d'une fortune rapide avec lesquelles on berce les moças des îles et aussi, et surtout, où conduit le préjugé de la couleur. Vanité engendre fainéantise : toutes deux entraînent au vice, et le vice, c'est la maladie, puis... la mort.

Arrêtons-nous, car, enfin, il est temps de clore ce chapitre et de conclure.

Les négresses des *casas de commissão* ne savent rien faire ; les *blanches* louées refusent de travailler. Cela étant prouvé, voici le conseil que je donnerai à ceux qui veulent aller poursuivre la fortune au Brésil : Ne partez point si déjà, en débarquant, vous n'êtes pas en mesure d'acheter une esclave parfaitement dressée ;

mais, cependant, tentez l'aventure, si, n'ayant ni sou ni maille, vous possédez à fond les recettes de Mlle Marguerite, parce que, alors..., vous ferez votre cuisine vous-mémc,

V

LES FRANÇAIS DE LA RUE DO OUVIDOR.

Me voici arrivé à un des endroits les plus scabreux de ce travail, c'est-à-dire au commerce français de Rio-de-Janeiro. Ici encore, il me faudra du courage pour oser parler; mais mes impressions vous appartiennent, madame; je dois vous les apporter intactes et, sinon entières (on ne peut pas tout dire), du moins dans leur austère franchise.

Le docteur Walsh porte la population française à Rio, dès 1830, àu chiffre de 14,000 individus. Depuis cette époque, les relations entre les deux pays s'étant considérablement augmentées, nous estimons qu'elle peut atteindre aujourd'hui le chiffre de 20,000.

Notez que le doeteur ne parle pas des Français établis à Pernambuco, à Bahia, dans les autres grands centres de l'Empire, ou bien dans l'intérieur des terres, et que notre estimation ne dépasse pas non plus le rayon de la capitale.

Cette population est dispersée dans tous les quartiers de la ville, mais elle se groupe plus particulièrement dans le périmètre formé par les rues do Ouvidor, San

José, dos Latoeiros, d'Assembléa (autrefois da Cadea), do Cano et d'Ajuda.

Ici encore une distinction est à établir. La rue do Ouvidor, quartier aristocratique du négoce, est à Rio ce qu'est à Paris la rue Vivienne. Bâtiments régulièrement alignés, magasins somptueux, splendides devantures, femmes élégantes et coquettes ouvrières, voilà ce qu'offre cette longue et double rangée de maisons qui, partant de la rue Direita, aboutit au largo San Francisco; voilà ce qui la rend aussi un objet d'envie pour les rues circonvoisines.

Du reste, on ne s'épargne guère de part et d'autre.

A en croire les gros bonnets de la rue do Ouvidor, les Français de San José, d'Assemblea, dos Latoeiros, etc., sont des misérables, des gueux, des voleurs et des forçats qui donnent une bien triste idée de la France. Ceux-ci, à leur tour, lancent les accusations les plus flétrissantes contre les riches boutiquiers qui les repoussent. Ils désigneront par leur nom, les orgueilleux parvenus qui n'ont dû leur fortune qu'à des moyens honteux. L'un a quitté l'Europe après une banqueroute frauduleuse : deux autres banqueroutes, habilement préparées au Brésil, l'ont remis sur l'eau. Cet autre a volé ses commettants; c'est avec des fonds qui ne lui appartiennent pas légitimement, qu'il opère aujourd'hui. Celui-ci doit l'achalandage de sa loja aux coquetteries de sa femme. Cette marchande si gaie, vend des chemises et des sourires; bonne fille, du reste! elle n'a rien à elle, pas même le râtelier qui meuble sa bouche flétrie. Je passe des histoires, et des plus curieuses, s'il faut s'en rapporter aux habitants des rues proscrites.

Les cancans suivent donc leur train; comme vous le voyez, médisance et calomnie n'y vont pas de main morte!

Burger, le bon et courageux Burger, l'homme le moins occupé des autres, cependant, m'a raconté la fuite avortée d'un tailleur, qui a fait beaucoup jaser, il y a trois ans. C'est l'amour qui dérangea toutes les combinaisons du tailleur, et les fit échouer.

Ici, comme en Europe, on ne peut quitter le pays sans se munir d'un passe-port. Mais ce qui est particulier à la localité, c'est la précaution que prend la police de publier dans les journaux, — et ce, pendant trois jours consécutifs, — le nom des personnes qui partent, avec l'indication du navire qu'elles ont choisi, et du lieu de leur destination. De cette manière le public est averti, et le créancier peut retenir un débiteur qui voudrait lui échapper. Cette mesure, que réclamait le sans-gêne des mœurs coloniales, est prudente autant que juste et habile.

Les Portugais ont, en cela, imité les Espagnols qui, dans leurs possessions américaines, défendaient de recevoir sur les navires en partance les individus poursuivis pour dettes : témoin le trait relatif au célèbre et malheureux *conquistador* Vasco Nuñez de Balboa.

Celui-ci, après l'expédition de Rodrigo de Bastidas, s'établit à Haïti, où il ne tarda pas à faire des dettes considérables. Encisco allait partir pour un voyage de découverte. Balboa qui avait le pressentiment de sa haute destinée, désirait l'accompagner ; mais la loi était formelle. Ne pouvant la violer ouvertement, Balboa eut recours à la ruse. Une barrique enveloppée dans une voile, roula un soir à bord du navire, le débiteur traqué qui devait soumettre à l'Espagne la mer du Sud et les riches contrées qu'elle baigne.

L'industriel en question connaissait-il le stratagème du conquérant du xve siècle? Comme Balboa, ce tailleur, qui se trouvait dans de fort mauvais *draps*, soit dit sans

calembour, avait résolu de mettre l'Océan entre lui et ses créanciers. De passe-port, il n'en prit point ; il ne put pas, dès lors, y avoir d'insertion dans les journaux. Toutes ses dispositions une fois faites, il confie ses malles et son bagage à un ami qui partait, lui aussi, pour l'Europe. La nuit s'écoula. — Le lendemain, on allait lever l'ancre, lorsqu'une embarcation, montée par un officier de police, ses agents et une femme, accosta le navire. L'officier, guidé par la femme, se dirige sans hésiter vers une cabine de l'arrière.

— C'est là, dit la femme, en désignant une grande caisse.

La caisse est ouverte aussitôt ; le tailleur s'y trouvait blotti.

Une scène singulière se passa alors.

Le tailleur, penaud et confus, ne savait quelle contenance garder, en sortant de sa cachette ; la femme lui sauta au cou, et lui demanda pardon de l'avoir trahi ; mais elle ne pouvait vivre sans lui, ajouta-t-elle en sanglotant.

Il fallut bien retourner à Rio. Cette trahison amoureuse a porté de bons fruits. Les deux amants se sont mis au travail avec ardeur, et aujourd'hui l'*alfaiate* (le tailleur) est à la tête d'une maison très-bien achalandée. Les habitants de San José et d'Ajuda prétendent qu'il a donné trente pour cent à ses créanciers.

Une autre aventure, qui a causé une certaine sensation, s'est produite à l'occasion du bal donné par la société de Bienfaisance française. Une proposition avait été faite, tendant à exclure les personnes par trop tarées. Notez que ces personnes, qu'on repoussait sous prétexte d'immoralité et de conduite irrégulière, payaient très-exactement leur cotisation et que leur argent était trouvé de fort bon aloi.

Bref, des catégories ayant été établies, une polémique s'est engagée en face du public, par la voie des journaux, M. G... a interpellé le *Comité;* il lui a demandé s'il était vrai que l'exercice de 1852 ne pût être apuré par suite d'inexactitudes et d'erreurs dans les écritures, et même si la proposition d'étouffer cette affaire à tout prix, n'avait pas été faite par un de ses membres les plus influents. Le Comité n'a pas jugé à propos de répondre ; et cependant, suivant nous, une explication nette, catégorique, était le seul moyen de confondre, le cas échéant, la malveillance ou la calomnie.

Les catégories furent donc maintenues, et les intrigues allèrent leur train. Depuis le commencement de la rue do Ouvidor jusqu'à l'extrémité de la rue d'Ajuda, régnait une animation extraordinaire. On aurait cru qu'une émeute allait éclater.

La veille du bal, un billet est remis à une marchande bien connue pour ses galanteries ; c'est la femme au faux râtelier. Celui qui s'est chargé du billet, glisse sournoisement à l'oreille de la marchande que le Comité, en lui envoyant une invitation, sait qu'elle a *trop d'esprit* pour en user.

Que vous semble de ce procédé, madame ? ne pensez-vous pas qu'une exclusion pure et simple valait cent fois mieux ?

La marchande reste un moment abasourdie sous le coup, et le porteur du billet profite de cette stupéfaction pour s'esquiver. Mais l'incident a eu des suites. Le jour même, la dame se présente au domicile du visiteur ; précisément il se trouvait chez lui.

Sans préambule aucun, la dame aborde hardiment le sujet qui l'amène.

— Ainsi donc, dit-elle, le Comité accepte mon argent, mais il repousse ma personne ?

— Madame, vous comprenez... balbutie l'interpellé.

— Oui, oui, je comprends qu'on ne veut pas de moi; mais que me reproche-t-on, enfin ? Quel crime ai-je donc commis ?

— Oh! madame, aucun... mais les mauvaises langues prétendent...

Elle l'interrompit aussitôt.

— Oui, je sais: les mauvaises langues prétendent que j'ai eu et que j'ai encore des amants: mais, en admettant que cela soit vrai, suis-je la seule qu'on doive exclure pour ce motif ? Vous admettez bien à votre bal madame A..., et puis madame B..., et encore madame C..., sans compter les autres qui se trouvent dans une position analogue à la mienne. Pourquoi deux poids et deux mesures ?

L'embarras de son interlocuteur allait croissant.

— Madame, je vous prie de croire que je ne suis pour rien dans la mesure qui vous atteint en ce moment. Je regrette beaucoup, oui, je vous assure que je regrette...

— Ecoutez, monsieur, reprit la dame ; vous prétendez que j'ai *trop d'esprit* pour paraître à cette fête, toute de charité, donnée par des personnes fort peu charitables. Vous, qui êtes l'*Esprit* même, apprenez-moi, je vous prie, si l'exclusion s'étend à certain ménage, bien connu à Rio, sur lequel on a beaucoup jasé et dont la fortune, au dire des *mauvaises langues*, a une origine fort peu catholique.

— Madame, je ne vous comprends pas, répondit l'interlocuteur.

— Je vais m'expliquer sans ambages, ni circonlocutions. Ce couple, débarqué sans un sou vaillant, vécut pendant quelques mois d'emprunt et d'expédients, jusqu'au moment où il s'installa dans un joli magasin

de la rue do Ovidor. La femme était belle, avenante et coquette ; le mari complaisant, avare et peu scrupuleux. Tous les soirs, à la tombée de la nuit, on voyait le mari sortir de son magasin et prendre le chemin du cercle ; à peine avait-il disparu, qu'un haut fonctionnaire brésilien se présentait et entrait dans la maison, où il était reçu par la belle marchande. De dix à onze heures, mais jamais avant dix, le mari laissait là les journaux et venait se coucher.

— Mais, madame ! se hasarda à dire le confident forcé, qui était devenu de toutes les couleurs.

— Un moment et j'ai fini, observa la dame. Bref, en remarquant les sorties périodiques de l'époux et les visites régulières du Brésilien, les *mauvaises langues* s'imaginèrent qu'une honteuse transaction avait eu lieu entre ces deux hommes, et l'aisance du jeune ménage fut ainsi expliquée.

— Madame, madame, je ne sais ce que vous voulez dire, balbutia l'interlocuteur, abasourdi à son tour.

La dame l'interrompit encore.

— Permettez, je n'ai pas fini, dit-elle. Les derniers doutes s'évanouirent entièrement, lorsqu'on sut que le mari avait acheté du côté des Larangeiras une charmante chacara, et que chaque soir il allait y coucher. Si parfois il restait à la ville, c'était la dame qui se rendait à la chacara, dans la voiture du haut fonctionnaire, et qui y passait la nuit. Mais depuis cette époque, soit que la jolie marchande demeurât à Rio, soit qu'elle se fît transporter aux Larangeiras, le riche Brésilien ne rentra plus chez lui qu'au matin. Les *mauvaises langues* prétendent que le mari a tout simplement vendu sa femme, pour une somme dont le chiffre est connu. Pourriez-vous me dire si les *mauvaises langues* se trompent, et aussi, si ce couple moral aura assez d'*esprit*

pour ne point se servir de son billet d'invitation? acheva-t-elle en ricanant.

Celui à qui ces paroles s'adressaient, essaya de payer d'audace, et d'écraser son interlocutrice sous le poids d'un mépris habilement simulé; mais il avait affaire à forte partie. Il en fut pour ses éclats de voix, ses gestes furibonds et ses menaces.

— Allons! mon bonhomme, ne vous fâchez pas, reprit la dame au faux râtelier; je suis charitable, moi, par état, et je ne crois jamais que la moitié de ce que disent les mauvaises langues. A propos, vous possédez, vous aussi, une jolie chacara, du côté des Larangeiras. Je vous demande la permission d'aller vous y surprendre à l'heure du déjeuner, un jour que j'irai à Bota-Fogo.

J'espère que vous n'ajoutez pas foi aux discours méchants dont je suis l'objet, et que vous me ferez un charmant accueil. Pour vous prouver que je tiens considérablement à vous être agréable, ainsi qu'à messieurs du Comité, je vous promets de ne point paraître au bal. Si votre femme y va, conseillez-lui de mettre les diamants que lui a donné le parrain de votre dernier né, le senhor N..... Les diamants produisent toujours leur effet, et les spectateurs, éblouis par leur éclat, n'aperçoivent pas plus les rides du visage, que les taches de la réputation. Adieu! mon bonhomme, mes amitiés à madame, et mes respects au Comité.

Cette aventure, ébruitée par la dame au faux râtelier, défraya pendant quelques jours les conversations, et consola ceux qui furent exclus du bal. Les habitants des rues San José, des Latoeiros, do Cano, colportaient partout l'histoire de l'ami du senhor N... et s'en servaient comme d'un projectile pour écraser leurs compatriotes de la rue do Ouvidor.

Ceux-ci ne se laissaient point abattre pour si peu, et

prétendaient que les clameurs de ces mendiants ne pouvaient pas les atteindre. L'incident, toutefois, et les commentaires qu'il provoqua, furent connus de la population brésilienne ; ils ne servirent point, comme bien vous pensez, à détruire l'opinion désavantageuse qu'elle nourrit à notre endroit. Comment estimerait-on, en effet, des gens qui se méprisent entre eux ?

Cette disposition à tout dénigrer, à tout blâmer, à accuser tout le monde, est le côté saillant de notre caractère, sachons l'avouer.

Une dame de la rue do Ouvidor me disait un jour, très-sérieusement, que sa rue ne contenait que deux femmes honnêtes (une de moins qu'à Paris, du temps de Boileau), elle d'abord, puis, une ses amies.

Cette légèreté d'appréciation en même temps qu'une turbulente inquiétude qui s'exerce sur tout et à tout propos, et aussi, ne craignons pas de le dire, une conduite peu scrupuleuse dans les transactions commerciales, ont beaucoup nui aux Français de Rio.

Notre nom, symbole de franchise et de loyauté partout, a subi ici une fâcheuse altération. Un commerce de mauvaise foi s'appelle, au Brésil, *negocio afrancesado.*

Il y a plus : on juge les Francais de France par les échantillons avariés que notre pays fournit à celui-ci. Aussi, malheur à l'homme possédant quelque valeur intellectuelle et morale ! malheur à la femme honnête et distinguée que les hazards de la vie ont conduits sur la terre brésilienne !

Ils obtiendront difficilement, bien difficilement ! — et même dans les classes supérieures de la société — si la fortune ne les entoure pas de son prestige doré, la considération sérieuse à laquelle a droit, en tous lieux, le mérite modeste, mais réel.

O vous, qui avez été constamment pour nous affable

et bon, docteur Pacheco da Silva ; ô vous, dont le patriotisme éclairé égale seul la rare intelligence, dites, ne suis-je pas autorisé à constater un état de choses aussi déplorable ?

Cet état de choses, je vais essayer de l'expliquer.

Les Anglais de Rio sont les mêmes que ceux de Londres et de Calcutta. Partout où ils s'établissent, ils apportent avec eux les mœurs régulières, les habitudes d'ordre, la dignité roide qui composent le caractère national. C'est le peuple anglais tout entier qui émigre, avec les individus qui vont vivre à l'étranger.

Peut-on en dire autant de nous ? La France est-elle réellement représentée par ce tas d'aventuriers, de débauchés, de faillis qui s'en éloignent pour aller chercher fortune dans les pays lointains ?

L'idée d'un voyage à Valparaiso et à Madras n'offre rien d'effrayant à un honnête commerçant de la Cité ; l'univers entier n'est-il pas un marché qui appartient exclusivement aux sujets du Royaume-Uni ?

Chez nous, au contraire, la proposition de quitter notre beau climat, ne ferait-elle pas jeter les hauts cris aux hommes les moins routiniers et les moins encroûtés ? Allez donc proposer à un marchand de la rue Saint-Denis de l'envoyer fonder une maison à Lima, ou même à Mexico, et vous verrez comment vous serez accueilli.

Et cela est tout naturel.

Comment se résigner à abandonner la France, sans y être contraint par une dure nécessité ? Dans quelle contrée trouverait-on les avantages que Dieu lui a prodigués ? Que l'Allemand renonce aux froides régions qui l'ont vu naître ; que l'Anglais quitte sans regret son ciel de plomb et ses villes brumeuses, pour courir aux Indes ou en Amérique ! Ils obéissent, en agissant ainsi, à la

loi naturelle qui force, sous peine de mort, les hommes et les plantes à se tourner du côté du soleil.

Mais dire volontairement adieu à la France, dont la température est si douce ! à la France, cette terre bénie des vignes généreuses, des femmes élégantes, des causeries spirituelles et des arts ! A mes yeux c'est là un crime, un crime irrémissible.

Pour moi le petit ruisseau dont parle Madame de Staël, murmure plus doucement que le Gange ou le San-Francisco, pendant le long parcours qu'il accomplit depuis Strasbourg jusqu'à Toulon; car, ne croyez pas, ainsi que le prétend faussement cette dame, qu'il se contente de laver les pavés boueux de la rue du Bac; ce cher petit ruisseau circule dans tout l'Empire, et partout il est l'objet du culte que les Gaulois nos ancêtres rendaient au lac de Toulouse.

Aussi combien je comprends l'attachement au sol des bonnetiers patentés et leur horreur pour un déplacement qui les emporterait loin de la France, où l'on *sait aimer en riant*; loin de la France,

> Ce beau pays favorisé des cieux,
> Qui seul produit en abondance,
> Joyeux refrains et vins délicieux !

Comme le dit si harmonieusement Boïeldieu dans son opéra des *Deux Nuits*.

C'est ici le moment de vous rappeler, madame, la brillante polémique soutenue par un journal de Paris, contre toutes ou contre à peu près toutes les feuilles de cette ville, à l'occasion des affaires de la Plata. Le nom de Rosas n'était rien moins que populaire en Europe; on demandait une intervention de la France contre le dictateur américain. *La Presse* stigmatisa alors durement, le ramassis de gens de toute sorte qui composait la population française établie à Montevideo et à

Buenos-Ayres ; elle déclarait ces individus indignes des sympathies qu'on évoquait pour eux, et elle niait qu'il existât une solidarité réelle entre la mère-patrie et ces fils dégénérés. L'écrivain qui soutenait cette thèse, n'était pas autant dans le faux qu'on s'est plu à le croire, et surtout à le dire. J'estime toutefois qu'il s'est montré sévère dans ses jugements. Je vais aborder après lui ce sujet délicat.

Sans prétendre établir des proportions exactes, je dirai, par à peu près, que l'émigration française se compose, pour les deux tiers, de gens sans aveu, que leurs vices ou leurs crimes ont forcés de quitter leur patrie. Voilà ce que je puis abandonner au rédacteur de *la Presse*. L'appoint du troisième tiers est fourni par des négociants malheureux, mais non dégradés; des ouvriers laborieux; des pères de famille accablés par la misère, qu'un fol espoir de réaliser rapidement une modeste fortune a poussés à l'expatriation ; des jeunes gens ruinés par la dissipation, qui viennent expier sous un climat meurtrier, leurs extravagances et leurs folies ; des médecins sans clients en Europe qui, s'ils ne se proposent pas de faire concurrence à la fièvre jaune, espèrent lui devoir, du moins, des moyens d'existence ; et enfin, mais en petit nombre, des individus compromis dans les événements politiques de ces dernières années, et qui, renonçant aux luttes des partis, viennent demander un asile à l'Amérique hospitalière.

Cette statistique une fois dressée, rien ne nous empêche de déclarer que la rue do Ouvidor ne jouit pas d'une excellente réputation. C'est là, prétendent les Brésiliens, que s'accomplissent plus particulièrement ces *negocios afrancesados* qui ont jeté sur notre nom un si triste vernis.

Les marchands qui l'habitent, pauvres hères en tou-

chant le sol américain, aujourd'hui aisés, riches même, ont une morgue dont rien n'approche. Les Montmorency étaient plus accessibles à leurs vassaux, qu'ils ne le sont aux nouveaux débarqués. Du reste, c'est là une tradition qui date de loin. Qui ne se souvient encore aujourd'hui de cet ancien libraire, frappé en France d'une peine infamante, et qui, ayant amassé quelques écus au Brésil, insultait grossièrement à la misère de ses compatriotes? On n'a point oublié non plus ce forçat libéré, sorti du bagne de Toulon, qui occupait la charge de premier barbier de S. M. Dom Pedro Ier. On cite d'autres vieux émigrés qui portaient encore sur l'épaule, il y a quelques années, la fleur de lis royale. Ces gens flétris, lorsqu'ils eurent réussi à se créer une position, devinrent tout à coup les plus durs, les plus vains, les plus dédaigneux des hommes. Ceci soit dit sans allusion aucune aux riches boutiquiers de la rue do Ouvidor. Ce que nous reprochons à ceux-ci, sans vouloir fouiller dans leur passé, c'est une insolence et un orgueil que rien ne justifie. A peine touchent-ils à la prospérité, qu'ils perdent jusqu'au souvenir de leur humble origine. Ils sont impitoyables, arrogants envers leurs compatriotes des rues voisines, et envers ceux qui arrivent pauvres, comme ils l'étaient eux-mêmes jadis.

Ceux-la, à leur tour, se révoltent contre les sottes prétentions des parvenus, bien disposés cependant à suivre leur exemple, si la fortune venait à leur sourire.

Eh bien ! ce sont ces gros bonnets de la rue do Ouvidor, qui avaient lancé l'exclusion sur les Français des rues limitrophes, à l'occasion du bal de la société de Bienfaisance, pour cause d'immoralité !

Décidément, c'est là qu'il faudra désormais aller chercher des Rosières, et ces messieurs ont tous mérité une fois au moins le prix Montyon.

Il est nécessaire, pour bien apprécier la portée de cette épithète flétrissante : *negocio afrancesado*, d'entrer dans quelques détails et de rappeler ici ce qu'était encore le Brésil, au commencement du siècle ; on comprendra mieux dès lors le rôle réservé au commerce européen, par l'abolition des lois qui lui fermaient les portes de ce riche marché.

Si l'histoire du passé nous montre les métropoles pressurant, enchaînant, sacrifiant leurs colonies, nulle, plus que le Portugal, n'a pratiqué cet odieux système avec une rigueur aussi soutenue.

Quand le régent, forcé de fuir devant l'invasion du Portugal, par l'armée combinée des Espagnols et des Français, arriva au Brésil, la situation de ce pays était déplorable. Rio-de-Janeiro ne possédait pas une imprimerie, le croirait-on? La presse, considérée comme moyen de discussion, partant comme un puissant auxiliaire du progrès, avait été proscrite par l'esprit pusillanime des oppresseurs. Cette grande cité n'avait qu'un collége — espèce d'école primaire peu fréquentée — et les colons devaient envoyer à l'université de Coimbre, leurs enfants qui se destinaient à la médecine ou au barreau.

Voilà pour l'intelligence !

Toutes relations commerciales étaient interdites, sous les peines les plus sévères, avec les étrangers ; les seuls navires portugais avaient le droit d'entrer dans les ports brésiliens, et de vendre leurs marchandises aux habitants.

Voilà pour le négoce !

Il faut lire le *Voyage au Brésil* de Lindlay pour se faire une idée des cruelles souffrances infligées à ceux qui, comme lui, s'exposaient à violer la loi de prohibition.

La situation industrielle ne pouvait pas être plus mauvaise.

Imaginez-vous, madame, que les malheureux colons n'avaient pas le droit de se servir des produits, aussi nombreux que variés, de cette terre de prédilection. Ces magnifiques cotons que l'Europe se dispute aujourd'hui, nul ne songeait à les utiliser. Il n'était permis de les employer qu'à la fabrication d'une toile grossière, bonne tout au plus pour les esclaves.

Voilà ce qu'était l'industrie locale, sous un gouvernement inintelligent et ombrageux. L'entrepôt de Lisbonne se chargeait de fournir aux Brésiliens, les objets nécessaires pour leur habillement et leur alimentation.

Dans sa *Chronologie historique de l'Amérique*, t. XIII, Warden nous apprend que, vers 1800, une filature de coton, établie à Bahia, fut détruite par ordre du gouverneur, et le propriétaire embarqué pour l'Europe. Celui-ci allait passer en jugement, à cause de sa désobéissance aux lois qui défendaient l'établissement des manufactures dans le pays.

Vous vous ferez peut-être une idée, maintenant, de l'état d'ignorance absolue où croupissait cette vaste colonie.

Le premier avril 1808, quelques mois seulement après son arrivée à San-Salvador, dom João rendit un *alvara* qui détruisait l'édifice vermoulu des lois restrictives.

Une ère nouvelle commença alors pour le Brésil; mais elle ne fut sérieusement, réellement ouverte, que le 7 septembre 1821, date solennelle de la proclamation de l'indépendance nationale.

La colonie avait définitivement secoué le joug de la métropole, et le Brésil appartenait enfin aux Brésiliens.

C'est ici le lieu de rappeler une tentative honorable due à l'initiative du comte d'Abarca, qui devait, en donnant une impulsion éclairée, vigoureuse, à ce jeune peuple encore inexpérimenté, concourir puissamment à l'œuvre féconde entreprise par João VI.

Secondé par le marquis de Marialva, ambassadeur du Portugal en France, le ministre des affaires étrangères, comte d'Abarca, adressa un appel à des Français éminents ; il réussit à former une Commission composée de membres de l'Institut et d'artistes, qui partirent pour Rio-de-Janeiro, dans le but d'y fonder une Académie. C'était en 1816. Malheureusement, le succès ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues. Tout le monde connaît le destin de cette Commission. D'abord, favorablement accueillie par João VI, elle ne tarda pas à voir se déchaîner contre elle, toutes les passions monarchiques.

Circonvenu par une camarilla envieuse et hautaine, le roi retira sa faveur à la Commission, en apprenant que son illustre président avait occupé une haute position sous la République et sous l'Empire. Le comte d'Abarca était mort. M. Le Breton, imitant la faiblesse de Racine, ne put supporter les dédains du roi ; il suivit dans la tombe le ministre des affaires étrangères, laissant inachevée une *Histoire du Brésil* (1). Tant de

(1) A cette époque, voyageait un jeune savant destiné bientôt à ouer le premier rôle dans les affaires de son pays; nous avons nommé Bonifacio Andrada. Exclusivement voué à l'étude des sciences exactes, Andrada ignorait encore les âpres jouissances et les déboires amers de la vie politique. Celui qui devait être tour à tour le héros de l'indépendance, l'ami ardent et l'adversaire fougueux du nouvel empereur, le ministre profond et l'orateur révolutionnaire de la Constituante, puis le tuteur de dom Pedro II, et tomber enfin des sommets du pouvoir, victime de l'injustice de ses concitoyens, n'était connu alors que comme minéralogiste, chimiste, littérateur, physicien, mathématicien, ingénieur et botaniste. C'était déjà une individualité puissante, toutefois, puisque M. Le Breton, avant de mourir, le désigna comme le seul homme de l'Empire capable de terminer le travail qu'il voulait offrir au Brésil hospitalier, en dépit de l'ingratitude d'une cour ignorante. Bonifacio Andrada fut vivement flatté de cette distinction inattendue; il déclina cependant l'honneur que lui réservait

science, tant de dévouement, furent donc perdus sans retour, ou à peu près ! Ce voyage produisit des résultats toutefois, mais des résultats différents de ceux qu'on en attendait.

Le départ de la Commission, en appelant l'attention publique sur le Brésil, tira de l'oubli les relations des hardis exportateurs du Rio-Grande et du Rio-Doce, Fernandes Tourinho et Antonio Dias Adorno. Les vieilles histoires de découvertes de mines d'or, de pierres précieuses et de mines de diamants, furent exhumées à cette occasion, et des bruits confus circulèrent en Europe, sur les magnificences et les richesses de ce lointain pays. Les imaginations excitées le désignaient comme l'Eldorado entrevu par certains voyageurs, et l'émigration commença.

Ce courant établi sur la fin de l'épopée impériale, prit chaque jour une nouvelle force, pendant la Restauration. Ceux qu'on ne craignit pas d'appeler les *Brigands de la Loire* — caractères vaillants et fidèles entre tous — ne pouvant se résoudre à reconnaître un gouvernement issu de nos désastres, portèrent dans les solitudes du Texas leurs sympathies et leurs regrets.

Moins nobles dans leurs aspirations, de nombreux aventuriers — natures entreprenantes et hardies, audacieuses et cupides, — ennemis instinctifs de la *Congrégation*, mal à l'aise au milieu de l'atmosphère dévote qui enveloppait la Cité, quittèrent le vieux monde et s'embarquèrent pour le pays des diamants.

l'écrivain français, alléguant la faiblesse de ses moyens et l'infériorité de son mérite qui ne lui permettaient pas d'accomplir une tâche aussi rude qu'elle était glorieuse.

Cette réponse est d'autant plus belle qu'Andrada était un homme remarquable à tous égards, et que la modestie n'est guere la qualité dominante du caractère brésilien.

Qu'est devenue cette *Histoire du Brésil?*

L'indépendance, le mouvement, la fortune, voilà ce que demandaient ces hommes inquiets, turbulents et peu scrupuleux. Le calme qui régnait en Europe ne pouvait leur convenir ; l'air allait leur manquer. Il fallait à leur activité dévorante un théâtre tumultueux, un pays tourmenté, secoué, déchiré par des divisions intestines, abandonné aussi à toutes les passions qui servent ordinairement d'escorte à la liberté naissante.

Le hasard les servait à merveille.

Le Brésil, en train de se transformer, devint le *Champ d'asile* de ces soldats du trafic immoral, de ces vétérans du scepticisme éhonté.

Le Brésil, à peine connu de nous depuis quelques années, que personne n'avait vu, mais dont on racontait des choses merveilleuses; le Brésil, que le départ de la Commission française avait seulement révélé et que sa révolution venait de mettre en évidence, devenait une magnifique proie à dévorer.

Plus de barrière désormais, plus d'obstacles entre ses millions et les mains impatientes qui veulent les saisir. Les Cabocles, les Coroados, les Tupinambas, les Minderecus, les Boticudos qui l'habitent (il n'y a que des sauvages dans l'Eldorado) doivent nécessairement payer leur tribut à la supériorité du génie européen. Une exploitation sur une grande échelle est donc présentée à ces hommes qui ont perdu depuis longtemps toute notion du juste et de l'honnête. Pour eux, qui ont vu la force brutale imposer ses conditions aux peuples, la conquête de l'Indien (tout est indien au Brésil, à leurs yeux) par la ruse et le courage, l'astuce et la perfidie, leur paraît de bonne guerre.

Le branle fut donné.

Les pacotilles s'organisèrent dans les ports de la Méditerranée et de l'Océan. Marseille, le Hâvre, virent

partir une foule d'aventuriers déguenillés pour la plupart, quelques-uns devant le prix de leur passage, mais prêts à tout oser pour amasser de l'or. Chargés de verroteries, d'étoffes du siècle passé, de jouets d'enfants, de bijoux de rebut, de joyaux suspects, ni plus ni moins que s'ils allaient trafiquer avec des Cafres et des Hottentots, ils touchèrent le sol brésilien, au milieu des luttes acharnées du vieux parti portugais et des nouveaux émancipés, des furieux dissentiments du jeune empereur, et de la Constituante dirigée par les trois frères Andrada, des révoltes partielles des provinces et de la double expédition contre la république de la Banda Oriental.

Si l'on en croit le récit des voyageurs, et je parle des voyageurs modernes, les objets de première nécessité manquaient alors complétement au Brésil. L'entrepôt de Lisbonne ne se souciait pas d'initier les colons aux usages d'Europe, de leur révéler le bien-être et même la simple propreté, de crainte sans doute de les élever à la dignité d'hommes, et d'éveiller en eux des idées plus avancées en toute chose.

M. Ferdinand Denis, qui a visité cette contrée en 1827, parle d'un banquet auquel il a assisté près de San-Salvador ou Bahia, et où présidait le premier magistrat du district. Le voyageur français, après avoir rappelé qu'un riche senhor d'Engenho, qui étalait sur sa table une argenterie massive, manquait de couteaux pour ses hôtes, nous communique une remarque qui l'affecte désagréablement, dans le cours du dîner d'apparat auquel il est convié : si les fourchettes et les couteaux sont en nombre suffisant, il y a pénurie presque absolue de verres. Un verre, un seul, est mis à la disposition des convives; un verre circule à la ronde et sert à chacun pour étancher sa soif.

Ce fait, mieux que tous les commentaires, peut vous édifier, madame, sur l'état précaire auquel la domination portugaise avait réduit le Brésil.

Or, en 1827, le Brésil était indépendant; il commerçait librement avec l'Europe; il s'était donné une constitution, ou, pour rester dans la vérité, dom Pedro 1er, après la dissolution violente de la Constituante, lui avait imposé une constitution qui fonctionnait depuis plusieurs années et qui, malgré ses imperfections, répondait assez alors aux besoins de la situation. Eh bien! les ténèbres amassées par l'oppression ne s'étaient pas encore dissipées à cette époque, et un riche propriétaire croyait être à la hauteur de sa position et marcher avec son siècle, en forçant ses convives à s'emprunter l'unique couteau qu'il possédait, s'ils ne voulaient pas déchirer avec leurs dents la viande qui garnissait leur assiette! Et un haut fonctionnaire présidait un festin où le même verre servait à tous!

Comme vous le voyez, tout était à créer et à établir dans ce pays, tout — institutions politiques, mouvement industriel et développement intellectuel.

Le terrain était donc bien choisi, et les circonstances favorisaient nos hardis flibustiers.

C'est à cette date que se rapporte le débarquement des banqueroutiers, des gens tarés, des malfaiteurs flétris, et des galériens dont j'ai parlé plus haut.

Je ne dirai rien des compagnes de ces affreux individus; moralement elles valaient encore moins qu'eux.

Et voilà le curieux spécimen que la France envoya au jeune Empire: des forçats et des filles perdues! Voilà ceux qui devaient représenter les mœurs, l'élégance, la franchise, la distinction du peuple le plus civilisé et qui n'avait pas cessé, malgré d'épouvantables revers, d'être la grande nation.

Les choses suivirent fatalement leur cours.

A la faveur des troubles intérieurs, inséparables d'une transformation radicale, nos oiseaux de proie exploitèrent effrontément, énergiquement, la vanité et l'ignorance des Brésiliens. Ils les traitaient vraiment en Tamoyos et en Guaynazes.

Jamais l'esprit de rapine ne se montra plus décidé à franchir toutes les limites de l'honnêteté et de la décence, pour atteindre le but qu'il s'était proposé.

Les fonds de magasin rapportèrent des sommes considérables. Les alliages de cuivre et de zinc : laiton, similor, pinsbeck, tomback, chrysocale, que les anciens connaissaient sous le nom de *aurichalchum*, furent vendus pour de l'or. L'*argentan*, ou *cuivre blanc d'Allemagne,* parce qu'il ne contient pas de fer, passa pour de l'argent. Le maillechort fut présenté tour à tour, comme appartenant à l'un et à l'autre de ces métaux. Des étoffes piquées, mais voyantes, à gros ramages ; des rideaux de nos grand'mères, des rubans aux couleurs choquantes, des vêtements ridicules, propres tout au plus pour les parades de la foire — bonnets de *tricoteuses*, cravates, tricornes, breloques de *Muscadins* et d'*Incroyables*, robes grecques du Directoire, toute la défroque rafistolée des cinquante dernières années, en un mot — furent livrés comme produits parisiens du dernier goût. Il se réalisa alors des fortunes scandaleuses.

Ce clinquant, ces dorures, ce strass, ce cuivre, ce vermeil, habilement montés en pendants, en épingles, en bracelets, ou tournés en vases, en flambeaux, en coupes, en couverts, en éperons, furent enlevés aussitôt par ces malheureux, condamnés jusqu'alors aux marchandises de la métropole, aux modes disgracieuses du Portugal. Les objets vendus par nos aventuriers avaient de l'éclat ; ils brillaient à l'œil ; ils possédaient un certain *chic*

qui séduisait les natures naïves et enthousiastes des Brésiliens. Les caricatures de Cham et de Nadar peuvent seules donner une idée de la tournure qu'avaient alors les dandies *fluminenses* et les coquettes senhoras, ainsi affublés d'oripeaux et d'accoutrements fantastiques..

Ce mot *Paris* était vraiment prestigieux; on dépensait des sommes folles pour porter une toilette, une parure, dont nos cuisinières auraient fait fi, mais qui avaient le mérite, on le leur disait, de provenir des magasins de la capitale de l'élégance et du bon goût.

Cet engouement et cette crédulité excessive se calmèrent cependant peu à peu, à mesure que les relations se multiplièrent, et que les arrivages de France devinrent plus nombreux. La fraude fut éventée alors et l'indignation publique flétrit hautement les indignes manœuvres des aventuriers.

Un acheteur se plaignait un jour à un de ceux-ci, qui lui avait vendu pour de l'or une chaîne de pinsbeck; comme le dupé réclamait son argent :

— Cette chaîne est en or, répondit avec aplomb le marchand, elle est en *or* de *Manheim;* vous n'avez pas le droit de m'accuser de vous avoir trompé.

Et il eut l'audace de lui montrer l'ouvrage de P. Berthier au chapitre des alliages.

Mais la comparaison était devenue possible. Les exploités, qu'on traitait dédaigneusement de Cabocles et d'Aymores, exercèrent de cruelles représailles; ils se vengèrent par un mot qui, synonyme de *friponnerie*, atteignit indistinctement tous les Français.

Telle est l'origine de l'expression *negocio afrancesado.*

Depuis cette époque, tout commerce entaché de déloyauté et de mauvaise foi, reçoit l'épithète appliquée

aux premiers flibustiers français qui s'abattirent sur le sol brésilien.

Et apprenez, par un chiffre, combien la curée était bonne ! combien la gloutonnerie des voraces était excitée puissamment !

Le nombre des Français établis à Rio-de-Janeiro seulement se montait, en 1830, nous l'avons déjà dit, d'après la statistique du docteur Walsh, à 14,000 individus. Dix ans avaient suffi pour réunir sur ce point un si grand nombre de nos nationaux. La mine était découverte et le mot d'ordre avait traversé l'Océan. C'était à qui viendrait conquérir un des précieux filons qu'elle réservait à l'action intelligente et honnête du commerce, mais qu'exploita seule, au début, l'astuce unie à l'impudeur et à une persévérance qu'entretenaient d'énormes bénéfices.

Une autre cause de scandale perdait, à cette époque, les négociants français dans l'esprit des Brésiliens : je veux parler de la conduite de ces négociants entre eux.

Le commerce de l'Amérique du Sud est un des éléments les plus dissolvants qui existent. Les banqueroutiers et les *filles* d'Europe, nous venons de le voir, ont été des agents habiles de démoralisation, et les puissants initiateurs de ces populations ignorantes. Aussi, tant au Brésil qu'à Montevideo et à Buenos-Ayres, sont-elles corrompues jusqu'à la moelle. Elles ont déjà, et cela est triste à dire, tous les vices des vieilles sociétés, sans avoir dépouillé les préjugés, les coutumes, bizarres ou grotesques, des peuples qui naissent à la vie.

A peu d'exceptions près, les négociants établis à Rio, et je parle des plus riches, des plus estimés par conséquent, ont été de pauvres diables qui sont arrivés ici avec une petite pacotille, et plusieurs avec rien du tout, si ce n'est un désir ardent de faire fortune ; c'est du

reste, le seul moyen de réussir aux colonies, que d'y aborder dans de telles conditions; à moins cependant qu'on ne dispose d'un capital considérable. *Point d'argent* ou *beaucoup d'argent*, tels sont les termes de la proposition; le succès n'est pas possible entre ces deux points extrêmes.

Or, ces messieurs du calicot et de la soie ont établi que la pièce de 1,000 reis correspond au franc de France. L'une est l'unité brésilienne, comme l'autre est l'unité française, et ce n'est dépenser que quelques francs que de dépenser quelques mille reis. Ce paradoxe, qui assigne la même valeur à 1 qu'à 3, fait ici de nombreuses victimes; mais aussi, grâce à lui, nos négociants obtiennent de beaux bénéfices.

Une invention bien autrement merveilleuse encore a été trouvée, qui fournit un moyen plus rapide de réaliser un gain important, sans se donner beaucoup de peine. Ce moyen le voici; il est commun dans toute l'Amérique du Sud :

M. Paul écrit en Europe que les marchandises ont subi une très-grande dépréciation, par suite de l'encombrement de la place, et que ce n'est qu'en achetant très-bon marché, qu'il pourra gagner quelques sous. Le fabricant réduit ses prix le plus qu'il peut, et fait son expédition. M. Paul, je n'ai pas besoin de le constater, vend très-cher, très-cher, et empoche une somme bien ronde. Jusque-là il est resté dans les coutumes du commerce, qui permettent de tirer le plus possible d'une denrée acquise à bas prix. Mais où serait le mérite de se retirer des affaires, après avoir travaillé dix ans avec courage et probité?

Une petite opération a eu lieu au préalable.

M. Paul a écrit de nouveau à son correspondant pour se plaindre de la qualité des articles expédiés; ces ar-

ticles sont tous de mauvais aloi, de choix inférieur, mal conditionnés; quelques-uns même ont subi des avaries considérables. Une enquête est nécessaire pour constater le fait, et cette enquête, il l'a demandée.

Vous devinez le résultat à obtenir.

L'enquête a eu lieu; elle est faite par quelques estimables négociants qui se récrient contre la cupidité de l'expéditeur; ils approuvent les allégations de leur confrère, constatent les griefs dont il se plaint et signent audacieusement le procès-verbal. Ils lui ont donné la *casse* aujourd'hui; demain il leur rendra le même service et leur passera le *séné* à son tour.

C'est alors que les marchandises se vendent, et, ainsi que je l'ai déclaré, M. Paul réalise un fort bénéfice.

Muni du procès-verbal d'enquête, il prouve péremptoirement qu'il a éprouvé une grande perte sur les articles. Cependant, il ne veut pas rester sous le coup d'un injurieux soupçon, ni que sa moralité reçoive la moindre atteinte: il offre alors de payer l'expéditeur, mais en réduisant considérablement la facture. Le fabricant est obligé d'accepter les conditions qui lui sont faites, s'il ne veut pas tout perdre.

Et le tour est joué!

Ceci soit dit sans excuser les commissionnaires qui, alléchés par l'appât d'un gain exagéré, expédient des marchandises réellement inférieures, des rebuts et des fonds de magasin qui ne leur ont pas été demandés; ceux-là ne se laissent pas effrayer par la formalité de l'enquête. Ils comptent sur les ennuis qu'entraîne forcément, pour le plaideur, la poursuite d'une instance à trois mille lieues de leur domicile, et surtout sur la défaveur, trop souvent méritée, qui accueille en France une réclamation venue des colonies. Ils spéculent ainsi sur le mauvais renom des Français expatriés, sur la crainte

d'un procès, quelquefois encore sur l'amitié trop confiante de leurs clients d'outre-mer.

Vous le voyez, madame, les fripons se trouvent des deux côtés de l'Atlantique, plus souvent en Amérique qu'en Europe, cependant.

Le chantage que je viens de signaler s'appelle *suriner le senhor*. Cette expression, empruntée à l'argot du bagne, suffirait seule pour constater le degré de moralité des premiers Français établis à Rio.

Et voilà comment on fait fortune dans l'Amérique du Sud. Voilà pourquoi aussi les habitants de ces contrées, scandalisés par l'effronterie et le cynisme de nos négociants, ont détourné le sens primitif de notre nom.

En Espagne et au Brésil, ce nom a une signification différente. En 1812, pendant l'invasion de la Péninsule, les Espagnols qualifiaient d'*Afrancesados* leurs compatriotes qui faisaient des vœux pour les Français, ou qui avaient adopté leurs idées. Au Brésil, le même mot signifie *mauvaise foi et fourberie*.

Maintenant, madame, veuillez écouter ceci :

En 1843, à l'époque de son mariage avec dona Francisca, troisième sœur de l'Empereur dom Pedro, le prince de Joinville, se trouvant à Rio, reçut une députation qui était chargée de l'inviter à un bal donné en son honneur par le commerce français de cette ville.

Le prince, on l'a prétendu du moins, ne s'estima pas très-flatté de cette démarche; ce qui est certain, c'est qu'il remercia la députation en fort bons termes, mais qu'il déclina l'honneur qu'on voulait lui faire. On n'a pas oublié, à cette occasion, la déconvenue du médecin chargé de porter la parole, et qui ne parvint jamais à expliquer le but de sa visite. Un de ses confrères fut obligé de haranguer le prince à sa place, et de l'inviter a là fête qu'on se proposait de lui donner.

Mais voici qui est plus fort encore :

Un soir, le prince de Joinville se promenait dans la rue do Ouvidor. Ces boutiques splendidement éclairées, ces devantures ornées avec goût, ces dames de comptoir en brillantes toilettes, ces jeunes filles jouant de la prunelle, ces coquettes ouvrières — blanches, mûlatresses, noires, jaunes, — rouges, qui chiffonnaient des rubans et des fleurs, sous le feu de nombreuses bougies ; tout cela ressemblait un peu au tableau animé qu'offrent, à la nuit, les rues Vivienne et Richelieu. Il n'est pas jusqu'aux agaceries des moças, qui ne rappelassent aussi le manége ordinaire de nos modistes parisiennes. En somme, le coup d'œil ne manquait pas d'un certain charme, et des lambeaux de conversation française complétaient l'illusion.

— Mais, vraiment, on se croirait en France! dit le prince.

— Nous y sommes aussi, observa un officier de sa suite. Monseigneur, ajouta-t-il en montrant la rangée de maisons de droite, voit Rochefort de ce côté ; de celui-ci, — il désignait la gauche, — il voit Toulon.

Le mot est sanglant, il est exagéré sans doute ; cependant il repose sur un fait vrai, la mauvaise réputation de la rue do Ouvidor.

Mais a-t-il été prononcé ? Nous l'avons entendu répéter à plusieurs personnes dignes de foi. Quoi qu'il en soit, on le tient pour authentique dans la rue do Ouvidor, car le nom de l'officier à qui on l'attribue n'y est pas en odeur de sainteté.

Déclarons tout de suite, et ce, pour l'acquit de notre conscience, que nous ne prenons parti ni pour la rue do Ouvidor, ni pour les rues do Cano, San-Jose, dos Latoeiros et da Assemblea, et qu'ici comme là, nous connaissons des personnes fort honorables et d'une moralité in-

contestable à tous égards. On nous répondra peut-être que c'est là l'exception; nous dirons à notre tour qu'une exception, formée par un tiers d'individus, compose une minorité des plus respectables.

Nous ajouterons, en outre, que depuis quelques années l'opinion des Brésiliens s'est bien modifiée à notre endroit. L'attitude effacée qu'avait prise le gouvernement de Louis-Philippe dans les affaires de la Plata, ne contribuait pas peu à déprécier le caractère français dans les Amériques. Aujourd'hui, la situation a changé. La guerre d'Orient a replacé la France au rang qu'elle aurait dû constamment garder. Sa parole, comme ses actes, en face d'un ennemi redoutable, ont été dignes de la grande nation, et le canon de Sébastopol d'abord, puis celui de Solferino, ont singulièrement profité aux Français expatriés.

Nous aimons à croire que les allures plus franches de notre commerce ont également contribué à ce revirement d'opinion. Si nous sommes toujours haïs comme *Étrangers,* du moins, grâce à l'expédition de Crimée et à la guerre d'Italie; grâce aussi à la loyauté apportée par un plus grand nombre de nos compatriotes dans leurs transactions avec les Brésiliens, nous ne sommes plus méprisés comme *Français.*

Notons enfin que les quinquets fumeux ont aujourd'hui complétement disparu des boutiques de la rue do Ouvidor; les devantures sont éclairées au gaz. Quand donc les Brésiliens cesseront-ils de prendre la civilisation par la queue? Ils ont le gaz, il est vrai; mais les rues sont des cloaques. Qu'ils pavent donc les rues avant de les éclairer.

VI

A CASA DA CORRECÇÃO.

OS NEGROS ESCRAVOS — OS AFRICANOS LIVROS — OS PRESOS.

I

Os negros escravos (les noirs esclaves).

En signalant l'état déplorable dans lequel se trouvent les rues de Rio-de-Janeiro, j'ai oublié de citer, parmi celles dont l'abord est le plus dangereux, la rue *Nova do Conde,* qui conduit tout à la fois à Catumby et à la maison pénitentiaire. Il m'a fallu franchir des trous, des fondrières, des flaques d'eau, des lacs de boue, avant d'arriver à ma destination, au risque de me casser vingt fois le cou, et de laisser mes souliers en chemin. Des cadavres de chiens et de chats gisaient entre des tas d'ordures, à côté de trognons de choux et d'épluchures de légumes. Les chevaux morts qu'on trouve par-ci, par-là, dans la fange de Buenos-Ayres, ne présentent pas un plus triste tableau.

Devant la maison princière du propriétaire de la *Typografia americana*, le journaliste-député, senhor Justiniano da Rocha, quelques nègres étaient censés travailler à cette partie de la voie publique.

Quel travail, bon Dieu !

Permettez-moi en passant, madame, de relever une erreur de langage qui se produit chaque jour de ce côté

de l'Atlantique et qui fait sourire à bon droit tous ceux qui ont habité les colonies.

On dit en Europe, d'un homme infatigable, assidu à sa besogne et occupé du matin au soir : *Il travaille comme un nègre.* Quelle mystification pour celui qui a vu les nègres sur le chantier ! Règle générale : le nègre, je parle du nègre esclave, n'obéit qu'à la chicote, et travaille le moins qu'il peut.

Et cela est tout simple : s'il sème, ce n'est pas lui qui récolte ; donc, il lui importe peu que sa journée soit ou ne soit pas remplie, soit ou ne soit pas productive.

C'est le : *sic vos non vobis* de Virgile.

Sa paresse se conçoit fort bien ; mais j'ai cru devoir la constater.

Laissons donc baguenauder cette escouade de nègres, devant l'habitation du journaliste-député. Puisque le feitor (1) qui doit les surveiller, au lieu de rester dans son rôle, s'amuse à lutiner les jolies quitandeiras qui circulent dans la rue, et à boire de la cachaça (2) dans la venda voisine, je ne vois pas pourquoi nous prendrions plus que lui les intérêts de l'*Illustrissima camara municipal* (3).

A deux portées de fusil de la maison de M. Justiniano da Rocha, on se trouve en présence d'un pont grossièrement construit sur pilotis, qui surplombe la rue, en enjambant l'arcade qui sert de porte d'entrée à un des principaux établissements de la cidade. Quelques soldats appartenant au corps des *Permanents*, fument la cigarette sous l'arcade ; d'autres causent avec trois ou quatre femmes de couleur, qui se montrent aux fenêtres d'une

(1) *Feitor*, régisseur.

(2) *Cachaça*, eau-de-vie de cannes.

(3) C'est le titre passablement prétentieux que s'arroge le conseil municipal de Rio

vaste case en bois située en face même de l'établissement. La figure de ces femmes est horrible; leur sourire est plus horrible encore.

Je ne sais si cette masure malpropre et vermoulue dépend de l'administration, et si elle sert de logement à des employés inférieurs, ou bien si c'est un *botequim* (cabaret) installé là par une spéculation particulière. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, la ville à qui appartiennent les vastes marais qu'on dessèche en ce moment, devrait faire disparaître à la fois ces ruines vivantes et ces ruines inertes — les femmes et les planches — qui attristent le regard des passants. M'est avis qu'une pareille mesure, en dégageant la façade de l'édifice, ne servirait pas peu à l'œuvre d'assainissement qu'on poursuit avec un zèle si louable.

L'arcade une fois franchie, on se trouve dans la *Casa da Correcção.*

Un jeune homme que j'aperçus sur le palier m'indiqua les bureaux de l'administration.

Je ne pus m'empêcher de remarquer dans la toilette, irréprochable, du reste, de cet employé subalterne, un complément singulier que nos dandies européens n'ont pas songé encore à mettre à profit. Je les engage à me prêter toute leur attention.

La redingote du jeune homme était, certes, d'une excellente coupe; ses souliers vernis chaussaient un pied mignon—un pied brésilien, c'est tout dire—qu'auraient envié bien de nos petites maîtresses, et ses cheveux frisés témoignaient du respect profond dont il entourait son élégante petite personne. Mais ce qui donnait une expression étrange à sa physionomie, c'était une plume de fer, passée derrière l'oreille droite—habitude qu'ont chez nous quelques teneurs de livres — et un bout de cigare logé derrière l'autre oreille.

C'est ici d'un usage général d'employer, comme magasin d'entrepôt pour les plumes et les cigares, la partie cartilagineuse de cet organe. Nègres et blancs sacrifient à cette coutume. Il est impossible de faire un pas dans la ville, sans rencontrer plusieurs individus ornés d'un de ces deux appendices, des deux appendices quelquefois. J'estime que c'est là une mode née sur les bords du Tage, car la rue da Quitanda, habitée exclusivement par les marchands portugais, est celle qui présente de plus nombreuses exhibitions de ce goût excentrique.

Le patron se tient ordinairement sur le seuil de la loja, le cigare à la bouche et la plume crânement plantée là où vous savez. Un *fregueze* (une pratique) se présente-t-il..... vite, ce qui reste du charuto est placé derrière l'autre oreille, comme un pendant harmonieux. Le senhor moço ainsi attifé, se précipite vers le comptoir où il commence son *boniment* avec cette habileté patiente, avec cette astuce obséquieuse, à défaut de gracieuses manières, qui distinguent sa race.

Il n'y a point d'Auvergnat, ni de Gavot — disons-le en passant — qui, pour la ruse et l'âpreté au gain, puissent rivaliser avec les jeunes échantillons que les îles du cap Vert, Oporto et les Açores envoient continuellement au Brésil. Méticuleux à l'excès, infatigable, avare, fort peu scrupuleux, sobre comme un ermite des anciens temps, le Portugais est né pour le commerce de détail. Il y réussit presque toujours.

Maintenant, pourquoi le Brésilien, dont le goût s'épure chaque jour davantage au contact de la civilisation, conserve-t-il cette coutume hétéroclite? Est-ce paresse? Le Brésilien est paresseux, mais le Portugais, de qui il la tient, est actif. Est-ce coquetterie?... *Risum teneatis.* Ou bien, est-ce une économie sordide pour ne pas perdre un cigare commencé? Mais le Brésilien n'est pas liar-

deur comme le Portugais, et puis, les *alfaiate* de Rio mettent des poches aux redingotes, et des lèvres à la poche le trajet n'est pas long, que diable!

Je penche donc pour la coquetterie, une coquetterie toute lusitanienne, et je livre le fait dès aujourd'hui aux savantes méditations des couturières et des coiffeurs.

Les hommes plantent un bout de cigare derrière l'oreille, au Brésil, comme les femmes y placent une fleur, comme nos soldats fourrent une chique dans leur bonnet de police.

Cela n'est ni propre ni gracieux; j'ajouterai : ni même commode.

Le double ornement des oreilles du jeune fonctionnaire, bien que je connusse les allures de la rue da Quitanda, ne manqua point de produire sur moi son effet. Je réussis, toutefois, à étouffer le sourire qui se pressait sur mes lèvres, à la vue des deux cornes menaçantes qui protégeaient ses tempes. Sur son indication, je montai les quelques marches qui conduisaient au rez-de-chaussée.

En pénétrant dans une petite pièce à droite, je vis six bureaux, trois de chaque côté, destinés aux *amanuenses* ou écrivains. Le personnel administratif était à son poste, et dans l'exercice de ses fonctions.

Derrière une grille à ceinture d'homme, se trouvait un septième bureau sur lequel écrivait un monsieur assez jeune, qu'on me dit être le directeur. Je m'approchai aussitôt de la grille.

— Monsieur le directeur? demandai-je de ma voix la plus flûtée.

Point de réponse.

Je renouvelle ma question et je n'obtiens pas un meilleur résultat.

Peut-être que ce fonctionnaire, différent en cela de

ses collègues, ne comprend pas le français, me dis-je *in petto*.

— *Não hé ao senhor director que êu ténho a honra de fallar?*

Même silence, même attitude penchée; seulement un léger balancement de tête, qui ne m'apprend ni si j'ai été compris, ni si l'on m'a seulement entendu.

Le directeur serait-il par hasard atteint de surdité? Cela se rencontre quelquefois chez nous; pourquoi ne le verrait-on pas au Brésil?

Pendant que je m'interrogeais, le fonctionnaire daigne enfin lever les yeux. Je m'étais muni d'une lettre de recommandation du commendador Meyrelles, premier médecin de S. M. dom Pedro II. Je présente ma lettre au directeur. Il la prend sans rien dire et la parcourt après avoir, au préalable, et je trouvai ce mouvement très-naturel de sa part, placé sa plume en vedette derrière l'oreille droite.

La lecture de cette lettre ne tarda point à donner à la scène une tournure favorable à mes désirs.

Le docteur Meyrelles (qu'il reçoive ici l'expression publique de ma reconnaissance, pour les soins désintéressés qu'il a donnés à ma pauvre Lison) disait, au milieu de ces épithètes élogieuses qui forment ici la monnaie courante de toutes les conversations, de toutes les correspondances, que j'étais un littérateur francais de passage au Brésil; que voulant, à mon retour à Paris, publier une relation de mon voyage, je désirais visiter les principaux établissements de Rio. La *Casa da Correcção* ne pouvait manquer de piquer ma curiosité de touriste. En conséquence, il priait M. le directeur de me faciliter les moyens de la parcourir, et de me fournir tous les renseignements que je jugerais nécessaire de lui demander.

Le fonctionnaire auquel je m'adressais s'appelait le senhor João Paulo Ferreira Diaz. Il n'est que sous-directeur, *veador*, de l'établissement. Mais comme le directeur n'est point encore nommé, il remplit l'intérim depuis 16 mois.

La lettre de l'éminent docteur, et un peu aussi, je suppose, le titre de *litterador* qui m'y était donné, venaient de changer complétement la nature de nos rapports.

Le veador avait probablement entendu ma première interrogation, et la seconde assurément. Mais il était brésilien, c'est-à-dire deux fois portugais, quant au respect exagéré que tout employé du gouvernement se doit à soi-même. Condamner un solliciteur à faire une heure d'antichambre, ne pas lui répondre immédiatement, se renfermer à son égard dans un silence hautain qu'on prend pour de la dignité au premier chef, cela se voit en tous pays, mais ici plus que partout ailleurs.

Que cette remarque, ainsi que celle qui a trait au singulier ornement de son oreille, soient donc légères à M. Diaz.

Il ne faisait que se conformer aux usages reçus, en agissant ainsi et, du reste, il a bien vite dissipé l'impression désagréable que son froid accueil m'avait d'abord causée, par l'empressement qu'il a mis à me guider lui-même dans la maison qu'il dirige.

Nous avons commencé la visite par le *Calabouço* (littéralement *cachot*).

C'est sous cette dénomination un peu vague, qu'est connu le local spécialement destiné aux noirs esclaves et aux Africains libres.

Nous nous occuperons en temps et lieux de ces derniers; nous parlerons alors de la somme de liberté dont ils jouissent.

Quelques mots sur ce que l'on est convenu d'appeler la Casa da Correcção.

Cet établissement se compose de deux établissements bien distincts : le *Calabouço* et la *Casa Penitenciaria*, à laquelle on travaille encore.

Le Calabouço était dans l'origine une maison particulière. Les travaux d'appropriation commencés en 1836, d'après M. Diaz, n'auraient été terminés qu'en 1850. Il y a nécessairement dans ces dates, dans la première surtout, une confusion regrettable. Je ne fais point cette remarque comme on pourrait le supposer, à cause du long intervalle qui les sépare, eu égard au peu d'importance des bâtiments; non vraiment, telle n'est point mon intention.

Aucune surprise de ce genre ne peut être donnée aux personnes qui connaissent le caractère brésilien. Ici l'on entreprend difficilement une œuvre; mais aussi on ne voit jamais la fin de rien. Le Brésilien, en digne fils du Portugais, a toujours de la peine à conclure.

J'ai sous les yeux, en ce moment, une pièce qui contredit M. Diaz; c'est un décret émané du régent, qui nomme une commission pour *inspecter les travaux de l'établissement de Correction et leur donner une direction meilleure*. Ce décret qui porte la signature du ministre *Aureliano de Souza e Oliveira Coutinho* est du 26 février 1834. Ce titre est authentique. Or, on ne commence pas en 1836 des travaux qu'on *inspectait* déjà en 1834 et auxquels, à cette dernière date, on voulait donner une *meilleure direction*. Je n'établis cette rectification que par respect pour la vérité.

Du reste, soit manque de mémoire, soit même ignorance des faits, M. Diaz me paraît bien excusable. L'incurie traditionnelle des bureaux, l'absence de documents sérieux peut-être, et un peu l'insouciance native qui dis

tingue les Brésiliens, expliquent l'erreur dans laquelle il est tombé. Quelle nécessité pour le veador de connaître l'existence du décret du 27 février 1834? Il y a bien la chambre aux archives que l'on m'a indiquée; mais existe-t-il réellement des archives?

Quoi qu'il en soit, le Calabouço se compose : 1° d'un bâtiment élevé d'un étage seulement, où se trouvent, au rez-de-chaussée et à droite, d'abord les bureaux qui communiquent avec la chambre du conseil; à gauche une ou deux pièces que je n'ai point visitées, mais qu'on m'a dit contenir les archives.

Le local affecté aux bureaux est assez restreint. Il se réduit à une seule pièce de grandeur médiocre. La chambre du conseil, qui la touche, forme un salon carré d'une plus vaste dimension. Elle est ornée avec une simplicité assez rare dans ce pays. N'était le tapis rouge, un rouge éclatant, fatigant pour l'œil, qui s'étend sur le parquet, je dirais que l'ameublement offre, par la forme et la couleur, une sobriété de bon goût qui n'exclut pas une certaine élégance. Des chaises de damas sont adossées aux murailles, et un lustre recouvert de sa gaze descend du plafond. Au centre de la chambre, se dresse une estrade sur laquelle on a placé une table longue, cachée sous le tapis vert de rigueur. La table est ornée de divers registres, et d'un encrier de porcelaine bleue, armé de ses plumes en fer. Un crachoir aussi en porcelaine, meuble indispensable à Rio, témoigne d'une délicatesse qu'on ne trouve pas toujours à Marseille et à Gênes. Sur l'estrade et autour de la table, sont rangés cinq fauteuils, également en damas, pour le président et les quatre membres qui composent le Conseil.

Tel est le local où se réunit le conseil d'administration, deux fois par mois.

Sur le derrière du bâtiment est établie la cuisine du directeur.

Les appartements occupent, au premier étage, tout l'espace correspondant aux bureaux, aux archives, aux offices et à la chambre du conseil. Ce n'est point là, assurément, une habitation de grand seigneur; c'est un logement commode, bien aéré, qui peut suffire à une petite famille.

Le bâtiment, en se prolongeant sur la droite, sert aux esclaves des deux sexes.

Au rez-de-chaussée couchent les noirs.

Le 1er étage est réservé aux négresses esclaves et aux Africaines libres.

Le premier objet qui frappe le regard, en pénétrant dans la cour, est une machine à bras que tournent continuellement les nègres esclaves. Nous parlerons bientôt de cette machine et de son emploi.

En face de la porte d'entrée, mais un peu sur la gauche, on a construit une bâtisse qui n'est autre chose qu'un long corridor; de chaque côté sont établis des lits de camp pour les Africains libres (*Africanos livros*); telle est la dénomination administrative qui leur est appliquée.

Ce long corridor aboutit à une petite cour. Là, sous un grossier hangar se trouve la cuisine.

Enfin, on voit adossée au mur d'enceinte, une toiture des plus modestes qui abrite les magasins de l'administration : ce sont diverses cases contenant de la *carne secca*, du *cha de mato*, de la farine de manioc, des *feijões*, du sucre grossier, du *bacalhão* (1), tout ce qui sert, en un mot, à l'alimentation de la maison.

(1) *Carne secca*, viande sèche que fournit Rio-Grande du Sud. *Cha de mato*, thé des bois; son goût est excellent... pour ceux qui aiment le thé. *Feijões*, haricots noirs, très-farineux, qui forment la base de la nourriture des Brésiliens.

Une de ces cases, la plus vaste, a reçu une autre destination.

La chicote de bacalhão, pendue à une grosse poutre, et les deux planches creusées au milieu, qui touchent à cette même poutre, armes parlantes, s'il en fut jamais ! rappellent forcément au visiteur le nom de l'établissement qui l'a reçu. C'est là, en effet, que se font les exécutions ; c'est là que les noirs sont châtiés par d'autres noirs. La chicote et les deux planches composent tout l'attirail du tourmenteur.

Rien n'est plus simple que le mode employé pour les corrections. On étend la victime dans le creux formé par les deux planches. Des cordes y sont adaptées : pourquoi pas des courroies? Elles servent à lier les pieds, les mains, le milieu du corps de l'esclave. Le bourreau, c'est toujours un Africain libre, prend alors la chicote. Cet instrument se compose de cinq petites lanières tressées, mesurant un pied et demi de longueur et tenant à un manche de bois. L'Africain laisse retomber la chicote sur le dos du noir, jusqu'à ce que l'employé qui préside à l'exécution, lui ordonne de s'arrêter. On bassine alors les plaies de la victime avec un mélange d'eau, de sel et de vinaigre, et tout est dit ; le tourmenteur pourra recommencer quelques jours après, l'esclave sera guéri.

Une pièce garnie de lits de camp est pratiquée dans le mur d'enceinte, du côté de la rue Nova do Conde. Cette pièce sert de corps de garde à seize soldats seulement, commandés par un sergent. Ils n'ont à surveiller que le dehors. Le service de l'intérieur est confié aux Africains, qui sont d'excellents *cachorros* pour l'administration, ainsi que me l'a déclaré en riant le senhor Diaz.

Telle est donc la bâtisse, toute la bâtisse affectée au logement des nombreux pensionnaires noirs que la loi

brésilienne frappe ou protége, et l'administration qui doit s'occuper d'eux.

Et cette bâtisse, même en ne tenant pas compte du décret du régent, a demandé quatorze ans pour être terminée !

Un maçon y aurait mis deux mois en Europe.

O Brésil ! ou plutôt : ô génie portugais !

Le Calabouço, répétons-le, était primitivement une propriété particulière, que le gouvernement avait louée pour y loger en 1833, et même dès 1831, des Africains libres. En 1838, pendant les travaux d'appropriation, on commença d'y recevoir des noirs captifs; mais ce n'est véritablement qu'en 1850, que l'établissement a fonctionné d'une manière régulière, et d'après une organisation qui lui est propre. Avant cette date, les esclaves, pour être châtiés, étaient envoyés au *Castello*, qui sert aujourd'hui de télégraphe.

L'humanité osait alors élever la voix en faveur des victimes de l'arbitraire, et cette voix indignée obtenait une certaine autorité. On n'assassinait pas des créatures humaines au Castello, ainsi que cela se pratiquait auparavant dans le Calabouço situé sur le bord de la mer. Ici la passion brutale s'exerçait sans contrôle, et, par conséquent, sans frein ni pudeur. Dans ce lieu humide et infect, les esclaves étaient entassés comme des ballots de marchandises ; ils recevaient autant de coups de fouet qu'il plaisait à leur maître de leur en faire administrer.

Ces faits déplorables se produisaient aux plus beaux jours de la traite, hâtons-nous de le déclarer, et l'opinion publique n'avait point encore énergiquement flétri dans l'Empire l'odieux trafic. Les noirs, pour les Brésiliens et les Portugais n'étaient autre chose qu'une denrée commerciale, comme le café et le

tabac, ou bien des bêtes de somme à deux pattes, d'une autre conformation que les mulets et les chevaux, voilà tout.

Hélas! aujourd'hui encore, malgré l'assertion contraire du collaborateur du journal *do Commercio*, monsieur Emile Adêt, contenue dans l'article de lui, qu'a publié la *Revue des Deux-Mondes* en 1851, article déjà cité; malgré l'opinion de M. Charles Reybaud, qui soutient dans son dernier ouvrage — *le Brésil* — qu'*en aucun pays l'esclavage n'est aussi doux que dans l'empire sud-américain,* combien de gens, même de ceux qui appartiennent à la classe dite éclairée, ne considèrent les noirs que comme des animaux et les traitent en conséquence. On ne les appelle que *cachorros* (chiens), *burros* (mulets), et ils justifient, en effet, jusqu'à un certain point, pour l'Européen nouvellement débarqué, les qualifications méprisantes qui leur sont journellement appliquées.

Reste à établir si Blumenbach a tort; si la nature les a ainsi déshérités de toute intelligence; ou bien, s'ils ne doivent pas l'état d'abrutissement où ils sont tombés, au système stupide qu'on pratique envers eux, ainsi que le prétendait l'Allemand de l'hôtel de Lafourcade, le lendemain du supplice de Jesuino. Quant à moi, ma conviction est complète aujourd'hui; je soutiens, pour l'avoir expérimenté pendant deux ans, que l'esclavage oblitère le sens moral, tant chez les oppresseurs que chez les opprimés, et que les uns et les autres s'entre-corrompent fatalement. J'ajoute que dans certains cas, les vices qu'on reproche aux noirs sont le fait de maîtres enivrés par l'exercice du pouvoir absolu et ayant oublié, avec le respect d'eux-mêmes, les notions les plus simples du droit et de la justice.

Je range dans cette catégorie le maître de Jesuino.

Sans l'abjection du blanc, sa lâcheté et sa tyrannie, le noir, cela est de toute évidence, ne serait pas devenu un assassin.

Et les négresses donc? Pourquoi, dès l'âge le plus tendre, ont-elles perdu tout sentiment de pudeur? Sans parler de ceux qui forcent par la terreur leurs jeunes esclaves et qui leur inoculent ainsi de bonne heure le germe de tous leurs vices, n'y a-t-il pas des senhores qui *tolèrent*, ce n'est pas là l'expression propre, qui *favorisent*, qui *provoquent* les débordements des négresses?

Après le coup de canon qui part du port, tous les esclaves doivent être rentrés au logis de leur maître, sous peine, s'ils sont rencontrés dans la rue, d'être arrêtés par les Pedrestes et conduits en lieu de sûreté. On ne laisse circuler, lorsque la nuit est arrivée, que les esclaves munis d'une permission écrite de leur senhor. Cette permission doit constater la nature de la commission dont ils sont chargés, et l'endroit où ils se rendent. Qui croira en Europe que cette permission devient, en certains cas, l'objet d'un marché honteux?

Lorsque j'ai entrepris cette étude, je me suis promis de ne rien écrire que ma conscience n'approuvât entièrement. Ma conscience me crie d'aller de l'avant et de déchirer sans hésitation les derniers voiles qui cachent encore à la civilisation les saturnales de l'esclavage.

Eh bien! oui, je le déclare, puisque personne n'a osé signaler le fait jusqu'à ce jour, et parce que cela est vrai, certains senhores vendent à de belles esclaves qui leur appartiennent le droit de circulation dans les rues pendant la nuit et le droit de s'absenter jusqu'au matin. Le texte formel des règlements a tort devant la basse cupidité des maîtres. Il est tel petit ménage ne possédant pour toute fortune que deux ou trois négresses et qui vit relativement dans une grande aisance. Ses reve-

nus, il les trouve dans le produit de la prostitution de ces pauvres créatures.

On m'a cité une vieille dévote, riche autrefois, maintenant ruinée, absolument ruinée, puisqu'elle n'avait pu conserver que deux raparigas, après la vente de ses nombreux esclaves. Ces deux raparigas, il est vrai, étaient également jeunes et coquettes, également jolies, paresseuses et gourmandes. L'une partait dès le matin de la maison. Elle était censée faire un petit commerce de fruits, et chaque soir elle devait rapporter 2,000 reis (6 francs) à sa maîtresse qui ne s'inquiétait guère de l'emploi de son temps.

L'autre avait traité pour avoir la libre disposition de ses nuits. Chaque jour, la senhora griffonnait une permission qu'elle lui remettait contre une pièce d'argent aussi de 2,000 reis. Si l'esclave était recontrée dans la rue, elle exhibait son papier aussitôt. Comme ce papier portait que la négresse allait quérir un docteur, ou chercher un medicament, ou remettre un *recado* pressé à une amie de sa maîtresse, on lui laissait continuer son chemin sans difficulté et gagner la maison où elle était attendue.

Cela constituait donc à la dévote une rente quotidienne de 4,000 reis, soit 12 francs, qu'elle percevait sans le moindre scrupule.

Un matin, la seconde esclave ne rentra pas. Les heures s'écoulaient sans qu'on la vît apparaître. La senhora dit, redit son rosaire pour prendre patience. La cloche des vêpres sonna ; point de négresse encore. Au moment enfin où la dévote se résignait à lire ses prières au logis, l'esclave se montra. D'un bond la maîtresse saisit la chicote. La rapariga sourit, et, sans prononcer un mot, elle posa quatre billets de 1,000 reis sur la table. 2,000 pour la nuit, 2,000 pour la journée.

La dévote trouva l'explication satisfaisante. Elle empocha gravement la somme et, prenant son livre d'heures, elle se rendit aux vêpres.

Quel était le plus abruti, le plus avili, le plus dégradé de la senhora ou de la négresse ?

On ne s'imaginera jamais ce qui fut répondu à la personne qui, raisonnant sur ce fait, prétendait que la blanche aurait été condamnée en Europe, pour avoir excité ses subordonnées à la débauche :

— Allons, donc ! lui fut-il objecté, le cas n'est pas le même. Ces subordonnées sont des négresses esclaves, ne l'oubliez pas, et il n'est pas plus défendu de laisser courir, la nuit, dans les rues, son esclave, que son chien ou son chat. Est-ce que le berger commet un crime pour provoquer ses brebis à lui donner des agneaux ?

L'aberration peut-elle aller plus loin ?

Vous me pardonnerez cette courte digression, madame. De pareils détails de mœurs se trouvent naturellement à leur place dans un chapitre consacré exclusivement aux esclaves. Et puis, mon récit vous fera mieux connaître cette société multicolore, hétérogène, bizarre, au milieu de laquelle je vous ai introduite, lorsque je vous aurai fait mesurer toute la profondeur de l'horrible préjugé qui la gouverne encore.

Immoralité et *Superstition* sont les filles jumelles, naturelles et légitimes d'*Esclavage* et d'*Ignorance*.

Cette vérité a été courageusement proclamée par le senhor Moura au sein de la représentation nationale.

No Brazil, a educação publica está pessima.

Voilà le premier terme de la proposition du député de Rio-de-Janeiro ;

Et voici le second :

O paiz está desmoralisado.

Ceci est clair, net et désolant.

Vous n'avez pas oublié, madame, mon ami sir N... et sa théorie de l'influence fatale des odeurs sur les mœurs des individus et des nations.

Si l'Anglais humoriste se mettait en tête de retrouver le berceau des deux filles jumelles d'Ignorance, naturellement il le découvrirait aux alentours du Campo d'Acclamação.

Maintenant, j'en suis sûr, vous comprenez toute la portée des qualifications de *burros*, de *cachorros*, que les senhores appliquent à leurs noirs; vous serez également moins surprise d'apprendre qu'à l'ancien Calabouço, il n'existait aucun réglement qui pût protéger ces malheureux contre les passions haineuses de leurs maîtres. Aussi, d'aucuns d'entre eux restaient-ils estropiés pour le reste de leur vie; d'autres périssaient, ou sous les coups, ou des suites de l'horrible châtiment qui leur était infligé.

Ce lieu maudit,—véritable abattoir, plutôt qu'un établissement régulier de correction—nous rappelle un épisode qu'on nous a raconté à Rio. Cet épisode vous donnera, madame, une juste mesure du pouvoir discrétionnaire que la loi, ou, pour mieux dire, les mœurs, accordaient au propriétaire d'esclaves.

Un Portugais, c'était un riche fazendeiro de l'intérieur (1), se promenant par la ville, un palito de citronnier à la bouche (il venait de déjeuner), fut heurté par un noir de taille colossale.

Au lieu de lui demander bien humblement pardon, le noir se retourna, après qu'il l'eut dépassé, et le regarda en ricanant.

(1) Un *fazendeiro* est un propriétaire terrier. Les fazendeiros sont, en général, moins riches que les *Senhores d'engenho*, propriétaires d'usine. Il en est toutefois qui possèdent une fortune considérable.

Certes, c'était là une insulte grossière et qui méritait une punition. L'esclave était pris de vin, il est vrai, ce qui peut être une explication, mais non pas une excuse.

Tout autre colon, infatué de la supériorité que lui donnait la couleur de sa peau, se fût précipité sur le noir et l'eût *ja, ja,* roué de coups; c'était son droit. Il aurait pu aussi exiger du senhor de l'esclave un châtiment proportionné à l'offense.

Le fazendeiro ne souffla mot, et ne fit aucun geste qui trahit son irritation; mais il suivit le noir jusqu'à sa demeure. Il y pénétra après lui, et demanda à parler au maître de la maison.

Celui-ci se présenta aussitôt.

— Je m'appelle... (Ici le fazendeiro déclina ses noms et qualités, sans oublier le nombre considérable de sacs de café qu'il récoltait, non plus que le chiffre énorme auquel se montaient ses revenus).

— Et c'est moi qu'un de vos esclaves vient d'insulter! observa-t-il en terminant sa longue énumération.

Le maître du noir s'inclina jusqu'à terre.

— Est-il possible, s'écria-t-il, qu'un vil esclave ait osé braver votre seigneurie?

— Oui, reprit le fazendeiro, il m'a heurté du coude dans la rue. C'est un noir de haute taille; aux balafres qui entaillent horizontalement ses joues, j'ai reconnu en lui un sujet de la nation Mina.

Le senhor da casa, nous l'appellerons Soares Pinto, (il y a tant de *Soares* et tant de *Pinto* au Portugal et au Brésil, qu'on ne nous accusera point de faire ici une personnalité), le senhor ne chercha pas longtemps quel pouvait être le coupable.

— Ce sera Chicro, observa-t-il. Un bon sujet, cependant, qui me gagne de 2,000 à 2,500 reis par jour, mais qui aime fort la cachaça.

— Après m'avoir heurté du coude, reprit le fazendeiro, il s'est retourné et il m'a ri effrontément au nez.

— Oh, le cachorro! Rire au nez de votre seigneurie! Il aura bu un coup de trop aujourd'hui, c'est certain; mais il sera puni, et, sur-le-champ, je vais...

Sans achever autrement sa phrase, le senhor Soares Pinto se mit à siffler d'une certaine façon. Un noir parut aussitôt.

— Manoel, prends la chicote, dit-il.

Le fazendeiro l'interrompit.

— Qu'allez-vous faire, senhor? demanda-t-il.

— Comment, votre seigneurie ne devine pas? répliqua le maître. Un de mes esclaves vous a outragé; je vous dois une satisfaction et je vais vous la donner, en faisant châtier le coupable devant vous.

Le Portugais haussa les épaules.

— Ce n'est pas cela qu'il me faut, dit-il; je veux acheter le noir.

— Acheter Chicro?

— Oui. Combien l'estimez-vous?

— Mais Chicro n'est pas à vendre, senhor, observa le maître. C'est un excellent ouvrier qui me gagne 2,500 reis par jour, et je ne puis.....

— Combien l'estimez-vous? Fixez vous-même le prix, proféra le fazendeiro, en l'interrompant encore.

— Mais je vous ai dit.....

— Je veux acheter l'esclave qui m'a outragé..... répéta le fazendeiro.

Le senhor Soares Pinto regarda son interlocuteur dont les traits, férocement épanouis et l'œil sombre, dénotaient une résolution bien arrêtée, autant qu'une rage implacable. Il comprit alors, et il hésita à accomplir cette vente de boucher.

Le Portugais reprit la parole. Sa voix tremblait, et les mots s'échappaient, en sifflant, de ses dents serrées.

— Je répète que cet esclave qui m'a outragé... eh bien! je le veux, je le veux à tout prix! dit-il. Voyons, un conto, un conto cinq cent mille reis; cela vous va-t-il?

Et comme le maître stupéfié ne répondait pas encore:

— Mettons deux contos (1). Êtes-vous satisfait, dit-il.

Cette soif de vengeance devait être bien grande pour pousser un homme à offrir une pareille somme.

Un beau noir, bien découplé, dans la force de l'âge, ne valait pas, à cette époque, plus de 4 à 500,000 reis.

Le senhor Soares Pinto eut un moment, je ne dirai pas un remords — on n'a pas de remords quand on est *blanc* pour livrer à son bourreau une créature humaine qui a la face *noire* — mais quelque chose comme de la pitié, une pitié compliquée de peur et de froid.

— Trois contos! reprit le fazendeiro. Voyons, êtes-vous sourd ou muet? Trois contos! Je vous offre trois contos de Chicro!

— Vous me donnez trois contos de Chicro! proféra le maître, qui recouvra sur-le-champ l'usage de la parole.

— J'ai dit trois contos, et je répète que je paie le Mina trois contos, répliqua le Portugais.

Le senhor Soares Pinto hésita un instant encore; mais ses derniers scrupules ne tardèrent pas à s'évanouir devant l'énormité du bénéfice. Il gagnait cinq cents pour cent dans cette affaire.

L'œil du fazendeiro flamboyait toujours.

— Eh bien! Est-ce un marché conclu? demanda-t-il.

(1) *Reis*, monnaie portugaise qui vaut la vingtième partie d'un *vintem* ou sou. Un *conto* vaut à peu près 3,000 francs.

— Chicro appartient à votre seigneurie, répondit le maître.

Un éclair jaillit de la prunelle du Portugais, en même temps que le palito s'agita brusquement entre ses lèvres, et prit une position perpendiculaire des plus menaçantes. Ce fut là la seule manifestation extérieure de ses sentiments.

— Rendons-nous immédiatement chez le tabelliaô, qui dressera l'acte de vente, dit-il.

Quelques heures après, toutes les formalités étaient accomplies.

Chicro, la chaîne à un pied et aux deux mains, venait de s'agenouiller devant son ancien maître ; il lui demandait sa *bençāo* ou bénédiction. Celui-ci, en adhérant au désir de l'esclave, ne put empêcher sa voix de trembler. Cette circonstance, qui n'échappa pas au noir, acheva de dissiper chez lui les dernières fumées de l'ivresse.

Le senhor Soares Pinto, éprouver une émotion, même légère, à son sujet ! Le traitement qui l'attendait chez le Portugais était donc bien affreux !

— *Vamos!* allons ! répéta deux fois le fazendeiro.

Et il ajouta en s'adressant à un autre noir :

— Saisis cette brute par la chaîne et entraîne-la dehors.

Chicro chercha du regard le senhor Soares Pinto pour l'implorer ; mais celui-ci, qui se reprochait déjà son émotion passagère pour un noir, comme un acte de faiblesse, avait disparu, afin de ne pas déchoir dans l'estime de l'acheteur.

Le Portugais, Chicro et l'autre esclave qui lui appartenait également, quittèrent la rue *dos Pescadores*, où demeurait le senhor Soares Pinto. Ils eurent bientôt atteint un bâtiment aux murailles noires, au toit bas, élevé sur un terrain fangeux, qui conservait, au de-

vant de la porte, des empreintes nombreuses de pieds nus.

Tout le monde sait que les souliers sont interdits aux esclaves. Quels que soient leur âge et leur sexe; quel que soit même leur état de santé, ces malheureux sont condamnés à marcher sur la plante des pieds, sans aucun intermédiaire ni en cuir, ni en bois. La chaussure leur est formellement interdite; elle est un symbole de liberté.

Ces traces non équivoques devant la porte d'entrée, d'abord; mais ensuite, et surtout, une odeur étrange qui vous prenait à la gorge et qui vous suffoquait presque (odeur qui tient tout à la fois des os brûlés et d'une sueur âcre) — symptôme caractéristique de toute agglomération de nègres, — désignaient suffisamment aux passants la destination du logis. Cette odeur, c'était la *catinga;* le bâtiment, c'était le *Calabouço.*

Au milieu de la cour s'élevait un poteau; le fazendeiro donna l'ordre d'y attacher Chicro.

Celui-ci, qui n'avait point desserré les dents, depuis sa sortie de la maison du senhor Soares Pinto, se précipita alors aux genoux de son nouveau maître. Certes, pour un sujet de la fière nation Mina, c'était là un acte de soumission inouïe. Un Mina tue son maître, lorsqu'il croit avoir à se plaindre de lui; il est sans exemple qu'il s'humilie jusqu'à tomber à ses pieds. Mais un funeste pressentiment agitait Chicro, et tout moyen de vengeance lui était enlevé; et puis, s'il était Mina, il était noir aussi — partant, habile à dissimuler. Chicro joignait donc ses mains et suppliait le Portugais de lui faire grâce.

— Au nom de Mahomet! s'écria-t-il.

Et se reprenant aussitôt :

— Non! non! au nom de Jésus-Christ! pardon! sen-

hor, pardon! disait l'esclave musulman d'une voix brisée.

— *Ja! Ja!* (de suite! de suite!) qu'on attache le cachorro et qu'on lui donne pour commencer cinquante coups de chicote! proféra le fazendeiro avec un accent qui excluait toute réplique.

Chicro se releva lentement; ses larmes avaient cessé de couler. Il jeta sur son bourreau un regard chargé de haine et lui dit :

— Tu vas m'égorger, je le sais; mais Allah vengera ma mort, et moi, ô blanc! je te maudis!

Un éclat de rire servit de réponse au fazendeiro.

— *Vai!* commanda-t-il au tourmenteur.

Les lanières de bacalhão, en retombant sur le corps du Mina, traçaient des sillons sanglants. L'esclave n'avait pas proféré une seule plainte. Au cinquantième coup, le sol, affreusement piétiné, ne formait plus qu'une boue rougie. Le noir chargé de l'office de bourreau avait l'air fatigué, et, du reste, croyant sa besogne terminée, il s'apprêtait à délier la victime; ce que voyant, le Portugais lui ordonna de n'en rien faire et de passer la chicote à un autre.

— Frappe fort, et je te donnerai dix pataques (1), ajouta-t-il, tout en mâchonnant convulsivement son palito de citronnier.

Un affreux hurlement de rage, mais de rage impuissante, témoigna de la protestation suprême du malheureux, pendant qu'un frisson parcourut les membres de la noire assistance.

— Oh! Allah! Allah! venge-moi! s'écria Chicro en levant les yeux au ciel.

Et les lanières recommencèrent leur barbare office.

(1) La *pataca* vaut 16 vintems ou 16 sous.

Vous devinez l'issue de ce drame colonial, madame.

Chicro possédait, je l'ai déjà déclaré, une charpente magnifique, comme tous les sujets de sa nation, du reste. A la fin des cinquante coups de chicote, son corps ne présentait déjà plus qu'une large plaie; à la reprise du supplice, le fouet, en se relevant, éparpillait çà et là des lambeaux de chair et des gouttes de sang. Au centième coup, la victime sentit ses jambes se dérober sous lui et son œil se voila; au cent douzième, le bourreau ne s'acharnait plus que sur un cadavre.

Horreur! Et l'on prétend qu'il y avait des lois dans ce pays qui punissaient les assassins!

On a beau l'affirmer, mais je ne puis le croire.

Il est juste de déclarer que le Brésil était alors sous la domination portugaise.

Le fazendeiro, dont l'œil farouche et même le palito, par ses évolutions rapides, avaient fidèlement exprimé, pendant toute la durée du châtiment, l'exaltation diabolique qui remplissait son âme, s'approcha alors du poteau. Il examina le Mina pendant deux minutes avec attention.

Sa prunelle cessa tout à coup de flamboyer, et son palito devint immobile. Il reprit un air grave, et, tirant de sa poche une pièce d'or de 9,000 reis, il la jeta au bourreau sans proférer une parole.

Plaçant alors son palito derrière l'oreille, il alluma un charuto et sortit à pas lents du Calabouço, suivi de son autre esclave, sans plus de remords que s'il venait de tuer un chien enragé.

Indépendamment de ce lieu horrible, où il coulait plus de sang que dans un abattoir et où, moyennant une légère rétribution, chaque maître avait le droit d'égorger sa propriété humaine, on voyait encore par la ville, sur les points les plus centraux, des poteaux dont la destination n'était ignorée de personne.

Le *largo do Rosario*, le *largo da Lappa* et autres, possédaient chacun un de ces piliers, dressé en face même de l'église, où le premier blanc venu pouvait, pour quelques vintems, faire flageller son esclave.

Le voisinage du *largo do Paço*, où s'élève le palais de l'Empereur, n'était pas exempt d'une pareille souillure.

Il semble vraiment qu'on avait choisi à plaisir les lieux où se passaient plusieurs fois par jour ces scènes révoltantes, comme pour insulter plus cyniquement aux majestés du ciel et de la terre.

Un Européen aurait le droit de demander, quelle idée on a donc de la royauté et de la dignité humaine dans les pays à esclaves, et aussi, si on y professe une autre religion que celle des sauvages de la mer du Sud, puisque ces odieuses manifestations de la force brutale se produisaient précisément en face de celui de qui émane toute justice dans les cieux, à côté de celui qui est la plus haute personnification de la justice sur la terre!

Dom Pedro I, dont la véritable physionomie n'a été qu'imparfaitement esquissée jusqu'à ce jour, ou même n'a point encore été sérieusement reproduite de ce côté de l'Atlantique; dom Pedro I, qu'on a représenté tantôt comme un monstre et un brouillon, soit qu'on l'envisage comme époux et fils, soit comme homme politique; tantôt comme un philosophe éminent et d'un grand caractère, qui dédaigna deux couronnes ainsi qu'on dédaigne des hochets d'enfant; dom Pedro I, que nous aborderons un jour, fit cesser cet état de choses.

Les poteaux ont disparu des places publiques. Le Calabouço du bord de la mer, remplacé momentanément par le Castello, s'est vu définitivement substituer la Casa da Correcção.

Le sort des esclaves s'est bien amélioré sans doute depuis cette époque. On ne voit plus aujourd'hui ces af-

freuses exécutions qui se produisaient encore sous João VI; mais, si dom Pedro I, puis son successeur, ont beaucoup fait, ce n'est pas une raison pour s'arrêter en si beau chemin, et pour croire qu'il ne reste plus rien à faire.

La philanthropie éclairée de l'Empereur dom Pedro II a constamment cherché à concilier les droits sacrés de l'humanité, avec les droits légaux du propriétaire. Lié par le texte formel d'une loi païenne — bien qu'elle régisse un peuple catholique — le monarque constitutionnel a favorisé de tous ses efforts la propagation des idées d'émancipation. Cette grande mesure n'a jamais cessé de le préoccuper; il l'élabore dans son cabinet de San-Christovão; il prépare les voies, en attendant que l'opinion domine d'égoïstes intérêts.

Il ne tient pas à lui que l'heure de la réparation n'ait sonné. Pour notre part, nous ne doutons pas que dom Pedro II — honnête homme, autant qu'homme instruit, avant tout — n'eût déjà pris une initiative vigoureuse à ce sujet, s'il avait reçu de la Constitution les pouvoirs nécessaires pour agir. Il est permis d'espérer, toutefois, que l'issue non douteuse de la lutte engagée, à cette heure, entre les États de la grande République américaine, précipitera, au Brésil, la solution de ce problème redoutable.

Le code modifié défend expressément au maître de battre ses esclaves. Le *blanc* traduit par un *noir* devant le chef de police, pour un délit de ce genre, est passible d'une peine déterminée. On comprend toutefois combien de pareilles accusations sont difficiles à établir, et, aussi, combien est dangereuse pour l'esclave une plainte formulée par lui contre son maître. Vous ne serez pas étonnée d'apprendre, madame, que chaque maison possède une chicote et un *palmatorio* (férule). Ces instru-

ments font partie du mobilier, comme la marqueza et le candélabre surmonté de son globe en cristal, et le fils trouve toujours ces objets dans la succession de son père.

Par-ci, par-là, on parle bien de quelque blanc qui a été réprimandé, pour un fait de cette nature; mais l'accusateur n'y a rien perdu, comme on peut bien le penser. La vengeance du maître ne se fait point attendre, soit qu'il envoie l'esclave à la Casa da Correcção, soit qu'il le fouette au logis, mais alors, au fond de l'habitation, dans un réduit obscur, caché, sourd, si faire se peut, d'où les cris ne puissent être entendus.

Nous le déclarons, sans crainte d'être démenti : ceux-là forment l'exception, qui ont recours à l'autorité compétente, pour obtenir que leurs esclaves dont ils ont à se plaindre, soient légalement fouettés. La plupart des maîtres, presque tous, ne chargent personne de les suppléer sur ce point; ils se font justice eux-mêmes, sans se gêner aucunement.

Il n'est pas rare, en se promenant par la ville, de jour comme de nuit, d'entendre des cris, des hurlements, des prières et des blasphèmes qui se croisent. Personne ne se méprend sur la cause de ce vacarme; c'est un senhor, plus souvent, une senhora qui bat son esclave.

Une coutume que la pudeur publique, à défaut de la législation, a consacrée, est celle qui autorise le premier passant venu à parler en faveur du noir qu'on châtie. On n'a qu'à frapper dans ses mains en criant : *bastante, senhor, bastante*, c'est assez, monsieur, c'est assez; la chicote s'arrête aussitôt.

La Providence est intervenue en votre personne, et, pour cette fois, le coupable reçoit son pardon. Mais cet usage, auquel le Brésilien est forcé de sacrifier, sous peine de passer pour *mal-criado*, n'apporte souvent à esclave qu'une cruelle mystification.

Il en est de même du parrainage, *padrinhagem*, fictif, que ce peuple éminemment formaliste, s'est avisé d'imaginer.

Voici un exemple entre mille de cette institution toute de complaisance :

J'étais en visite dans une maison, dont le maître possédait une négresse créole de vingt ans. Cette esclave, issue de deux Minas, avait la taille avantageuse et la physionomie fière de ceux de sa nation. Son air, toutefois, était heureusement adouci par l'influence de la vie domestique et d'une demi-civilisation. C'était, en somme, une belle créature, majestueuse dans sa démarche et portant sa tête comme une fille de la Bible. Aussi se voyait-elle vivement recherchée par les caixeiros du voisinage.

Un de ces jeunes Portugais lui ayant promis de la rendre à la liberté, elle prêta l'oreille à ses discours, et bientôt elle mit au monde un petit mulâtre qui était tout le portrait de son père. Celui-ci ne se soucia plus alors ni de la mère, ni de l'enfant : il les abandonna tous deux.

L'esclave, qui s'appelait Margarita, en prit facilement son parti. Silencieuse et grave, elle nourrissait le fruit de ses passagères amours qu'elle paraissait aimer beaucoup.

Margarita était dans la force de l'âge et on ne lui avait point appris à vaincre ses passions. Elle disparut un soir avec le petit mulâtre qu'elle allaitait. Pendant trois jours, elle vécut en état de vagabondage, jouissant de cette ombre de liberté qu'elle avait conquise, et oubliant, au milieu des excès auxquels elle se livrait, qu'un cruel châtiment l'attendait au retour.

Son maître et sa maîtresse lui pardonnèrent cependant cette première escapade.

Margarita reprit son service dans la maison, comme si rien ne s'était passé d'insolite, et continua à donner le sein à son enfant qui se développait à vue d'œil.

Trois ou quatre mois s'étaient à peine écoulés, et la négresse prenait de nouveau la clef des champs, comme un écolier qu'ennuie la monotone existence de la classe.

Son absence dura cinq jours. Son maître commençait à être inquiet. Il allait mettre les Pedrestes à sa poursuite, lorsque Margarita se présenta à lui. Les injures et les menaces ne furent point épargnées à l'esclave. La senhora sauta sur la chicote; mais Margarita, qui n'avait point encore desserré les dents, soit pour s'excuser, soit pour apitoyer ses maîtres, tira une lettre de son sein et la tendit silencieusement au senhor. Celui-ci en prit aussitôt connaissance.

Cette lettre émanait d'un certain frégueze de la maison qui se portait garant de la conduite future de la créole. Comme son parrain, il demandait grâce pour elle.

Voilà le parrainage pur et simple.

La chicote tomba des mains de la senhora, et la négresse, heureuse de son stratagème, s'accroupit dans un coin pour allaiter son enfant.

Le résultat était prévu; la maison reprit sa physionomie habituelle.

Au bout de quelques mois, les sollicitations du sang africain se réveillèrent plus ardentes, plus impérieuses que jamais. Margarita ne parut point à la bençâo du soir. Elle était partie de nouveau, mais, *cette fois, sans emporter avec elle le petit mulâtre.*

Cette circonstance fit croire à ses maîtres que la négresse ne prolongerait pas son absence. On l'attendit toute la nuit; au matin, Margarita ne s'était pas encore montrée. Son maître, craignant qu'elle n'eût été ramassée par les Pedrestes, alla aux informations; point de nouvelles de l'esclave.

Quatre jours s'écoulèrent.

La maîtresse de Margarita, qui se trouvait seule au logis, occupée à faire manger le mulâtre, me raconta toutes les tribulations que lui causait la mère.

— J'ai dû sevrer son enfant, dit-elle, pour ne pas le laisser mourir de faim. Ces cachorras-là, ça n'a pas plus de cœur qu'une pierre. On la traite ici moins comme une esclave que comme une servante qu'on affectionne; mais rien ne produit de l'effet sur ces natures abruties, rien que les coups! Aussi qu'elle revienne au logis... son compte sera vite réglé. Elle n'aura pas trouvé un autre parrain, peut-être.

Précisément, elle terminait sa phrase, lorsque Margarita se montra à la porte du salon. La senhora ne fit qu'un bond sur la chicote. La négresse sans paraître aucunement effrayée, s'avança vers elle et lui remit une lettre.

— Un parrain! encore un parrain! s'écria la maîtresse exaspérée. Quel est l'animal qui ose répondre d'une pareille coquine!

Celui qu'elle qualifiait ainsi dans sa colère, n'était autre qu'un des amis de son mari. Margarita avait compris que l'autorité du fregueze serait impuissante à détourner de nouveau la tempête qui menaçait sa tête; par une combinaison adroite, elle s'était adressée à une personne intimement liée avec ses maîtres. L'idée n'était pas mauvaise.

— Comment cachorra! s'écria la senhora, tu es allée implorer la protection du senhor Coutinho?

— Si, senhora, répondit gravement la négresse.

— Il ne te connaît donc pas pour ce que tu es, puisqu'il consent à être ton parrain?

— Si, senhora, dit-elle avec le même sang-froid.

La maîtresse, forcée, par l'intervention de cet ami, de renoncer à punir la fugitive, torturait entre ses doigts crispés la lettre qui venait de lui être remise.

Tout à coup un sourire railleur s'épanouit sur ses lèvres; elle appelle d'une voix retentissante un de ses esclaves.

— João, João, dit-elle, jette bas la robe de cette chienne et attache-lui les mains.

Margarita commença à trembler.

— Mais, senhora, observa-t-elle, mon parrain vous écrit...

Ton parrain écrit à mon mari et non pas à moi, répliqua la senhora. Mon mari est forcé de te pardonner, mais moi je te punis.

Cette distinction subtile vous révèle l'origine européenne de la maîtresse de la maison; celle-ci était française, en effet. Une Brésilienne n'aurait point imaginé cette échappatoire. Sans renoncer à châtier son esclave, par considération pour le parrain elle aurait renvoyé la punition. Au plus léger manquement, elle lui aurait payé l'arriéré, sans que le diable y perdît rien.

Plus formaliste encore que l'Américaine, la Française, à l'aide d'une subtilité, atteignait la coupable.

Margarita qui, en entrant, n'avait pas jeté un coup d'œil sur son enfant, courut alors vers lui avec précipitation et le saisit dans ses bras. Mais cette manifestation tardive de la tendresse maternelle ne lui servit de rien.

Mes instances pour obtenir le pardon de la négresse ayant échoué, je m'éloignai aussitôt, abasourdi, jusqu'au pied de l'escalier, par des cris qui ressemblaient à des hurlements.

En sortant d'une maison française, je pourrais bien vous introduire dans un intérieur brésilien, afin de vous donner une idée du cas que les blancs font ici de leur propriété humaine; mais l'épisode de dona Francisca vous a initiée à un raffinement de cruauté qu'on pratique

assez ordinairement dans ce pays ; et vous connaissez, par le supplice de Luizia, la manière dont s'y exerce la toute-puissance.

Je ferme donc cette longue parenthèse, et je reviens à la Casa da Correcção.

Je vous ai dit que les salles du rez-de-chaussée, attenantes aux bureaux, servaient de logement aux esclaves. Ils y sont renfermés chaque soir à l'issue des travaux. Il n'y a pas bien longtemps encore qu'ils couchaient sur le sol humide, tout comme à l'ancien Calabouço. Les malheureux se vautraient dans la fange, ni plus ni moins que s'ils avaient été des pourceaux. Cet état de choses a cessé, disons-le pour l'honneur de la nouvelle administration. Le véador qui me servait de guide, le senhor João Paulo Ferreira Diaz, poussé par un sentiment d'humanité, a fait établir des lits de camp à deux étages où reposent les noirs. Les salles offrent l'aspect de grandes cabines, comme celles des navires qui prennent des passagers. Cette mesure louable a produit d'excellents effets, sinon sur le moral, du moins sur la santé des prisonniers. Autrefois l'humidité, combinée avec la chaleur, développait rapidement les transpirations arrêtées, les fluxions de poitrine si communes à Rio-de-Janeiro, et qui frappent indistinctement les blancs et les nègres. Aujourd'hui, grâce aux lits de camp, les *constipaçôés* sont plus rares parmi les habitants du Calabouço.

La nourriture s'est également améliorée. Les esclaves ont, le matin, du *cha de matto* avec du pain ; à dîner, ils reçoivent une demi-livre de carne secca avec feijoês ; à la *ceia* (souper), on leur donne du riz. C'est, à peu de chose près, l'ordinaire qu'ils ont chez leur maître, sauf pourtant la qualité des denrées, qui laisse à désirer. En somme donc et même sous ce rapport, ils ne sont pas à

plaindre, bien qu'ils procurent encore un assez beau bénéfice à l'administration.

Le maître qui veut punir sévèrement son esclave, va trouver le chef de police, à qui il expose le sujet qui l'amène. Il s'agit ordinairement de vol, d'habitudes invétérées d'ivrognerie, de tentative de fuite. Le chef de police délivre une autorisation, et le noir est conduit au Calabouço. Il en coûte au maître une pataque ou 16 sous par jour. Or, la portion de vivres que reçoit le noir ne dépasse guère un teston ou 5 vintems; c'est donc 11 vintems que gagne l'administration par chaque esclave, sans compter le prix de son travail, dont elle profite.

Le châtiment est le palmatorio; on applique la chicote quand le maître le demande. Le maximum de coups de palmatorio est de 60, et de 20 coups chaque fois. Le maximum de coups de chicote est de 150 et de 50 coups seulement par séance. Les esclaves se rient du palmatorio, mais ils redoutent les lanières de bacalhão. La chicote devient un instrument redoutable dans les mains d'un Africain.

Nous avons dit qu'en pénétrant dans la cour, on voyait des nègres occupés à tourner une machine, à laquelle s'enroule une corde. Cette corde aboutit à un wagon qui doit franchir le plan incliné qui conduit au-dessus de l'arcade. Là se trouve le pont jeté sur la rue *Nova Do Conde.* Ce pont forme la tête d'un chemin de fer aérien, construit sur pilotis, qui relie la Casa da Correcção à la route carrossable de San-Christovão. Une fois que le wagon est arrivé au haut du mur, on décroche la corde, et deux nègres suffisent pour le pousser droit devant eux, sur le plan égal du rail-way.

Cette machine, qui fonctionne dans la cour, n'est autre chose qu'une grosse poutre renflée au sommet, à

laquelle s'adaptent, en bas, quatre bras que font tourner les esclaves. Deux noirs sont attelés à chaque bras.

Lorsqu'on vient à travers champ de l'Atterado, on aperçoit ces malheureux divisés par escouades et occupés à combler les marais de cette vaste plaine, avec la terre que les wagons apportent de l'établissement. Ils ont pour tout vêtement une chemise de grosse toile avec deux C. C. (Casa da Correcção) sur l'épaule droite. Tous, ou presque tous, portent au cou un collier de fer surmonté d'une lame du même métal, que le caprice du maître dispose souvent d'une manière bizarre. Ordinairement ce prolongement de fer est droit et rond; quelquefois il est plat et se termine en fleur de lis. Chez quelques-uns, l'appendice se recourbe derrière la tête et menace incessamment la partie dont elle est voisine. La gêne qui en résulte pour l'esclave est excessive; il doit sans cesse surveiller ses mouvements, s'il ne veut pas heurter avec son crâne l'extrémité du fer. Cette idée me fit frémir plus d'une fois.

Et ce n'est pas seulement à la Casa da Correcção que les noirs portent ce singulier collier. On en rencontre parfois dans les rues qui le possèdent. Ce sont, m'a-t-on dit, de mauvais sujets, des incorrigibles. Le collier prouve qu'ils ont passé par le Calabouço; c'est la marque aussi de leur endurcissement dans le mal. On espère que la vue de ce carcan produira un salutaire effet sur la population noire : erreur! Est-ce que l'aspect du boulet que traîne le galérien d'Europe a jamais corrigé un voleur et ramené une nature perverse?

Le malfaiteur du vieux monde et l'esclave du nouveau ne voient dans ces instruments de supplice que l'abus de la force, pas davantage. Ces instruments les irritent, mais ne les touchent point. L'enseignement ne peut venir ni du boulet, ni du collier de fer. Il m'est ar-

rivé un jour d'apercevoir dans la ville une vieille négresse dont le cou était chargé d'un de ces carcans affreux. La lame qui lui servait de prolongement se bifurquait à un pouce de sa racine; elle se recourbait alors et se terminait par deux pointes. Je ne pus rester maître de moi, et mon indignation éclata vivement. On m'apprit que la vieille esclave avait tenté d'empoisonner la famille de son senhor. Cela était bien possible : mais qui l'avait poussée à cet acte d'une horrible vengeance?

L'administration de la Casa da Correcção a entrepris une œuvre méritoire en desséchant les marais qui s'étendent jusqu'à Mata-Porco. Les exhalaisons qui s'échappaient de ces marais corrompaient l'atmosphère; aussi ce quartier passait-il pour un des plus malsains de la cité. Le mode de comblement ne ressemble en rien, hâtons-nous de le déclarer, à celui que pratique l'*Illustrissima camara municipal*, au Campo d'Acclamação. Toutes les terres qui servent à égaliser le sol, proviennent de l'intérieur de l'établissement. Un triple but est ainsi atteint. On occupe les noirs du Calabouço; on détruit une cause puissante de maladies, et on déblaye le terrain de la maison pénitentiaire. A mesure qu'une portion de marais a disparu, le chemin de fer se prolonge dans cette direction. Un embranchement a été établi depuis peu, qui touche au pont de l'Atterado. Si le zèle de l'administration ne se ralentit pas, dans peu de temps, une vaste plaine aura été conquise et il y aura de moins à Rio-de-Janeiro un foyer de corruption. Ce sera toujours cela de gagné.

Les femmes envoyées au Calabouço pour être châtiées sont au nombre de 18 seulement. Elles sont employées à la buanderie que nous avons également visitée, et dont nous parlerons plus tard.

La chambre qu'elles habitent fait suite aux apparte-

ments du directeur. Elles couchent sur des lits de camp comme les noirs, et sont soumises aux mêmes châtiments.

Nous avons déclaré plus haut que le maximum des coups de chicote était fixé à 150. Cela est ainsi ordinairement, mais il est bon de consigner ici que le *règlement écrit* dédaigne de mentionner un pareil détail. Il ne contient point d'article spécial concernant le *castigo* des esclaves, qui est absolument laissé à l'arbitraire du chef de police.

Celui-ci est le supérieur naturel du directeur, pour le Calabouço seulement.

Nous terminerons ce chapitre par la constatation d'un fait qui vous suprendra beaucoup, madame.

Dans nos maisons de détention, comme dans nos prisons soumises au régime cellulaire, la parole évangélique console de temps en temps ceux que la loi a frappés ; elle leur rappelle que, si la société les repousse, ils ont une autre patrie ; et que, si les hommes sont parfois impitoyables, injustes même, Dieu, qui pèse les consciences, leur tiendra compte de tout ce qu'ils ont souffert.

La Casa da Correcção possède un capellão ; celui-ci, toutefois, n'a aucun contact avec les esclaves. Tous les dimanches on dit la messe dans l'établissement, mais les noirs n'y assistent jamais. Le saint parvis ne serait-il pas souillé, en effet, si les esclaves s'agenouillaient côte-à-côte avec des Africains, des voleurs et des assassins? Le dieu qu'on adore dans la maison pénitentiaire est le dieu des malfaiteurs de couleur blanche ; on lui fait méconnaître les captifs. Pour ceux-ci, son ministre reste sans voix et sans pitié, et leur triste sort ne saurait l'émouvoir.

Quelle est dès lors la signification de cette mauvaise

croûte pendue au mur de la chapelle, et représentant saint Vincent de Paul brisant les fers des galériens?

Il est vrai de constater que les galeriens sont des *blancs :* on exclut donc les captifs de l'église! on leur refuse les consolations de la religion! Leur patronne est sainte *Chicote ;* c'est elle seule qu'ils doivent connaître et vénérer.

Et pourtant, si cette conduite excite votre indignation, madame, je suis forcé de déclarer qu'elle est on ne peut plus rationnelle.

La parole divine développée par un prêtre vraiment chrétien, éclaire l'intelligence en même temps qu'elle fortifie le cœur et qu'elle élève l'âme. Or, tel ne peut pas être le but que poursuit l'administration. Du jour où l'esclave saurait qu'il pèse autant que son maître dans la balance de Dieu, il se demanderait pourquoi la loi des hommes établit entre eux une différence aussi énorme; pourquoi s'il fait partie de la grande famille humaine, il ne jouit pas des mêmes droits que possèdent les autres membres qui la composent? Il se demanderait bien des choses encore, et, ce jour-là, l'opprimé lèverait la tête; il regarderait en face l'oppresseur.

Cela ne peut pas être.

L'ignorance et l'abrutissement sont les plus puissants auxiliaires de l'esclavage. C'est sur cette base que repose l'institution; ébranlez la base, l'édifice chancelle; détruisez-la, l'édifice s'écroule.

La conduite de l'administration est donc parfaitement logique, lorsqu'elle refuse l'enseignement évangélique aux captifs.

Ceux-ci ne doivent pas même assister à la messe!

Qu'il me soit permis de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs :

Le jour où les noirs ne seront plus ni voleurs, ni ivro-

gnes, ni crapuleux, ni menteurs; ce jour-là, la cause des blancs sera perdue; l'esclavage n'aura plus de raison d'être.

II

Os Africanos livros (les Africains libres).

Ainsi que nous l'avons déclaré, telle est la dénomination administrative appliquée aux noirs capturés sur des bâtiments qui font la traite, et soustraits à l'esclavage par le gouvernement brésilien.

Les règlements qui les concernent datent seulement de la Régence. Avant cette époque, l'autorité n'avait pas à se préoccuper d'une classe d'individus qui n'existait pas encore légalement.

La traite se pratiquait autrefois sur une grande échelle au Brésil. La population de l'Empire, estimée à 6 millions d'âmes par M. Ferdinand Denis, et à 8 millions par M. Charles Reybaud, nous paraît devoir être fixée au chiffre intermédiaire entre ces deux statistiques. Nous croyons être dans le vrai en l'évaluant à 7 millions d'individus, y compris les Indiens réunis dans des *aldées* ou villages (leur nombre est fixé, pour tout l'Empire, dans le travail de *Répartition génerale des terres publiques*, au chiffre de 19,354 individus) et les hordes errantes, disséminées sur une superficie de 129,295 mètres géographiques carrés. Dans cette évaluation, il faut compter les esclaves pour un bon tiers. Or, ce tiers formant plus de 2 millions d'individus, se maintenait constamment au même niveau, et par les naissances, et par l'importance des cargaisons humaines annuellement introduites dans le pays.

Le Brésil se trouvait dans une situation très-difficile à l'époque de la croisade entreprise par l'Angleterre, à propos du droit de visite. Beaucoup de commerçants, les fazendeiros, les Senhores d'Engenho, tous les propriétaires grands et petits de l'intérieur, repoussaient énergiquement la suppression de la traite. Cette mesure devait, à leur point de vue, causer leur ruine. Aussi n'en voulaient-ils à aucun prix.

D'un autre côté, l'Angleterre exerçait une pression violente sur le gouvernement brésilien. Méconnaissant les véritables intentions de ce gouvernement, elle lui créait sans cesse de nouveaux embarras, par des actes inouïs que réprouvent également, et le droit des gens et le droit international.

Un bill fut voté dans le parlement pour la répression de la traite, qui armait les bâtiments de la marine britannique d'un pouvoir à peu près illimité. Ce bill assujettissait les navires brésiliens au jugement des tribunaux anglais (1).

Vous pourriez refuser de croire à un fait aussi énorme, madame, si ma déclaration ne s'appuyait pas sur des dates authentiques.

Le 20 octobre 1845, le gouvernement impérial protesta de la manière la plus énergique contre cet abus de la force; mais sa voix ne fut pas même écoutée. L'acte du parlement auquel le Brésil n'avait pas concouru, fut appliqué immédiatement au Brésil.

Le jeune Empire vit ses ports bloqués ou à peu près. Les croiseurs anglais pénétraient dans ses rades, pour y exercer une surveillance tracassière; ils violaient sans hésitation comme sans pudeur ses eaux intérieures.

Aussi les navires *soupçonnés* de se livrer à la traite,

(1) Bill Aberdeen. — 1845.

étaient visités, capturés, brûlés et coulés à fond, sans notification aucune au gouvernement brésilien. Plusieurs furent enlevés dans la baie même de Rio-de-Janeiro.

Entr'autres exemples je citerai : un brick de commerce pris entre les îles *dos Buzios* et de *Victoria* et brûlé à la hauteur des îles de *Marica* (1) ; un autre brick, livré aux flammes en face du port de Paranagua, à la portée des batteries impériales. D'aucuns furent dirigés sur Sainte-Hélène pour y être jugés : le brick *Mogano* était de ce nombre.

Tous ces actes, qui constituaient une violation flagrante du territoire, suivirent le refus du Brésil de signer le traité du droit de visite et de reconnaître l'autorité du parlement.

En 1850, un bâtiment brésilien serré de près par un croiseur anglais, franchit hardiment l'embouchure du San-Francisco, qui sépare Sergipe de la province das Alagõas, et disparut dans les terres.

Le croiseur ne pouvant, à cause de son fort tirant d'eau, pénétrer dans la rivière, n'hésita point à mettre les embarcations à la mer. Grâce à ce moyen, l'Anglais remonta à son tour le rio San-Francisco et la chasse continua dans les eaux intérieures.

Jamais violation ne fut plus manifeste ; mais il fallait exécuter le bill du parlement.

Les embarcations s'engagèrent donc résolûment dans le fleuve, comme si ce fleuve eût été la Tamise ; elles parvinrent à atteindre le bâtiment *suspect*. Il était vide.

(1) Ce brick, le *Piratinim*, transportait 4,000 alqueiras de sel et 94 esclaves que le sieur João da Costa Gomes envoyait à sa fazenda de Campinas. Il fut brûlé le 25 juillet 1851 par le commandant du vapeur anglais Sharpshooter.

Négrier ou non, il fut brûlé sur place en présence d'une population frémissante.

Cette persistante coaction de l'Angleterre fut sur le point de causer une conflagration sanglante dans tout l'Empire.

Déjà en 1850, le commerce européen de Rio avait parlé de repousser la force par la force et de réprimer de pareils excès. Tous les étrangers, quelle que fût leur nationalité,—remplis d'une même indignation,—voulaient prendre les armes contre les insolents agresseurs.

L'agitation ne pouvait être plus grande.

Déclarons tout de suite que la conduite du gouvernement central fut noble, digne et courageuse.

La secrète pensée du parlement avait été pénétrée, on le croyait, du moins. Cette prétendue question de la traite aurait caché la poursuite d'un traité de commerce, que l'Angleterre voulait obtenir à tout prix et que le Brésil se refusait obstinément à signer.

— Définissez clairement, loyalement, la situation d'un navire négrier; que les conditions soient nettement posées; que rien ne soit laissé à l'arbitraire, et nous adhérerons aussitôt au droit de visite, disaient les Brésiliens.

— Concluez un traité de commerce, si vous voulez vivre en paix avec nous, répétait lord Howard, alors représentant à Rio de la Grande Bretagne.

Le ministre des affaires étrangères, vicomte de l'Urugay, se tint à la hauteur du rôle qu'il avait à remplir.

— Vous pouvez brûler tous nos vaisseaux et même incendier la ville de Rio, répondit-il au ministre plénipotentiaire. Nous sommes forcés de subir tous vos outrages, car nous sommes les plus faibles; mais jamais vous n'obtiendrez votre traité de commerce.

A la bonne heure, celui-là, du moins, savait conclure (1)!

Cette correspondance a été publiée; elle témoigne d'une fierté, d'une noblesse de sentiments qui font le plus grand honneur à l'Empereur Dom Pedro II et à ses ministres. C'est bien là le langage des représentants d'une nation libre, opprimée par la force.

Après avoir constaté l'énergie dépensée en cette circonstance par le cabinet Brésilien, nous serons plus à l'aise pour dire ici toute notre pensée.

La suppression de la traite était-elle le mobile, sinon unique, du moins, principal, de la conduite des Anglais; ou bien, cette question, habilement exploitée, n'était-elle en réalité, qu'un prétexte, un moyen, pour obtenir le traité de commerce ?

Pour ceux qui connaissent les traditions de la politique britannique, le doute ne saurait être permis.

Nous ferons cependant une remarque qui ne manque pas d'importance :

Qu'ils aient agi avec ou sans arrière-pensée, les Anglais

(1) Paolino de Souza, nommé vicomte de l'Urugay, après l'issue heureuse de l'expédition contre le dictateur Rosas.

M. Paolino de Souza est un des hommes d'État les plus remarquables de l'Amérique méridionale. Les vrais amis du Brésil regrettent son éloignement prolongé des affaires.

Sa puissante initiative, de même que son patriotisme intelligent, ne seraient pas inutiles pour résoudre une question autrement grave que la guerre avec Buénos-Ayres et le traité de commerce avec l'Angleterre; je veux parler, — en présence de la mortalité des noirs et du refus persistant de l'émigration européenne de s'arrêter sur les terres de l'Empire, — de cette question vitale pour le Brésil : La substitution du travail libre au travail esclave.

Problème redoutable dont la formule a été trouvée par Hamlet :

To be or no to be.

défendaient, au bout du compte, la cause de l'humanité. Or, ne l'oublions pas, l'humanité possède des droits supérieurs aux droits souverains des nations.

Malgré les embarras qu'ils rencontraient au dehors et au dedans, l'Empereur et son gouvernement ne persistèrent pas moins dans leur courageuse initiative.

A la séance de la troisième session de la huitième législature, qui se tint au palais du sénat, Dom Pedro II déclara qu'il *continuait* et qu'il *continuerait* à employer les moyens les plus *énergiques*, jusqu'à ce qu'il eût réussi à détruire complétement la traite des noirs (1).

Ces nobles paroles excitèrent un vif mécontentement parmi les propriétaires brésiliens. Les esclaves murmuraient hautement, et même, dans certains districts, excités par la propagande anglaise, ils prirent une attitude menaçante. Un soulèvement pouvait éclater tout à coup, qui aurait mis en question l'existence même de l'Empire.

Dom Pedro engagea résolûment dans cette lutte l'immense popularité dont il jouissait et il continua à poursuivre son but.

Ainsi que vous le voyez, les nuages s'amoncelaient à l'horizon et le ciel était gros de tempêtes.

Toutefois, ces redoutables écueils furent prudemment et vaillamment évités.

Malgré la modicité de ses ressources, le Brésil multiplia les croisières. De nombreux bâtiments explorèrent l'océan et surveillèrent le vaste prolongement des côtes de l'Empire. Néanmoins la traite poursuivait toujours son infâme négoce, et des débarquements clandestins avaient lieu de temps à autre.

D'aventureux capitaines se présentaient, soldés par

(1) 14 septembre 1851. Discours de clôture.

des négociants avides, ou commissionnés par les fazendeiros de l'intérieur, qui jouaient cette partie hardie. Quelques-uns parvenaient à surmonter toutes les difficultés, à triompher de tous les obstacles. Les entrepreneurs réalisaient alors des bénéfices d'autant plus considérables, que le prix des esclaves avait subi une forte élévation.

Cependant l'introduction des noirs devenait de jour en jour plus difficile. La rareté des arrivages, en triplant le prix de la marchandise, irritait les propriétaires. Toutes leurs sympathies étaient acquises aux audacieux capitaines qui bravaient les croiseurs, et qui réussissaient à déposer leur cargaison humaine sur un point du territoire. Ils recevaient les noirs, les cachaient pendant quelque temps, aidaient à les transporter dans une localité plus éloignée et à faire perdre leurs traces. Quelquefois, favorisés par une administration timorée ou peu scrupuleuse, ils finissaient par se répartir les têtes du troupeau, comblant ainsi les vides causés par la maladie et l'acclimatation.

Devant cette faiblesse de ses agents dans les provinces et l'hostilité déclarée des riches fazendeiros, le gouvernement brésilien redoubla d'efforts. Il fit emprisonner en 1852, Joachim da Fonseca Guimarâems et Antonio Gomes Brandão, tous deux habitant le n. 19 de la rue das Violas, après la découverte de papiers établissant qu'ils se livraient au trafic.

Déjà, en juillet 1851, le sujet portugais Manoel Joachim Teixeira, *suspect* de s'employer à la traite, avait reçu l'ordre de sortir du territoire dans l'espace de 50 jours.

Les *moyens énergiques* annoncés dans le discours de l'empereur n'étaient pas épargnés. Le but était indiqué. Il fallait l'atteindre.

Lord Howard, refroidi par la réponse du vicomte de l'Uraguay, n'osait plus parler du traité de commerce.

Chaque fois qu'un bâtiment, signalé au gouvernement brésilien, échappait aux croisières anglaises, une flottille l'attendait au lieu où devait s'effectuer le débarquement. Le bon vouloir et la bonne foi des Brésiliens ne pou vaient plus être contestés.

Les croiseurs de l'Empire se montraient impitoyables, pour les négriers qui tombaient en leur pouvoir; il fallait enlever tout prétexte aux Anglais. Le dernier fait enregistré témoigne même d'un acharnement égal, au moins, à celui que montraient les agents de la Grande-Bretagne. Il se produisit après la capture, par le yacht *Itapagipe*, de la barque qui venait de débarquer sa cargaison humaine dans la province de Bahia.

Un négrier, pourchassé par la flottille brésilienne, s'échoua sur la côte de Maranhão. Canonnés à outrance par la flottille, les marchands chassèrent devant eux à coups de bâtons le reste de leur troupeau. Les boulets et la mitraille firent de ces malheureux une horrible boucherie. La cargaison se montait, en quittant le sol africain, à six ou sept cents têtes. Huit ou dix noirs seulement échappèrent aux balles, aux coups de bâtons, aux privations et à la misère.

Les Anglais étaient maintenant édifiés.

Avant 1830, l'importation des noirs s'élevait encore à 60,000 par année ; et même elle atteignait dans les dernières années, d'après M. Ferdinand Denis, le chiffre énorme de 90,000 individus. En 1853 elle était tombée au chiffre de 1,200.

Ce magnifique résultat était dû presque entièrement aux mesures vigoureuses prises par le gouvernement brésilien.

Aussi la pression des Anglais, si violente en 1850,

1851 et 1852, pendant que lord Howard était ministre plénipotentiaire; en 1853 et en 1855, sous son successeur, M. Southern—qui fut emporté, dans le courant de cette dernière année, par la fièvre jaune—s'affaiblit considérablement à partir de cette époque.

On peut affirmer aujourd'hui que cet infâme trafic a complétement disparu, ou à peu près. Quelques faits isolés se produisent bien de temps en temps (1); mais ce sont là des cas exceptionnels qu'on ne saurrait imputer au gouvernement local. Il y a des voleurs et des assassins à Paris comme à Londres, et cependant, aucune ville ne possède une police plus intelligente et mieux disciplinée que la police de ces capitales. Partout où il y a des hommes, il y a des abus; partout où il y aura des lois, il se trouvera des gens qui s'appliqueront à les violer.

Du reste, ce qui établit jusqu'à l'évidence que la traite a perdu toute son importance, c'est le chiffre porté sur le budget du ministre de la justice, exercice 1854, pour la répression du trafic des Africains. Ce chiffre s'élève seulement à 25 contos, ou soit 75,000 fr.

Un fait qu'a enregistré le *Daily-News*, en le signalant à M. Buchanan, nous montre le gouvernement brésilien fidèle à la ligne de conduite qu'il s'est tracée, et repoussant énergiquement l'infâme trafic de ses côtes.

Au mois d'août dernier, une goëlette américaine, la *Mary-Smith*, partit de New-York sur lest avec des papiers de bord pour Montevideo, mais ayant en réalité, la côte occidentale d'Afrique pour destination. Arrivée sur cette côte, elle embarqua 500 nègres et se dirigea vers le Brésil, où elle espérait se défaire facilement de sa marchandise humaine. La goëlette n'avait pas d'agent au Brésil; il lui fallait par conséquent, chercher un point

(1) Le débarquement de Serinhaem — 1857.

de débarquement et un marché convenable. Elle louvoya plusieurs jours, puis enfin elle se présenta successivement dans deux petits ports de la province *Espiritu-Santo.*

Dans le premier de ces ports, il n'y avait point de police organisée. Mais le gouvernement local tient si religieusement la main à l'abolition de la traite ; la population des villes s'est associée avec tant d'unanimité à cette œuvre de justice, que les habitants ont empêché le débarquement. La *Mary-Smith*, devant une pareille manifestation, a dû reprendre la mer à la hâte, bien qu'elle manquât complétement d'eau et de vivres.

Dans le second port, la manifestation fut encore plus significative. Les autorités réunirent toutes les forces nécessaires pour opérer la capture de la goëlette. La *Mary-Smith* voulut s'éloigner, mais elle fut aussitôt poursuivie par un brik de guerre brésilien, — *Olinda*, — et finalement elle fut prise et ramenée à Bahia. Là, il fut constaté que des 600 noirs pris en Afrique, 384 seulement vivaient encore, sur lesquels 64 se trouvaient dans un état déplorable : ils sont morts, en effet, quelques heures après leur arrivée.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'il résulte de l'enquête ouverte à cette occasion par le Brésil, que ce ne serait pas là un fait isolé; mais bien le produit d'une formidable organisation d'hommes, de capitaux et de navires nord-américains, dont le siége est à New-York, et qui ne tendrait à rien moins qu'à faire revivre sur une immense échelle l'odieux commerce des esclaves.

Cela est-il bien possible?

Eh quoi ! Dans la cité républicaine de New-York, une compagnie a pu se former qui, disposant de capitaux considérables, n'a pas craint d'abriter l'infâme trafic sous les plis du drapeau étoilé?

Est-ce à dire que l'opinion publique était favorable à ces marchands de chair humaine?

Que les autorités locales ont fermé volontairement les yeux sur leurs détestables opérations?

De telle sorte que, tandis que le Brésil esclavagiste poursuivait la ruine de la traite, ceux qui s'intitulent si fièrement « les soldats de la liberté » auraient *toléré*, peut-être même *encouragé*, un négoce condamné par les principes absolus du droit humain et réprouvé par l'esprit vivifiant, expansif du christianisme!

La guerre engagée aujourd'hui entre le Nord et le Sud, et le but forcé de cette guerre, défendent aux hommes de bonne foi d'arguer des faits révélés par l'enquête, pour adopter une pareillle conclusion.

L'enquête — en la tenant pour loyale et sincère — n'a prouvé qu'une chose: c'est qu'il se trouve en Amérique comme en Europe, dans les républiques comme dans les monarchies, des consciences frelatées, des caractères abjects, des gens privés du sens moral, avides de jouissances grossières, et toujours prêts, sur un signe du dieu Dollar, à lui vendre leur âme.

Or, est-il logique de rendre une ville de 300,000 habitants, solidaire du crime de quelques-uns?

Non, sans doute.

A plus forte raison, la réprobation dont on voudrait envelopper la cité de New-York tout entière, ne saurait atteindre une population de 20 millions d'individus combattant, à cette heure, pour la destruction de l'esclavage.

Donc, aux capitalistes qui ont armé la *Mary-Smith*, à eux seuls incombe la responsabilité flétrissante de la tentative signalée par le *Daly-News*.

Revenons maintenant aux *Africains libres*.

Après avoir donné une bonne place à l'éloge, nous

nous trouvons plus à l'aise pour continuer notre récit. Nous allons apprécier la somme de liberté dont jouissent les malheureux noirs, et les suivre à partir du moment où ils sont tombés entre les mains du gouvernement brésilien.

Dans les instructions émanées de la secrétairerie d'Etat du ministère de la justice, à la date du 29 octobre 1834, et signées João Carneiro de Campos, nous lisons :

« Paragraphe 3. — Un curateur sera donné aux Africains, comme chez nous aux interdits et aux enfants au ventre, qui devra être approuvé par le gouvernement; ce curateur veillera à ce qu'ils soient bien traités, à ce que leur liberté soit maintenue, à ce que le salaire stipulé pour le prix de leurs services, soit intégralement payé dans le délai fixé; il remettra ce salaire au juge des enchères avec l'enregistrement nécessaire.

» Le curateur percevra pour sa peine dix pour cent sur les sommes par lui remises au magistrat. »

Telles sont les garanties données par le gouvernement aux Africains. Ces garanties nous paraissent insuffisantes et l'autorité pensera bientôt comme nous, lorsqu'elle lancera le décret du 19 novembre 1835.

Examinons d'abord les instructions du 29 octobre 1834.

« Paragraphe 1er. — Une commission composée : du chef de police, des membres de la commission préposée à l'inspection des travaux de la maison de correction, et l'administrateur d'icelle, est instituée, pour choisir parmi les Africains ceux qu'on peut utilement employer dans l'établissement. La commission doit préférer ceux qui ont une industrie, et ceux qui montrent le moins de répulsion pour le travail.

Les autres seront mis aux enchères et leurs services

appartiendront à qui de droit, selon les conditions suivantes :

Art. 1er. Moralité et probité reconnues sont indispensables aux personnes qui veulent faire des offres. Les noirs seront livrés à ceux dont l'enchère sera la plus élevée.

Art 2. Les loueurs s'engagent, aux termes du cahier des charges, à représenter les Africains qu'on leur a confiés, lorsque *l'assemblée générale* aura prononcé sur leur sort, ou lorsque le gouvernement aura résolu de les *réexporter;* ils s'engagent de plus à les vêtir, à les traiter avec toute l'humanité possible, à permettre que le curateur les visite mensuellement, afin de s'assurer par lui-même que cette condition du contrat est loyalement exécutée.

L'article 3 porte que les personnes qui loueront des femmes, seront obligées de prendre avec elles quelques enfants en bas âge, et qu'elles auront pour ces faibles créatures des soins tout particuliers; dans ce cas le chiffre de la location sera abaissé par le magistrat.

Art. 4. En cas de mort d'un Africain, le loueur devra porter immédiatement le fait à la connaissance du juge de paix, par qui l'inspection du cadavre devra être faite, aux termes du décret du 12 avril 1832; il avertira également le curateur, pour assister à la vérification, et le procès-verbal sera communiqué au juge des enchères. Celui-ci le transmettra au chef de police, qui fera mention du décès sur un registre particulier.

Art. 5. En cas de fuite d'un Africain, le loueur sera tenu de prévenir le juge de paix de son district et le chef de police, qui prendront les mesures nécessaires pour sa capture; s'il néglige cette formalité, il devra justifier cette fuite (*justificar a fuga.* Nous ne comprenons pas ici le sens de ce mot *justificar*) et les diligences qu'il a employées pour rattraper le fugitif.

Art. 6. En les remettant au loueur, le juge, par le moyen d'un interprète (à quoi sert ici l'interprète?), déclarera aux Africains qu'ils sont libres, qu'ils vont donner leurs services en échange de la nourriture, de l'habillement et d'un modique salaire. Ce salaire, payé annuellement au curateur qui va être nommé, sera déposé dans la caisse du juge des enchères, pour servir à leur *réexportation.*

Paragraphe 2e. Après l'acte de location, le juge délivrera aux Africains un certificat constatant qu'ils sont libres, que leurs services sont acquis au senhor X. Ce certificat mentionnera aussi les signes particuliers à chacun, le nom, le sexe et l'âge probable; il sera renfermé dans une petite boîte en fer blanc, que les Africains porteront à leur cou.

Paragraphe 4e. Les enchères une fois terminées, on publiera par la voie des journaux le nom des personnes qui auront loué des Africains, le nombre échu à chaque personne, comme aussi le nom, le sexe, l'âge, les signes de ceux que chaque individu a emmenés. »

Des changements et modifications importantes ne tardèrent point à être apportés, dès l'année suivante, aux instructions du 29 octobre.

Ainsi, plusieurs des loueurs n'habitaient point les grands centres; ils emmenaient avec eux des Africains dans des localités éloignées, où la surveillance de l'autorité ne pouvait pas les atteindre. De graves abus naissaient de cet état de choses.

Par son décret du 19 novembre 1835, article 1er, le Régent ordonne que les Africains ne pourront servir désormais que dans les municipes des capitales des provinces. Pour les transporter en dehors des municipes, on devra obtenir l'autorisation du gouvernement central et des présidents des provinces.

Art. 2. Nul ne pourra louer plus de huit Africains, à moins qu'il ne les emploie dans un établissement national : dans ce cas, il sera nécessaire de demander l'autorisation, consignée dans un acte spécial, et que pourront délivrer seulement le gouvernement central et les présidents des provinces.

Art. 3. L'individu qui aura besoin de deux Africains, sera admis à choisir le sexe et l'âge. Si ce nombre est dépassé, il devra recevoir des noirs des deux sexes et d'âges différents. Ceux qui ont moins de 12 ans, sont loués uniquement pour le traitement et l'*éducation.*

Voilà un mot encore dont le sens me paraît bien vague. Quelle est cette *éducation* dont veut parler le décret?

L'article suivant contient une disposition destinée à remplir une importante lacune.

L'expérience est arrivée depuis un an, et une louable sollicitude va la mettre à profit. Nous citons textuellement :

Art. 4. Lorsqu'une distribution d'Africains doit avoir lieu, le juge l'annoncera huit jours au moins à l'avance, soit par les feuilles publiques, soit, dans les localités qui en sont privées, par des affiches, afin que tous puissent faire des offres.

En se présentant, on est tenu de déclarer : 1° sa *position sociale* et sa *résidence;* son *état* et ses *moyens d'existence;* 2° le but qu'on se propose d'atteindre en louant des Africains, et le lieu où ceux-ci seront déposés; 3° enfin, la rétribution offerte pour leurs services.

Le changement de résidence doit être communiqué au juge, trois jours au plus tard après qu'il s'est effectué.

Art. 5. Le juge est autorisé à fixer lui-même le nombre de têtes que chaque personne emmènera; il pourra

également de son autorité privée, repousser la demande de ceux qui ne lui paraîtraient pas réunir les qualités voulues, quand bien même ceux-ci offriraient un prix plus élevé que celui de leurs concurrents.

Art. 6. Le juge, ayant recueilli le nom de toutes les personnes qui ont comparu devant lui, devra, dans le délai de huit jours, envoyer un procès-verbal, accompagné des pièces à l'appui, au gouvernement de Rio et aux présidents des provinces, pour que cés autorités aient à approuver son travail ou à le modifier, s'il y a lieu.

Art. 7. Comme cela est prescrit dans la note de 1834, les loueurs sont tenus de rendre les Africains, lorsqu'ils en seront requis par le gouvernement de Rio et les gouverneurs des provinces.

Art. 8. Cette mesure sera exigée : 1° quand on donnera une position légale aux Africains; 2° quand il sera avéré, par l'inspection oculaire, par les plaintes motivées du curateur ou par quelque autre genre de preuves, que les Africains ne sont pas vêtus et qu'on les traite avec inhumanité; 3° quand ils n'auront pas été présentés au curateur trois jours après le terme fixé, qui, primitivement, d'un mois seulement, est porté définitivement à trois mois; 4° quand le prix de la location n'est pas payé depuis plus d'un mois ; 5° quand on découvrira que les loueurs ont pris des noms supposés, ou que, à l'aide de personnes interposées, ils ont obtenu un nombre d'Africains supérieur à celui que porte la loi, et, enfin, quand ils n'auront pas rempli quelques-unes des conditions qui leur auront été imposées.

Art. 9. Le produit des enchères sera appliqué, ou pour aider aux dépenses de la *réexportation*, ou pour les besoins des Africains. »

Certes, ces modifications aux instructions du 29 octo-

bre 1834, ces modifications, signées Antonio Paulino Limpo de Abreu, font le plus grand honneur au ministre et secrétaire d'État au département de la justice qui les a rédigées, ainsi qu'au Régent qui leur a donné sa sanction. Mais il ne suffit pas, dans un décret, de se délivrer un brevet d'homme de progrès et d'ami de l'humanité ; il est nécessaire qu'une application loyale suive immédiatement la promulgation d'articles courageux.

Or, toutes les prescriptions contenues dans le décret précité ont-elles été exécutées rigoureusement? Nous ne le pensons pas; nous ajouterons que l'action du gouvernement a été paralysée, en bien des circonstances, par l'ignorance et les préjugés nationaux. En effet, aucune loi ne parviendra à contraindre un Portugais ou un Brésilien de couleur blanche, à voir un égal dans un Africain.

On a beau lui déclarer que celui-ci est libre ; sa face est noire et il ressemble en tous points aux autres esclaves; pourquoi dès lors serait-il traité autrement qu'eux? La boîte en fer blanc pendue à son cou, n'est rien autre chose qu'un insignifiant jouet dont il se moque à chaque occasion.

Et puis, ces fazendeiros si opposés à la suppression de la traite ne peuvent voir sans colère les sujets qui devaient leur appartenir, et que la loi leur a enlevés, injustement, suivant eux. La présence seule de ces noirs les irrite. En les plaçant sous sa protection, le gouvernement les a dépouillés eux-mêmes et a préparé leur ruine. Quoi d'étonnant alors, si les dispositions haineuses des propriétaires produisent un traitement rigoureux et souvent cruel?

Nous savons bien qu'il a été nommé un curateur; mais celui-ci n'est pas toujours sur les lieux où s'exercent les sévices. On lui en dérobe la connaissance avec soin, et si parfois il en est instruit... eh bien ! ne partage-t-il pas,

lui aussi, le préjugé qui place le noir en dehors de la grande famille humaine ? Et s'il est propriétaire donc, peut-il s'apitoyer sur leur sort ? Le gouverneur de la province auquel la victime pourrait s'adresser, est lui-même imbu de ces idées. La loi a eu beau l'inscrire dans son texte, l'égalité du blanc et du noir ne lui a jamais paru être qu'un facétieux paradoxe.

Résumons-nous : les Africains ne trouvaient pas, à cette époque, malgré le langage si précis des décrets, la protection vraiment paternelle à laquelle ils avaient droit.

L'autorité supérieure se voyait impuissante à obtenir pour eux de bons traitements. Comment aurait-elle pu exiger qu'ils fussent considérés à l'égal des artisans et des ouvriers libres ? Leur certificat n'effaçait point la couleur noire de leur peau, et c'est cette couleur qui leur valait le mépris de tous.

Le Régent avait devancé l'opinion ; il l'a préparée, et, peu à peu il l'a amenée, à se modifier considérablement, voilà ce qui est incontestable. Par son décret du 19 novembre 1835, le Padre Diego Antonio Feijó, a marqué de la manière la plus honorable son court passage au pouvoir (1).

Et puis, car il faut tout dire, cette situation sans précédents dans l'Empire, créait des embarras réels à ceux qui tenaient le timon des affaires.

Déclarer les noirs libres, absolument libres, et les lâcher à travers une société ennemie, sans leur procurer des moyens d'existence, c'aurait été une folie.

Il fallait trouver une autre solution qui présentât moins de dangers.

(1) Il prêta serment le 12 octobre 1835 et donna sa démission de Régent le 19 septembre 1837

Les transporter en Afrique et les déposer sur un point quelconque du littoral, où ils seraient devenus ce qu'ils auraient pu ?

Ce moyen était tout aussi impraticable. En agissant ainsi, on aurait renvoyé tous ces malheureux à leurs ennemis qui les avaient vendus. C'était les exposer de nouveau à la mort, ou du moins les livrer à l'esclavage.

N'oubliez pas que le Brésil, ce pays si riche, n'a qu'un budget excessivement restreint. Les ressources du gouvernement sont des plus modiques. La répression de la traite grève chaque année le trésor public d'une somme, relativement assez forte, et cela sans compensation aucune.

On a donc commencé par louer les Africains à des individus qui paraissaient offrir des garanties sérieuses. Cette mesure, en exonérant d'autant le budget, lui permettait en outre de réaliser quelques économies.

Le gouvernement, à cette époque, a fait ce qu'il pouvait, et je lui rends, à ce sujet, pleine et entière justice.

Ce que je lui reproche, c'est de n'avoir pas obéi fidèlement à la lettre du programme qu'il avait lui-même dressé.

Je m'explique :

Les *instructions* du 28 octobre 1834 et les *modifications* (alteraçöes) du 19 novembre 1835 parlent très-explicitement d'une *position légale* à donner aux Africains *(quando houver de dar — se destino legal aos Africanos)*; du produit des enchères qui doit être appliqué *aux frais de réexportation (para ajudar as despezas da reexportação)* (1); de l'éventualité enfin où se

(1) Paragraphes 8 et 9 des *Alteraçoes*.

trouvera le gouvernement de les *réexporter* (*logoque o governo os tiver de réexportar* (1).

C'est donc là un point acquis : le gouvernement, qui leur pend au cou une boîte contenant un certificat d'hommes libres; le gouvernement qui prévoit le cas où il faudra les *réexporter* sur la côte d'Afrique, usurpe momentanément sur eux un droit souverain, auquel il se déclare disposé à renoncer à un moment donné. Ce moment arrivera après un service de quatorze années, c'est la loi qui le dit. S'il tenait un autre langage, le gouvernement justifierait en quelque sorte la conduite des Anglais; il imiterait les traficants qui ont enlevé les noirs de leur pays. Disons mieux : il ferait la traite, sans courir aucun des dangers qu'offre ce commerce infâme; il se ravalerait au dessous des négriers.

Donc, le gouvernement impérial voit des hommes libres dans ces malheureux; il ne les garde en dépôt que pour se couvrir des dépenses faites à leur occasion, et il les dirige sur les terres de la couronne, ou bien il les loue à des gens honorables, afin de les soustraire aux conseils de la misère, à l'influence des mauvais exemples, à l'exploitation immorale dont ils seraient l'objet. Voilà, certes, des précautions toutes paternelles et que nous approuvons fort.

Mais le gouvernement a pris là un engagement formel; voyons s'il l'a tenu.

Les premiers Africains capturés furent distribués à Bahia entre quelques personnes qui offrâient toutes les garanties demandées. Après un service qui dura quatorze ans — quatorze ans employés à se racheter! ils montèrent à bord d'un bâtiment de l'Etat qui les débarqua sur le littoral africain.

(1) Paragraphe 1er, article 3, des *instrucções relativas à arrematação dos Africanos illicitamente introduzidos no império.*

Voilà qui est précis, sans aucun doute.

Mais, depuis lors, d'autres captures ont été faites; d'autres lois ont été édictées à l'endroit de cette intéressante population, et nous ne sachons point que de nouveaux voyages en rapatriation se soient effectués.

Ce que nous ne pouvons ignorer, par exemple, c'est que le gouvernement, après chaque saisie de navires négriers, a choisi dans la cargaison les sujets les plus vigoureux, les plus intelligents, et qu'il les a envoyés sur les domaines de la couronne. Telle est l'origine de cette nombreuse population noire agglomérée dans les résidences impériales, telles que San-Christovão, Santa-Crux, Petropolis, etc., etc.

Esclaves, ils étaient entre les mains de négriers; esclaves, ils sont restés entre celles du gouvernement impérial. Les malheureux n'ont fait que changer de maîtres. Ce n'était guère la peine, vraiment, de protester d'une manière aussi solennelle contre le bill du parlement anglais! Mais poursuivons :

Un article de la loi, nº 581, détruit toute la législation antérieure qui traite du mode de location des Africains. Elle déclare en termes formels que cette location à des particuliers est désormais interdite.

Voici du reste le texte de la loi :

Todos os escravos que serem apprehendidos, serão reexportados por conta do estado, para os portos d'onde tiverem vindo, ou para qualquer outro ponto forà do imperio, que mais conveniente parecer aó Governo, e em quanto essa reexportação se não verificar, serão empregados em trabalho debaixo da tutela do Governo; não sendo, em caso algun, concedidos os seus serviços à particulares.

Ce qui signifie :

« Tous les esclaves capturés seront réexportés aux

frais de l'État; ils seront déposés aux lieux d'où ils sont partis, ou sur quelque autre point hors de l'empire, qui sera plus à la convenance du gouvernement; cette réexportation ne s'effectuant pas, ils seront employés à des travaux sous la tutelle du gouvernement, mais, dans aucun cas, leurs services ne seront loués à des particuliers. »

Voyez quel pas rapide le gouvernement a fait dans cette voie funeste de l'arbitraire! Combien la loi du 4 septembre 1850 diffère des décrets de 1834 et 1835.

Déjà, dans l'intervalle, une autre loi avait détruit ce terme de quatorze ans, primitivement fixé pour le rachat de ces malheureux en négligeant de déterminer l'époque de leur libération.

Maintenant on parle encore, il est vrai, de les *réexporter* chez eux, ou sur quelque autre point étranger de l'empire; mais on prévoit le cas où cette mesure ne se réalisera point, et alors le gouvernement, devenu leur tuteur, utilisera leurs services à son profit.

C'est là où l'on voulait en venir; c'est cela aussi qui est arrivé.

Une fois installés au Calabouço, ils se sont transformés en ouvriers, et le prix de leurs sueurs a été acquis au gouvernement.

Je reconnaîtrai volontiers qu'ils sont mieux vêtus, mieux nourris, mieux traités que chez les loueurs, mais leur condition n'en est pas moins déplorable. Depuis longues années leur pensée a pu interroger l'avenir, sans découvrir la liberté promise à l'extrémité de l'horizon! Depuis longues années, le gouvernement impérial a failli à ses engagements; il a commis, en agissant de la sorte, un crime ignoré de nos codes, mais prévu par le législateur portugais, ce crime que la loi définit:

Reduzir a escravidão huma pessoa livra.

« Réduire en l'esclavage une personne libre, » et qu'elle punit très-sévèrement.

Heureusement pour les Africains du Calabouço, un courageux défenseur surgit un beau matin, qui réclama en leur faveur auprès du cabinet de Rio. Ce défenseur était le représentant d'une grande nation bien connue, trop connue au Brésil; mais il parlait cette fois au seul nom des droits sacrés de l'humanité; il faisait valoir hautement l'engagement formel pris par le gouvernement. Il fallut compter avec lui.

Dans cette circonstance, l'Angleterre prenait décidément le beau rôle. Sans préoccupations mesquines et personnelles, sans penser au fameux traité de commerce refusé à lord Howard par le vicomte de l'Uruguay; mû seulement par une pensée de justice, M. Southern plaida chaleureusement la cause des opprimés. Au nom de son gouvernement, il demanda que la situation fût nettement définie, et que cette importante question reçût enfin une solution décisive.

Cela se passait en 1854, l'année même où la fièvre jaune l'emporta. Le décret rapporté — celui qui fixait pour la libération un terme de quatorze ans — revit donc le jour; mais il reparut modifié dans un sens qui en paralysait l'action bienfaisante. Il était déclaré que les Africains capturés seraient *libres de droit*, après quatorze ans de service, à la condition expresse toutefois qu'ils *réclameraient le bénéfice de cette disposition.*

Un pareil amendement rendait tout simplement la loi inapplicable, et en détruisait tout l'effet.

Comment les noirs auraient-ils pu *réclamer*, eux qui ne savaient ni lire ni écrire? eux qu'on maintenait dans une ignorance profonde? eux qui ne connaissaient absolument rien de la législature qui les régissait?

C'était une dérision.

Le représentant de la Grande-Bretagne protesta énergiquement contre cet amendement jésuitique. Il exigea que les Africains, après l'expiration de la quatorzième année, et *sans qu'ils eussent besoin de réclamer*, fussent déclarés libres de *droit* et de *fait*.

Après un débat qui dura plus d'un jour, la rédaction anglaise fut enfin adoptée.

Aujourd'hui, la *position légale* dont parle le paragraphe 8 des *alteraçães*, est décidément un fait accompli. La justice et l'humanité ont reçu une égale satisfaction. Les dépenses du gouvernement sont couvertes par quatorze années de travail, et le noir reprend la place que la nature lui destinait. Dédommagement et liberté, tels étaient les deux termes de la proposition qu'on avait à résoudre : cette proposition est désormais résolue.

Quelques mots maintenant sur le régime auquel ils sont soumis dans le Calabouço, *debaixo da tutela do governo,* suivant le texte de la loi du 4 septembre 1850.

Lorsque j'ai visité la Casa da Correcção, les Africains libres étaient au nombre de 223. Parmi eux se trouvaient des enfants de huit, dix et douze ans; ce qui prouve, en effet, que des actes de traite s'étaient produits depuis peu de temps, et ce qui justifie alors la somme de 25 contos (75,000 fr.) allouée pour la répression du trafic. Vingt-quatre négresses libres seulement habitaient le Calabouço.

La nourriture de ces pensionnaires est la même que celle des esclaves. Le senhor veador m'a déclaré toutefois que les vivres sont de qualité supérieure. Une marmite leur est spécialement destinée.

Il est défendu de les frapper avec la chicote. Lorsqu'ils ont commis une faute, ils reçoivent un nombre déterminé de ferules avec le palmatorio.

Tous apprennent un état dans l'intérieur de l'établis-

sement, et, en général, ils deviennent d'excellents ouvriers. L'administration les emploie pour son compte; elle en loue même au dehors. Tout ce qu'ils gagnent lui appartient, sauf un léger prélèvement qui varie depuis 3 vintems jusqu'à une pataque, et qui leur est abandonné. Il en est dont la part s'élève jusqu'à une cruzada soit un franc. Pendant toute la semaine, leurs services sont acquis à la maison de correction; le dimanche seulement, il leur est permis de travailler pour eux.

Ils ne peuvent se marier sans la permission du gouvernement. Cette permission doit être difficilement accordée, puisque aucun d'eux n'était marié à l'époque où je visitai l'établissement.

Des entraves de toute sorte, en effet, s'opposent à ce qu'un Africain prenne une compagne.

Où la verrait-il? à quelles heures? comment pourrait-il vivre avec elle?

Les journées sont consacrées au travail. Son lit est placé, parmi les lits de ses compagnons d'infortune, dans une salle qui leur est commune. Le soir il doit être rendu au Calabouço.

Je communiquais les réflexions que m'inspirait ce sujet au veador, et je ne lui cachais pas que ces obstacles à une union légale, poussaient forcément les noirs au libertinage et aux vices qu'il entraîne avec lui.

— Supposez, lui dis-je, un Africain marié, lors de sa capture par les croiseurs du gouvernement : où le logerez-vous? Le séparerez-vous de sa femme? de son enfant, s'il en a un?

Le senhor João Paolo Ferreira Diaz parut étonné de ma question.

— Est-ce que ces brutes se marient! répliqua-t-il en haussant les épaules. Ils s'accouplent ici, comme ils s'ac-

couplaient chez eux, voilà tout; mais jamais un prêtre n'a béni leur union.

Après une pareille réponse, je n'avais plus qu'à me taire.

Ainsi que vous avez pu en juger par ce qui précède, madame, la Casa da Correcção tire un bon profit des Africains; ils lui sont surtout d'un grand secours, lorsqu'un esclave prend la fuite. Il n'est pas un limier de police qui puisse leur en revendre, tant pour l'agilité que pour l'adresse et la ruse qu'ils dépensent dans ces occasions. Ce sont de véritables *cachorros*, pour me servir de l'expression du veador, qui dépistent et traquent le gibier. Il est rare que le fugitif échappe pour longtemps aux poursuites et aux investigations dont il est l'objet.

Voici une anecdote qui vous donnera une idée de la manière dont opèrent les Africains.

Un esclave, nommons-le Bonifacio, afin d'éviter un châtiment qu'il avait mérité, prit la fuite dès qu'il fut arrivé sur les travaux, et se sauva à travers champs du côté de Mata-Porco. Deux Africains furent envoyés à sa poursuite; ils se mirent en chasse aussitot.

Le soir, lorsqu'ils revinrent à la Casa da Correcção, ils déclarèrent qu'ils avaient retrouvé les traces de Bonifacio à Engenho-Velho, et qu'ils l'avaient suivi à la piste jusque du côté de San-Clémente; mais là il s'était complétement dérobé à leurs recherches. Ils ajoutèrent qu'ils ne doutaient point qu'il ne se fût réfugié dans les montagnes qui enserrent la baie de Bota-Fogo, à moins qu'il n'eût déjà pris la direction de la Tijuca.

Le lendemain au matin, le directeur manda devant lui l'Africain Aureliano, le plus fin, le plus audacieux aussi de ses limiers.

— Tu n'ignores pas, lui dit-il, que l'esclave Bonifacio

s'est enfui hier, dans l'après-midi. Je compte sur toi pour le ramener au Calabouço. Va, et tu seras bien récompensé.

— Quel est le senhor de Bonifacio? demanda l'Africain.

— C'est un despachante de l'Alfandega; il demeure rue das Marecas, n°.... et s'appelle le senhor Benigno Nascentes dos Reys.

— C'est bien, dit Aureliano.

Après avoir reçu ses dernières instructions, il partit.

Le senhor dos Reys se trouvait à la douane lorsque l'Africain se présenta chez lui. Il fallut du temps pour le joindre; mais Aureliano finit par le découvrir.

La colère du despachante fut vive en apprenant la disparition de son esclave. Il se calma un peu cependant, devant la promesse que lui fit l'Africain de le lui ramener.

— Il y a trente mille reis pour toi si tu réussis, proféra le despachante.

Aureliano questionna le senhor dos Reys sur le compte de Bonifacio. Il apprit qu'il appartenait à la nation *Anguiz;* qu'il fréquentait une négresse nommée Baptista, dont il avait un enfant, et un nègre — tous deux Anguiz comme lui — qu'on appelait Fulgencio.

Dès qu'il eut l'adresse des senhores de Fulgencio et de Baptista, il s'éloigna.

Arrivé à la Casa da Correcção, il demanda qu'on lui adjoignît un de ses camarades de la nation Anguiz. Ce secours lui était nécessaire, puisque lui, étant *Cassango*, ne parlait pas la langue du fugitif. Après avoir expliqué son plan au directeur, il obtint d'emmener un Africain Anguiz nommé Bernardo.

Il savait que Baptista était jeune et coquette. Il commença par faire l'acquisition de pendants d'oreilles en verre rouge, imitant grossièrement le corail; puis il se rendit dans un botequim qui donnait sur le largo da

Lappa, avec Bernardo. Deux verres de cachaça et une demi-douzaine de sardines furent apportés sur la table devant laquelle ils s'étaient assis. Les Africains se mirent à déjeuner.

C'était au plus fort de la chaleur. On ne voyait dans les rues que des Français, des nègres et des chiens, comme disent les Brésiliens. Les deux noirs causaient tout bas, sans cesser de tenir l'œil fixé sur la place. Aureliano communiquait à Bernardo ce qu'il aurait à faire, lorsque celui-ci s'écria :

— Voilà Baptista !

Une négresse, jeune encore, à la démarche nonchalante, ayant les épaules et la poitrine nues, s'avançait du coté de la fontaine. Elle portait un baril sur la tête et avait, serrée autour des reins, une pièce d'étoffe qui servait de berceau à un nourisson. La négresse, un bras passé autour du corps de son enfant, le tenait attaché à un sein immodérément allongé et flétri avant l'âge. Le regard de Baptista interrogeait la place, pendant qu'elle se dirigeait vers la fontaine adossée au *Passeio publico.*

Un noir, accroupi sur les dalles de l'église où il paraissait endormi, s'élança alors vers elle.

— Voilà encore un Anguiz, observa Bernardo.

— Ce doit être Fulgencio, dit Aureliano.

Baptista, par un mouvement des reins particulier à ces créatures, ramena la pièce d'étoffe et l'enfant derrière son dos. Déposant alors le baril sur la margelle de la fontaine, elle s'entretint avec le noir.

Aux premières paroles de celui-ci, la négresse ne put retenir un geste d'étonnement. Elle planta ses deux mains sur ses hanches et prêta une oreille attentive aux discours de l'esclave.

— Elle ignorait tout ! dit Aureliano. Fulgencio vient de lui apprendre la fuite de Bonifacio

— C'est cela, oui, c'est cela, observa Bernardo.

Tout à coup Fulgencio se pencha vers la figure de Baptista, après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre. Il proféra quelques mots à voix basse qui firent tressaillir la négresse. Celle-ci enlevoppa son enfant d'un ardent regard et hocha la tête. Fulgencio devint plus pressant ; sa pantomine expressive trahissait une communication importante.

Baptista, ébranlée par ses arguments, hésitait encore toutefois. Elle finit cependant par se décider. Elle étendit le bras du côté de la baie par un geste solennel, et leva les yeux au ciel, comme quelqu'un qui prend un engagement.

— Vois-tu? disait Aureliano à son compagnon. J'ai aussi bien entendu les propositions de Fulgencio et les réponses de Baptista que si j'avais été près d'eux.

— Vraiment? dit Bernardo.

— Fulgencio a reçu des nouvelles de Bonifacio, cela est sûr. Il a résolu de déserter la maison de son *maître*, lui aussi, afin de rejoindre Bonifacio, et il a engagé Baptista à fuir avec lui. Baptista a refusé d'abord, puis elle s'est laissé vaincre, et maintenant elle vient de promettre de porter son enfant à Bonifacio.

— Cela pourrait bien être, observa Bernardo.

Le Cassango reprit :

— Tout est convenu entre eux. Fulgencio s'éloigne ; je vais le suivre et je te jure qu'il ne sera pas un embarras pour nous. J'en fais mon affaire. Quant à toi, prends ces pendants et aborde Baptista. Tu connais ton rôle ; tâche qu'elle donne dans le panneau. Je t'attends à la *Costa d'Africa* (1), près du ruisseau où les négresses

(1) Quartier situé sur le bord de la mer, lorsqu'on a dépassé le largo da Lappa ; ainsi nommé à cause de l'excessive chaleur qui y règne.

du quartier vont laver leur linge. J'y serai dans moins d'une heure.

— J'y serai avant toi, repartit Bernardo.

Aureliano, pendant que son compagnon marchait à la rencontre de Baptista, suivit Fulgencio. Il traversa avec lui la Costa d'Africa, et le vit entrer dans une petite maison, établie sur le terrain fangeux où l'on vient d'ouvrir la rue Luizia. Cette maison, placée au bas de l'éminence que couronne la riante habitation du docteur Sigaud, a été remplacée depuis peu par une bâtisse neuve. Elle appartenait à cette époque à un commis de *leilão* (encan). Aureliano y pénétra à la suite de l'esclave. Le commis venait précisément d'arriver pour le dîner.

— Senhor, dit le Cassango après qu'il eut justifié de sa position sociale, vous avez un esclave qui s'appelle Fulgencio, de la nation Anguiz?

— C'est lui qui vient de rentrer, déclara le commis.

— Je ne m'étais pas trompé, observa l'Africain. Eh bien ! senhor, je vous engage à enfermer Fulgencio pendant quelques jours, jusqu'à demain surtout, car il a l'intention de s'enfuir ce soir, pour aller rejoindre un de ses camarades qui est marron depuis hier. Vous voilà averti ; maintenant agissez à votre guise.

Le commis ne fut pas long à prendre son parti. Aidé d'Aureliano, il mit les fers aux pieds de Fulgencio, ainsi qu'à ses deux mains, et il l'enferma à double tour dans la pièce la plus reculée du logis.

— En voilà un qui n'est plus à craindre, proféra Aureliano.

Il se dirigea alors vers le lieu du rendez-vous.

Cependant Bernardo avait accosté Baptista, au moment où la négresse s'apprêtait à s'éloigner de la fontaine.

Il commença par la saluer dans l'idiome des Anguiz,

ce qui prévint Baptista en sa faveur. Il lui demanda ensuite si ce n'était pas Fulgencio, le *frère* Fulgencio, qui venait de la quitter. Sur la réponse affirmative de Baptista, Bernardo fit mine de courir après lui, afin de serrer la main au *frère*.

— Laissez-le s'en aller, dit la négresse. Fulgencio est en retard, et si son maître ne le trouvait pas à la casa lorsqu'il rentrera pour dîner, il lui donnerait la chicote.

Bernardo parut se résigner.

— Je vois, dit-il, que mes renseignements sont bons. Je retrouverai Fulgencio *sous peu*, observa-t-il en accentuant ses mots, *s'il persiste dans ses intentions*. Quant à vous, je ne puis me tromper ; vous êtes bien cette Baptista dont mes camarades m'ont parlé si souvent?

Je me nomme Baptista, répondit la négresse.

— Baptista, la maîtresse de Bonifacio?

— Plus bas! plus bas! dit la négresse en entendant prononcer le nom de son amant.

— Vous êtes donc instruite? demanda Bernardo.

Baptista enveloppa l'Africain d'un regard profond, mais elle ne répondit pas.

— Écoutez, reprit celui-ci ; Bonifacio a eu tort de partir seul et d'être plus pressé que nous.

La négresse se tenait toujours sur la réserve. Bernardo comprit qu'avant d'avoir une réponse d'elle, il fallait dissiper ses soupçons. Il continua donc, en conservant un air naïf et sincère, la confidence commencée.

— Oui, il a eu tort de ne pas nous attendre : nous sommes une douzaine de noirs Anguiz qui avons résolu de briser nos fers ; je suis du nombre, moi, et de plus l'ami de Fulgencio et de Bonifacio. Ils ne vous ont jamais parlé de Caëtano vendu à Pernambuco, et amené à Rio-de-Janeiro depuis un mois seulement?

La négresse fit un signe de tête négatif.

— C'est singulier, dit-il.

— Il y a plus d'un mois que je n'ai pas vu Bonifacio, déclara Baptista.

— Ah! oui, depuis que son senhor l'a fait conduire au Calabouço, observa Bernardo. Tout s'explique maintenant. Je suis moins lié avec Fulgencio, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas prononcé mon nom devant vous. Je m'appelle donc Caëtano; je suis arrivé ici depuis peu. Hier au soir, envoyé par mon maître en commission, je me dirigeais vers la demeure du senhor de Bonifacio, qu'un camarade m'avait indiquée, lorsque je rencontrai mon vieil ami. Je le reconnus aussitôt, mais lui paraissait vouloir m'éviter. Je l'abordai cependant, et il m'apprit, dès que je me fus nommé, ce qui s'était passé dans la journée. Il rôdait aux alentours du Largo da Lappa, dans l'espoir de vous apercevoir et de vous parler. La crainte d'être surpris l'a forcé de disparaître, en entendant sonner l'*Ave Maria*. Doutant de rencontrer Fulgencio à cette heure, il m'a chargé de ses instructions, et c'est pour les remplir que j'ai cherché à vous joindre.

— Il a vu Fulgencio, dit Baptista, quelque peu dupe de cette fable.

— Alors vous connaissez notre projet? demanda Bernardo.

La négresse fit encore la sourde oreille.

— Vous vous défiez de moi? observa en riant Bernardo. Eh bien! vous avez tort; mais, cependant, je comprends votre conduite et je l'excuse.

— Il y a tant de faux frères! observa Baptista.

— Parmi les Anguiz?

— Parmi les Anguiz comme parmi les noirs des autres nations.

— Quand vous me connaîtrez mieux, vous me rendrez justice, reprit Bernardo avec tranquillité. Bref, avant de me quitter, hier au soir, Bonifacio m'a chargé de vous parler, et, en vous apprenant sa fuite, de vous déterminer à le rejoindre avec votre enfant. N'est-ce pas ce que vous a déclaré Fulgencio ?

— C'est cela même.

— Vous voyez bien ! Enfin, pour vous donner une dernière preuve que Bonifacio m'envoie vers vous, voici des pendants d'oreilles qu'il vous destinait et qu'il m'a prié de vous remettre. « Baptista est soupçonneuse, m'a-t-il dit ; ces objets livrés de ma part te gagneront sa confiance. »

En parlant ainsi, Bernardo tirait de sa poche la parure de verre, achetée le matin même par Aureliano, et la présentait à la négresse.

Celle-ci poussa une exclamation de joie, en la recevant : la femme avait vaincu l'esclave, et le stratagème d'Aureliano obtenait un succès complet.

— Pardonnez-moi, dit Baptista à Bernardo ; je ne vous avais jamais vu, c'est là mon excuse.

— Je comprends cela ; à votre place j'eusse agi comme vous, répliqua l'Africain. Maintenant vous pouvez me dire ce que vous avez résolu avec Fulgencio.

La négresse promena ses regards autour d'elle. Quand elle se fut assurée qu'ils étaient bien seuls, et qu'ils se trouvaient par conséquent à l'abri de tout espionnage :

— Nous partons ce soir avec Fulgencio, dit-elle. Le signal est le *tiro da peça*, le rendez-vous à la première ruelle, à gauche du *Caminho novo de Bota-Fogo*.

— Et le lieu de la réunion ? Fulgencio vous l'a-t-il indiqué ?

— Sans doute.

— C'est celui que m'a désigné hier Bonifacio ?

— Jugez-en : derrière l'hôpital dos Doudos (des Fous).

— C'est cela même, observa Bernardo, avec un remarquable aplomb.

— Mais c'est assez causé, dit Baptista ; aidez-moi à charger mon baril.

— Un moment encore, proféra l'Africain ; je vous ai déclaré tout à l'heure que nous étions une douzaine d'Anguiz qui avons résolu de devenir marrons. C'est aujourd'hui que notre fuite doit s'effectuer : or, je me dois à mes amis, aussi bien qu'à vous. Ne vous impatientez donc pas, si, par aventure, Fulgencio ou moi nous nous faisions quelque peu attendre. Notre projet, pour réussir, demande de grandes précautions ; mais, quoi qu'il arrive, à moins que je ne meure d'ici à ce soir, je serai au rendez-vous, seul même, si mes compagnons ne sont pas prêts.

Il aida alors Baptista à placer le baril d'eau sur le coussinet qui protégeait sa tête.

— Ce soir vous verrez Bonifacio, dit-il.

— Le père embrassera son enfant ! répliqua la négresse.

Et elle se dirigea vers sa demeure.

— Le piége est bien tendu, murmura Bernardo. Le gibier ne peut nous échapper.

Il rejoignit alors Aureliano. Celui-ci félicita son compagnon sur le succès qu'il venait d'obtenir, et ils attendirent avec impatience le moment d'agir.

On entrait dans le mois de décembre. A cette époque, on tire le canon tous les soirs, sur la rade, à neuf heures ; c'est ce qu'on appelle *o tiro da peça da tarde*. Le coup de canon qui retentit le matin à l'aube, s'appelle *o tiro da peça da madrugada*. Pendant les grands jours, c'est-à-dire du 22 septembre au 21 mars, le *tiro da peça*

a lieu à neuf heures du soir. Du 22 mars au 21 septembre il s'effectue à huit heures. Les jours diminuent alors, et les esclaves doivent être rentrés de meilleure heure.

La détonation du *tiro da peça* venait d'ébranler l'air.

Aureliano et Bernardo, tous deux armés jusqu'aux dents, tous deux ayant une corde autour des reins, deux bouteilles de cachaça, du sucre et des cigares dans les poches, pénétrèrent dans le *Caminho novo*. En abordant la ruelle indiquée, ils aperçurent une ombre qui s'effaçait contre le mur.

— Baptista ! Baptista ! proféra avec précaution Bernardo.

L'ombre tâchait de dissimuler sa présence du mieux qu'elle pouvait. Aucune réponse n'arrivait jusqu'aux deux Africains.

— Elle a peur, en nous voyant deux, observa Bernardo.

Et, se détachant de son compagnon, il marcha vers le mur.

C'était en effet Baptista, arrivée la première au rendez-vous. La pauvre mère portant toujours son enfant — en *calconde*, comme disent les noirs, c'est-à-dire derrière le dos, enveloppé dans une couverture de laine qu'elle avait dérobée à son maître, consentit à s'approcher, dès qu'elle eut reconnu Bernardo, qui, pour elle s'appelait Caëtano. Celui-ci expliqua la présence de son compagnon. Les autres esclaves n'étaient pas prêts encore pour la fuite. Ils s'étaient emparés d'une barque pour franchir la baie, croyant ce moyen moins dangereux que de traverser la ville à une heure aussi indue. Mais tous n'avaient pu arriver au moment fixé, au lieu où la barque les attendait. Alors, lui, Caëtano, avait prié un de ses compagnons, c'était Aureliano, de prendre la

terre ferme et de l'aider à servir d'escorte à la maîtresse de Bonifacio.

La fable était bien agencée; Bernardo la débita avec un accent qui surprit la bonne foi de la négresse. Celle-ci remercia les deux Africains.

— Et Fulgencio ? demanda Aureliano ; ne m'as-tu pas dit qu'il était des nôtres ?

— A propos, où est Fulgencio ? dit Bernardo. Comment se fait-il qu'il ne se trouve pas ici ?

— Je ne sais, répondit Baptista. Peut-être lui sera-t-il arrivé quelque accident.

— Cela est possible, observa Aureliano. Quoi qu'il en soit, les moments sont précieux et nous ne pouvons l'attendre davantage.

— Partons ! dit Bernardo.

— Partons ! répéta Baptista.

En traversant la praia de Bota-Fogo, l'enfant se réveilla et geignit.

— Nhonho nous portera malheur ! murmura Aureliano en faisant un geste d'effroi.

Baptista attira doucement l'enfant à elle et lui présenta le sein. Les vagissements cessèrent aussitôt ; l'enfant venait de s'endormir.

Aureliano, Bernardo et Baptista, marchèrent encore quelque temps sans proférer une parole. Ils atteignirent enfin l'hôpital des fous, appelé aussi hôpital dom Pedro II.

—Ici, je m'arrête, dit Aureliano. Vous autres, enfoncez-vous dans les gorges et faites le signal convenu. Moi, je vais guetter nos compagnons de la barque. Dès qu'ils arriveront, nous irons tous vous rejoindre. Allumez du feu, afin que nous nous ne égarions pas.

Et se penchant à l'oreille de Bernardo :

— Veille au grain, dit-il ; je ne serai qu'à quelques pas de vous.

Le plan d'Aureliano était des plus simples. Connu personnellement de Bonifacio, il ne voulait pas s'offrir à sa vue. Bernardo, au contraire, employé habituellement dans les ateliers, pouvait dérouter les soupçons du fugitif; il n'y aurait rien eu d'impossible à ce que Bonifacio n'eût pas remarqué sa figure, et même ne l'eût jamais aperçu.

C'est donc son camarade qui doit se présenter le premier aux regards du nègre marron, afin de lui laisser le temps, à lui, et les moyens aussi, d'assurer le succès de sa ruse.

Bernardo et Baptista gravirent la rampe des collines. Ils ne tardèrent pas à atteindre un petit monticule abrité, du côté de la rade, par un massif de palmiers nains et de cocotiers.

— Arrêtons-nous ici, dit Bernardo et allumons le feu.

— Mais vos camarades ne pourront pas vous apercevoir, observa Baptista.

— L'essentiel est d'être distingué par Bonifacio, répondit Bernardo, avec une intention dont le sens échappa à Baptista.

La pauvre mère ne se doutait guère qu'on lui faisait jouer, en ce moment, le rôle de ces oiseaux apprivoisés qui attirent dans les filets du chasseur leurs frères joyeux et libres. L'air de Bernardo lui plaisait, et ses manières la laissaient sans défiance. L'idée de revoir son amant absorbait maintenant toutes ses facultés.

Ils s'assirent sur l'herbe, et Bernardo alluma du feu.

Il avait déposé près de lui sa provision de cachaça, de sucre et de cigares.

— Bonifacio boira un coup volontiers et il fumera avec plaisir un de ces charutos, dit-il.

— Il a été privé de viande depuis deux jours, proféra

la négresse ; il ne sera pas fâché de manger un morceau de celle-ci.

Ce disant, elle tira d'un petit sac contenant déjà de la farine de manioc, une bande de carne secca. Elle en coupa un morceau qu'elle approcha du feu.

— Voilà une excellente idée, dit Bernardo; Bonifacio va faire un repas de fidalgo.

— Bonifacio a pensé à moi en m'envoyant ces pendants d'oreilles, et moi je ne l'ai pas oublié, répondit Baptista.

— Va-t-il être heureux de vous revoir et d'embrasser son petit nhonho ! observa l'astucieux Africain. Mais voilà le feu qui a pris et les flammes qui brillent. Veillez à l'entretenir, Baptista ; moi, en attendant l'arrivée de Bonifacio, je vais essayer de faire un somme, après avoir goûté toutefois à cette cachaça.

S'étendant alors tout de son long, la figure à moitié cachée par son bras et un couteau dans la main, il feignit de s'endormir.

Baptista venait de jeter de nouvelles branches dans le foyer, lorsque des miaulements plaintifs, pareils à ceux que pousse le jaguar, retentirent par trois fois.

La négresse tressaillit et serra son enfant contre son sein. Mais son effroi ne dura pas longtemps. A la troisième reprise des miaulements, elle hocha la tête et un sourire glissa sur ses lèvres.

— C'est Bonifacio ! murmura-t-elle.

Pour répondre au signal parti des hauteurs, elle imita à son tour les miaulements de la bête féroce, puis elle tendit l'oreille.

Bientôt un bruit de feuilles sèches qu'on écrase avec précaution arriva jusqu'à elle.

Dans ce moment, nhonho, qui ne se trouvait pas à l'aise, apparemment, dans son berceau trop étroit ; nhonho, que l'humidité de la nuit pénétrait peut-être,

s'agita dans sa couverture et poussa des plaintes fréquentes.

— Bon! la criança nous vient en aide, elle aussi! murmura Bernardo, dont l'œil ne perdait aucun des mouvements de Baptista.

Celle-ci berça doucement son nourrisson, et comme ses petits cris ne discontinuaient pas, elle lui donna force baisers et finit par lui présenter sa mamelle flétrie.

— Ton père va venir; tu vas voir *papaï* (diminutif redoublé de *paï*, *père*); calme-toi, mon enfant; papaï va venir, proféra-t-elle d'une voix émue.

Le bruit causé par le foulement des feuilles sèches avait cessé; un autre lui succéda, imitant les cris aigus d'une macaca en colère.

— C'est bien lui, c'est Bonifacio! dit Baptista, en se tournant vers celui qu'elle prenait pour Caëtano.

Mais Bernardo paraissait profondément endormi, il ne répondit pas et conserva son immobilité.

Les cris aigus retentirent de nouveau, tout près, cette fois, de l'endroit où se trouvaient l'Africain et la négresse. Celle-ci se pencha et interrogea le taillis. Elle distingua deux prunelles ardentes qui flamboyaient à travers les arbres. A son tour, elle imita la macaca, afin de répondre à l'interrogation de son amant et aussi pour le rassurer.

Une forme humaine s'avança avec précaution; éclairée par les flammes, cette forme se dessina plus nettement. Baptista reconnut le marron. Celui-ci s'approcha, jetant des regards inquiets autour de lui, et faisant des signes à Baptista. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres d'elle, il tendit un lourd bâton, dont il était armé, du côté du foyer.

— Est-ce Fulgencio? demanda-t-il à voix basse.

— Non pas, répondit la négresse; Fulgencio n'a pas

paru. Ce compagnon est Caëtano de Pernambuco; c'est ton ami Caëtano.

Le marron fit deux pas en arrière.

— C'est Caëtano, le frère que tu m'as dépêché hier au soir, et qui m'a remis ces pendants de ta part, reprit-elle en portant la main à ses oreilles.

— Caëtano! dépêché! pendants d'oreilles! répéta Bonifacio, dont les traits se contractèrent soudain.

— Eh bien! oui, c'est Caëtano, un Anguiz, un frère! mais viens donc embrasser nhonho.

Ce disant, la pauvre mère avait saisi des deux mains son nourrisson, et le présentait à Bonifacio.

— Est-il seul? demanda de nouveau le marron; mais sans faire un mouvement.

— Seul! tout seul! répondit Baptista. Les autres doivent venir par la baie, dans une barque dont ils se sont emparés. Ils ne tarderont pas à nous rejoindre,

La physionomie de Bonifacio s'assombrit encore à ce discours qu'il ne comprenait pas. Il venait de prendre son parti cependant; il s'approcha.

— Donc, il est tout seul, proféra-t-il, c'est bon. Ah! des bouteilles! de la cachaça, sans doute? donne-m'en une que je me rafraîchisse le gosier. Cela fait du bien, dit-il après avoir lampé la moitié de la bouteille.

— Embrasse donc nhonho, papaï, reprit avec plus d'insistance Baptista.

— Attends encore un peu. Caëtano! ohé! Caëtano! s'écria-t-il. Comme ton compagnon a le sommeil dur? et sa figure que je ne peux pas voir! Ohé! Caëtano! reprit-il en se faisant un porte-voix de ses deux mains. Il dort comme une noix de coco! Il aura bu trop de cachaça, sans doute.

Il s'avança tout près de l'Africain et le secoua.

— Ohé! frère, dit-il, ne veux-tu pas répondre enfin?

Bernardo releva sa tête, et, comme un homme qui vient de se réveiller, il se frotta les yeux. — Puis, saisissant son moment, il se dressa d'un bond et jeta ses deux bras autour du corps de Bonifacio. Au même instant, un homme surgit du milieu des buissons et se précipita vers le foyer en s'écriant :

— Tiens-le bien, Bernardo ; me voilà, me voilà !

Bonifacio et Baptista poussèrent un cri de rage. Le marron roidit ses membres, et, par une secousse violente, il parvint à se débarrasser des liens qui l'étreignaient. Il fit un saut en arrière. Comme Bernardo allait fondre sur lui, le couteau à la main, il leva son bâton et le laissa retomber sur la tête de son ennemi. Ce fut comme un coup de massue. L'Africain chancela, et, perdant l'équilibre, il roula dans le feu.

Aureliano arrivait en ce moment sur le théâtre de la lutte. Bonifacio mesura de l'œil la distance ; brandissant son bâton, il le lança avec force dans les jambes du second agresseur ; tirant alors un couteau de sa ceinture, il se précipita à sa rencontre.

Mais Aureliano était un compère hardi autant que rusé.

D'abord, il esquiva l'atteinte du bâton en se jetant vivement de côté ; puis, au mouvement de Bonifacio, il se tourna vers la rade en s'écriant :

— A moi, les Africains, nous le tenons !

Et, comme s'il eût attendu, en effet, des secours, il s'élança au-devant du marron.

Celui-ci, trompé par cette manœuvre, et croyant avoir à ses trousses une bande d'Africains, fit aussitôt volte-face et s'enfuit à travers le taillis.

La chasse se prolongea pendant une grosse demi-heure. Fossés, ravins, précipices, Bonifacio franchit tout, serré de près par son ennemi, que n'arrêtait aucun obstacle. De temps en temps, Aureliano élevait la

voix, comme s'il parlait à des compagnons qui le suivaient.

— A moi ! par ici ! João, Bento, prenez par la gauche, et vous autres, suivez la droite, afin de lui couper la retraite ! Rabattez-le de ce côté ! Bien ! très-bien ! s'écriait l'Africain.

Bonifacio, qui se croyait environné d'ennemis, commençait à perdre la tête ; au lieu d'aller droit devant lui, il se jetait tantot à droite, tantot à gauche, sans suivre une direction arrêtée, mais ayant sans cesse sur ses talons le farouche cachorro du Calabouço.

C'est ainsi que, courant au hasard, il était revenu sur ses pas, et qu'après force tours et détours, il se trouvait maintenant au lieu où le piége lui avait été tendu. Aureliano n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Le marron eut l'idée de se ruer sur l'Africain et de l'immoler à sa rage, avant de tomber au pouvoir des agents de la Casa da Correcção

Aureliano, comme s'il eût deviné sa pensée, reprit à haute voix :

— Bien, bien, Francisco ! Holà ! Antonio, prends-le par derrière, avec Bento et ses compagnons.

Bonifacio, se croyant cerné, et persuadé que toute résistance était inutile, jeta des yeux égarés autour de lui. Avisant alors un superbe tamarin, il embrassa son tronc rugueux, et, agile comme un singe, il gagna en deux élans le faîte de l'arbre.

— Maintenant tu m'appartiens ! murmura Auréliano.

Cependant Bernardo, assommé par le coup de bâton, avait roulé au milieu des tisons ardents, en perdant connaissance. Les morsures des flammes ne tardèrent pas à le tirer de cette léthargie. Ses vêtements qui brûlaient, sa chair qui fumait, et mieux que cela, les souffrances aiguës qu'il ressentait par tout le corps, rendirent

à son esprit toute sa lucidité. Il se mit sur son séant et avala quelques gorgées de cachaça. Un bâton qu'il trouva à ses pieds, les gémissements que poussait Baptista achevèrent de lui rendre la mémoire. Il prit le bâton pour assurer ses pas, et il enjoignit à la négresse de le suivre ; il s'enfonça alors dans le taillis. Guidé par la voix d'Auréliano il ne tarda pas à retrouver la trace du gibier.

Malgré une grande douleur qu'il ressentait à la tête, et une plaie assez large qu'il avait au côté, Bernardo parvint par la force de sa volonté à suivre la piste de la chasse. Il parut dans le fourré où se tenait Auréliano, quelques instants après que Bonifacio se fut remisé sur les plus hautes branches du tamarin.

— Ah ! te voilà ? s'écria Aureliano. C'est bien ! Et avec la négresse encore ? c'est au mieux !

— Traîtres ! traîtres ! proféra Baptista. Le fétiche des Aguiz vous punira. Oh ! les traîtres ! les traîtres !

— Dis au fétiche de délivrer Bonifacio, observa Aureliano en ricanant, et aussi de te délivrer toi-même, si cela est en son pouvoir.

Prenant alors la corde roulée autour de ses reins, il attacha la négresse à un cocotier.

— Misérables ! brigands ! s'écria le marron, en tendant son bras armé du couteau du côté des deux Africains.

— Traîtres ! traîtres ! répéta Baptista.

Aureliano haussa les épaules.

— Assieds-toi au pied du cocotier, dit-il à son compagnon, et surveille la bête du tamarin, pendant que je vais la forcer à descendre de son gîte. Ohé ! brute ; reprit-il en levant la tête, veux-tu ou ne veux-tu pas te rendre ?

— Misérables ! cachorros du Calabouço ! traîtres aux

noirs ! esclaves volontaires des blancs ! répondit la voix du marron.

— Va, continue à dire tes litanies, s'écria Aureliano en riant; nous te ramènerons mort ou vif au senhor Benigno Nascentes dos Reys, et cela ne sera pas long, tu peux me croire.

Et s'adressant à Bernardo :

— Prends ce pistolet et tiens-le armé dans la main. Si ce burro essaie de se sauver, tue-le comme une brute qu'il est; du reste, je ne m'éloignerai pas.

En achevant ces mots, il ramassa des herbes sèches, de menües branches, et les entassa au pied du tamarinier. Quand tout fut prêt, il somma une dernière fois le marron de se rendre à discrétion. Cette proposition fut accueillie, comme la précédente, par des invectives et des injures.

Aureliano frotta une allumette sur sa manche, et alluma le bois mort. Il s'assit alors auprès de Bernardo et attendit.

La fumée s'éleva par tourbillons; elle entoura bientôt l'arbre qui servait de refuge à Bonifacio. Celui-ci raillait toujours ses ennemis. Le tronc du tamarin fit entendre quelques sourds craquements, en même temps que la voix du marron perdait de sa sonorité. Cette épreuve ne pouvait pas se prolonger davantage. Aureliano le savait bien.

— Assez ! je me rends, proféra enfin Bonifacio avec un accent étouffé.

— Jette ton couteau, ordonna l'Africain.

La faca tomba à ses pieds à l'instant.

— Donne-moi tes cordes, dit-il à Bernardo.

— Maintenant tu peux te laisser choir, reprit-il en s'adressant au marron.

Une masse noire roula plutôt qu'elle ne descendit,

après ces mots, du haut du tamarin, et s'affaissa parmi les flammes.

Aureliano la saisit à bras le corps et la traîna à quelque distance du bûcher, pendant que Baptista se démenait dans ses liens, sanglotant et chargeant tout à la fois d'imprécations les cachorros du Calabouço.

Bonifacio qui suffoquait, n'opposa aucune résistance. Une fois que ses bras furent solidement attachés derrière le dos, une corde passée autour de ses reins entoura, par l'autre bout, la ceinture de Baptista. Ainsi accouplés, les deux amants descendirent du mato, escortés par les deux Africains.

A l'aube, ils étaient rendus au Calabouço.

Le senhor veador a bien raison : les Africains libres sont d'excellents cachorros, pour l'administration de la Casa da Correcção.

III

Os presos (les prisonniers).

Passons maintenant à la *Casa Penitenciaria*, qui est la partie la plus importante de la *Casa da Correcção.*

Après avoir coupé la première cour par une ligne oblique, on arrive devant le bâtiment affecté aux condamnés de condition libre, appelés *os presos*, c'est-à-dire les prisonniers.

Il me faut ici consigner un fait singulier, qui vous donnera une idée du sans-gêne avec lequel certains soldats brésiliens pratiquent la discipline.

Nous traversions la première cour, lorsqu'un coup de sifflet frappa mes oreilles. Je n'étais pas préparé à cette surprise; nous n'étions ni sur un navire de guerre, ni

dans un bois infesté de bandits, mais dans un établissement public où l'usage d'un pareil instrument devait être interdit. Aussi je me retournai aussitôt, pour chercher l'explication de ce signal. Mon étonnement fut vif, je l'avoue, en apercevant aux lèvres du sergent des Permanents le sifflet qui venait de retentir. Et, afin que rien ne restât obscur pour moi dans la manœuvre qu'acomplissait le chef du poste, j'avisai un soldat qui accourait du dehors et qui se dirigeait de son côté. Ce soldat entra au corps-de-garde, y prit un fusil et releva le factionnaire avec les formalités ordinaires.

— Les ordres militaires se donnent donc avec un sifflet au Brésil? demandai-je au veador.

Mais celui-ci, sans prendre le temps de me répondre, s'avança vers le sergent; je le suivis.

Pour être juste, je dois déclarer que le senhor Diaz tança le sergent d'importance; il lui reprocha le relâchement de la discipline et le sans-façon avec lequel il remplissait ses devoirs. Justement, un visiteur étranger parcourait en ce moment la Casa da Correcção; quelle idée emporterait-il du Brésil, s'il pensait que les soldats peuvent quitter le poste à volonté et n'y rentrer que sur un coup d'*apito* (sifflet).

— On ne connaît pas cet instrument dans l'armée nationale, ajouta-t-il.

Ceci était à mon adresse.

—Si pareille infraction aux règlements se renouvelle, reprit-il, j'enverrai mon rapport à vos chefs.

Je signale à qui de droit l'indignation patriotique du veador, désirant qu'elle lui soit comptée parmi les titres qu'il peut posséder déjà à la bienveillante attention du gouvernement.

Le sergent n'avait soufflé mot pendant tout le temps qu'avait duré la mercuriale; toutefois, il ne paraissait

pas très-convaincu d'avoir mérité d'être si fortement réprimandé, et il me sembla, peut-être à tort, qu'il ne comprenait pas bien le motif de la colère du senhor Diaz. Telle fut l'impression que j'éprouvai ; aussi, me demandai-je si, en effet, l'apito n'avait pas toute l'autorité d'une tradition, parmi les gardiens du Calabouço.

Donc, après la première cour, on a à franchir un péristyle assez étroit ; derrière une seconde porte, se trouve une autre cour qui a la forme d'un triangle. Au milieu de ce triangle, on a cultivé de petits carrés de terre où croissent pêle-mêle, des légumes et des fleurs, *coves* (espèce de choux), salades et œillets rabougris.

Le veador a la complaisance de cueillir un certain nombre de ces œillets et de me les offrir.

Déclarons tout d'abord que l'aspect général de cette cour triangulaire est loin d'être gai. Le coup d'œil n'est guère réjoui par cette rare verdure des carrés de terre, — potagers et parterres tout à la fois — où l'on cherche à pratiquer le précepte d'Horace : *Utile dulci*. Les fleurs ont l'air triste, et les coves paraissent phthisiques. Rien ne rappelle en ces lieux les riantes plates-bandes des prisons françaises, et surtout les coquets jardins de la cour de la Madeleine dans l'ancienne Force. Cependant, le regard se repose volontiers sur la bordure des carrés, formée par une plante à feuilles rouges nommée *mangerone do Para*.

De cet endroit, on embrasse tout le corps du bâtiment. Il n'y a là rien de monumental sans doute. Toutefois, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'ensemble est assez satisfaisant, surtout lorsqu'on pense qu'on est au Brésil.

D'abord, c'est la cuisine placée sous un hangar, comme celle du Calabouço ; elle se compose d'un double fourneau devant lequel se tiennent deux cordons-bleus

de couleur noire. A côté, sont de petites cases avec un rez de chaussée seulement, pareilles à celles qui servent de magasin à l'administration. Là, sont établis des bureaux qu'occupent divers employés.

Ceci, hâtons-nous de le dire, n'est que provisoire.

La Casa Penitenciaria, est loin d'être terminée. Il n'y a de prêt que le local destiné aux condamnés. On se propose de commencer bientôt le bâtiment où s'installeront l'administration et les bureaux d'une manière définitive. Mais Dieu seul peut savoir quand le drapeau blanc, ou la branche de laurier, couronnant le faîte de la prison, annoncera la fin des travaux.

Nous ne saurions trop le répéter : nous sommes au Brésil. Dans ce pays, on entreprend dificilement une œuvre quelconque, mais aussi faut-il convenir qu'on ne termine jamais rien.

Faut-il citer l'église du Largo do Machado, celles de la rue da Quitanda, du Largo da Lappa, etc., et tant d'autres constructions d'utilité publique, qui restent inachevées depuis nombre d'années.

A notre arrivée à Rio, on procédait à quelques réparations dans la rue do Ouvidor, la plus commerçante, la plus fréquentée des rues de la cidade, ainsi que nous l'avons démontré plus haut. Il s'agissait tout simplement de remplacer les dalles usées, ou en mauvais état, par des dalles neuves. Eh bien! ce travail a demandé près de 12 mois, une année entière! C'est à ne pas y croire. Après ce laps de temps seulement, la *rue des Français*, comme on la désigne ici, n'offrait plus ces trous, ces dégradations, ces fâcheuses solutions de continuité qui attristaient le regard, tout en présentant des dangers sérieux pour la circulation (1).

(1) Henri Heine nous apprend dans sa correspondance, qu'il enten-

Mais revenons à la Casa Penitenciaria.

Les devis sont en règle, le plan est approuvé; l'établissement aura la forme d'une croix de Malte.

Nous avons en face de nous, pour le moment, un bâtiment à trois étages construit avec une pierre marbrée qui est particulière à Rio.

Cette pierre, nous l'avons signalée déjà, présente un gneiss porphyroïde, dont la couleur blanchâtre est veinée par de petites couches de quartz, de feldspath et de mica. Sa physionomie est agréable à l'œil, et, de plus, elle est d'une excellente qualité, ce qui permet de l'employer aux constructions.

Le rez-de-chaussée est occupé par les *officinas* et les ateliers de *serralheiro* (serrurier), *carpinteiro* (charpentier), *tanoeiro* (tonnelier) et *encadernação* (reliure); au

dit un jour à Cologne, un enfant qui demandait à sa mère pourquoi l'on ne finissait pas de bâtir les cathédrales commencées? Cette question embarrassa fort la mère. Henri Heine répondit pour elle que les hommes avaient, de notre temps, *bien autre chose à faire,* que de s'occuper de cathédrales.

L'enfant parut satisfait. Comme lui je me contenterai, à défaut d'une autre, de l'explication de Henri Heine, en lui donnant, toutefois, une plus grande extension.

Les Brésiliens ont nécessairement *bien autre chose à faire,* qu'à terminer les cathédrales, à paver et assainir les rues, à construire des chemins de fer sérieux, une habitation royale pour leurs souverains, et un théâtre lyrique digne de la capitale de l'Empire; à organiser le service des pompes à incendie, à loger convenablement les gouverneurs des provinces, la bibliothèque publique, la faculté de droit de Pernambuco, la faculté de médecine de Rio-de-Janeiro, etc., etc.

Imitez la discrétion de l'enfant de Cologne, madame; ne me demandez pas à connaître les graves préoccupations qui absorbent à ce point les Brésiliens, car vous m'embarrasseriez beaucoup, moi aussi; je me verrais forcé de répéter les paroles du cher docteur que mon cœur a salué, dans la préface de ce volume, et d'accuser avec lui le génie portugais — ce symbole de l'immobilité et de la pétrification.

dessus sont les *alfaiate* (tailleurs) et les *sapateiros* (cordonniers), en tout six ateliers possédant chacun son *chefe d'officina* libre, qui va tous les soirs coucher chez lui. Ce *chefe* dirige les travaux et démontre aux apprentis les principes de l'état.

Dans l'atelier de reliure, nous avons trouvé un condamné pour meurtre qui continuait un ouvrage commencé, quoique ce fut l'heure du repos. Il avait fait assassiner l'amant de sa belle-sœur. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de bonne figure, n'ayant pas l'air honteux, ni même embarrassé du tout. On pouvait croire que sa conscience ne lui reprochait rien, et qu'il ne connaissait pas le remords. Le veador nous dit que c'était un des meilleurs ouvriers de l'administration; qu'il était doux, facile à conduire, et aussi gai qu'on peut l'être dans sa position. Ce malheureux avait fait verser le sang de son semblable, pourtant. Pour ce crime, le tribunal l'avait frappé d'une peine de 20 ans de détention. L'assassin, *c'était un esclave*, avait été pendu!

Au rez-de-chaussée se trouve aussi le réfectoire. Nous avons remarqué avec plaisir, et non sans un certain étonnement, qu'il était d'un aspect convenable et proprement tenu. Les tables, recouvertes d'une toile cirée, font un bon effet. Chaque condamné a son couvert à part, sa *caneca* (gobelet en fer blanc avec une anse) et sa *moringha* (pot en terre qui contient l'eau).

C'est là un progrès, un progrès réel, puisque, aujourd'hui encore, il est nombre de familles qui se passent fort bien de *canecas* et de verres à table. La *moringha* est le seule vase dont elles se servent pour boire; elle circule à la ronde, et chacun, sans répugnance aucune, l'approche de ses lèvres pour étancher sa soif.

Le premier et le second étage sont affectés aux cellules des prisonniers. Chaque corridor en compte 25; il y

a huit corridors, soit 200 cellules, qui ne sont pas toutes occupées.

En traversant les corridors, nous voyions de tristes figures apparaître à la porte des cellules; elles appartenaient à des condamnés. Les pauvres diables se tenaient debout, dans une attitude respectueuse; et saluaient humblement, en apercevant le sous-directeur.

Ainsi l'exige le réglement de la Casa Penitenciaria.

Le senhor Diaz, sur notre désir, nous fit visiter le logement de ses pensionnaires.

Les cellules mesurent 17 palmes de long, 8 de largeur sur 20 de hauteur. Le mobilier se compose d'un lit de camp avec une *cabeceira* (oreiller) en bois, adhérente au lit, un tabouret pour s'asseoir, une moringha pleine d'eau et une chaise percée. Tout cela a bon air, Il est expressément défendu aux prisonniers de cracher par terre, ce qui laisse le parquet dans un état de propreté satisfaisant.

Les cellules s'ouvrent sur un corridor aéré, d'un coté, par une porte en fer, à jour; de l'autre, par une lucarne placée hors de la portée de la main. Près de chaque fenêtre se trouve un tuyau, auquel s'adapte une petite lampe recouverte d'une plaque en fer blanc. Cet abat-jour a son utilité; grâce à lui, la lumière est projetée dans la cellule, qui est alors constamment éclairée, pendant que l'employé de garde reste dans l'ombre. La surveillance est facile par ce moyen.

Le sol est planchéié. Le senhor Ferreira Diaz nous a déclaré que l'administration se proposait de faire cirer les cellules. Voilà un soufflet donné sur la joue à la civilisation européenne, n'est-il pas vrai? Faire cirer les prisons et laisser subsister le campo d'Acclamação! c'est bien là une idée brésilienne, qu'en pensez-vous? Quand nous vous disions que dans ce pays on prenait le progrès

par la queue! Cette mesure luxueuse, par cela seul qu'elle n'a pas sa raison d'être, aura certainement été appliquée. Nul doute qu'aujourd'hui, le parquet de la Casa Penitenciaria ne soit aussi luisant que celui de nos ministères et de nos hopitaux, et qu'à défaut de glaces, les détenus ne puissent se mirer dans les planches qu'ils foulent aux pieds.

La chapelle est au premier étage.

C'est un petit trou qui n'a pas dix pieds carrés, et que remplit un autel des plus modestes. Les murs sont ornés de quelques tableaux de dévotion. Derrière le tabernacle est suspendue une croûte, oh! une croûte détestable, représentant, dérision! saint Vincent de Paul brisant les fers des esclaves.

Nous soupçonnons l'auteur de cette toile grotesque, d'être le même savetier qui a voulu peindre le purgatoire, contre la porte du cimetière de Catumby et dont nous avons parlé dans le *Pays*, en publiant la *Grande prêtresse de Panga*. C'est la même ignorance de composition, le même luxe de membres mal attachés et d'attitudes impossibles. Nous respectons sans doute l'intention de l'artiste sapateiro; mais nous préférerions lui voir manier le tranchet que le pinceau. Qu'il renonce aux tableaux et qu'il confectionne des bottes et des tamancas. S'il ne fait pas fortune, du moins, il gagnera de quoi vivre.

Nous ferons remarquer que le sujet traité n'est pas autre chose qu'une antithèse navrante. Cette peinture n'est pas à sa place ici; l'on ne comprend point la présence de saint Vincent de Paul, dans un lieu où les esclaves ne sont pas admis.

Tous les dimanches et les jours de fêtes on célèbre la messe dans la chapelle. Les *presos* y assistent et aussi les *Africains libres*. Ils se tiennent les uns et les autres dans

les ateliers du premier étage; mais les *Africains* sont séparés des voleurs et des assassins de couleur blanche.

Les esclaves, nous l'avons déclaré dans le chapitre qui les concerne, sont exclus de la sainte céremonie, de par le réglement.

Nous avons dit les raisons qui expliquaient, si elle ne la justifiaient point, la conduite de l'administration, en cette circonstance. La vue du Saint brisant les fers des captifs, pourrait donner de mauvaises idées aux noirs du Calabouço. Ils n'ont pas à élever leurs regards au dessus de la sphère bornée, où se traîne leur misère. Pour eux, le ciel est désert, et Dieu dédaigne d'écouter leurs plaintes.

Que pourraient-ils lui demander, du reste?

Ne sont ils pas contents de leur sort?

Ils sont vêtus — les maîtres le prétendent du moins — nourris, logés au frais des senhores; que peuvent ils désirer encore?

Si leur cœur à besoin de s'épancher, qu'ils se prosternent, en l'adorant, devant Sainte Chicote; c'est elle qui est la patronne authentique des noirs; San-Domingo ne doit venir qu'en seconde ligne.

Le troisième étage a été consacré jusqu'à ce jour, aux débarras de toute sorte et aux objets de rebut. Mais ces lieux vont recevoir une autre destination. L'administration nourrit le projet d'établir d'autres *officinas,* qui complèteront le système de travail appliqué à la Casa Penitenciaria.

C'est à cet étage que se trouve le cachot par excellence, l'*in-pace* de l'établissement.

Que votre imagination n'évoque pas l'ombre de Torquemada, madame. Nous sommes au Brésil, il est vrai, mais nous sommes aussi en plein dix-neuvième siècle. Vous acquerrez bientôt la preuve, du reste, que le jeune

Empire sud-américain, en fait de système pénitentiaire, est plus avancé qu'on ne devrait le supposer d'un Etat à esclaves,

Imaginez-vous un espace étroit, resserré entre quatre murs épais, sans meubles aucuns, pas même un siège, et où n'entre pas le plus mince filet, la plus simple lueur de jour.

C'est là la chambre obscure, le cachot noir, où l'on jette les prisonniers revêches, indisciplinés, ceux enfin dont les punitions ordinaires ne peuvent avoir raison.

Vous voyez qu'il n'y a là rien de bien effrayant et que ce châtiment, le plus grand de ceux qu'ait adoptés la Casa Penitenciaria, n'a rien de contraire aux principes d'humanité qu'on invoque si souvent, lorsqu'on traite de cette matière.

C'est le *secret* avec une aggravation considérable sans doute, résultant de l'effroi qu'inspirent toujours les ténèbres; mais c'est le *secret* pour quelques jours seulement, juste le temps nécessaire aux examens de conscience et aux méditations salutaires.

Nous allons aborder maintenant le régime intérieur de l'établissement.

Le décret (nº 678) du 6 juillet 1850, relatif à la Casa da Correcção porte :

CHAPITRE Ier

Art. 2. Les condamnés à la prison avec travail seront classés en deux divisions :

1re. Correctionnelle;

2e. Criminelle.

Art. 3. La division correctionnelle se compose de deux classes, savoir :

1e. Les mineurs condamnés en vertu de l'article 13 du code criminel;

2°. Les mendiants et les vagabonds condamnées, conformément aux prescriptions des articles 30 et 31 de la loi du 26 octobre 1841, ainsi que tous ceux que les tribunaux de police auront condamnés au travail de la Casa da Correcção.

Jusqu'à ce jour, l'établissement n'a pas reçu de mineurs.

Le régime auquel sont soumis les prisonniers tient, tout à la fois, du système pratiqué dans l'Amérique du Nord, à Philadelphie, par exemple, et de notre ancien système européen. C'est un régime mixte entre la cohabitation des condamnés et l'isolement absolu.

Nous approuvons assez cette combinaison, qui concilie tout ensemble l'intérêt social et les droits sacrés de l'humanité.

Dans le système cellulaire, qui n'est autre chose que la peine du *secret* appliquée sur une grande échelle, l'individu, toujours seul avec lui-même, est sujet à un découragement fatal qui engendre le marasme et qui conduit à l'hébètement. L'appétit s'en allant, le désir s'évanouit, la vie s'arrête alors. Moralement et physiquement, l'homme dépérit peu à peu, jusqu'à ce que le silence et les ténèbres aient achevé leur œuvre fatale : la ruine d'une constitution robuste, l'étouffement d'un esprit vivace et généreux.

Le remords qui entre comme un élément majeur dans ce système, trompe le plus souvent les espérances de ceux qui le préconisent. Un malfaiteur, cloîtré dans une cellule et placé en face de sa conscience, n'a ni regret, ni honte de ses actes. Si sa santé résiste au traitement qu'il doit subir, il s'aigrit davantage; il combine des plans audacieux et médite une revanche terrible. Il faut qu'il se venge d'une société qui le torture aussi cruellement, et sa haine prend dans la solitude des proportions

insensées. S'il est vaincu par le système, au contraire, il se désespère lâchement; il pleure et maudit tout à la fois, mais il n'ouvre point son âme aux bienfaisantes brises du repentir.

Nous ne parlons ici que de ceux qui ont commis des crimes envers leurs semblables, des êtres pervers que la loi a frappés dans un intérêt social.

Quant à ceux que la politique ou la religion a condamnés, nous ne sachons pas que le *secret* ait jamais eu raison de leurs idées, de leurs affections et de leurs espérances. Le silence et l'isolement ont retrempé ces caractères énergiques, bien loin de les affaiblir. En s'ouvrant devant eux, le cachot ou la cellule les a rendus à leurs familles, à leurs amis, plus attachés à leurs croyances, plus endurcis dans leurs erreurs, plus fermes dans leurs antipathies, et d'autant plus résolus à y persévérer qu'ils ont plus souffert pour elles.

D'aucuns, parmi les condamnés de cet ordre, et même parmi les malfaiteurs, emportent de leur prison, où l'air leur a été mesuré avec tant de parcimonie, le germe d'une maladie mortelle; ils languissent quelque temps, puis ils quittent la vie, mais sans renier, l'un ses opinions politiques ou ses croyances religieuses, l'autre son abominable passé. Ils meurent, mais sans s'être amendés.

Le but de ce système n'a pas été atteint : le *secret* brise les forces du corps et diminue, par contre-coup, celles de l'esprit. L'âme lui échappe le plus souvent, et si l'isolement exerce une pression sur elle, cette pression obtient un résultat tout opposé à celui qu'on poursuit.

Cette peine dépasse ordinairement l'effet qu'on lui demandait.

L'isolement absolu agit donc en sens inverse, mais toujours d'une manière fâcheuse, sur les condamnés,

suivant les natures qui lui sont livrées. Il exalte outre mesure ceux-ci et en fait des martyrs; il accable ceux-là et les change en masses inertes, en cadavres, d'où la pensée s'est retirée. Impuissant pour la transmission de la vérité, pour les retours de conscience, et pour le repentir sérieux, il n'est propre qu'a produire le dégoût, l'irritation, puis la mort.

Les Brésiliens, en combinant dans une sage mesure; le vieux et le nouveau système; en repoussant ce qu'ils ont l'un et l'autre de trop exclusif, nous paraissent s'être le plus rapprochés de ce qui doit être. S'ils n'ont pas résolu ce problème social, ils ont du moins indiqué la voie qui conduit à la solution désirée.

D'après le système adopté à la Casa Penitenciaria de Rio-de-Janeiro, le condamné n'est pas toujours au secret. Il peut à certains moments déterminés jouir du commerce de ses semblables. Le découragement et la défaillance, l'exaltation et la rage, n'ont pas le temps de courber les membres et d'envahir l'âme de ces malheureux. Si la cellule les dispose aux recueillements pénibles ou farouches, les heures de la réunion rétablissent aussitot l'équilibre entre les facultés, par le soulagement réel qu'elles procurent. La vue d'autres condamnés, le bruit de leurs paroles, paralysent l'effet désastreux de l'isolement.

Ce système console, il ranime les esprits malades auxquels il est appliqué, en leur prouvant que la société ne les rejette pas irrévocablement de son sein; qu'elle s'occupe de leur guérison au contraire, afin de pouvoir plus tard réclamer utilement leurs services.

Pour que cette sollicitude, véritablement paternelle, se manifeste d'une manière sensible, — l'administration qui remplace momentanément la société — leur fait apprendre un état qui, tout en occupant leurs loisirs,

leur donnera, à leur rentrée dans le monde, des moyens assurés d'existence.

Tous les intérêts sont ainsi sauvegardés, tandis que la sécurité publique se concilie avec l'accomplissement des devoirs supérieurs qui incombent à un gouvernement intelligent et humain.

Il y a plus encore : en diminuant la race des vagabonds et des fainéants ou parasites, le système brésilien agit tout à la fois sur le présent et sur l'avenir. Il supprime une partie des dangers actuels, et, en dégageant la voie du progrès, il rend plus facile la tâche des gouvernants futurs.

Os presos sont divisés en trois catégories, sans distinction entre ceux qui sont frappés d'une peine correctionnelle, et ceux qui ont commis un acte qualifié *crime* par la loi.

Chaque catégorie se distingue par une marque extérieure ou *sinal*. Le *sinal* est un morceau d'étoffe cousue au coté gauche de la chemise.

Les entrants appartiennent de droit à la première catégorie, *sinal encarnado* (rouge). La séparation est plus complète entre eux et leurs compagnons d'infortune. Ils mangent seuls pendant la première année. Ce temps d'épreuve écoulé, si leur conduite a été satisfaisante, ils passent dans la deuxième division, *sinal verde* (vert). Ils prennent alors leurs repas en commun.

La troisième classe a le *sinal roxo* (violet). Elle jouit de certains priviléges dont nous parlerons bientot.

Ainsi, afin d'encourager les condamnés à bien faire et leur inspirer l'amour du travail, le réglement accorde à ceux de la première catégorie, la quatrième partie de la *feitia* (façon, main-d'œuvre).

Ceux de la deuxième, ont droit à la moitié de la *feitia*.

On accorde aux presos de la troisième classe les trois-quarts de la main-d'œuvre.

Voilà une progression sagement établie.

L'intérêt, ce mobile, sinon unique, du moins, principal, des actions humaines, reçoit en cette circonstance, une consécration officielle. Il entre comme élément forcé de moralisation, dans le système appliqué aux pensionnaires de la Casa Penitenciaria.

Les presos ont la permission de se promener dans les *pateos* (préaux). Cette récréation est réglée d'après les classes auxquelles ils appartiennent.

La première catégorie n'obtient que quinze minutes après le dîner; pour elle les visites n'ont lieu que tous les deux mois.

Ceux de la deuxième ont une demi-heure de promenade : un quart d'heure après le dîner, un quart-d'heure après le souper. Ils peuvent recevoir leurs parents et leurs connaissances une fois par mois.

Ceux de la troisième, enfin, sont autorisés à rester dans le *pateo* un quart d'heure après le dîner et une demi-heure après le souper.

Le parloir n'existe pas encore; il sera partagé par une grille, lorsque les travaux seront terminés. Aujourd'hui les prisonniers reçoivent leur famille dans la pièce où se trouvent les employés. Un bureau sépare les personnes du dehors et les habitants de la Casa Penitenciaria.

Chaque visite ne saurait dépasser 10 minutes.

Il reste 5 minutes aux condamnés pour prendre l'air dans les préaux.

Les visites ont lieu le dimanche seulement. L'administration est seule fondée à délivrer les permissions de communiquer avec ses pensionnaires.

Tous les crimes, tous les délits, prévus par la législa-

tion portugaise, sont là représentés, avec une exception, cependant.

Voici la liste des prisonniers et la nature des atteintes portées par eux à l'ordre social, qui ont motivé leur condamnation.

Je ne fais que copier le papier que m'a donné le senhor Diaz :

Homicidios	24
Ferimentos (blessures)	2
Offensas fizicas (voies de fait)	1
Roubo (vol avec effraction ou violence)	29
Estelionato	4
Tentativa de roubo	1
Furto (vol simple)	9
Moeda falsa (fausse monnaie)	3
Falsidade (faux)	4
Quebra de termo (rupture du terme)	1
Dezerção do corpo dos Permanentes	2
Multa (amende)	1
Dezobediencia militar	2
Réduzir a escravidão (vente d'un homme libre)	1
Fuga (condamné qui a fui)	3
Poligamia	1
Total	88

Le délit appelé *quebra de termo* consiste à retourner dans une maison qu'on vous a interdite, et, cela, afin d'éviter des disputes, des voies de fait, un meurtre quelquefois, puisque dans cette maison se trouve un ennemi. Le délinquant qui habitait la Casa Penitenciaria, à l'époque de ma visite, avait été condamné à un mois de prison avec travail.

Nous avons donc un chiffre de 88, chiffre officiel s'il en fut jamais. Raisonnons sur cette donnée.

Rio-de-Janeiro compte environ 200,000 habitants, dont un bon tiers, ou 60,000, est représenté par les esclaves.

Or, le Calabouço contient : d'un coté, 173 nègres et 18 négresses, en tout 191 individus.

191 sur 60,000 représente un nègre dangereux, sur moins de 315 et sur plus de 314 captifs.

Si cette proportion était exacte, l'esclavage n'aurait plus de raison d'exister.

Vous n'avez pas oublié, madame, que les maîtres n'envoient au Calabouço que les noirs déclarés incorrigibles ou rebelles à toute direction. S'il fallait emprisonner tous ceux qui s'adonnent à la paresse, au vol, à l'ivrognerie, à la débauche la plus éhontée, vingt établissements comme celui-ci ne suffiraient pas pour les contenir.

Il reste donc 140,000 individus libres qui fournissent 88 pensionnaires à la Casa Penitenciaria, soit un malfaiteur sur 14,000 âmes.

Diminuez encore ce chiffre, si vous voulez, en admettant que la province de Rio-de-Janeiro apporte aussi son contingent de crimes et de délits, ce qui est vrai, mais dans une proportion minime seulement ; vous aurez, après cette réduction, une statistique assise sur une base solide.

Je ne peux pas m'empêcher de remarquer, toutefois, qu'il existe nécessairement une lacune dans la note remise par le veador.

Celui qui connait les tropiques et les pays à esclaves, sera étonné de ne pas voir figurer dans cette triste nomenclature de délits et de crimes, un attentat odieux, malheureusement plus commun, plus horrible aussi

dans ces contrées qu'en Europe : nous voulons parler du viol.

Les facilités que trouvent les passions pour se satisfaire, au milieu de l'esclavage, favorisent singulièrement les imaginations perverses et déréglées. Il n'est pas rare de lire dans les journaux de la capitale, le récit des monstruosités de ce genre qui viennent de s'accomplir au fond des provinces. Rio serait-il exempt de pareilles souillures ? ou bien la corruption de ses mœurs — ainsi que cela existe, du reste, dans tous les grands centres de population — a-t-elle atteint de telles proportions, qu'on s'y émeuve fort peu d'actes infâmes qui outragent la nature ?

Je me fais un scrupule d'exercer d'avance une influence quelconque sur votre esprit, madame.

Vous jugerez vous même et vous jugerez plus sainement, lorsque dans la deuxième partie de cet ouvrage je traiterai de la vie intérieure au Brésil et de la famille.

Mes réserves sont toutes faites cependant, à propos de la liste que je possède, écrite entièrement de la main du senhor João Feireira Diaz; à moins qu'il ne faille comprendre quelques-uns des attentats, de la natûre de ceux dont il est ici question, parmi les vingt quatre homicides et les trois actes de violence qu'elle signale. Tentative avortée ou crime suivi de mort, cela expliquerait à peu près le chiffre de 27 porté sur les registres de l'administration.

La nourriture des prisonniers est suffisante : elle nous a paru être de bonne qualité.

Trois fois par semaine, on leur donne une demi-livre de carne secca avec feijões, et deux fois une livre de viande fraîche par tête. Le vendredi, chacun d'eux reçoit une livre de balcalhão. Tous les jours ils ont 9 onces

d'un pain blanc, qu'envieraient nos détenus et même nos soldats.

On tolère que ceux de la troisième catégorie, mais le dimanche seulement, achètent des fruits. Les spiritueux leur sont interdits rigoureusement.

L'article 13 du réglement permet aux presos des deuxième et troisième classes de se procurer du papier, des plumes et des livres. Le choix des ouvrages n'est pas laissé à leur arbitre ; il est nécessaire, pour qu'ils franchissent la porte de la prison, que les ouvrages demandés aient été approuvés, au préalable, par la commission inspectrice; celle-ci n'admet que les livres qui traitent de sujets religieux.

C'est l'administration qui se charge de toutes les dépenses.

L'argent des achats est avancé par elle. Chaque mois la balance s'établit, et, ce qui reste au prisonnier est déposé à la *caisse économique*, qui donne un intérêt de 6 p. 100. Tous possèdent une *cadernetta* ou livret, qui contient un compte courant.

Les peines disciplinaires pour les presos, rappellent quelque peu la discipline monastique. Ce sont : une augmentation de travail et une diminution de nourriture, les fers, et, enfin, pour les cas graves, la chambre obscure.

Nous avons signalé ce cachot plongé complétement dans les ténèbres, mais où l'air, du moins, ne manque pas. Il est expressément défendu d'y tenir un prisonnier, quelle que soit la faute commise, plus de 6 jours.

La chicote et le palmatorio, employés au Calabouço, n'ont aucun rôle à jouer dans la Casa Penitenciaria de Rio.

Il convient de ne pas oublier que nous sommes dans un pays à esclaves, partant, un pays où existe forcément le préjugé de la couleur.

Or, les condamnés sont des *blancs*, ou, du moins, des hommes libres. On respecte en eux la dignité humaine, en ne les soumettant point à des châtiments corporels. Ici encore l'administration est logique.

Le travail occupe onze heures par jour. Ce temps est un peu long sous une latitude où les forces s'épuisent si vite.

Les *officinas* s'ouvrent dès six heures du matin, et fonctionnent jusqu'à une heure de l'après-midi. — Repos jusqu'à trois heures. Le travail reprend alors et se termine à sept heures.

En même temps qu'il apaise les révoltes de l'âme et qu'il discipline les esprits, le travail — un travail fructueux — éveille des idées d'ordre, de bien-être, d'une aisance acquise par des moyens honnêtes. Ces idées germent dans l'esprit des condamnés, pendant les heures laborieuses de la journée ; elles se développent dans le silence des cellules, en attendant qu'elles s'épanouissent sous l'influence du soleil de la liberté.

Nous sommes loin de soutenir que la Casa Penitenciaria soit une espèce de purgatoire qui purifie nécessairement, complétement, ceux qui l'habitent. Les presos ne sortent pas tous de l'établissement, revêtus d'une robe neuve de lin, baptisés une seconde fois avec l'eau sainte du repentir.

Il y a au Brésil, comme partout — plus qu'ailleurs, si l'on veut — des natures indolentes et fougueuses, livrées à tout l'affaissement de la paresse, à tous les emportements de la passion ; dominées par des préjugés barbares et plongées dans une ignorance profonde. On ne ramène pas facilement de pareils caractères. Il faut du temps, pour ouvrir les horizons du monde civilisé à des individus façonnés dès l'enfance à la fainéantise, et abandonnés à tous les vices d'une organisation sociale, basée sur l'esclavage.

Mais cnaque jour accomplit sa tâche!

L'administration, en rendant un hommage, même incomplet, aux grands principes humanitaires proclamés par les penseurs éminents des temps modernes; en établissant que le travail est un devoir et une condition — la première — de l'existence sociale, une loi décrétée et promulguée par Dieu même; que le travail, enfin, est le lot de l'homme civilisé, plus encore que celui du sauvage; qu'il classe les individus dans la cité, et leur donne les droits du citoyen; l'administration, en pesant par son réglement sur les préjugés et la routine, dégage réellement sa responsabilité. A elle revient l'honneur des conversions qui se produisent, sans qu'on puisse lui reprocher l'endurcissement des natures perverses, les méfaits de ceux qui retombent dans la mauvaise voie et qui meurent dans l'impénitence finale.

Les *officinas* ou ateliers fonctionnent aujourd'hui d'une manière satisfaisante, et le gouvernement commence à recueillir le fruit, en partie du moins, de ses sacrifices. Tous les ouvrages de serrurerie ont été fabriqués au dehors, il est vrai; mais, en ce moment, la Casa Penitenciaria possède d'habiles travailleurs qui rivaliseraient au besoin, avec les ouvriers libres de la cidade.

L'administration peut très-bien se passer d'un secours étranger; elle reçoit des commandes maintenant, mais elle n'en fait plus.

Les vêtements, les chaussures que confectionnent les prisonniers, ont acquis à l'établissement une réputation justement méritée. Les clients, dont le nombre augmente chaque jour, traitent de gré à gré avec l'administration. Celle-ci n'est pas assez riche encore, pour avoir un dépôt considérable de marchandises. Les magasins sont vides ou à peu près; les achats s'opèrent au fur et à mesure qu'arrivent les demandes. Le maroquin, le bois,

le cuir, le drap, nécessaires aux travaux, ne manquent donc jamais. Les aiguilles, les ciseaux, les marteaux, les scies et les vrilles fonctionnent du matin au soir, sous la surveillance de maîtres expérimentés. L'administration est toujours en mesure de livrer, et elle livre incessamment, des produits qui réunissent tous les titres exigés par les consommateurs : *Excellente qualité des matières premières et meilleur marché qu'à la ville*. Total : Bénéfice pour tous.

A la date de ma visite à la Casa da Correcção, l'établissement, y compris le Calabouço, était porté sur le budget du ministre de la justice pour une somme de 64 contos de reis ou 192,000 francs. Il rendait seulement 950,000 reis ou près de 3,000 francs.

Les dépenses sont loin d'être couvertes, sans doute ; mais il fallait former des ouvriers. Aujourd'hui, l'impulsion est imprimée, les rouages fonctionnent à merveille, et la machine ne peut manquer de donner, dans une proportion toujours croissante, de beaux résultats.

La Casa Penitenciaria dépend du ministère de la justice.

L'administration, pour toute la Casa da Correcção, est ainsi composée :

1 directeur,
1 sous-directeur ou veador,
11 amanuenses ou employés de bureau,
4 feitores ou gardes pour les esclaves,
10 gardes pour les presos, ou soit 2 gardes pour 25 condamnés.

Il y a de plus :

1 chapelain,
2 médecins,

Et puis :

1 chef d'atelier,

1 barbier,

1 cuisinier.

Mais ces trois derniers emplois ne sont pas à la nomination du gouvernement; c'est l'administration qui les donne, après s'être entendue avec ceux qui demandent à les remplir.

Le Conseil d'administration comprend un président et quatre membres. Il est tenu de se réunir deux fois par mois, et l'un des membres, chacun à tour de rôle, doit visiter l'établissement toutes les semaines.

Le directeur remet mensuellement un rapport au Conseil; celui-ci rédige le sien d'après ce document, et le fait parvenir au gouvernement de Rio.

Nous avons décrit la salle du Conseil.

Le directeur est en même temps directeur du Calabouço, de la Casa Penitenciaria et des travaux. Il lui est alloué par l'État une somme de 800,000 reis, ou soit 2,400 fr.; mais le cumul de ces trois places porte, en définitive, son traitement à 2,700,000 reis, ou soit 8,100 fr.

Le veador a 800,000 reis, soit 2,400 fr.

Le capellão ou chapelain, 600,000 reis, soit 1,800 fr.

Le titulaire est en ce moment monsignor Narcizo Nepomucène da Silva, qui est aussi monsignor de la chapelle impériale.

Le premier médecin a 800,000 reis, soit 2,400 fr.

Le deuxième médecin, 600,000 reis, soit 1,800 fr.

Deux amanuenses touchent 600,000 reis, soit 1,800 fr.

Les autres sont moins bien rétribués :

Les gardes touchent 400,000 reis, soit 1,200 fr.

L'établissement alloue de plus, pour nourriture, au sous-directeur, au capellão et aux gardes, 10,000 reis ou 30 fr. par mois; il leur doit aussi le logement.

Tous les employés et le directeur en tête, et aussi le

veador, — moins les médecins, commis de bureaux, chefs d'ateliers — sont obligés de résider dans la maison.

L'ancien président du Conseil était M. Carneiro Leão, hier vicomte, aujourd'hui marquis de Parana.

Il n'a point encore été pourvu à son remplacement, et l'intérim est fait depuis seize mois par le veador, le senhor João Paulo Ferreira Diaz, notre complaisant cicerone.

Les membres de l'administration sont :

Les Illustrissimes senhores (style brésilien) João Manoel Perreira da Silva, avocat député; Francisco de Sales Torres Homen, lente ou professeur de philosophie au collége dom Pedro II; Augustino Marquez Perdigão, Malaciras, avocat; Fausto Augusto de Aguiar, official major à la secrétairerie de l'Empire; Candido Borges Monteiro, médecin de la maison de l'Empereur, et lente à l'école de médecine de Rio-de-Janeiro.

Nous omettons à dessein de parler de la chacara et de la buanderie, afin d'arriver plus tôt à la fin de la première partie de notre travail.

Maintenant, nous ne pouvons clore ce chapitre, sans prier le senhor veador de nous pardonner le petit mouvement de mauvaise humeur provoqué par son premier accueil, et, aussi, l'innocente boutade que nous a inspirée l'attitude belliqueuse de sa plume derrière l'oreille.

Que M. João Paulo-Ferreira Diaz reçoive donc, avec nos remerciements pour l'empressement qu'il a mis à satisfaire notre curiosité, nos sincères félicitations à propos du *cavailherisme* dont il ne s'est pas un seul instant départi, pendant tout le temps qu'à duré notre double visite à la Casa da Correcção.

Est-il nécessaire, après avoir écrit la préface de ce volume, de déclarer que le fabricant d'allumettes n'avait

aucun parti pris de dénigrement en recueillant ses notes ? qu'il n'a voulu qu'une chose : rendre sincèrement les impressions qu'il a éprouvées au contact de ce peuple neuf!

Ni *pamphlétaire* ni *thuriféraire*, telle a été, telle sera toujours sa devise.

Il a été sévère sans doute en parlant de la physionomie de Rio-de-Janeiro ; mais nul n'a le droit de lui reprocher d'avoir dénaturé les faits où surchargé ses tableaux.

Il a rendu volontiers hommage à qui de droit, lorsque l'occasion s'en est présentée, et, bien évidemment, les pages consacrées à la Casa da Correcção n'ont pas été écrites par un *ennemi du Brésil.*

Nous ne serions pas étonné, cependant, si cette épithète imméritée était encore accolée à notre nom.

Il faut qu'un écrivain consciencieux qui traite de l'Amérique — par cela seul qu'il s'avise de soulever un coin du voile qui cache la physionomie de la *chaste épouse* — ait sans cesse présente à la pensée, l'appréciation si judicieuse de l'Allemand de l'hôtel Lafourcade.

— Vous avez le droit de tout louer, tout indistinctement, mœurs, institutions et jusqu'à l'esclavage. Que votre admiration ouvre ses ailes, on veut bien le lui permettre ; mais gardez-vous de proférer une parole de blâme, et surtout de laisser éclater parfois votre indignation. »

Nausier, a rendu la même idée en trois mots : « Ne vous étonnez pas trop, ne vous indignez jamais et admirez toujours. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.



